

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Résonances

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIERRE
BORDAGE
RÉSONANCES

Nouveaux
Millénaires

RÉSONANCES

Du même auteur
Aux Éditions J'ai lu

Les guerriers du silence

- 1 – Les guerriers du silence, *J'ai lu* 4754
- 2 – Terra Mater, *J'ai lu* 4963
- 3 – La citadelle Hyponéros, *J'ai lu* 5088

Wang

- 1 – Les portes d'Occident, *J'ai lu* 5285
- 2 – Les aigles d'Orient, *J'ai lu* 5405

Abzalou

- 1 – Abzalou, *J'ai lu* 6334
- 2 – Orchéron, *J'ai lu* 8044

Griots célestes

- 1 – Qui-vient-du-bruit, *J'ai lu* 8771
- 2 – Le dragon aux plumes de sang, *J'ai lu* 8772

L'enjamineur

- 1 – 1792, *J'ai lu* 8913
- 2 – 1793, *J'ai lu* 9225
- 3 – 1794, *J'ai lu* 9427

Ceux qui sauront

- 1 – Ceux qui sauront, *J'ai lu* 9297
- 2 – Ceux qui rêvent, *J'ai lu* 9862
- 3 – Ceux qui osent, *J'ai lu* 10568

La fraternité du Panca

- 1 – Frère Ewen, *J'ai lu* 10961
- 2 – Sœur Ynolde, *J'ai lu* 11221
- 3 – Frère Kalkin, *à paraître*
- 4 – Sœur Onden, *à paraître*
- 5 – Frère Elthor, *à paraître*

Atlantis, Les fils du rayon d'or, *J'ai lu* 4829

Les fables de l'Humpur, *J'ai lu* 6280

Les derniers hommes, *J'ai lu* 7558

Graine d'immortels, *J'ai lu* 8686

Chronique des ombres, *J'ai lu* 11063

Nuits-lumière, *Librio*

PIERRE BORDAGE

RÉSONANCES

roman

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

© Éditions J'ai lu, 2015

Chapitre premier

Le destin porte un autre nom : l'Accord. L'accord parfait avec l'univers. La note juste et unique qui enrichit la symphonie. On l'appelle également résonance. Que chaque Erwack accomplisse son destin et trouve l'Accord, et l'harmonie régnera sur le monde. Ne laissons jamais l'un de nous entrer en dissonance, ou nous glisserons sans nous en rendre compte dans une ère de chaos et de ténèbres.

*Grandeur et devoirs du précogne,
Peuple erwack,
Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos*

La voix musicale du détecteur a brisé le silence de la cabine.

« Cibles localisées. »

J'ai soupiré et embrassé l'horizon du regard par la baie vitrée convexe du transatm. J'ai d'abord cru à une fausse alerte avant de discerner l'essaim entre les stries et les nuages rougeâtres : une mince ligne sombre qui bientôt se scinderait en plusieurs tronçons pour s'abattre sur l'astroport.

« Ces saloperies de dragons se pointent plus tôt que d'habitude », a grommelé La Perche.

J'ai jeté un regard en coin au canonnier. Plus de cinq années locales que nous faisons équipe, plus de cinq années à supporter ses grognements, ses grossièretés, ses jérémiades, ses parfums écoeurants, son hygiène défaillante, sa barbe négligée, ses cheveux fous, sa maigreur malade, ses aphorismes en tous genres, ses combinaisons constellées de taches, ses bottes crottées et ses micro-siestes. Mais il n'existait probablement pas de meilleur équipier : doté d'un sang-froid à toute épreuve, il déployait une adresse diabolique quand il s'agissait de descendre les créatures qui, tous les deux mois environ, fondaient sur l'astroport.

« Jamais compris pourquoi on les appelle des dragons, a repris La Perche. Elles ressemblent à rien, ces foutues bestioles.

— On n'est même pas sûrs d'avoir affaire à des bestioles.

— Vrai que, vu l'état dans lequel on les laisse, personne peut les étudier... »

Le canonnier a ponctué sa phrase d'un de ces ricanements dont il avait le secret et qui évoquait le crissement d'un fer ébréché sur une plaque rouillée.

« Pour ça, faudrait déjà que des équipes scientifiques acceptent de venir dans le coin », ai-je marmonné.

J'avais dilapidé huit ans de mon existence sur cette planète perdue. J'avais prévu de n'y rester que le temps de me renflouer sur le plan financier, puis de retourner sur mon monde natal, rembourser mes dettes, reprendre ma place parmi les miens, mais, même si la société de gestion de l'astroport rémunérait généreusement ses employés, mon boulot de dragonneur ne m'avait pas permis de mettre suffisamment de fric de côté. La vie était hors de prix sur DerEstep, logement, nourriture, boisson, loisirs... Je n'avais pas encore fini de rembourser les implants ADN qui nous aidaient à supporter la gravité de la planète, les vents sulfurés, la chaleur éprouvante de la saison d'été et la froidure glaciaire de l'hiver. Mais, davantage que l'argent, c'était sans doute la fierté, cette fierté caractéristique du peuple erwack, qui m'interdisait de rentrer chez moi.

« Y en a plus que d'habitude, on dirait, a grommelé La Perche sans desserrer les lèvres. J'espère que les copains sont en forme. »

J'ai jeté un coup d'œil sur l'écran de contrôle. Les vingt transatms de l'escadron, séparés les uns des autres par un intervalle d'un kilomètre, formaient une chaîne régulière pour croiser les tirs et ne laisser aucune ouverture aux dragons. Les assaillants avaient forcé le barrage à deux reprises une trentaine d'années locales plus tôt et provoqué des dégâts considérables, creusant des brèches dans les toits des bâtiments et tuant plus de cinq mille passagers en transit. Les compagnies de transport, cherchant un relais plus accueillant, avaient rapidement constaté qu'aucun corps céleste ne pourrait remplacer avantageusement DerEstep, unique planète tellurique d'un système coincé entre les deux bras spiraux de la galaxie. On avait donc rebâti l'astroport avec des matériaux plus solides, renforcé l'escadron des dragonneurs, garanti une sécurité sans faille aux vaisseaux long-courrier et aux voyageurs, tant et si bien que DerEstep pouvait continuer de se prévaloir du titre officiel de relais spatial le plus fréquenté de l'univers.

« Putain, y en a même facilement deux fois plus », a grogné La Perche en s'installant à son poste de tireur.

J'ai discerné les dragons par le hublot grossissant, répartis comme d'habitude en plusieurs lignes. Des éclats incandescents jaillissaient par les divers orifices de leurs longs corps sombres. Comme ils ne disposaient pas d'ailerons, ni d'aucun autre système de propulsion visible, on ne connaissait rien du procédé qui leur permettait de voler. Tout ce qu'on savait, c'était qu'ils détruisaient les autres formes de vie avec une férocité et une puissance dévastatrices. Les théories les plus audacieuses à leur sujet affirmaient qu'ils ne provenaient pas d'une zone inexplorée de DerEstep, mais d'une faille temporelle. Je n'avais

en tout cas jamais vu de créatures de ce genre, ni sur mon monde natal, ni au cours de mes voyages. Ils auraient pu évoquer des reptiles géants dégénérés s'ils avaient rampé sur le sol, mais, à vingt ou vingt-cinq mille mètres d'altitude, ils ne ressemblaient à aucune espèce répertoriée et défiaient la logique. La seule façon de les arrêter était de les pulvériser avec une onde de choc de plusieurs dizaines de milliers de watts. Les puissants générateurs équipant les transatms permettaient aux canons de tirer environ un millier de salves, largement de quoi décimer une nuée.

« En position ? ai-je demandé machinalement.

— Où veux-tu que je sois, Sohinn ? »

La Perche se concentrait déjà sur son témoin de visée.

J'ai jeté un coup d'œil sur l'écran de contrôle avant d'accélérer tout en piquant droit sur la nuée.

« Essaie de t'approcher, cette fois, a lancé le canonnier. Depuis le temps que je les dégomme, j'aimerais bien reluquer de près une de ces foutues bestioles.

— Mauvaise idée : les derniers qui s'y sont essayés ne sont pas revenus pour le raconter.

— Ces crétins ne savaient pas piloter. »

La surface de DerEstep se résumait à une interminable étendue ocre parsemée de taches aux couleurs éclatantes et de nuages jaunes. L'étoile Shoogor disparaissait à l'horizon en accrochant au ciel des guirlandes pourpre et dorée.

« Je suis responsable de cet escadron, La Perche. On se contentera de les tirer de loin, comme d'habitude.

— Putain, t'es vraiment pas drôle depuis que t'es devenu grand manitou.

— Je tiens à repartir vivant d'ici.

— Ah, parce que tu crois encore que tu repartiras un jour... »

La voix rauque de La Perche s'était teintée de mélancolie : arrivé sur DerEstep une quinzaine d'années locales plus tôt, il avait fini par renoncer à l'idée de retrouver la femme et les enfants qu'il avait abandonnés sur son monde natal.

J'ai pressé une touche du tableau de bord pour ordonner aux dix-neuf autres transatms de se mettre en position. Il nous fallait maintenant maintenir les appareils en dérive tout en conservant leur stabilité pour permettre aux canonnières d'exterminer la nuée avant que les dragons n'arrivent à hauteur. Si quelques bestioles parvenaient à échapper au tir de barrage, les transatms devraient les prendre en chasse et les descendre une à une, un exercice de haute voltige dont raffolaient la plupart des dragonneurs – je soupçonnais certains canonnières de manquer volontairement leurs cibles pour s'offrir une

dose supplémentaire d'adrénaline.

Moteurs coupés, ailes souples déployées, le transatm a progressé au ralenti en émettant un sifflement à peine perceptible. J'ai encore attendu de distinguer les dragons par la baie du poste de pilotage, puis j'ai pressé la touche entourée d'un cercle lumineux vert.

« C'est parti ! » a rugi La Perche.

Les ondes électriques ont jailli des canons des transatms, les traits étincelants ont fusé dans le ciel et frappé la première ligne des assaillants. Ils explosaient à chaque impact et se pulvérisaient en gerbes de particules scintillantes qui retombaient en traçant des paraboles lumineuses et tremblotantes. D'en bas, on avait l'impression d'assister à un feu d'artifice tiré à l'entrée de la stratosphère. Quelques jours après mon atterrissage sur DerEstap, j'avais pu admirer le spectacle à l'aide des jumelles dioptriques fournies par la direction de l'astroport.

« Vraiment tarées, ces saloperies, a vociféré La Perche. Depuis le temps qu'on les flingue comme dans un pas de tir, elles sont toujours pas foutues de changer de stratégie.

— On ne va surtout pas s'en plaindre. »

Les ondes lumineuses frappaient maintenant les dragons de la deuxième ligne, et le ciel se couvrait de panaches enluminés.

Un pressentiment m'a saisi, pas seulement parce que les rangs des créatures étaient plus denses que d'habitude : il m'a semblé qu'un autre danger se planquait derrière les lignes exposées aux tirs des canons, comme si ces dernières n'étaient que des leurres. J'ai tenté de sonder le ciel du regard au-delà des explosions, d'abord par la baie vitrée, ensuite en manipulant les zooms et les focales des écrans de contrôle. Les gloussements de La Perche ponctuant chacun de ses tirs me cisaillaient les nerfs.

Comme tous les Erwacks, j'avais appris à me fier à mes intuitions. Recrutés pour leurs dons de prescience, certains représentants de mon peuple occupaient des fonctions de consultants auprès des dirigeants les plus puissants de Tehor, la deuxième planète habitable du système d'Erden du Pzaos. Même si je n'avais jamais atteint le niveau de précogne – l'un de mes plus grands regrets –, mes prémonitions se révélaient la plupart du temps fondées et, face à la nuée dont les tirs incessants démantelaient méthodiquement les rangs, je ressentais la présence d'une entité que je ne discernais pas encore, mais qui semblait infiniment plus puissante, plus dangereuse que les dragons. La précognition se traduisait par une sensation de dédoublement, comme si je me trouvais en deux endroits à la fois, et par une douleur aiguë dans la poitrine. Je me suis secoué, espérant être le jouet d'une illusion et retrouver mon état normal. Les signes ont persisté, se sont

même accentués jusqu'à ce que je sois pris d'un malaise. Il y avait très longtemps, depuis l'âge de mes dix ans sans doute, que je n'avais pas éprouvé une précognition d'une telle puissance.

J'ai jeté un coup d'œil à La Perche, qui, assis dans la tourelle de tir située légèrement en contrebas du poste de pilotage, dégommaït les dragons avec une jubilation proche de l'hystérie.

« Tu veux toujours voir les bestioles de près ? »

La Perche a détourné un court instant le regard de son écran de visée et m'a fixé d'un air étonné. « T'as changé d'avis ? »

— Il y a quelque chose derrière. Ça expliquerait leur nombre plus élevé que d'habitude. Je vais traverser leurs rangs.

— T'as repéré un truc ? »

J'ai désigné successivement ma tête et mon cœur. « Là-dedans. »

La Perche a froncé les sourcils. « Ça te suffit ? »

— Ma tête et mon cœur ne mentent jamais.

— Ah ouais, c'est vrai, t'es du genre à avoir des visions. » Le canonier a hoché la tête avec un sourire. « En tout cas, mon pote, que ta vision soit juste ou pas, je m'en tape. Tout ce que je veux, c'est reliquer ces foutus monstres dans les yeux, alors, rien que pour ça, je serais prêt à te suivre en enfer.

— Il y a des risques. »

La Perche a tiré une nouvelle salve avant de marmonner : « Vivre, c'est prendre des risques.

— Je ne te savais pas philosophe. »

J'ai déclenché le système de communication. « Chef d'escadron aux pilotes. J'ai détecté une présence inconnue derrière la nuée. Je vais tenter de traverser les rangs des dragons. Reformez la chaîne après mon départ en ajoutant chacun deux cents mètres aux intervalles. Compris ? »

Les lumières vertes des dix-neuf autres appareils se sont allumées simultanément sur l'écran situé à droite de la console de pilotage. J'ai réactivé les moteurs, qui ont ronronné en sourdine avant de monter en puissance.

« Admettons qu'on puisse appeler ça détecter », a maugréé La Perche avec une moue.

J'ai enclenché la propulsion.

« Chef d'escadron aux pilotes. Si nous ne revenons pas, je compte sur vous pour finir le travail et rentrer à la base. Terminé. »

Les dix-neuf points verts se sont de nouveau allumés. J'ai libéré d'un seul coup toute la puissance. Le transatm s'est arraché de sa dérive avec une soudaineté qui a collé La Perche au dossier de son siège.

« Nom de Dieu, Sohinn, préviens la prochaine fois. »

« Putain de merde ! »

À vingt reprises, La Perche avait pointé son canon en catastrophe sur les dragons qui, rompant les rangs, piquaient droit sur le transatm. Les débris lumineux avaient frappé le fuselage et les baies du poste de pilotage et de la tourelle de tir. L'une des créatures avait failli percuter l'appareil. Je l'avais évitée au prix d'un décrochage brutal qui avait fait vibrer et grincer la structure tout entière. Des flots d'adrénaline déferlaient dans mes veines.

Il ne nous restait qu'un rang à franchir, nettement plus resserré que les autres. Les tirs des dragonneurs restés en arrière continuaient de décimer la nuée. Le bouclier magnétique du transatm déviait les ondes électriques qui auraient pu nous toucher. Les éclats incandescents illuminaient régulièrement l'habitable.

« Nom de Dieu, y en a encore derrière ! a tonné La Perche.

— Tu voulais en voir de près, tu es servi. »

Nous avons cru transpercer une simple ligne, nous nous retrouvions en plein milieu d'un essaim compact, comme si les premiers rangs n'avaient été que l'avant-garde d'une immense armée.

« On dirait qu'elles peuvent changer de tactique, finalement.

— On risque de manquer de jus pour les arrêter, a soufflé La Perche. Faut prévenir en bas. Faire descendre tout le monde dans les abris. »

Les dragons passaient à moins de vingt mètres du transatm. La plupart filaient tout droit, comme tendus vers leur objectif, quelques-uns se déroutaient et fonçaient sur l'appareil. Aucune logique dans leur comportement. Aucune logique non plus dans leur apparence. Impossible de discerner l'avant de l'arrière, de distinguer le moindre mouvement : ils semblaient voguer sur des courants invisibles et puissants.

J'ai hésité, l'index sur le bouton du communicateur.

« Ils ne vont pas aimer, en bas.

— Ce qu'ils en pensent, on s'en cogne, a grommelé La Perche. Laisse tomber ta fierté : ils ne pourront rien te reprocher. Mieux vaut un excès de précautions qu'un putain de champ de cadavres. »

Il avait raison. Les responsables de l'astroport détestaient les alertes : elles terrorisaient les passagers en transit, retardaient les opérations d'embarquement, les manœuvres d'atterrissage et de décollage, ruinaient la réputation déjà peu flatteuse de DerEstep, mais, comme la vie de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dépendait des décisions du chef d'escadron des dragonneurs, j'ai fini par presser le bouton du communicateur placé juste au-dessus du

tableau de bord.

Une voix nasillarde a retenti dans les haut-parleurs répartis dans les cloisons de la cabine de pilotage.

« Tour de contrôle.

— Sohinn, chef d'escadron des dragonneurs.

— Quelque chose à signaler ?

— La nuée n'est pas ordinaire. Beaucoup plus dense que d'habitude. Présence d'une entité inconnue. Suis en route pour tenter de la localiser et de l'identifier. Demande alerte générale. »

L'explosion d'un dragon touché par La Perche une cinquantaine de mètres plus loin a jeté des lueurs vives dans l'habitacle.

« Vous n'ignorez rien des conséquences d'une alerte générale, Sohinn. Vous maintenez votre demande ?

— Affirmatif. »

J'ai perçu la contrariété dans le souffle de mon interlocuteur.

« Je préviens la direction. Tenez-nous au courant de l'évolution de la situation.

— D'accord. Je laisse mon communicateur ouvert.

— Putain ! a soupiré La Perche. On va être obligés de faire gaffe à ce qu'on dit. »

Nous avons poursuivi notre progression au milieu de l'essaim. Les dragons qui frôlaient le transatm semblaient deux ou trois fois plus volumineux que ceux des premières lignes. Aucun éclat de lumière ne jaillissait de leurs corps noirs. Ils évoluaient en rangs tellement serrés qu'ils occultaient la lumière mourante du jour.

J'ai sollicité le système de visance pour continuer de louvoyer entre les assaillants lancés à toute allure. Le radar détectait les masses en approche, les projetait sur les écrans de contrôle et recalculait les trajectoires afin d'éviter les collisions. Comme tout pilote digne de ce nom, je détestais recourir à l'assistance automatique : confier son appareil à la visance, c'était reconnaître que l'élément humain ne suffisait pas et donner raison à ceux qui, dans les officines gouvernementales et les unités de recherche, s'efforçaient de hâter l'avènement de l'intelligence artificielle. Le transatm s'est lancé dans une succession de figures brutales, antagonistes. Deux écarts violents lui ont permis d'éviter une collision avec un dragon. Les sangles de nos sièges se sont brutalement resserrées et nous ont maintenus rivés à nos dossiers.

« Cette foutue visance pilote encore plus mal que toi, a sifflé La Perche.

— C'était devenu trop risqué en mode manuel. »

Une nouvelle succession de décrochements s'est achevée en vrilles afin de prévenir une dislocation de la structure métallique. Bien que

secoué par les trépidations, La Perche a tiré quelques salves et pulvérisé deux dragons.

La carcasse a cessé de vibrer et l'appareil a fini par se stabiliser. Je n'ai plus discerné aucun mouvement à l'extérieur.

« On est sortis, a soufflé La Perche. Je crois bien que tu t'es planté, Sohinn, qu'il n'y a pas de... »

Au moment où il prononçait ces mots, une gigantesque forme sombre est apparue par la baie vitrée, occupant la totalité des écrans. Même si elle ne donnait pas l'impression de bouger, les capteurs indiquaient une vitesse de déplacement élevée, de l'ordre de mille huit cents kilomètres par heure.

« C'est quoi, cette saloperie ? a glapi le canonnier.

— Aucune idée. »

L'idée germait déjà dans ma tête : la masse noire, active à en croire les détecteurs thermiques, évoquait la reine de l'une de ces colonies d'insectes qui pullulaient sur Tehor. Si la nuée se révélait beaucoup plus massive que d'habitude, c'était parce que la colonie tout entière se déplaçait et que les dragons protégeaient leur souveraine.

« Pas sûr qu'on ait assez de jus pour abattre cette grosse dondon, a ronchonné La Perche.

— Si on ne réussit pas à la neutraliser, on peut dire adieu à l'astroport. » J'ai coupé le mode visance et repris les commandes du transatm. « Tu as de la chance, La Perche, la souveraine s'est déplacée en personne pour les présentations.

— Elle est encore loin ?

— Elle sera sur nous dans moins de cinq minutes. »

La Perche a passé la main dans ses cheveux, rajusté les manches de sa combinaison, avant de se pencher sur le petit écran où s'affichait la jauge du réservoir d'énergie.

« Si je la tire à pleine puissance, j'aurai le droit à deux coups, pas plus. Comme avec une femme, quoi ! » Il a ponctué ses mots d'un ricanement avant d'ajouter : « Ravi de t'avoir connu, Sohinn. »

Chapitre deux

Malheur à celui qui souille la parale du regard. Malheur à la parale qui s'est laissé souiller par un autre regard que celui de son promis. Qu'aucun homme, aucune femme, aucun enfant ne tente de contempler la parale sans son voile. Que la parale veille à s'isoler, à s'enfermer dans un espace hermétiquement clos pour se changer et se laver. Que ses gardiens se tiennent devant la porte et empêchent quiconque d'entrer. Qu'ils tuent sans pitié ceux qui tenteraient de contrevenir à leurs ordres. Leur devoir sacré les élève au-dessus des lois humaines. Ils n'ont de compte à rendre qu'à Sahourah le Tout-Puissant, le Merveilleux, le Créateur qui engendra les mondes et toute forme de vie. Qu'ils meurent au nom de Sahourah le Fabuleux, le Magnifique, et ils gagneront l'éternité de délices.

*Stances à la parale, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

« **Alerte générale.** Les passagers et le personnel de l'astroport sont priés de se diriger de toute urgence vers les sas cerclés de lumière rouge. Je répète : les passagers sont priés de se diriger de toute urgence vers les sas cerclés de lumière rouge. »

Quelques instants plus tôt, la sonnerie d'alerte avait crevé le brouhaha de l'immense salle où se pressait la multitude de voyageurs en attente de l'embarquement. J'avais lu sur un écran mural que trente navettes se tenaient prêtes à transférer passagers, vivres, oxygène, eau et nourriture dans le vaisseau condamné par son gigantisme et par la gravité de DerEtap à rester en orbite. Le titan de l'espace parcourait des distances prodigieuses à une vitesse vingt fois supérieure à celle de la lumière. D'une capacité de cinquante mille âmes, il apparaissait à l'œil nu comme une tache lumineuse évoquant une étoile ou un satellite.

J'avais pu l'observer à l'aide des jumelles diopétriques prêtées par l'un de mes frères au début de l'escale. Nous étions arrivés six jours plus tôt sur DerEtap par un vaisseau plus modeste en provenance de Salaham. J'ignorais les raisons pour lesquelles ma famille et un grand nombre de villageois avaient quitté leur planète natale. Je savais seulement que ce départ soudain avait un lien avec moi, avec le voile noir, le paral, qui me couvrait de la tête aux pieds. Si je voyais parfaitement au travers du tissu nano, personne n'était en mesure de distinguer mes traits ni mes formes.

Je n'avais pas une connaissance assez étendue de la mythologie pour trouver une explication satisfaisante au départ précipité qui avait entraîné plus de mille Salahamites viscéralement attachés à leur planète dans un exode sans retour. Je me souvenais seulement d'avoir été examinée quelques jours après l'arrivée de mon premier sang de femme par un vieillard aux yeux entièrement blancs dans une masure perchée à flanc de montagne. Il n'avait pas prononcé un mot, mais son regard m'avait dénudée jusqu'au fond de l'âme et emplie de terreur. Il avait paru transfiguré, comme s'il avait entrevu une apparition céleste, puis il avait entrouvert la bouche et un moignon de langue noirâtre s'était agité entre ses rares dents jaunes. Après avoir craché une suite de sons incompréhensibles, le vieillard était sorti précipitamment de la pièce et avait rejoint la délégation qui patientait dehors. Des cris stridents avaient retenti, d'habitude réservés aux mariages et aux enterrements. Le soir même, ma mère était entrée dans ma chambre et, secouée par les sanglots, m'avait tendu le tissu noir.

« À partir de cet instant, Eloya, tu ne devras plus te montrer à quiconque. Tu n'auras l'autorisation de retirer ton voile que lorsque tu te retrouveras dans la stricte intimité d'une salle de bains. »

Je ne comprenais pas pourquoi je ne portais pas le larham comme les autres femmes, ce foulard coloré et léger qui leur encadrait la tête et le cou. L'air désespéré de ma mère, qui ne m'avait donné aucune explication, ne présageait en tout cas rien de bon. Elle m'avait serrée contre elle à m'étouffer. Les légendes salahamites regorgeaient de ces jeunes vierges sacrifiées pour satisfaire les caprices d'un dieu, d'un prince, d'un père, et celles-là avaient toutes été couvertes du voile intégral avant d'être égorgées sur l'autel de pierre ou recluses dans un gynécée. La mort ou l'emprisonnement était le sort peu enviable qui, en général, guettait les parales.

« Alerte générale. Les passagers sont priés de se diriger de toute urgence vers les sas cerclés de lumière rouge. »

Quelqu'un m'a saisie par le bras et entraînée vers le flot humain qui s'écoulait vers un coin du hall d'embarquement. J'ai reconnu la poigne de mon père, Tahouk, dont les doigts secs et puissants me comprimaient la chair jusqu'à l'os. J'ai contemplé ses traits durcis par l'âge et une vie de privations. L'inquiétude assombrissait ses yeux noirs sous les sourcils parsemés de fils clairs. Il portait la tenue traditionnelle des hommes salahamites, le calot rond et blanc appelé rafdir, un long gilet gris par-dessus une chemise bleue, un pantalon bouffant et des bottes de cuir ornées de dessins géométriques. Sa barbe taillée en pointe étirait son visage déjà émacié. Derrière lui marchait ma mère, Gelona, une femme plantureuse dont les yeux bruns voletaient comme des oiseaux apeurés au milieu de sa face ronde et pâle. Un peu plus loin, au milieu des autres Salahamites, se

tenaient Bassat et Manor, mes deux frères, les garmements jumeaux qui passaient une grande partie de leur temps à faire enrager notre mère, et Alajona, ma sœur aînée, une fille rondelette déjà plus ronchon qu'une vieille femme.

« Alerte générale. Les passagers sont priés de se diriger de toute urgence vers les sas cerclés de lumière rouge. » Mon père a lancé un coup d'œil inquiet vers le plafond de la salle comme s'il craignait la colère du ciel.

« Qu'est-ce que cela peut être ? » a soufflé ma mère.

— Perds donc l'habitude d'agiter ta langue pour ne rien dire, femme. Comment pourrions-nous le savoir ? Tout ce que je peux dire, c'est que nous allons décoller avec du retard. »

L'envie m'a traversée de lui demander quelle importance ça avait, mais j'ai gardé ma remarque pour moi ; je n'aurais récolté, pour toute réponse, qu'une réprimande, au mieux un silence lourd de mépris. Les filles n'étaient pas censées questionner un homme plus âgé, *a fortiori* leur père.

« Quelle importance ? » a haleté ma mère.

Mon père a haussé les épaules avant de lâcher entre ses lèvres serrées : « Tout retard serait catastrophique. Pas seulement pour nous. »

Des employés de l'astroport, reconnaissables à leurs uniformes gris sertis d'hologrammes scintillants, canalisait la foule imposante qui désertait peu à peu l'immense salle d'embarquement.

« Que se passe-t-il ? » a demandé ma mère à l'un d'eux. Mon père lui a décoché un regard furibond : une femme salahamite n'avait pas l'autorisation d'adresser la parole à un autre homme, encore moins à un archamite, un étranger, sans avoir reçu au préalable l'autorisation de son mari.

« Ne vous inquiétez pas, madame, a répondu l'employé d'un ton affable. Il s'agit seulement d'un exercice. Tout rentrera bientôt dans l'ordre.

— Où nous conduisez-vous ? a insisté ma mère sans tenir compte de la fureur muette de mon père.

— Dans les sous-sols. Rassurez-vous : leurs aménagements vous permettront d'attendre confortablement la fin de l'alerte. »

Le flot se resserrait et ralentissait à mesure qu'il se rapprochait du sas dont l'exiguïté ne facilitait guère l'évacuation des passagers. Je me suis demandé si les regards anxieux des employés étaient imputables à l'alarme ou à la crainte d'être débordés par la multitude. J'ai jeté un coup d'œil vers le plafond de l'astroport sans distinguer une quelconque anomalie dans la structure métallique parsemée de dômes de verre qui, une centaine de mètres plus haut, filtrait la lumière

empourprée du ciel.

Une lame glacée m'a transpercé le bas-ventre deux secondes avant qu'une forme noire ne traverse soudain l'un des dômes dans un éclaboussement de morceaux de verre et d'acier. Des hurlements se sont élevés de divers endroits de la salle d'embarquement. La forme noire a plané quelques instants une cinquantaine de mètres au-dessus du sol.

« Un dragon ! » a hurlé quelqu'un.

Des mouvements de panique ont agité la longue colonne agglutinée devant le sas. Une deuxième masse sombre a crevé le plafond comme il aurait déchiré une vulgaire feuille de papier, provoquant une pluie de morceaux d'acier, de verre et de pierre, et s'est mise à tracer des cercles concentriques sous la charpente. La sirène a retenti de plus belle, stridente, blessante. Les voyageurs terrorisés ont brisé les chaînes formées par les employés, se sont rués vers les sas, ont commencé à se battre pour pénétrer dans les couloirs et les escaliers conduisant aux sous-sols.

Bousculé, mon père a lâché mon bras. J'ai failli perdre l'équilibre. J'ai vu, au travers de mon voile, ma mère sombrer dans les tourbillons. Les Salahamites ont tenté de s'organiser, d'arracher les leurs à la foule transformée en bateau ivre, mais la violence soudaine des remous les en a empêchés. L'affolement général a tourné à l'hystérie quand un troisième, puis un quatrième dragon ont à leur tour perforé le plafond pour se joindre au ballet menaçant de leurs deux congénères. Ils tournoyaient à une hauteur d'environ trente mètres à la façon des chauves-souris géantes de notre planète.

La voix synthétique a dominé le ululement de la sirène.

« Les passagers en transit sont priés de garder leur calme afin de faciliter l'évacuation. »

Mon père s'est frayé un passage à coups de tête, de poing et de pied jusqu'à moi, avec une rage et une puissance qui m'ont ramenée une douzaine d'années en arrière. Je l'ai revu affronter seul une harde de rancaks, les fauves les plus féroces de Salaham, qui m'encerclaient, les frapper de sa hache et les mettre en fuite. Qu'il m'avait paru grand et courageux, alors ! Son rafdîr est tombé dans la mêlée, libérant sa chevelure bouclée grise. Un homme terrorisé s'est interposé entre lui et moi ; il l'a saisi par l'épaule et projeté comme un vulgaire caillou sur d'autres silhouettes gesticulantes. J'ai senti ses doigts se refermer à la façon d'une pince sur mon poignet. Il m'a plaquée contre lui et a entrepris d'avancer vers le sas. Comme douze ans plus tôt, je me suis sentie protégée par sa force, sa colère, son amour.

« Maman ? » ai-je balbutié.

Il n'a pas répondu, il n'a pas jeté le moindre regard en arrière,

tendu vers son but. Plusieurs Salahamites nous ont rejoints et ont formé un bouclier autour de nous.

« Maman... »

Je me suis retournée et j'ai cherché en vain ma mère des yeux. Deux dragons ont tout à coup décroché et fondu en piqué sur un groupe qui s'enfuyait vers la sortie principale de l'astroport, libérant des éclairs incandescents au moment de l'impact. Une odeur de chair grillée s'est diffusée dans l'air climatisé. Les créatures noires, d'environ six mètres d'envergure, ont repris de la hauteur en abandonnant sur le sol des dizaines de corps calcinés. Des flammèches s'élevaient des vêtements finissant de se consumer. Deux autres monstres se sont abattus près de nous. Une puissante odeur de soufre m'a envahi les narines malgré la protection du paral. Une nuit fugace est tombée sur l'immense salle. Des hommes et des femmes se sont embrasés comme des torches.

Un jeune Salahamite aux yeux clairs a brandi son shihiss, le poignard traditionnel à la lame sinueuse : « Arrière, démons de l'enfer ! »

Comme s'ils obéissaient à son ordre, les dragons se sont envolés sans esquisser d'autre attaque. Malgré la terreur et l'horreur suscitées par les corps en train de se consumer, je les ai regardés s'éloigner, fragments de ténèbres en mouvement d'où s'échappaient des éclats flamboyants. Je n'ai pas eu le temps d'en voir davantage. Quelqu'un m'a tirée vers le sas dont nous étions maintenant proches. J'ai commencé à relever mon voile pour essayer une dernière fois de repérer ma mère, mes frères et ma sœur dans la mêlée. Un coup violent sur mon avant-bras m'en a dissuadée ; il n'avait pas été asséné par mon père, mais par le shariman du village, un homme au visage lugubre et à la barbe noire.

J'ai entendu au passage des bribes d'une conversation entre deux employés.

« Qu'est-ce qu'ils ont foutu, là-haut, les dragonneurs ?

— Les toits étaient censés résister...

— La direction avait promis que ça n'arriverait plus jamais. »

Le shariman m'a poussée vers l'ouverture dégagée par mon père et une dizaine d'autres Salahamites. Nous en avons franchi le seuil en foulant, du moins c'est ce que j'ai cru deviner, un tapis de corps secoués de spasmes. Des hurlements ont suivi une nouvelle offensive des terrifiantes créatures noires. Au bord de la nausée, j'ai perçu d'autres fracas, d'autres cris d'agonie. Escortée par le shariman, j'ai progressé rapidement sur le chemin creusé par les Salahamites regroupés autour de mon père. Nous avons dévalé, au bout du couloir, les marches métalliques d'un escalier droit et abrupt éclairé par des

rangées de plafonniers. Le silence absorbait les bruits provenant du hall. Seuls résonnaient désormais les halètements, les gémissements, les frottements des vêtements, les claquements des chaussures sur le sol.

L'escalier débouchait sur un espace au plafond bas et à l'éclairage parcimonieux. Nous nous sommes dirigés vers un recoin sombre en fendant sans ménagement la multitude. Les hommes commandés par le shariman se sont déployés autour de moi. Leur air farouche et leurs poignards ont dissuadé les autres passagers de nous approcher. Je ne distinguais plus que leurs dos et leurs nuques, comme s'ils avaient dressé un rempart entre moi et le reste du monde.

« Maman, ai-je bredouillé.

— Cesse de geindre, a grondé mon père sans se retourner.

— Les chemins glorieux sont pavés de souffrance et de sang », est intervenu le shariman.

Je n'aimais pas cet homme, son austérité, sa face émaciée, ses yeux sombres, ses paroles dures, son cœur de pierre. Sa parole ayant valeur de loi, les gens de mon village vivaient dans la crainte permanente de ses jugements.

Mon père et ses compagnons gardaient les yeux sur le plafond, comme s'ils craignaient l'irruption des créatures dévastatrices dans les sous-sols.

Une employée s'est extirpée de la foule et avancée vers eux en désignant leurs poignards.

« Veuillez ranger vos armes, messieurs, elles sont strictement interdites dans l'enceinte de l'astroport. »

Le shariman a fixé la jeune femme d'un regard lourd de mépris. L'éclairage tamisé accentuait les angles de son visage et lui donnait l'aspect d'une tête de mort encadrée d'une barbe.

« Les armes sont interdites dans l'enceinte de l'astroport, a insisté l'employée.

— Avec quoi nous défendrons-nous si les monstres qui nous ont agressés parviennent jusqu'ici ? a rétorqué le shariman.

— Vous croyez peut-être que c'est avec ces couteaux que...

— Ces couteaux, comme vous dites, sont des shihiss, les poignards traditionnels des Salahamanites. Personne dans cet univers n'est habilité à nous en interdire l'usage, et moins encore une femme archamite.

— Ne m'obligez pas à recourir aux services d'ordre de...

— Je suppose, femme, qu'ils sont occupés à garantir la sécurité des passagers en transit et préserver la réputation d'inviolabilité de l'astroport de DerEstep. »

L'employée a battu en retraite après avoir marmonné une vague menace et quelques mots sur le risque de blesser quelqu'un.

Je me suis encore retenue de soulever mon paral pour sentir la fraîcheur de la ventilation sur mon visage. Des histoires terribles circulaient sur les supplices réservés aux parales qui, par mégarde ou non, se dévoilaient à un autre regard que le leur. On leur coupait les mains ou les seins, on leur arrachait les yeux et la langue, on les écorchait vives avant de les jeter dans un bain d'huile bouillante, on leur insérait dans le corps des vorans, ces petits animaux aux mandibules acérées qui taillaient dans les chairs jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la sortie, on les enterrait vivantes en leur ménageant une petite poche d'air afin de prolonger leur agonie... Les femmes se racontaient ces horreurs à voix basse dans l'ombre des gynécées avec des éclats d'épouvante dans les yeux. Qu'elles aient commis une faute ou non, les parales finissaient de toute façon par disparaître sans qu'on n'ait plus jamais de leurs nouvelles.

Un silence total régnait dans les lieux, à peine troublé par les sanglots. Je me suis demandé si les sous-sols sombres de l'astroport de DerEstep ne seraient pas notre tombeau. De la vie, je n'avais rien connu d'autre que les murs suintants du gynécée familial, les arbres aux feuilles jaunes et la terre dure et craquelée du jardin, les murmures de la fontaine durant les quatre mois de la saison humide, les disputes avec ma sœur et mes frères, les repas pris entre femmes dans l'arrière-cuisine, les nuits brûlantes dans ma chambre minuscule près de la terrasse et les rares sorties pour assister aux offices du phalek, le lieu de culte où une cloison en nano-tissu semi-rigide séparait les hommes des femmes. J'avais contemplé en rêvant le ciel parsemé d'étoiles, allongée sur les pierres gorgées de chaleur de la terrasse. Ma mère m'avait raconté un jour que là-haut, au milieu de la toile scintillante, vivaient d'autres peuples ; que Sahourah, dans son immense générosité, avait mis d'autres terres à la disposition des hommes ; qu'il n'y avait pas de limites à Ses bontés, à Ses merveilles. Dans ma naïveté enfantine, j'avais estimé pour ma part que la bonté du dieu Sahourah comptait un certain nombre de limites : pourquoi interdisait-Il aux femmes de sortir de chez elles ? Pourquoi devaient-elles se voiler la tête et le cou ? Pourquoi devaient-elles tenir leur langue devant les hommes ? Pourquoi se faisaient-elles gronder quand elles riaient ou parlaient trop fort ? Pourquoi leur fallait-il dissimuler leur corps sous plusieurs couches de vêtements tandis qu'une chaleur éprouvante régnait seize mois sur vingt sur la planète Salaham ? Pourquoi les filles subissaient-elles sans broncher les caprices et l'arrogance de leurs frères alors qu'elles n'avaient pas le droit d'exprimer le moindre désir ? L'immense bonté de Sahourah n'était-elle donc destinée qu'aux mâles ?

Dieu était-Il Lui-même un homme ?

Un choc sourd et prolongé a ébranlé toute la structure de

l'astroport, le sol a vibré sous mes pieds. Des hurlements ont retenti non loin, les Salahamites ont brandi leurs poignards avec nervosité.

« Nous risquons de manquer la rencontre, a murmuré mon père d'une voix empreinte d'inquiétude.

— Il nous faut déjà sortir vivants d'ici, a répondu le shariman. Nous sommes dans la main de Sahourah.

— Que se passera-t-il si nous arrivons trop tard ?

— Malheur à nous. Malheur à tous. »

Comme en écho aux paroles du shariman, une deuxième secousse a arraché un long gémissement au plafond du sous-sol avant de faire vaciller les lampes.

Chapitre trois

Je ne sais pas qui a eu l'idée saugrenue d'appeler dragons les créatures qui s'abattent régulièrement sur l'astroport de DerEstap. Avec les dragons légendaires, elles n'ont aucun point commun, hormis le vol. Et encore, les concernant, il ne s'agit pas de vol stricto sensu, mais plutôt d'une forme de propulsion énergétique qui les ferait davantage ressembler à nos propres vaisseaux. Certains m'objecteront qu'ils ont également le feu en commun, mais de quel feu parlons-nous ? Si le dragon des légendes crache bien des flammes sur ses adversaires, le dragon de DerEstap, lui, enferme une chaleur extrême qui se libère lorsqu'il s'abat sur ses proies. En un sens, il communique son feu intérieur à ses victimes, qu'il transforme en cendres, se comportant donc comme un pyromane plutôt qu'un cracheur de feu.

*Formes de vie inexplicables de la Voie Lactée,
Jezon Proband,
Université de LaMar, unité 34,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« Ne la rate pas celle fois.

— T'en as de bonnes, Sohinn. On dirait qu'elle est entourée d'un putain de champ magnétique qui dévie les ondes.

— Elle présente forcément une faille. »

Le barrage formé par les autres transatms avait cédé. Les lumières de onze d'entre eux s'étaient éteintes sur l'écran du tableau de bord et les mouvements incohérents des huit témoins verts restants indiquaient une retraite désordonnée. J'avais tenté de contacter les pilotes ; aucun d'eux n'avait réagi. Des dragons avaient vraisemblablement démantelé la ligne pour s'abattre sur l'astroport. J'avais cru percevoir un fracas et des éclats de voix juste avant que la communication avec la tour de contrôle ne s'interrompe. J'ai regretté mes quelques secondes d'hésitation avant de prévenir les autorités. J'avais craint d'être responsable d'une fausse alerte ; stupide orgueil.

La gigantesque créature qui fondait sur le transatm en vol stationnaire occupait désormais toute la baie vitrée.

« Une faille ? a vitupéré La Perche. On voit vraiment que dalle. J'ai pas intérêt à me louper : il me reste à peine de quoi tirer une salve. C'est le moment d'avoir une putain de vision, mec. »

J'ai cessé de me tourmenter pour me concentrer sur la masse ténébreuse qui semblait couvrir tout l'horizon. J'ai évalué son diamètre à plusieurs kilomètres, quinze peut-être. La sensation de

dédoublement s'est accentuée : j'ai eu l'impression de sortir de mon corps, d'être projeté hors du transatm. Des images fugitives m'ont effleuré. Des scènes de mon enfance. La brûlure de l'étoile Pzaos sur ma peau. Des silhouettes éparpillées dans les tourbillons poussiéreux. La sensation suffocante du danger. Le cri qui monte de mon ventre et jaillit de ma gorge avec une puissance inouïe. Les secousses de la terre sèche, l'ombre du grand prédateur qui surgit des rochers. La fuite éperdue des autres gosses prévenus par mon hurlement. La course jusqu'aux premières maisons du faubourg. Même si ma prémonition avait sauvé une dizaine de garçons de mon âge, je n'avais pas été admis à la prestigieuse école des précognes ; j'ai compris bien plus tard que les origines modestes et le dénuement de ma famille n'étaient pas étrangers à la décision des examinateurs. J'en ai gardé une rancune imprégnée de mélancolie.

J'ai flotté à l'intérieur de la masse noire, dont j'ai ressenti la puissance dévastatrice. Je restais conscient de mon corps, sanglé devant la console de pilotage, conscient de la respiration de La Perche en contrebas dans la tourelle de tir.

Une respiration saccadée. Une respiration de peur.

La créature n'avait rien d'organique. Elle évoquait plutôt une centrale d'énergie douée de volonté, une forme d'intelligence d'une puissance inouïe se déplaçant à grande vitesse. Comme je l'avais supposé, les dragons étaient ses rejetons, des éclats ou des projections d'elle. Régie par un cycle chronologique beaucoup plus long que celui des humains, elle estimait que le temps était venu de détruire les autres espèces de DerEstep afin de croître et d'instaurer son règne. Ses capteurs thermiques, qui lui permettaient de détecter toute trace de vie à la surface de la planète, saillaient sous sa partie basse et incurvée.

Je me suis projeté en esprit jusqu'aux excroissances souples. La sensation de déchirure provoquée par le dédoublement s'est accentuée. Certains précognes ne revenaient pas de leurs expériences d'ubiquité. Leurs corps à jamais privés de conscience restaient inertes, plongés dans un coma définitif. Je me suis agrippé au souffle haletant de La Perche et aux battements accélérés de mon cœur pour m'ancrer dans la réalité. Les capteurs de la masse noire saillaient tous d'un même orifice d'un diamètre d'une centaine de mètres légèrement éclairé. Un feu brûlait à l'intérieur de la carapace de la souveraine des dragons, sans doute constituée en partie d'énergie nucléaire, qui lui donnait sa fantastique puissance. La première onde décochée par La Perche s'était piteusement écrasée sur son enveloppe noire. Une autre tirée avec précision dans l'ouverture des capteurs thermiques déclencherait peut-être une réaction en chaîne qui aboutirait à sa destruction.

« Bordel, Sohinn, c'est pas le moment de rêvasser », a hurlé La Perche.

Le dédoublement s'est aussitôt interrompu. Je suis demeuré quelques secondes suspendu entre rêve et réalité, puis mon esprit et mon corps se sont de nouveau emboîtés. Comme chaque fois, une douleur m'a irradié la poitrine, comparable à une brûlure au fer rouge. Un retour à l'intégrité désagréable, voire insupportable, parfois même fatal, appelé le ressoc.

« Sohinn, ça urge, putain ! »

Le glapissement de La Perche m'a vrillé les nerfs. Je me suis retenu pour ne pas lui rentrer dans le lard. J'ai pris une profonde inspiration.

« J'ai peut-être trouvé un truc. »

Ma voix avait peiné à se frayer un chemin à travers ma gorge. J'ai enclenché les moteurs d'un geste mal assuré. Le transatm s'est arraché de son inertie dans un vrombissement rageur.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

— Il faut qu'on se rapproche d'elle.

— Tu sais ce qui se passera si on la rate...

— On sera réduits en cendres. On obtiendra le même résultat si on bat en retraite : elle nous rattrapera, elle est deux fois plus rapide que nous. Et puis, même si on parvenait à la semer par miracle, rien ne garantit que nous serions à l'abri dans les bâtiments de l'astroport. »

La Perche a remué sur son siège en fixant l'écran de visée avec des yeux exorbités.

« Qu'est-ce que tu as repéré ? »

— Rien de certain.

— Me voilà rassuré ! »

Le transatm a pris de la vitesse. La masse sombre se présentait maintenant comme un immense trou noir se dilatant au milieu du ciel. Deux dragons imposants ont fusé de chaque côté de l'appareil.

« Heureusement qu'ils nous ont ignorés, a marmonné La Perche. On n'aurait plus assez de jus pour la grosse dondon. »

J'ai discerné une légère clarté sur la partie inférieure de la souveraine et maintenu ma vitesse tout en infléchissant la trajectoire du transatm. Aucun doute : la lueur était celle de ma précognition.

« Putain de muraille », a sifflé La Perche.

La masse ténébreuse se dévoilait dans toute sa dimension à mesure que nous nous en rapprochions. Elle n'était pas sphérique comme je l'avais d'abord supposé, elle s'étranglait en son milieu et se dilatait sur les côtés. De même, la lueur n'était pas située dans sa partie centrale, mais légèrement sur la droite, s'ouvrant sur la carapace noire comme une bouche étroite et dorée.

« C'est ça, le truc ? a marmonné La Perche. Cette lumière ?

— Il n'y a pas d'autre ouverture.

— Ça paraît minuscule.

— Pas tant que ça : une bonne centaine de mètres de largeur. Tu ne peux pas la rater.

— Tu oublies les impondérables, la vitesse, l'inertie.

— Tu as touché des cibles bien plus difficiles. »

La Perche a hoché la tête avec un sourire. « Plus difficiles, sans doute, plus maousses, jamais.

— Je me rapproche au maximum. »

Je me suis gardé d'ajouter que nous n'aurions pratiquement aucune chance d'éviter la collision avec la souveraine des dragons. Même touchée, elle continuerait d'avancer à pleine vitesse jusqu'à sa désagrégation. Nous ne pourrions pas échapper à la puissance du souffle lorsqu'elle exploserait.

Des images saccadées de ma jeunesse m'ont effleuré. Mes amours et mes amitiés éphémères, mes espoirs déçus, mes erreurs, mes élans brisés. Un goût d'inachevé, d'absurdité. Mon exil m'avait conduit à DerEstep d'où je n'avais jamais pu repartir. Une certitude écrasante m'a suffoqué : je ne reverrais plus jamais les miens. Je les avais embrassés pour la dernière fois avant de franchir le seuil de l'astroport de Shemenioh, la capitale de Tehor. Je sentais encore sur mes joues les larmes brûlantes de ma mère et les caresses des cheveux bruns de ma plus jeune sœur. La détresse transformait les yeux de mon père plantés dans les miens en puits de tristesse et d'amertume. Quels souvenirs garderaient-ils de moi, mes parents, mes sœurs, mes cousins ?

La lumière grandissait rapidement dans mon champ de vision. Je distinguais à présent les capteurs ondulants de la souveraine des dragons.

« Je pourrais peut-être la dégommer à cette distance, a suggéré La Perche.

— Attends. »

La masse noire se confondait désormais avec le ciel et nous écrasait de toute sa hauteur, de toute sa largeur. Sa vitesse et son gigantisme donnaient l'impression qu'elle était à tout moment sur le point de nous engloutir. Les tableaux de bord indiquaient pourtant un intervalle de vingt kilomètres entre l'appareil et elle, une distance encore trop importante pour tirer l'onde électrique à pleine puissance.

Moteurs poussés au maximum, j'ai continué de piquer vers la bouche de lumière, luttant contre la sensation déstabilisante de jeter délibérément mon appareil dans le cœur d'un trou noir. Le plancher, le siège et le tableau de bord ont commencé à vibrer, comme pris dans

un orage magnétique. J'ai commandé le déploiement des ailes stationnaires pour éviter que les trépidations de plus en plus violentes ne perturbent le tir de La Perche. La vitesse s'est aussitôt réduite. Je me suis appliqué à stabiliser le transatm tout en le maintenant dans la bonne trajectoire. Du coin de l'œil, j'ai observé le profil de mon canonnier, son nez affûté, son menton pointu, ses yeux exorbités projetés vers la cible ; il n'était pas de ceux qui perdent leurs moyens face au danger.

Les éclats incandescents qui s'échappaient de la bouche de lumière évoquaient des flocons de bave enflammés.

Dix kilomètres, indiquait le navigateur du tableau de bord.

« Je la dégomme ? a demandé La Perche sans quitter son écran des yeux.

— On se rapproche encore un peu.

— T'as l'intention de lui rouler une pelle, ou quoi ?

— Je décrocherai juste après ton tir. Agrippe-toi : ça va secouer.

— T'inquiète : j'ai passé plus d'une nuit avec la Lorida. »

La Perche a éclaté de rire. La Lorida était sans doute la prostituée la plus célèbre de DerEstep, en partie parce qu'elle ne réclamait pas d'argent à ses clients, qui devenaient de fait ses amants. Personne ne savait comment elle assurait sa subsistance. Je n'avais jamais recouru à ses services, ni à aucune autre de ses collègues d'ailleurs, encore moins à l'un de ces andros sexuels qui pullulaient dans les officines des environs de l'astroport. Ma libido s'était purement et simplement évaporée dans le climat délétère de DerEstep.

Les turbulences se sont accentuées. Les ailes stationnaires se sont gonflées avec une telle soudaineté qu'elles ont semblé s'arracher du fuselage. Une secousse de forte amplitude a ébranlé le transatm avant qu'elles ne produisent l'effet escompté et que l'appareil ne retrouve son assiette.

« Qu'est-ce qu'elle balance comme gaz, la grosse ! » a ricané La Perche.

J'ai espéré que les émanations de la souveraine des dragons ne soient pas explosives, sans quoi, lorsque La Perche lâcherait ses ondes, nous nous embraserions comme de vulgaires eîphems, les gros insectes nocturnes de Tehor qui s'enflammaient aux premiers rayons d'Erden du Pzaos. La climatisation du transatm ne parvenait plus à réguler la température, qui augmentait rapidement. L'écran indiquait déjà 39 °C au lieu des 21 habituels. Je me suis demandé si les matériaux les plus fragiles de l'appareil, les circuits quanto-magnétiques particulièrement, résisteraient à la montée brutale de la chaleur. J'ai laissé l'appareil piquer droit vers la bouche de lumière dont je discernais parfaitement les bords dentelés, puis j'ai coupé les moteurs

afin de préparer le décrochage.

Le sort en était jeté. L'Accord. Le Destin.

Cinq kilomètres.

« Feu.

— Je vais lui faire ravalier son putain de sourire », a grogné La Perche.

Il s'est concentré quelques secondes sur son écran de visée, puis il a pressé simultanément les deux cercles scintillants de la console de tir. L'onde a jailli du canon placé sous le renflement de la proue du transatm et fusé en direction de la bouche lumineuse.

Sans perdre de temps à vérifier qu'elle avait bien touché la cible, j'ai déployé d'un coup sec les inverseurs, au risque de disloquer le transatm.

« Put... »

Le front du canonnier, ballotté comme une feuille morte dans une tempête, a heurté durement l'arête de la cloison délimitant le poste de tir. Ses ceintures de sécurité n'avaient pas eu le temps d'anticiper la formidable embardée de l'appareil, qui a décroché avant de partir en vrille. La structure a vibré, grincé, une aile stationnaire s'est arrachée dans un long crissement, entraînant dans son sillage d'autres éléments du fuselage. Le socle des sangles de La Perche s'est brisé dans un craquement ; vidé de son siège, il a percuté le plafond de plein fouet avant qu'une nouvelle secousse ne le projette sur le plancher.

« La Perche ? Ça va ? »

J'ai lâché la console de pilotage. Il me fallait attendre en m'efforçant de rester vissé à mon siège et de garder ma lucidité. Du coin de l'œil, j'ai entrevu les filets de sang qui sillonnaient le visage inerte de mon équipier.

Les appliques se sont éteintes quelques secondes, puis se sont rallumées par intermittence. Le ululement de la sirène d'alerte a dominé les gémissements de la structure et les sifflements de l'air sur la coque. Il m'a semblé que l'onde électrique tirée par La Perche ricochait sur la carapace de la souveraine des dragons. Il avait manqué son coup. Rien n'arrêterait la masse noire dans son entreprise de destruction. Elle était sur le point de nous rattraper, de nous pulvériser, de réduire en cendres les milliers de voyageurs en transit sur DerEstep. Les secousses de l'appareil m'empêchaient de recourir à la précognition. À quoi bon, de toute façon ? J'aurais pu m'évader quelques instants hors de la cabine de pilotage, mais mon corps, lui, n'échapperait pas à la désintégration. Une chanson sur les précognes morts en état de transe m'est revenue en mémoire : *ton âme folle errera dans l'espace jusqu'à la fin des temps...*

Les ténèbres emplissaient la baie vitrée. Les appliques ne

s'allumaient pratiquement plus. J'ai eu la vague impression que les vrilles de l'appareil s'espaciaient et s'amplifiaient à la fois. Des pièces du fuselage flottaient alentour, fantômes gris sur fond de ténèbres. J'ai guetté le moment propice pour rallumer les moteurs – à supposer qu'ils aient tenu le coup. Des gouttes tièdes, floconneuses, dévalaient mes joues, une douleur vive me cinglait l'oreille gauche. J'avais probablement heurté sans m'en apercevoir l'accoudoir de mon siège ou l'arête de la console de pilotage.

Les dernières trépidations ont fait place à un silence traversé par les sifflements de l'air sur le métal. La Perche a émis un gémissement prolongé. Je me suis concentré sur ma position, pieds et jambes décollés, tête en bas. Je devais maintenant accompagner le mouvement de l'appareil, le redresser en douceur avant de relancer la propulsion, utiliser la dérive en corrigeant légèrement la trajectoire à l'aide des ailes restantes, une manœuvre comparable à celle des grands planeurs de plaisance sur les mers houleuses de Tehor.

Un éclair a perforé les ténèbres, inondant la cabine de lumière. J'ai d'abord cru que la souveraine des dragons nous avait rattrapés, mon sang s'est figé, une formidable envie de vivre m'a embrasé, mais l'obscurité est presque aussitôt revenue. J'ai repris mes esprits et actionné, d'un effleurement de l'index sur le symbole lumineux, l'ouverture des ailes de secours, plus petites et plus souples. Elles se sont déployées après une légère hésitation et ont freiné le transatm, un peu trop brutalement à mon goût. La structure a tenu le choc malgré les vibrations de forte amplitude.

J'ai peu à peu corrigé l'assiette de l'appareil en faisant pivoter de la paume la manette en forme de sphère, puis, estimant le redressement suffisant, j'ai commandé le retrait des ailes de secours et démarré les moteurs de propulsion.

L'appareil a bondi dans un hurlement.

Juste avant qu'une première explosion n'éclabousse le ciel de son aveuglante clarté.

Chapitre quatre

Le shariman est le représentant légitime de Sahourah sur Salaham. Les autres qui se prétendent prêtres ou pasteurs, je le proclame, ne sont que des imposteurs. Ceux-là – qu'ils pourrissent vivants comme des animaux pris au piège – connaîtront la fureur de Sahourah le Glorieux. Le shariman, le guide, fera régner la Loi et veillera avec scrupule au respect des Commandements. Quiconque enfreindra sa parole sera condamné à l'exécution publique. Ses sentences seront sans appel. Il procédera à la stricte séparation de sexes dans les phaleks et les autres lieux de culte, il s'assurera du bon déroulement des cérémonies rituelles, il mettra tout en œuvre pour reconnaître la parole et la préserver des regards dégradants. Il délaissera les amours humaines pour se consacrer à Sahourah, il brûlera d'un feu intense qui réduira ses désirs charnels en cendres, il vivra dans l'écoute respectueuse de ses instructeurs, il prônera la paix, mais n'hésitera pas à prendre les armes contre les apostats, les infidèles de son propre peuple, ou contre les mécréants des autres peuples. Il n'est pas tenu d'obéir au gouvernement de son monde si ce dernier contrevient aux commandements divins. Il devra parfois conduire la révolte contre les impies qui siègent sur des trônes usurpés. Il n'aura alors aucune pitié pour ces hommes – que leur engeance soit infectée de mille maux – qu'il passera au fil de son glaive ou traînera sur les bûchers.

*Stances au shariman, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

Le silence est retombé sur l'astroport après une série d'explosions assourdissantes. Les passagers entassés dans les sous-sols n'ont pas bougé ni n'ont prononcé le moindre mot jusqu'à ce que la voix synthétique retentisse par les haut-parleurs flottants disséminés sous le plafond.

« Fin de l'alerte. Fin de l'alerte. Les passagers sont priés de sortir des refuges. »

J'ai frissonné. Le pressentiment qui m'avait saisie quelques instants plus tôt continuait de me harceler comme un charognard au bec acéré. Mon père et les autres m'avaient entourée comme ils auraient protégé le plus précieux des trésors. Leurs shihiss et leur air farouche avaient dissuadé quiconque de nous adresser ne serait-ce qu'un regard.

Je me suis demandé où étaient passés ma mère, ma sœur, mes frères. Mon père et les autres attendaient le signal du shariman pour remonter dans la salle d'attente. La foule s'écoulait par l'unique escalier donnant sur le couloir avec une lenteur exaspérante. Je

voulais encore espérer que ma famille avait survécu à l'attaque des effrayantes créatures noires. Je luttais contre une envie féroce de retirer mon voile, de me précipiter vers l'escalier, de me frayer un passage dans la cohue à coups de coude et de genou, d'explorer les coins et les recoins du grand astroport jusqu'à ce que j'aie retrouvé les miens. Pourquoi mon père ne ressentait-il pas la même urgence ? Il demeurerait, comme les autres, figé, mais l'éclat dans ses yeux sombres et la crispation de ses mâchoires démentait son impassibilité.

J'ai cherché le regard du shariman jusqu'à ce qu'il se tourne vers moi. C'était cet homme qui asséchait les sentiments des autres, au nom d'un dieu, Sahourah, qui exigeait de terribles sacrifices de ses fidèles en leur promettant une éternité de délices. Je me sentais emmurée dans mon paral, coupée à jamais du reste de l'humanité.

Les Salahamites ont attendu pour se mettre en mouvement que les autres passagers aient évacué les sous-sols. Le shariman s'est enfin dirigé vers l'escalier d'une allure excessivement lente. Mon père et les autres lui ont emboîté le pas tout en restant regroupés autour de moi et en continuant d'exhiber leurs poignards.

Un chaos total régnait dans l'immense salle d'embarquement. Le coupe-feu ne s'étant pas déclenché, des silhouettes gesticulantes tentaient d'étouffer les incendies déclarés en plusieurs endroits. Des débris de verre et d'acier continuaient de dégringoler en pluie du plafond éventré. Les appliques et les plafonniers brillaient de façon irrégulière. Des hommes et des femmes couraient d'un corps calciné à l'autre. Les employés de l'astroport ne parvenaient pas à juguler les courants tumultueux qui se formaient entre les masses noires jonchant le sol. Les hurlements de colère ou de terreur, les sifflements des robots ménagers devenus fous couvraient les consignes données par la voix synthétique.

J'avais cru que mon père et les autres se lanceraient aussitôt à la recherche de leurs familles, mais le shariman s'est dirigé vers un comptoir intact derrière lequel trois hôtes à bout de nerfs tentaient tant bien que mal de calmer une meute de passagers surexcités. Nous avons longé l'une des masses noires d'où s'échappait une odeur suffocante de soufre et de minéral fondu. J'ai tenté de l'observer entre les épaules et les torsos qui m'entouraient. Impossible de discerner quelque chose ressemblant à une face ou à une queue. Environné de fumée grise, le dragon n'avait pas de forme apparente ; on aurait dit un fragment de nuit arraché au ciel ténébreux qui se dévoilait par les béances du toit.

Le shariman, mon père et les autres n'ont rencontré aucune difficulté à se frayer un chemin jusqu'au comptoir. Les hôtes jetaient des regards inquiets sur les lames sinueuses des shihiss.

« Le vaisseau décollera-t-il à la date prévue ? » a demandé le

shariman.

L'une des trois jeunes femmes s'est efforcée de soutenir le regard acéré de son vis-à-vis.

« Nous ne le savons pas encore, monsieur. Mais, étant donné les dégâts provoqués par l'attaque des dragons, un peu de retard est sans doute à prévoir.

— Quand le saurez-vous ? »

L'hôtesse a haussé les épaules, un mouvement qui a provoqué des ondulations scintillantes sur son uniforme gris perle.

« Il est essentiel que nous partions en temps et en heure, a repris le shariman d'un ton tranchant.

— Nous ne sommes pas en mesure de vous fournir cette information, monsieur. Vous devrez attendre que les...

— Essentiel, a coupé le shariman avec un geste menaçant. Pas seulement pour nous, mais pour vous. Pour tous. »

L'hôtesse a gardé les yeux rivés sur le manche du shihiss passé à la ceinture de son interlocuteur.

« Inutile de menacer les gens avec ces armes, monsieur, cela ne changera rien à l'affaire.

— Pourrais-je parler à l'un de vos supérieurs ?

— Mes supérieurs vous diront exactement la même chose que moi.

— Je ne m'abaisserai plus à traiter avec une femme archamite. »

L'arrogance du shariman m'a paru insupportable. J'ai eu honte d'appartenir au même peuple que lui. J'ai essayé de repérer ma mère, ma sœur et mes frères parmi les passagers qui s'agitaient dans tous les sens comme des insectes affolés. J'ai capté des bribes de conversation derrière moi : *Les dragons se sont effondrés comme des pierres... Ils paraissaient pourtant indestructibles... Les dragonneurs étaient censés nous en protéger... J'ai toujours pensé que ces vauriens étaient trop payés...*

« Vos croyances n'ont aucune légitimité dans l'enceinte de l'astroport, a rétorqué l'hôtesse avec calme. Si je juge qu'il est inutile de déranger mes supérieurs, vous n'avez pas d'autre choix que de l'admettre. Tout comme vous devez maintenant ranger vos poignards : le règlement proscriit formellement le port et l'usage des armes.

— Prends garde, femme, a grondé le shariman. Tu ne peux impunément offenser Sahourah et ses serviteurs. »

L'hôtesse n'a pas baissé les yeux. « Vos croyances ne sont pas les miennes, monsieur. Veuillez vous retirer : vous serez informé le plus rapidement possible de la date de décollage du vaisseau. »

J'ai admiré sa force de caractère. Son attitude lui aurait valu de sérieux ennuis sur Salaham, la mort immédiate peut-être. Les femmes salahamites auraient eu besoin d'un courage semblable au sien pour secouer le joug posé depuis des siècles sur leurs épaules lasses.

Une porte s'est ouverte dans la cloison et a livré passage à un homme vêtu d'un uniforme de la même couleur que celui des hôteses. Il portait un objet blanc à la hanche, une arme à ondes sans doute. Ses sourcils se sont froncés lorsqu'il a remarqué les shihiss.

« Des problèmes, Enkino ?

— Je viens d'informer ces messieurs que nous ne savons pas encore quand leur vaisseau sera en mesure de décoller, a répondu l'hôtesse. Et leur demander de ranger leurs poignards. »

Le shariman a décoché un regard assassin à la jeune femme avant de s'éloigner du comptoir d'une allure rageuse.

Nous avons fini par retrouver ma mère. Piétinée par la foule affolée, elle n'avait pas survécu à ses blessures. Les robots ménagers l'avaient transportée dans l'une des salles d'attente annexes transformée en morgue et allongée parmi les autres corps. Elle paraissait seulement endormie, mais l'air sombre du médecin discutant à voix basse avec mon père et le shariman a soufflé en moi tout espoir.

L'immense peine qui m'a submergée s'est teintée de peur. J'avais perdu ma seule alliée, ma seule protectrice dans ce monde. Le fait de voir ma sœur et mes deux frères parmi les autres Salahamites qui se regroupaient peu à peu au milieu de la grande salle de l'astroport n'a pas atténué mon chagrin. Les larmes ont roulé, brûlantes, sur mes joues. Le paral m'a protégée en la circonstance : les manifestations émotionnelles telles que les larmes ou la colère étaient assimilées à l'hystérie et sévèrement punies. Je voyais, entre mes cils emperlés, des épouses et des mères contenir tant bien que mal leur détresse devant les corps inertes de leurs maris ou de leurs enfants. Les hommes exprimaient leur affliction par des regards fuyants et des gestes nerveux. Une vague de colère a recouvert ma peine et m'a laissée tremblante de haine ; haine pour ceux de mon peuple, haine pour leur orgueil, haine pour le dessèchement de leurs cœurs.

Une délégation conduite par le shariman a demandé aux autorités de l'astroport la permission de donner une sépulture traditionnelle aux morts. Les défunts salahamites devaient être vidés de leurs entrailles, puis enveloppés dans des linges rouges avant d'être brûlés sur un bûcher. Les voyageurs n'étant pas censés sortir de l'enceinte de l'astroport, il leur fallait une autorisation exceptionnelle pour accomplir le rituel. Comme les Salahamites refusaient tout compromis, on a fini par leur permettre de s'occuper de leurs morts selon leurs coutumes après leur avoir fait signer une décharge leur interdisant de se retourner contre les responsables de l'astroport en cas de problèmes

à l'extérieur : les enfants, les vieillards, les femmes enceintes risquaient de ne pas supporter les températures caniculaires prévues pour les jours suivants. Nous serions conduits près d'un grand cirque qui portait le nom prédestiné de Fosse des Damnés. Le trajet à pied ne nous prendrait que deux heures et nous trouverions là-bas le bois nécessaire aux bûchers de crémation.

Durant les tractations, je suis restée dans un recoin de la salle, toujours entourée de mes gardes du corps. À ma demande, on m'a escortée aux toilettes. On a prié tous les occupants de sortir avant de me laisser seule dans les lieux. J'ai enfin pu retirer le paral et j'ai pris le temps de me contempler dans l'un des grands miroirs incrustés au-dessus des lavabos. Je ne me suis pas reconnue. Mes yeux rougis, mes joues creuses, mes cheveux désordonnés me donnaient l'allure de l'une de ces femmes répudiées qui erraient, folles et décharnées, sur les sentiers escarpés des montagnes de Varjam. J'ai de nouveau pleuré avant de me passer de l'eau sur le visage et de tenter de discipliner ma chevelure. J'ai envié le sort de ma mère : plus jamais elle ne serait taraudée par cette angoisse omniprésente qui hantait chaque femme salahamite, elle serait admise au jardin des délices de Sahourah où chaque son, chaque parfum, chaque contact emplissaient les fidèles d'une joie ineffable.

Avisant une cabine de douche, j'ai été traversée par l'irrésistible envie de sentir le ruissellement de l'eau chaude sur ma peau. Je pouvais me dévêtir sans risque : les hommes qui montaient la garde empêcheraient quiconque d'entrer tant que je ne serais pas sortie des toilettes. J'ai retiré ma robe, mes sous-vêtements, et goûté pendant quelques secondes les effleurements de l'air sur mon corps. Ma peau s'était éclaircie. Je m'étais intégralement épilée avant le départ avec un onguent censé interdire la repousse de mes poils. Mes aisselles et mon pubis se couvraient déjà d'un fin duvet noir. Je ne m'étais jamais trouvée belle, contrairement à ce qu'affirmaient les membres de ma famille et les gens de mon village. J'avais vu, avant d'être couverte du paral, s'allumer des lueurs furtives dans les yeux des garçons qui se posaient sur moi, mais je supposais qu'ils auraient eu les mêmes réactions devant n'importe quelle fille.

Je me suis glissée dans la cabine de douche munie de capteurs. L'eau s'est aussitôt déversée des différentes pommes dissimulées dans les cloisons, à une température et une pression parfaitement adaptées à ma peau. Je me suis abandonnée aux caresses des jets et, à nouveau battue par le chagrin, j'ai versé des larmes. J'ai pris conscience que je pleurais davantage sur moi-même que sur ma mère. La mort l'avait libérée tandis que je n'avais aucun moyen de m'évader de la prison dans laquelle les miens m'avaient enfermée.

J'étais seule au monde.

La colonne s'étirait sur le plateau écrasé de chaleur. L'étoile Shoogor brillait de tous ses feux dans un ciel traversé de stries mordorées. La canicule accélérail la décomposition des corps entassés sur les plateaux des chariots automobiles mis à la disposition des Salahamites par les autorités de l'astroport.

Le shariman conduisait la procession, suivi des hommes et des adolescents mâles, puis des femmes et des enfants des deux sexes. J'avais au milieu de mon escorte habituelle, une vingtaine d'individus dont mon père. La forte gravité de DerEstap me donnait l'impression de porter un sac de plusieurs dizaines de kilos sur les épaules. Bien que le tissu filtre la lumière de Shoogor, j'avais l'impression de fondre sous mon paral. J'enviais les hommes qui marchaient autour de moi, le visage offert aux gifles brûlantes du vent. Ils levaient régulièrement les yeux vers le ciel, craignant sans doute une nouvelle attaque des monstres qui s'étaient abattus sur l'astroport.

Plusieurs vieillards se sont effondrés, terrassés par les conditions éprouvantes. On les a allongés parmi les cadavres sur les plateaux des chariots, un linge humide sur le front. Les provisions d'eau seraient sans doute insuffisantes pour désaltérer tout le monde. Les bâtiments de l'astroport n'étaient plus que des ombres figées et scintillantes dans le lointain, en partie estompées par les écharpes de poussière soulevées par les rafales.

Je peinais à mettre un pied devant l'autre. Je craignais d'être totalement desséchée avant d'atteindre le cirque. Les formes dansaient autour de moi, mes pensées m'échappaient, se désagrégeaient, se prolongeaient en songes. J'ai failli à plusieurs reprises heurter l'un des hommes qui m'escortaient et qui, par chance, maintenaient avec moi un intervalle minimal de trois mètres. J'ai été soulagée d'entendre que la Fosse des Damnés était en vue, que je pourrais enfin me reposer sous les grands arbres aux feuilles noires et aux troncs torturés qui bordaient l'immense cavité.

Mes gardes du corps m'ont entraînée à l'écart de la multitude et installée à l'ombre d'une éminence de couleur rouille. Pendant que deux d'entre eux exploraient les environs, je me suis assise sur un rocher plat et j'ai aperçu le cirque profond sur le bord duquel se rassemblaient les autres pour la cérémonie de crémation. Les femmes ramassaient déjà les branches tombées et les disposaient en bûchers tandis que les hommes, équipés de tronçonneuses thermiques, abattaient des arbres décharnés. J'ai tenté de repérer le corps de ma mère parmi les dizaines de cadavres étendus sur le sol. Les embaumeurs avaient entrepris de les vider de leurs entrailles. Alors que, sur Salaham, on aurait jeté les organes dans des fosses, on se

contentait ici de les abandonner sur le sol. Chaque dépouille était ensuite enveloppée dans un linge rouge, puis hissée sur un bûcher.

Les prières et les mélopées lancinantes des pleureurs sont montées au milieu des âcres colonnes de fumée qui s'élevaient des monticules de bois enflammés. L'odeur de la chair grillée s'est mêlée à une autre, indéfinissable, qui montait du cirque.

Mon cœur battait avec frénésie. J'ai pris une profonde inspiration sans parvenir à recouvrer un rythme raisonnable. Je me suis allongée sur le rocher et j'ai fermé les yeux. Les chants des pleureurs se sont bientôt confondus avec les sifflements du vent, avec la rumeur de mes propres pensées. Je ne ressentais plus aucune tristesse, seulement une étrange indifférence. Je me suis demandé si je n'étais pas devenue aussi imperméable aux émotions que les autres.

« Eloya ? Tu te sens bien ? »

J'ai discerné de la bienveillance dans la voix de mon père, un peu de cet amour qu'il me refusait avec obstination depuis que j'avais revêtu le paral, mais je n'ai pas eu la force de rouvrir les yeux. J'avais l'impression de m'élever au-dessus de mon corps, de rejoindre les âmes des défunts qui se consumaient sur les bûchers.

« Eloya ? »

On s'agitait autour de moi.

« La Promise ne se sent pas bien. » La voix oppressée de mon père, toujours. « Allez immédiatement chercher le shariman.

— Mais la crémation n'est pas encore...

— Immédiatement. Elle est plus importante que les morts. »

Ce sont les derniers mots que j'ai entendus. J'ai sombré dans un abîme sans couleur, sans bruit, sans odeur.

Chapitre cinq

DerEstep n'est qu'une simple planète relais. L'unique ville, qu'on dit pourtant vieille, a été fondée en même temps que l'astroport. Nulle trace de civilisation, humaine ou non, n'a été retrouvée sur ce monde à l'atmosphère pourtant respirable. En dehors de la zone astroportuaire, DerEstep propose un désert ocre, rouille et brun qui n'offre ni charme ni possibilité de développement. On n'y a découvert aucune trace d'eau apparente, pas d'océan, pas de lac, pas de fleuve, pas de source. Une terre aride qui boit les rarissimes précipitations avec une avidité presque choquante : renversez une carafe sur le sol et vous constaterez que la flaque d'eau disparaît totalement en un peu moins d'une seconde. Une seule envie guette le voyageur atterrissant sur DerEstep : repartir au plus vite. Le personnel de l'astroport, lui, est condamné à rester. Parfois, aux dires des employés eux-mêmes, certains y passent toute leur vie et meurent sur place, n'ayant pas amassé suffisamment d'argent pour s'offrir l'ultime voyage à destination de leurs mondes natals.

*Mon cabinet de curiosités,
Jeo Phelzing,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **Fait une chaleur de tous les diables.** On est encore loin de l'astroport ? »

La Perche avait recouvré l'intégralité de ses moyens : il ne cessait de vitupérer depuis notre atterrissage en catastrophe. L'explosion de la reine de l'essaim avait grillé les moteurs du transatm, mais n'avait disloqué ni le fuselage ni les baies vitrées. J'étais parvenu à le stabiliser, puis, en dérivant sur les vents descendants, à le poser sur la surface relativement plane d'un haut plateau. L'appareil avait percuté un rocher à l'issue d'une interminable glissade sur le ventre. La Perche s'en était tiré avec une estafilade sur le crâne et une arcade coupée et moi avec une oreille déchirée. Nous avons posé des bandages de fortune sur nos plaies et récupéré une petite bouteille d'eau avant de nous mettre en marche en direction de l'astroport.

Encore étonné d'être en vie, je respirais avec une avidité folle l'air brûlant de DerEstep. L'énorme disque pourpre de Shoogor teintait de rouille les reliefs. La température, qui avoisinait déjà les 50 °C, augmenterait encore lorsque l'étoile du système atteindrait son zénith.

« Ils auraient pu nous envoyer une navette, a vitupéré La Perche.

— On a perdu tout contact avec l'astroport. Ils sont sans doute occupés à réparer les dégâts causés par les dragons. Comment

pourraient-ils savoir qu'on s'est échoués dans le coin ?

— Dire que j'ai même pas vu l'explosion de la grosse mémère. Ça devait être un sacré feu d'artifice.

— Pas vu grand-chose non plus. Une lueur aveuglante, une brusque augmentation de la chaleur, le crépitement des débris sur le fuselage... Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Des colonnes de fumée montaient dans le lointain.

« Des voyageurs frileux, sans doute ! » s'est exclamé La Perche.

Nous nous approchions d'une dépression de plusieurs kilomètres de diamètre.

« La Fosse des Damnés. Je l'ai déjà survolée avec la Lorida. J'avais loué une vibulle. Je me suis doublement envoyé en l'air au-dessus de ce cirque ! »

Le canonnier a lâché un de ces rires énormes dont il avait le secret.

Les colonnes de fumée s'élevaient du bord opposé. La Perche a posé la main en visière au-dessus de ses yeux plissés. De minuscules silhouettes se répartissaient autour de grands feux.

J'ai eu la sensation soudaine de m'éloigner de moi-même, de me dédoubler. Une précognition.

Un temps très bref s'étant écoulé depuis la précédente, pas sûr que mon esprit et mon corps soient capables de supporter celle-ci. Tout en restant conscient des sifflements du vent et de la voix éraillée de La Perche, j'ai flotté au-dessus d'une étendue d'eau à la pureté incomparable. J'ai vu une jeune femme accroupie au bord du bassin naturel, vêtue d'une robe que le vent plaquait sur sa poitrine et sur ses hanches. À côté d'elle reposait un large bout de tissu noir étalé sur un rocher et maintenu par des pierres. Ses cheveux dessinaient une auréole sombre et dansante autour de sa tête.

Sa beauté m'a stupéfié, bouleversé : toute la grâce de l'univers dans ce visage, dans cette silhouette. Fasciné, incapable de me détacher de ma vision, je me suis approché d'elle et j'ai plongé dans ses yeux d'un vert aussi limpide que l'eau qu'elle puisait dans la coupe de ses mains. Elle ne pouvait pas me voir et, pourtant, elle avait détecté ma présence : elle s'était redressée, comme un animal aux abois.

« Sohinn... »

Poussé par l'irrésistible envie de rester près d'elle, je transgressais l'un des principes fondamentaux qui interdisait à un précogne d'exercer une quelconque influence sur ses visions. La précognition était une communication de l'univers, un message pour le bien de la collectivité, un don précieux, et les désirs individuels ne pouvaient qu'en amoindrir la portée ; c'était en outre le chemin le plus sûr et le plus rapide pour le déséquilibre et la démence.

La respiration saccadée de la femme gonflait régulièrement l'étoffe

de sa robe. Une veine palpitait le long de son cou. Jamais je n'avais contemplé des traits d'une telle pureté.

« Sohinn... »

J'ai pris de la hauteur et entrevu des hommes disséminés derrière les rochers qui soustrayaient la jeune femme à leur vue, coiffés de calots blancs et ronds, vêtus de gilets brodés, de chemises, de pantalons bouffants et de bottes ornées de dessins géométriques.

« Sohinn... »

Une succession de secousses a brouillé ma vision. J'ai tenté de résister, mais j'ai été violemment tiré en arrière, comme expulsé de mon propre esprit, et j'ai repris conscience près de La Perche avec une atroce sensation de déchirement. Il me secouait sans ménagement par l'épaule. J'ai levé le poing pour le lui écraser sur le nez. Il s'est reculé d'un pas.

« T'étais où, putain ? J'ai cru que je te perdais. Ça fait un bon bout de temps que je t'appelle. »

J'ai attendu pour répondre que se desserrent les mâchoires de l'étau qui me comprimait les tempes et la poitrine.

« T'avais vraiment l'air loin, a insisté La Perche. Une vision ? »

Le vent poussait des tourbillons de poussière et apportait une vague odeur de viande grillée et des bribes de chants.

« Évite à l'avenir de me prendre pour un arbre fruitier. » Les mots sortaient de ma bouche comme des pierres aux arêtes tranchantes. « Le ressoc peut me rendre dingue, voire me tuer.

— T'en as de bonnes, a protesté La Perche en écartant les bras. Je suis censé faire quoi, moi, quand tes yeux se révulsent et que tu ressembles à un cadavre sur pattes ?

— Je te l'ai déjà dit : simplement me laisser le temps de revenir. »

La Perche a frappé un caillou d'un coup de pied rageur. « Fais chier ! Je suis qu'un mec ordinaire, moi. »

Si ma douleur à la poitrine s'estompait peu à peu, la scène de la jeune femme se désaltérant au bord du bassin continuait de me hanter. Les précognitions n'étant jamais hasardeuses ni superficielles, je me demandais comment interpréter ma vision.

« Personne n'est ordinaire. » La Perche avait l'air d'un gamin pris en faute. Ma voix s'est radoucie. « Allons-y, on a encore du chemin. »

Une heure de marche plus tard, nous sommes arrivés près des bûchers de crémation. Plus d'une centaine de cadavres se consumaient dans les flammes en répandant une âpre odeur de chair grillée. Les craquements des branches accompagnaient les chants graves qui résonnaient sur le bord du cirque.

Mon rythme cardiaque s'est accéléré lorsqu'un groupe d'hommes

s'est porté à notre rencontre, vêtus des mêmes tenues que ceux de ma précognition.

« M'ont pas l'air très accueillants, ceux-là », a soufflé La Perche.

Ils brandissaient des poignards aux lames sinueuses et leurs regards exprimaient la méfiance, voire l'hostilité.

« Que faites-vous ici, archamites ? a aboyé le plus âgé du groupe, un homme à la barbe blanche et au visage haché de cicatrices.

— Archamites ? a relevé La Perche.

— Des étrangers pour nous, les Salahamites.

— Chacun de nous est un étranger sur cette putain de planète ! »

L'humour de La Perche n'a pas semblé du goût de l'homme, qui a levé son poignard avec nervosité.

« Nous sommes des dragonneurs, ai-je déclaré. Notre appareil s'est écrasé un peu plus loin après l'explosion de la souveraine des dragons. »

L'homme a pointé un index rageur sur le bûcher le plus proche.

« C'est donc à cause de votre incompetence que tous ceux-là sont morts.

— Tout doux, a rétorqué La Perche. Sans nous, il ne resterait plus rien de l'astroport et vous ne seriez pas là pour nous engueuler. C'est la première fois que se produit la migration d'un essaim. La première fois que nous affrontons une souveraine. Nous avons pris des risques insensés pour la zigouiller. »

Un autre groupe s'est détaché de la multitude et s'est approché de nous, conduit par un homme au visage émacié, à la barbe noire et aux yeux brillants. Les autres le considéraient avec une crainte et une vénération qui révélaient l'importance de son rang dans la communauté. Son regard et ses traits saillants m'ont fait penser à un corvink, un prédateur de Tehor aussi minuscule que féroce. Après que l'homme âgé lui a murmuré quelques mots à l'oreille, il s'est avancé vers nous et nous a dévisagés un long moment avant de déclarer : « Les cendres de nos morts vous recouvrent. Sur Salaham, vous auriez été jugés et exécutés.

— On n'est pas si mal, finalement, sur DerEstep. » Le ton provocant de La Perche m'a paru déplacé – et dangereux. « Au fait, nous n'avons pas été présentés. Vous êtes qui, exactement ? »

Les lèvres fines de notre interlocuteur se sont retroussées sur ses dents blanches et pointues. Contrairement aux autres, il portait un calot noir et une longue tunique sombre qui lui tombait aux chevilles.

« Je suis leur shariman, leur guide spirituel.

— Qu'est-ce que vous fichez dans le coin ? Pourquoi avez-vous quitté votre monde si sympathique ?

— Cela ne te regarde pas, archamite. Maintenant, laissez-nous

rendre hommage à nos morts.

— Ils vous ont autorisés à sortir, à l'astroport ? »

Les yeux du shariman ont flamboyé. « Aucun être humain ne peut entraver la volonté de Sahourah. Partez maintenant avant que la colère des familles en deuil ne se retourne contre vous. »

J'ai pris La Perche par le bras et l'ai tiré en direction du plateau. Nous avons marché une centaine de mètres avant d'atteindre un amoncellement de gros rochers de couleur rouille qui culminait à une hauteur d'une cinquantaine de mètres. D'autres Salahamites ont surgi des reliefs et se sont déployés devant nous, poignards dégainés.

« Qu'est-ce qu'ils nous veulent encore, ceux-là ? a grondé La Perche.

— Nous interdire l'accès à ces rochers, je suppose, ai-je répondu à voix basse.

— Y a quoi de si important, là-dedans ? Un trésor ? »

La femme de ma vision se tenait quelques mètres plus loin au creux de ces rochers ; j'ai dû faire un violent effort sur moi-même pour ne pas m'élancer vers les pentes. Il me semblait percevoir un murmure envoûtant, un chant qui s'adressait à mon âme, qui ouvrait en moi un univers à la fois fascinant et effrayant.

Une résonance.

J'ai observé la quinzaine d'hommes dressés devant nous, sans doute choisis pour leur robustesse et leur science du combat. Le plus âgé avait dépassé la cinquantaine tandis que les plus jeunes atteignaient à peine vingt ans. Pourquoi les Salahamites protégeaient-ils cette femme avec une telle détermination ? Que représentait-elle pour eux ? Le chant résonnait en moi avec une intensité si forte que j'aurais massacré sans le moindre état d'âme tous ses gardes du corps pour la rejoindre au milieu des rochers. Mais mes probabilités de franchir leur barrage étaient quasiment nulles. J'ai pesté contre la décision des autorités de DerEstap qui interdisait les armes personnelles aux dragonneurs au motif que l'un d'entre eux, imbibé d'alcool, avait ouvert le feu sur un groupe d'excités dans un bar louche de la ville basse.

« Tu te sens bien, Sohinn ? a chuchoté La Perche. Tu es tout pâle. T'inquiète pas pour ces guignols : ils nous laisseront passer si on les ignore. »

Je n'ai pas répondu, les yeux rivés sur le bout de mes chaussures, en proie à une violente tension intérieure. Je me suis demandé si la coordination entre mon esprit et mon corps était rétablie. Le ressoc et ses désagréments pouvaient durer des heures, voire des jours.

J'ai marché comme un automate dans les pas de La Perche, percevant vaguement la chaleur et le poids de la fatigue sur ma nuque

et mes épaules.

« Tu peux te détendre, ils sont derrière. »

La voix de mon équipier m'a ramené à la réalité. J'ai jeté un coup d'œil derrière moi. Une bonne centaine de mètres nous séparaient désormais de la colline de rochers. Les Salahamites n'étaient plus que des silhouettes sombres en partie escamotées par les effluves de chaleur. Le chant résonnait maintenant en moi comme une plainte assourdie, nostalgique. Je ne ressentais plus que la déchirure, la sensation d'avoir été chassé d'un paradis à peine entrevu. J'ai contenu une violente envie de rebrousser chemin, puis, m'estimant encore perturbé par l'éprouvante confrontation avec la reine des dragons et notre atterrissage en catastrophe, j'ai tenté de reprendre empire sur moi-même.

« Même si on les a sauvés de la destruction totale, ils vont nous passer un savon, à l'astroport », a marmonné La Perche.

Je m'en moquais. Une tristesse poignante, douloureuse, m'imprégnait. J'ai embrassé d'un ultime coup d'œil en arrière le plateau de couleur rouille écrasé de chaleur, les colonnes de fumée s'élevant des bûchers de crémation, la colline solitaire qui abritait la femme de ma vision.

« Sans nous, la grosse dondon se serait abattue sur l'astroport et il ne resterait rien de vos foutus bâtiments, ni un seul humain vivant sur cette satanée planète. »

La Perche avait appuyé sa déclaration d'une moue provocante. Nous n'avions pas eu le temps de nous soigner, ni de nous restaurer, ni de nous changer. À peine arrivés à l'astroport, on nous avait conduits *manu militari* dans la salle du conseil d'administration.

« Qu'appellez-vous "grosse dondon", au juste ? a demandé Jozyber, un petit homme brun et renfrogné à l'apparence soignée et à l'intelligence retorse qui entamait son troisième mandat de directeur.

— La reine de l'essaim, ai-je répondu. Les dragons des vagues précédentes n'étaient que des éléments isolés. Cette fois, l'ensemble de la colonie s'est déplacé avec sa reine.

— Vous en parlez comme d'un essaim d'insectes. » Jozyber s'est massé énergiquement les tempes. Les centaines de morts et la destruction d'une partie du toit de l'astroport relevaient de sa responsabilité, et les onze autres membres du conseil d'administration, ses rivaux potentiels, le regardaient se débattre avec une délectation à peine dissimulée. « Ces créatures n'appartiennent à aucun règne identifié.

— On pourrait également parler de matrices ou de centrales d'énergie intelligentes. »

J'ai laissé errer mes yeux sur les boiseries, les tableaux polymorphes et les immenses baies panoptiques qui donnaient sur la salle d'embarquement. Les robots ménagers continuaient de s'activer tandis que la multitude des passagers en transit s'était répartie dans les différents salons. J'ai tenté de repérer des Salahamites parmi les hommes et les femmes prostrés sur les sièges, mais je n'ai discerné aucun calot rond et blanc, aucun foulard coloré.

« Sa destruction en tout cas a neutralisé l'ensemble de l'essaim », ai-je repris.

Jozyber a remué sur son siège. Les hologrammes sertis dans son uniforme blanc scintillaient par intermittence.

« Quoi qu'il en soit, messieurs, vous n'avez pas fait le travail pour lequel vous êtes rémunérés. Le bilan est désastreux : nous avons des centaines de morts sur les bras, des dégâts considérables, nous avons perdu trente-deux dragonneurs et dix-sept transatms, le vôtre compris, les départs des grands vaisseaux sont reportés de plusieurs jours, voire de plusieurs semaines pour certains, et nous allons mettre des années à rétablir notre réputation, à restaurer la confiance.

— On a fait plus que notre travail, monsieur, a protesté La Perche. Encore une fois, sans notre intervention... »

Jozyber l'a coupé d'un geste péremptoire. « Vous êtes chargés de la sécurité extérieure de l'astroport, nous constatons que des dragons vous ont débordés et se sont abattus dans la salle d'embarquement. »

La Perche m'a lancé un coup d'œil désespéré. Le conseil d'administration ne s'embarrasserait d'aucun état d'âme, encore moins de reconnaissance : la majeure partie des employés et des habitants de la ville basse détestant les dragonneurs, nous ferions de parfaits boucs émissaires.

« Former des dragonneurs prend du temps, a plaidé La Perche d'une voix étonnamment calme. J'espère simplement pour vous qu'aucun autre essaim ne se présentera dans les mois à venir.

— Nous n'avons pas encore statué sur votre sort. » Jozyber s'est levé, a posé les mains sur le bord de la table et s'est penché vers nous. « Nous souhaitons vous entendre avant de prendre une décision.

— Vous appelez ça entendre ? a ricané La Perche.

— Vous pouvez affirmer ce que vous voulez, nous ne pourrions jamais vérifier.

— Vous n'avez pas vu l'explosion ? Ça a dû pourtant faire un sacré feu d'artifice.

— Nous avions autre chose à foutre que scruter le ciel. » Jozyber a baissé la tête, comme s'il ployait sous le poids de sa mauvaise foi. Je ne suis pas parvenu à capter un regard parmi les onze autres membres du conseil « Nous ne vous retenons pas davantage. Vous serez

convoqués le moment venu. »

La Perche s'est retourné et dirigé d'un pas furieux vers la sortie.
« Allons boire un coup à la santé de ces messieurs. »

Je lui ai emboîté le pas. La femme de ma vision est revenue occuper la totalité de ma tête et a apaisé ma colère.

La Perche m'attendait dans le couloir. « Ça te dirait pas d'aller faire un tour en ville basse ? C'est moi qui régale. »

Je ne buvais pas, ni ne m'injectais de ces boucles ADN censées expédier leurs adeptes dans des paradis virtuels, mais, après quelques secondes de réflexion, j'ai décidé d'accepter la proposition de La Perche.

« Laisse-moi seulement le temps de me laver et de me changer.

— Ma parole, t'es devenu plus coquet que la Lorida ! On se donne rendez-vous dans deux petites heures à la sortie principale de l'astroport, d'accord ? »

Chapitre six

*Ainsi est Elhanda, fils chéri de Sahourah,
Au souffle de la colère, il mêle la puissance de son rang,
Lorsqu'il ordonne, n'est pas en vain,
Gare aux créatures qui ne l'entendraient pas,
Sa voix traverse l'espace et le temps pour être perçue par tous,
Il ne connaît pas le repos ni l'oubli, il veille chaque instant,
Aussi vieux que la création du monde,
Chair et souffle de Sahourah le Grandiose, l'Incomparable.*

*Stances à Elhanda, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

Les cavités dans le plafond étaient les derniers vestiges de l'attaque des dragons. Les robots ménagers avaient effacé toute trace sur le sol et sur les murs, et les réparateurs nanotecs s'activaient déjà pour remplacer le verre et le métal brisés des dômes.

Je voyais, au travers de mon voile, les matériaux se reconstituer comme par magie, couche après couche. Ils me rappelaient les fireuves, ces petits animaux des montagnes de Salaham dont les membres sectionnés repoussaient à vue d'œil. Le souvenir lointain du vent glacé traversant mes vêtements de laine m'a projetée quelques heures en arrière, sur le bord du bassin d'eau pure qu'après mon malaise j'avais découvert en explorant la colline rocheuse. J'étais retournée sur mes pas pour demander à mon père si je pouvais retirer mon paral pour me rafraîchir. J'avais perçu une tristesse insondable dans ses yeux, sans savoir si elle était due à la mort de ma mère ou à mon destin de parale. Après une courte hésitation, il avait fini par donner son accord et ordonné aux autres membres de l'escorte de se déployer tout autour de la colline. J'avais failli me dévêtir entièrement pour me glisser dans l'eau bienfaisante ; j'y avais renoncé, de crainte d'être surprise nue, une peur stupide dans la mesure où la petite troupe commandée par mon père me garantissait une intimité absolue. Je m'étais contentée de me rafraîchir le visage et les bras, et de goûter la caresse exquise de l'air chaud sur ma peau mouillée.

Me sentant tout à coup observée, je m'étais redressée : personne parmi les rochers et les buissons épineux environnants. J'étais certaine, pourtant, qu'on me fixait. Je n'en avais éprouvé aucune

frayeur, comme enveloppée de bienveillance, de douceur.

Un membre de l'escorte s'était-il faufilé entre les rochers pour m'épier ? Peu probable : aucun homme salahamite n'aurait pris le risque insensé de s'immiscer dans l'intimité d'une parale et de mourir dans d'atroces souffrances si les autres venaient à le surprendre. J'étais restée un long moment interdite, subjuguée. L'image d'yeux noirs en forme d'amande s'était imposée à moi. J'avais eu l'impression que celui qui me regardait respirait tout près de moi, je pouvais presque percevoir son haleine sur mon cou. La sensation s'était peu à peu estompée. L'odeur des bûchers de crémation, un mélange de bois brûlé et de chair grillée, m'avait reliée au monde réel. J'avais supposé que la chaleur étouffante et les miroitements de l'eau claire m'avaient maintenue quelques instants dans une illusion sensorielle particulièrement intense, puis la voix forte et sévère de mon père, m'informant que nous allions bientôt repartir et m'invitant à me recouvrir du paral, avait dissipé les dernières brumes de mon trouble. J'avais alors pris conscience que ni lui ni moi n'avions assisté à la crémation de l'épouse et de la mère qui nous avait consacré son existence.

Accompagné de trois hommes, le shariman a réapparu dans le petit salon où s'était regroupée une partie des Salahamites. Sa mine sombre indiquait que l'attente risquait de se prolonger. Les trente navettes d'un vaisseau long-courrier arrivé à l'aube à l'orée de la stratosphère de DerEstep avaient déposé plusieurs milliers de passagers dans l'astroport, un afflux massif qui avait ajouté à la confusion et posé d'insolubles problèmes d'intendance. Les autorités, débordées, n'avaient fourni aucune explication ni donné aucune indication.

Après une brève conversation avec mon père, le shariman s'est dirigé vers le recoin sombre du salon où j'étais installée. Une ombre glacée m'a enveloppée lorsqu'il s'est dressé devant moi et m'a dominée de toute sa hauteur.

« Les hôtesses nous débitent invariablement la même réponse : les autorités mettent tout en œuvre pour trouver les meilleures solutions, les passagers seront informés dès que possible... Bref, ces incapables n'ont toujours pas fixé le jour de notre départ. »

Ses mots s'enfonçaient comme des pointes douloureuses dans mes tympans. Je ne comprenais pas pourquoi il se croyait obligé de me tenir informée de toutes ses démarches.

« Nous risquons de manquer la correspondance suivante. »

Je n'ai pas répondu, d'abord parce qu'il était interdit à une femme de prendre la parole si elle n'y était pas invitée, ensuite parce que, de toute façon, je n'aurais pas su quoi lui dire.

« Elhanda n'attendra pas. »

Elhanda.

Ce nom éveillait de vagues souvenirs en moi, un dieu ou un héros qui apparaissait dans plusieurs contes salahamites, tantôt aimable, tantôt terrifiant, tantôt lumière, tantôt ténèbres.

« S'il n'est pas satisfait, sa colère s'abattra sur les peuples humains. »

Pour la première fois, j'ai discerné de l'inquiétude dans les yeux habituellement implacables du religieux.

« Et nous, les Salahamites, porterons une terrible responsabilité. Nous serons à jamais maudits. »

J'avais la détestable impression qu'il cherchait à poser sur mes épaules la culpabilité et la malédiction du peuple salahamite. J'ai tenté de trouver un appui dans le regard de mon père, qui se tenait quelques mètres plus loin, oubliant qu'il ne distinguait pas mes yeux.

« Que Sahourah nous prenne en pitié. »

Je n'attendais aucune mansuétude, aucune compassion, d'un dieu aussi cruel que Sahourah.

Le shariman a tourné les talons et s'est éloigné d'une allure heurtée. Sa longue tunique noire flottait derrière lui comme l'aile caudale d'un prokaz, un grand oiseau noir des plaines du Landam. La haie de mes gardes du corps s'est reformée autour de moi. J'ai songé à ma mère, ma seule véritable complice, disparue, et j'ai sombré dans un immense chagrin transpercé de violents courants de révolte. Elle n'avait pas pu empêcher les hommes de s'emparer de sa fille et de la couvrir du paral. Elle n'était plus désormais que cendres éparpillées par le vent après une vie de soumission et de sacrifice. J'ai revu son corps épais dans les vapeurs brûlantes du sudaire familial : moi qui étais élancée et mate de peau, je me suis demandé une nouvelle fois si j'étais vraiment issue de cette chair boursouflée d'une blancheur malade.

À la tombée de la nuit, une voix synthétique a résonné dans la salle d'attente, annonçant aux passagers à destination de la Triade que l'embarquement à bord des navettes transatms commencerait le lendemain à l'aube. Les Salahamites ont poussé des clameurs de joie et se sont organisés pour la nuit. Après un dîner frugal distribué par les employés de l'astroport, on m'a conduit dans un recoin qu'on a isolé du reste de la salle d'attente avec des nano-tissus tenant à la verticale sans aucune fixation. J'ai mis du temps à m'endormir sur les trois sièges qui me servaient de matelas, taradée par le souvenir des yeux noirs en amande qui me contemplaient avec une douceur ineffable sur le bord du bassin d'eau claire.

Le vent frais de l'aube a transpercé mon paral. Shoogor n'était pas encore apparue dans le ciel d'un rose pâle hérissé de lances écarlates. J'ai frissonné. La fatigue d'une mauvaise nuit se conjugait à mon inquiétude pour accentuer mon désespoir. La voix synthétique m'avait réveillée alors que je venais tout juste de trouver le sommeil.

Les opérations d'embarquement commençaient. La navette mettrait un jour et une nuit à rejoindre le grand vaisseau, puis le trajet jusqu'à la Triade prendrait environ cinq mois. Cinq mois à me morfondre dans ma cabine individuelle gardée jour et nuit, cinq mois de claustrophobie, cinq mois de solitude absolue. Les préposés à l'embarquement, reconnaissables à leurs vestes brillantes, guidaient les passagers par groupes de cent sur l'immense tarmac où déambulait une noria de véhicules de ravitaillement. Les femmes portaient les bagages à main tandis que les hommes, la main sur le manche de leur shihiss, marchaient en lançant des regards méfiants autour d'eux. De temps à autre, mon père se retournait pour s'assurer que je suivais le rythme. J'avais hâte de me laisser choir dans un siège et de me replonger dans l'oubli bienheureux du sommeil.

Un véhicule s'est soudain dérouté. L'employé qui avançait en tête en compagnie du shariman s'est immobilisé. Les hommes ont tiré leur shihiss et fixé l'engin qui fonçait vers eux dans un hurlement de moteur en sursaut. Une automobile à six roues, découverte, pourvue d'un seul pare-brise transparent derrière lequel se devinaient deux têtes. Tandis que des cris s'élevaient dans le groupe, toute peur m'a désertée. J'ai vaguement espéré que le véhicule continuerait sa course folle et nous percuterait de plein fouet. Avec un peu de chance, je ferais partie des victimes. Les rangs de mes gardes du corps se sont resserrés autour de moi. Pourquoi m'accordaient-ils une telle importance, eux qui n'avaient que du mépris pour les femmes ?

Le vrombissement s'est rapproché. Des mouvements de panique ont dispersé le groupe. Le shariman a aboyé des ordres. J'ai vu, entre les hommes regroupés devant moi, se rapprocher le véhicule. Mon corps s'est contracté dans l'attente du choc. Puis, alors que la collision semblait inévitable, l'automobile a effectué un brusque virage qui a fait décoller ses trois roues du côté gauche et s'est immobilisée un peu plus loin dans un crissement prolongé. Les deux têtes se sont hissées au-dessus du pare-brise. Deux hommes aux mines chiffonnées, aux cheveux emmêlés.

J'ai eu un choc lorsque, à la faveur d'un mouvement de mes gardes du corps, j'ai croisé le regard de l'un des passagers du véhicule : ses yeux noirs en amande étaient identiques à ceux qui s'étaient imposés à mon esprit sur le bord du bassin d'eau pure. Ils me contemplaient avec la même ferveur, la même douceur, même si, visiblement, l'homme était ivre.

« Encore vous, a grondé le shariman. Que voulez-vous, archamites ?

— Vous souhaiter bon voyage », a répondu d'une voix traînante le deuxième homme, grand et longiligne.

L'employé s'est avancé de quelques pas en direction du véhicule.

« Vous êtes dingues ! a-t-il protesté avec véhémence. Vous auriez pu causer un accident. Déjà que...

— Que quoi ?

— Votre négligence a provoqué de nombreuses morts et des dégâts considérables. Les dragonneurs n'ont rien à foutre sur le tarmac. La direction ne va pas apprécier. Vous feriez mieux de ramener cet engin où vous l'avez pris. »

L'homme longiligne s'est penché par-dessus le pare-brise ; le deuxième ne me quittait pas des yeux.

« Sans nous, petit con, tu serais plus là pour ouvrir ta grande gueule. De toute façon, on est déjà virés. On est venus saluer nos amis Salahamites.

— Nous ne sommes pas vos amis », a craché le shariman.

Les groupes suivants, distants les uns des autres d'une centaine de mètres, s'étaient à leur tour immobilisés. Une voix m'a soufflé que l'homme aux yeux noirs en amande ne s'était pas déplacé pour souhaiter bon voyage à mon peuple, mais seulement pour me revoir, une pensée que j'ai aussitôt jugée puérile. Je l'ai trouvé magnifique avec ses traits fins, ses cheveux épais, ondulés et noirs, ses joues creuses ombrées de barbe, ses épaules larges, ses belles mains posées sur le haut du pare-brise. C'est surtout la profondeur de son regard qui, bien qu'embué par l'alcool, m'a fascinée. Il paraissait capable d'aller au-delà des apparences, de transpercer le tissu du paral, de pénétrer dans les âmes, de traverser l'espace et le temps. Je ne parvenais pas à m'en détacher et j'ai apprécié pour une fois d'être dissimulée par le voile intégral. Je craignais que les Salahamites déployés autour de moi ne se ruent sur lui pour lui planter leurs shihiss dans la gorge. Un signe du shariman aurait suffi à les transformer en bêtes féroces. Je me sentais revivre sous le feu dévorant des yeux noirs du dragonneur, je n'avais pas envie que s'estompe la magie de notre échange muet.

Des sirènes ont hurlé, dominant les grondements d'engins terrestres qui s'élançaient sur le tarmac.

« La PA, s'est exclamé l'employé. Vous allez passer quelques nuits au frais, les gars.

— Voilà comment on traite les héros sur DerEstap, mon vieux Sohinn », a grommelé le grand escogriffe.

Les dragonneurs n'ont pas bougé jusqu'à ce que quatre véhicules

noirs frappés des lettres PA les encerclent. Des hommes en uniforme gris en ont jailli et ont braqué sur eux des armes à ondes.

« Descendez de là, vous deux, a hurlé l'un d'eux. Et pas de gestes inconsidérés.

— Pas très rapide, la police de l'astroport. Vous êtes légèrement en retard, les mecs. Vous allez finir par vous faire virer.

— Ta gueule, La Perche, ou je te balance une onde paralysante. »

Les policiers ont poussé les dragonneurs, qui n'ont opposé aucune résistance, dans l'un des véhicules noirs. L'homme aux yeux en amande – Sohinn, l'avait appelé son compagnon – a gardé jusqu'au dernier moment son regard braqué sur moi.

« Allons-y », a ordonné l'employé après que les voitures de la PA se sont éloignées.

Le groupe s'est remis en marche vers les navettes alignées. Mon cœur battait de nouveau avec allégresse dans ma poitrine. L'irruption dans mon existence de cet inconnu sonnait comme la promesse d'une délivrance. Je savais que les probabilités de le revoir étaient quasiment nulles, qu'il n'était qu'une minuscule fenêtre entrouverte sur un autre monde, sur le rêve, mais le caractère miraculeux de notre rencontre – comment avait-il pu déjouer la surveillance constante des Salahamites pour venir me contempler au milieu de la colline rocheuse ? comment avais-je pu deviner la forme et la couleur de ses yeux sans avoir aperçu son visage ? – ravivait mon feu intérieur.

Je n'ai prêté aucune attention à l'embarquement, au franchissement de la passerelle métallique menant au premier niveau de la navette, à l'installation dans les rangées de sièges – on a isolé le mien, situé près d'un hublot, à l'aide de nano-tissus sans prêter attention aux protestations de l'hôtesse de bord.

Je me suis recroquevillée sur mon siège, j'ai bouclé mon harnais de sécurité par-dessus mon paral, et, indifférente aux mouvements autour de moi, j'ai tourné mes pensées vers Sohinn, le dragonneur qui avait bravé les systèmes de sécurité de l'astroport pour se rapprocher de moi avant notre départ pour les mondes de la Triade.

Chapitre sept

Curieux peuple que celui des Erwacks. Le concept de destin revêt chez eux une telle importance qu'ils sont prêts à tout sacrifier pour trouver l'Accord, un terme musical qui implique une résonance, une vibration harmonieuse. L'idée de destin pourrait s'apparenter à de la résignation, mais les Erwacks l'utilisent plutôt comme un moteur, comme un ressort.

La peur semble être une notion inconnue chez eux. Si un Erwack prend une décision en étant persuadé de trouver l'Accord, rien ne le fera dévier de son chemin, peu importe qu'il perde sa famille, ses biens, son honneur, sa vie.

*Peuples et civilisations de la Voie Lactée,
Eleana McThi,
Université de LaMar, unité 67,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **C'était pas une très bonne idée**, finalement, on va pourrir un bon bout de temps dans cette turne. »

La Perche a secoué la tête comme pour la débarrasser du poids qui l'alourdisait. Allongé sur la couchette du bas, je n'ai pas répondu, aux prises avec une nausée tenace. Une odeur indéfinissable, entre latrines et moisissures, saturait la minuscule cellule. Après notre arrestation sur le tarmac, on nous avait conduits au centre de détention de l'astroport où se côtoyaient petits délinquants et passagers éméchés ou agressifs. Les séjours n'excédaient habituellement pas deux jours, mais, selon les permanents de la PA, l'infraction que nous avions commise pouvait nous valoir une peine de deux ans d'emprisonnement.

« Tout ça pour une fille voilée de la tête aux pieds, a poursuivi La Perche. Ça valait vraiment pas le coup.

— Je l'ai vue. »

Le simple fait d'entrebâiller mes lèvres semblait rouvrir de multiples blessures en moi. Je regrettais amèrement d'avoir associé la boucle ADN hallucinatoire et l'alcool, un mélange détonant formellement déconseillé à tout homme normalement constitué – particulièrement à un Erwack fragilisé par ses facultés précognitives.

« Tu vois à travers les tissus ? a lancé La Perche.

— Pas besoin. Tu te souviens de cette colline près de la Fosse des Damnés ?

— Ce tas de cailloux gardé par ces dingues de Salahamites ? On aurait dit qu'ils protégeaient un trésor. »

Je me suis redressé sur un coude. Je rencontrais les pires difficultés à garder les paupières entrouvertes. La lumière crue du plafonnier me blessait les yeux.

« Le trésor, c'était elle, la fille voilée.

— Comment tu le sais ?

— Une vision. Celle que tu as interrompue en me secouant comme un arbre fruitier. J'ai été transporté devant elle. Elle se désaltérait au bord d'un bassin naturel.

— Tu... tu es en train de me dire qu'on a fait tout ce cirque pour une putain de vision ? » Le canonnier a soupiré et marché de long en large près du mur opposé aux couchettes.

« Je l'ai vue comme je te vois, ai-je martelé. La seule différence, c'est qu'elle ne me voyait pas. »

La Perche s'est immobilisé pour me lancer un regard navré. « Me dis pas que t'es tombé amoureux d'une hallucination : le fait que tu aies cru voir de l'eau dans ce désert pelé me donne à penser que tu as purement et simplement déliré. »

Je n'ai pas répondu. Impossible de traduire par les mots la tempête de sentiments, d'émotions, qui soufflait en moi. Amoureux, en tout cas, ne convenait pas. Je m'étais noyé dans les yeux verts de l'inconnue, elle m'était désormais aussi indispensable que l'air que je respirais, elle coulait dans mes veines comme mon propre sang. Il me fallait la retrouver. À tout prix. Il n'en allait pas seulement de mon désir, de ma volonté, de mon bonheur ; notre rencontre, notre union, relevait de ce mouvement inexorable que les maîtres erwacks appellent le destin, ou l'Accord.

« T'as plus qu'à faire une croix sur elle en tout cas, elle est partie pour la Triade, a grogné La Perche. Et nous, on n'est pas près de sortir de ce trou. » Il s'est passé la main sur le front. « Je devrais arrêter cette saloperie d'alcool. Et rentrer chez moi. Avec un peu de chance, ma femme m'aura attendu.

— Tu as l'argent pour le voyage ?

— Pas le moindre sou. Je vais essayer de me faire embaucher dans un vaisseau long-courrier en partance pour le Nœud de Persée. Là-bas, je me débrouillerai pour trouver un quelconque rafiot à destination du système de Parthus. Et toi, qu'est-ce que tu prévois ? »

J'ai haussé les épaules. J'avais déjà pris ma décision, mais je ne tenais pas à m'en ouvrir à La Perche, pas envie de me justifier, pas envie de voir s'allumer des lueurs goguenardes dans ses yeux délavés. Comme la plupart des Erwacks, j'étais persuadé que les destins ont davantage de chances de s'accomplir si on les garde scellés au plus

profond de soi. *L'énergie s'enfuit sur les mots*, affirmaient les anciens. Je ne regrettais pas d'avoir forcé les différents barrages de sécurité de l'astroport en compagnie de mon équipier. J'avais éprouvé ce besoin inutile, presque névrotique, de confirmer ma vision. Je l'avais retrouvée sur le tarmac, j'avais ressenti la chaleur de son regard au travers de son voile, j'avais perçu son chant secret.

« Je ne sais pas. »

Une moue dubitative a étiré le menton de La Perche. Il a ouvert la bouche sans qu'aucun son ne franchisse le seuil de ses lèvres, s'est contenté de gravir les barreaux de l'échelle et de s'allonger sur la couchette supérieure. Son ronflement régulier a bientôt dominé la rumeur de l'astroport qui s'échouait par vagues dans le silence de la cellule. Les rugissements des navettes de liaison s'étaient tus depuis plus d'une heure : l'embarquement des vingt-cinq mille passagers à destination de la Triade était terminé.

On est venu nous chercher le lendemain matin après une nuit et un petit déjeuner exécrables, on nous a escortés jusqu'à la salle d'audience où nous attendaient Jozyber, les onze autres membres du conseil et le responsable de la sécurité de l'astroport. Malgré ma lassitude, je me suis efforcé de soutenir le regard acéré du directeur – vestiges de fierté, sans doute.

« Nous avons pris notre décision, a attaqué Jozyber sans préambule.

— Fin du suspense, a grincé La Perche.

— Nous ne tiendrons pas compte de la petite... incartade dont vous vous êtes rendus coupables hier.

— Le terme “incartade” me paraît pour le moins inapproprié, est intervenu le responsable de la sécurité, un homme aux épaules larges, aux cheveux ras et aux mâchoires carrées. Ces crétins ont quand même failli percuter un groupe de passagers avec un véhicule de service qu'ils nous ont dérobé.

— Ces crétins, comme vous dites, ont eu au moins le mérite de révéler les failles de votre système de sécurité, a répliqué Jozyber avec vivacité.

— N'importe quel système présente des failles. » Le responsable de la sécurité nous a désignés d'un geste du bras : « Eux se sont bien laissé déborder par les dragons.

— Juste. Mais les carences des autres ne vous dispensent pas de remédier aux vôtres. » Le ton de Jozyber n'admettant pas de réplique, le responsable de la sécurité a baissé la tête et gardé le silence. Le directeur nous a fixés. « Nos équipes ont retrouvé la carcasse de votre transatm et étudié les enregistrements de la boîte noire. Il en ressort

que non seulement vous n'avez pas failli à votre tâche, messieurs, mais que nous vous devons une fière chandelle. »

Les yeux noisette de La Perche se sont arrondis de surprise.

« Nous avons pu entrevoir l'entité que vous appelez la reine de l'essaim, a poursuivi Jozyber. Même si les images restent floues, son envergure nous a impressionnés. Si elle était parvenue à passer, nous aurions à déplorer une véritable hécatombe et la destruction presque totale de l'astroport.

— Ça veut dire... a hésité La Perche.

— Que vous êtes maintenus dans l'effectif des dragonneurs, avec un grade supérieur. »

Le canonnier m'a tapé sur l'épaule dans un éclat de rire. « Qu'est-ce que tu dis de ça, mon vieux ? »

Je lui ai répondu d'un sourire. Je ne me sentais pas concerné. Je voguais déjà loin de l'astroport de DerEstap, loin du système de Shoogor, loin de ce coin perdu de la galaxie.

« Nous surmonterons cette crise sans trop de dommages », a repris Jozyber. La bonne nouvelle ne semblait pas réjouir outre mesure les onze autres membres du conseil. « Notre réputation sera à peine égratignée, et nous ne devrions pas perdre de trafic. En revanche, nous comptons tout mettre en œuvre pour qu'une telle mésaventure ne se reproduise pas. Ce qui implique un renforcement de l'escadron des dragonneurs. Nous vous proposons de former les nouvelles recrues tout en assurant les éventuelles interventions d'urgence. Vos salaires seront bien entendu revus nettement à la hausse. Qu'en pensez-vous ? »

Le petit cri de gorge de La Perche a fait fleurir des rictus sur les visages austères des membres du conseil. Je ne partageais pas l'enthousiasme de mon équipier ; ma vie de dragonneur appartenait déjà au passé.

« Nous vous octroyons trois jours de congé, messieurs. » Jozyber a souligné sa déclaration d'un sourire à la fois complice et contrit. « Le temps pour vous de vous requinquer et de fêter dignement l'événement.

— Vous inquiétez pas pour ça ! s'est exclamé La Perche.

— Nous organiserons ensuite une première réunion de travail et vous soumettrons vos nouveaux contrats. Vous serez convoqués par la voie habituelle. À bientôt, messieurs. »

La Perche a adressé un sourire provocateur au responsable de la sécurité avant de me prendre par l'épaule et de m'entraîner hors de la pièce.

Je me suis présenté au comptoir de la compagnie EspAir tenu par

deux hôteses en uniforme beige serti d'hologrammes rouges et violets. J'avais éprouvé quelques difficultés à me débarrasser du canonier, qui, au sortir de notre entrevue avec le conseil, avait insisté pour célébrer notre bonne étoile dans un bar de la ville basse. J'avais prétexté un besoin urgent de repos, et La Perche avait fini par abdiquer en secouant la tête d'un air désolé. J'avais ensuite rebroussé chemin et m'étais dirigé vers les comptoirs des compagnies alignés sur un côté du hall d'embarquement.

Les hôteses ont interrompu leur bavardage pour me fixer avec un mélange de curiosité et d'intérêt.

« J'ai besoin d'un renseignement. » Je me suis efforcé de sourire, conscient que mon uniforme taché, déchiré, et ma mine chiffonnée ne plaident guère en ma faveur. « Ça concerne des passagers partis hier pour la Triade.

— La compagnie ne donne aucun renseignement sur ses passagers, a répliqué la plus petite des hôteses, une brune au regard vif et aux lèvres presque noires. Seule une commission rogatoire ou...

— Je vous demande seulement leur destination finale, rien de personnel.

— Pour quelle raison ? » est intervenue la deuxième hôtesse, plus grande, plus forte, dotée d'une opulente chevelure frisée d'un blond tirant sur le roux.

Je me suis remémoré le maigre scénario que j'avais rapidement élaboré au sortir de la salle du conseil d'administration. Mes pensées m'échappaient comme des poissons à travers les mailles déchirées d'un filet.

« Je... je dois impérativement retrouver l'un de ces passagers.

— Comment, monsieur, puisqu'ils sont partis ?

— J'envisage de les rejoindre sur leur planète d'arrivée. »

Les hôteses se sont consultées du regard.

« Encore faudrait-il qu'il existe un autre vol pour la même destination, a repris la brune.

— Je compte justement sur vous pour me l'indiquer.

— Vous connaissez le nom de ce passager ?

— Non. »

La blonde a froncé les sourcils. « Si je comprends bien, monsieur, vous nous racontez qu'il est impératif pour vous de rejoindre quelqu'un dont vous ignorez le nom ? »

Elle a ponctué sa question d'une moue dubitative. J'ai soupiré, incapable de remettre de l'ordre dans mon esprit, puis, comprenant que je n'y arriverais pas de cette façon, j'ai opté pour la franchise.

« Il s'agit d'une femme. Il faut absolument que je la revoie.

— J'ai du mal à croire qu'un dragonneur puisse tomber amoureux

d'une passagère en transit, a objecté la brune.

— Il en va de ma vie. »

J'avais l'impression que chacun de mes mots avait été expulsé du plus profond de mes entrailles. Le scepticisme s'est changé en bienveillance dans les regards des deux femmes.

« Les passagers en transit ne restent pas plus de deux jours dans l'astroport, a-t-elle ajouté d'une voix plus douce. Comment aurait-elle pu vous rencontrer ?

— Certaines choses paraissent impossibles et, pourtant, elles arrivent. Un proverbe de chez moi dit : l'improbable est souvent possible, l'impossible parfois probable.

— Que savez-vous d'elle ? a demandé la blonde.

— Elle appartient au peuple salahamite, elle est voilée de la tête aux pieds et mieux gardée que la banque de l'astroport.

— Voilée ? Vous voulez dire que vous ne l'avez pas vue ?

— Je l'ai vue. Une seule fois. Ça m'a suffi pour me donner l'envie de la revoir. »

L'hôtesse brune a pressé un cercle scintillant inséré dans le bois du comptoir. Un écran transparent s'est déployé devant elle. Des chiffres, des symboles et des mots lumineux se sont affichés en suivant le mouvement de son index.

« Pourquoi les dragonneurs n'invitent-ils jamais les hôtesse dans la ville basse ? a-t-elle demandé avec un sourire teinté d'amertume. Nous sommes aussi coincées que vous sur cette maudite planète, et on s'y emm... ennuie autant que vous.

— Le destin. Il n'a pas voulu que nos chemins se croisent.

— Il a bon dos, votre destin. » Elle a arrêté le défilement des listes sur l'écran en repliant son doigt. « Il m'oblige en tout cas à transgresser le code éthique de l'EspAir. »

Sa consœur blonde restait immobile, l'air rêveuse, ses yeux bleu ciel rivés sur mon visage.

« Les passagers en provenance de Salaham se rendent sur la planète Kalaan en passant par la Triade. Bonne chance à eux : Bet, Alph et Gam, les mondes de la Triade, sont réputés pour être les plus dangereux du Conglomer.

— Je ne savais pas qu'ils adhéraient au Conglomer.

— J'ai entendu dire qu'ils n'ont pas encore obtenu l'agrément du Parlement. » L'hôtesse a fait de nouveau défiler les chiffres et les symboles sur l'écran vertical. « Pas sûr que vos Salahamites arrivent à temps pour attraper leur correspondance à destination de Kalaan.

— Combien de temps pour la Triade ?

— Cinq mois. Ils prendront ensuite un vaisseau d'ancienne génération pour parcourir les cinquante-trois années-lumière restantes

et, là, ils en auront pour six ou sept mois.

— Le prochain vol ?

— Pour la Triade ? »

Elle a consulté le tableau rouge qui s'était affiché à hauteur de ses yeux.

« Pas avant trois ans. Désolée.

— Il n'existe pas d'autre façon de se rendre à Kalaan ? »

L'index de l'hôtesse s'est remis à danser, et les signes à voltiger sur l'écran.

« Aucune autre. C'est une planète peu fréquentée, presque déserte. D'ailleurs, elle ne fait pas partie du Conglomer. » Elle s'est détournée de l'écran pour planter ses yeux dorés dans les miens. « Je parlais seulement des compagnies régulières, pas des appareils privés... »

D'un geste de la main, je l'ai invité à poursuivre.

« Bon nombre de vols privés font escale sur DerEtap. Ils sont en général plus rapides que les vaisseaux de ligne. Le problème est que, comme ils ne sont pas annoncés, nous ne les avons pas dans notre base de données. » Elle a marqué un temps de silence avant d'ajouter : « Je connais quelqu'un qui peut m'informer. Ça me prendra un peu de temps, et ça vous coûtera un dîner dans un bon restaurant de la ville basse. Le marché vous convient ?

— Dans combien de temps... »

Elle m'a interrompu d'un haussement d'épaules. « Ça dépend du trafic. J'aurai peut-être du nouveau demain, peut-être dans une semaine, dans un mois ou dans un an. »

J'ai hoché la tête après quelques instants de réflexion. « Marché conclu.

— Vous avez un code com pour que je vous recontacte ?

— G.A.Ĭ.R.O.L.D.Y.N. »

Elle a vérifié que son terminal personnel en synthane avait correctement mémorisé le mot que j'avais prononcé.

« On dirait un nom de femme... » Elle a gardé quelques secondes les yeux rivés sur son terminal : « En usage sur la planète Tehor, selon mon crik. »

Je me suis dirigé vers la sortie de l'astroport, poussé par une envie pressante de me laver, de me changer, de dormir.

« À propos de nom, je ne connais pas le vôtre, ai-je lancé sans me retourner.

— Malda. Et vous ?

— Sohinn. J'attends de vos nouvelles, Malda. »

Chapitre huit

Comme vous le savez, on perd de la masse musculaire et osseuse au cours d'un voyage spatial. La gravité artificielle des vaisseaux n'est pas tout à fait comparable à celle d'une planète. Les compagnies proposent désormais des programmes d'entretien physique qui permettent aux passagers d'arriver en forme à destination. Pour le moment ne sont concernés que les clients fortunés, ces programmes virtuels restant onéreux, mais le marché se développe peu à peu et devrait bientôt toucher les classes moyennes. Nous le souhaitons vivement en tout cas : il est urgent de trouver des solutions aux problèmes de santé engendrés par les vols au long cours.

*Introduction au discours sur les mesures prophylactiques applicables aux voyages spatiaux,
Kathell Mereniv,
Archives parlementaires de LaMar ville,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Les accélérations successives du grand vaisseau provoquaient en moi de violentes réactions physiologiques, migraines, fièvres, accès de fatigue. La voix synthétique de bord retentissait une heure avant le déclenchement du saut pour prier les passagers de regagner leur cabine ou leur siège et de boucler leur harnais de sécurité.

Je ne quittais jamais ma cabine, pas même pour les repas, apportés par des femmes salahamites qui frappaient et attendaient patiemment que, recouverte de mon paral, je vienne leur ouvrir. Je passais le plus clair de mon temps à regarder, sur le perscène de bord, les fictions ineptes proposées par l'EspAir. Je n'en avais jamais vu de semblables sur Salaham, où l'on ne diffusait que des émissions éducatives ou religieuses austères que personne ne regardait. Les histoires de ces princesses chamarrées, énamourées, téméraires, aussi douées pour le combat que pour l'intrigue, m'avaient captivée au début, puis, constatant rapidement qu'elles suivaient toutes le même schéma, je m'en étais lassée, m'évadant alors dans de longues rêveries interrompues par des crises de larmes ou la livraison de mes repas.

Le statut de parale avait du bon : mon voile dissimulait aux visiteuses mes yeux rougis par le chagrin ; de même, je disposais d'une salle de bains et de toilettes personnelles tandis que les autres devaient se contenter de compartiments, de salles à manger et de sanitaires communs. Je ne me souvenais pratiquement plus du transfert de l'astroport de DerEstep au grand vaisseau

géostationnaire ; vagues réminiscences d'apesanteur, de nausée et de frayeur. Les yeux noirs en amande du dragonneur m'avaient accompagnée en permanence. J'avais l'impression qu'ils flottaient dans la pénombre de la cabine, et que ni l'éloignement ni le temps ne parviendraient à en altérer l'éclat. Je n'avais rien d'autre à quoi me raccrocher.

On a frappé à la porte. J'ai consulté l'horloge lumineuse en temps conglomérat affichée en surimpression sur la cloison. Mes plateaux m'étaient apportés toutes les sept heures, et j'avais pris mon dernier repas une heure plus tôt. D'un claquement de doigts, j'ai éteint le perscène. Les personnages holographiques qui évoluaient autour de moi se sont évanouis comme des mirages. Je me suis revêtue du paral, ai vérifié dans le miroir en pied que pas une partie de moi ne dépassait, ni visage, ni cheveu, ni pied, ni main, puis j'ai ouvert la porte.

La silhouette longiligne et sombre du shariman s'est découpée dans l'entrebâillement. Mon père se tenait légèrement en retrait dans la coursive en compagnie des deux hommes qui montaient la garde devant la cabine.

« Je viens voir si tout se passe bien », a déclaré le shariman avec une grimace qui, l'ai-je supposé, était un sourire.

Je me suis effacée pour l'inviter à entrer. Il s'est avancé à l'intérieur de l'espace d'une dizaine de mètres carrés. Son regard d'oiseau de proie s'est promené un moment sur la petite pièce et attardé sur la couchette aux draps froissés avant de revenir se poser sur moi. J'ai rougi malgré la protection du paral. Je me suis demandé si les autres femmes ressentaient la même gêne, la même culpabilité devant lui.

« Tout va bien, ai-je bredouillé.

— Nous devons veiller à ce que tu arrives en parfaite santé sur Kalaan. Les voyages au long cours ont tendance à atrophier les muscles et les os. »

Je n'ai pas osé lui demander pourquoi il me maintenait à l'écart des autres s'il tenait tant à mon bien-être. Il s'est retourné et, d'un geste de la main, a ordonné à mon père de le rejoindre. Ce dernier a déposé une caisse sur le plancher métallique et s'est retiré après m'avoir lancé un regard furtif dans lequel j'ai cru entrevoir un mélange de désolation et d'encouragement.

« Cette machine te permettra d'entretenir ton corps, a repris le shariman. Il te suffira de suivre les instructions de l'assistant virtuel. »

Quel intérêt de prendre soin de mon corps si c'était pour le cacher sous un voile intégral ? Pourquoi ne m'expliquait-on pas clairement ce que le peuple salahamite attendait de moi ?

« D'après le personnel de bord, nous devrions arriver à temps à la Triade pour notre correspondance, a poursuivi le shariman. Loué soit Sahourah.

— Où m'emmenez-vous ? »

Je me suis mordu les lèvres. Je n'étais pas parvenue à retenir ma question. Le shariman a froncé les sourcils et m'a décoché un regard sévère.

« Tu n'as pas besoin de le savoir. »

Mes yeux se sont embués. Avec la disparition de ma mère, j'avais perdu ma seule confidente ; les autres n'auraient pas sa coupable indulgence.

« N'essaie pas de tricher. » Le shariman a extirpé de sa poche un terminal personnel en synthane. « La machine délivrera des analyses permanentes qui s'afficheront sur ce crik et me permettront de savoir si tu appliques correctement le programme. » Il s'est dirigé vers la porte et a ajouté, sans se retourner : « Il vaut mieux que tu suives les instructions à la lettre. Pour toi, pour nous tous. Il le faut pour la gloire de Sahourah. »

La porte s'est refermée dans un claquement. Je suis restée un long moment immobile, incapable d'esquisser le moindre geste, puis je me suis laissée choir sur la couchette et j'ai sombré dans un abîme de tristesse et de colère où seuls brillaient des yeux noirs en forme d'amande.

D'une hauteur de cinquante centimètres, la machine conique et blanche s'est déclenchée aussitôt que je l'ai extraite de sa caisse. Un assistant TR est apparu quelques mètres plus loin, un homme d'apparence athlétique aux épaules larges et au visage régulier vêtu d'un collant noir. Il m'a fallu une poignée de secondes pour prendre conscience qu'il s'agissait d'une projection virtuelle au réalisme saisissant. Les concepteurs du programme avaient opté pour un modèle aux cheveux blonds, aux yeux clairs, presque entièrement blancs, à la peau couleur bronze.

« Bonjour, madame, et bienvenue dans le programme d'entretien physique spatial proposé par la compagnie EspAir. »

L'assistant parlait d'une voix grave, chaude, suave. Son sourire dévoilait des dents parfaitement alignées et blanches.

« Nous vous recommandons de suivre le programme étape par étape pour en tirer le maximum de bénéfices. Il vous permettra, en tonifiant et densifiant vos masses musculaire et osseuse, d'atterrir en condition optimale sur votre planète de destination. La gravité artificielle, si elle vous permet d'évoluer à peu près normalement à l'intérieur de ce vaisseau, ne remplace pas la gravité planétaire. Le

voyage spatial provoque une perte de masse organique globale de l'ordre de cinq pour cent, ce qui peut entraîner des désagréments comme des fractures, des dépressions, et des maladies telles que la spatiose ou la clopodie sclérosante. Les exercices vous sembleront parfois déroutants, absurdes, pénibles, mais efforcez-vous de les pratiquer avec précision et persévérance. Ils vous prendront très peu de votre temps, entre une demi-heure et une heure par jour conglomér. Lorsque vous serez prête à commencer, il vous suffira de vous placer devant l'écran synthane de la machine. Le programme se déclenchera automatiquement et reprendra la fois suivante à l'endroit précis où vous l'aurez quitté. Nous vous conseillons de porter, pendant les exercices, des tenues souples et confortables qui n'entraveront aucun de vos mouvements. »

L'assistant s'est tu, les yeux rivés sur moi. Je me suis déplacée de quelques pas pour voir s'il réagissait à mes mouvements. J'ai constaté que le regard de la créature virtuelle me suivait, ce qui accentuait jusqu'au vertige le trouble suscité par son aspect humain. Je me suis assurée que la porte était bien fermée avant de retirer mon paral. Je me suis sentie étrangement vulnérable face à l'assistant, comme profanée. Quelques heures après le départ du grand vaisseau, trois femmes salahamites avaient déposé des vêtements de rechange dans la penderie de ma cabine. Ne trouvant pas de tenue appropriée, j'ai opté pour un ensemble composé d'un pantalon blanc bouffant et d'un boléro de soie bleu. J'ai eu le réflexe de me réfugier dans la salle de bains pour me changer. Mon corps réfléchi par les deux miroirs insérés dans les cloisons m'a paru singulièrement blanc et maigre. Mes seins, ma fierté de femme, avaient fondu comme neige au soleil, mes hanches autrefois rondes s'étaient changées en pointes agressives. En moi s'est ancrée la résolution de pratiquer scrupuleusement les exercices, au moins pour mon propre équilibre, pour garder le contact avec ma chair, pour ne pas ressembler à un squelette enveloppé de peau.

Je me suis positionnée devant le petit écran situé en haut du cône de la machine. L'assistant, qui s'était désactivé, est réapparu au bout de quelques secondes. Il s'était lui aussi changé, ou plutôt il ne portait plus qu'une sorte de tache sombre à l'emplacement du sexe. Ses muscles étaient parfaitement dessinés, comme soulignés. Je n'avais jamais vu d'homme aussi peu vêtu, pas même mes frères, mais je n'en ai pas été choquée : la nudité de l'assistant n'avait rien d'esthétique ou d'érotique, il évoquait une planche anatomique en trois dimensions.

« Bonjour, Eloya. » Je ne me rappelais pas lui avoir donné mon nom. « Nous allons effectuer nos premiers exercices. Les muscles sollicités changeront de couleur sur mon corps, ce qui vous permettra de prendre conscience des vôtres et de les faire travailler. À propos, je

m'appelle Galp et je suis interactif. N'hésitez pas à me poser des questions si vous en ressentez le besoin. Êtes-vous prête ? »

J'ai acquiescé d'un mouvement de tête. Des lignes lumineuses ont jailli de la machine et tracé des cercles qui sont restés en suspension une cinquantaine de centimètres au-dessus du plancher.

« Vous allez enjamber les cercles en commençant par le plus proche de vous. Attention : si vous touchez la ligne lumineuse, vous recevrez un petit choc électrique. Démonstration. »

L'assistant a commencé à enjamber les figures disposées autour de moi. Il levait le genou à hauteur de poitrine avant de tendre la jambe et de passer dans le cercle suivant, veillant à ne pas ramener l'autre trop tôt pour ne pas heurter du pied la circonférence lumineuse. Ses muscles changeaient de couleur au gré de ses mouvements. Leurs noms apparaissaient en surimpression sur les taches lumineuses : quadriceps, adducteurs, ischio-jambiers, abdominaux, triceps, psoas, dorsaux...

« Nous commencerons lentement, puis, lorsque vous serez échauffée, nous accélérerons peu à peu. Suivez le rythme. »

Un battement a retenti, à raison d'une pulsation toutes les deux secondes environ. J'ai enjambé le premier cercle devant moi. Je n'ai pas suffisamment prêté attention à mon pied qui a frôlé la ligne scintillante, me valant aussitôt un petit choc au niveau de la cheville, pas vraiment douloureux, mais désagréable. Le cercle suivant s'est présenté devant moi. Je l'ai franchi en essayant de respecter le rythme et de rester attentive à chacun de mes gestes. Je me suis rendu compte au bout de plusieurs minutes que le rythme s'accélérait. Les muscles de mes cuisses et de mes fesses me brûlaient déjà. À part la marche, je n'avais jamais pratiqué d'activités physiques sur Salaham, où le sport était considéré comme superflu, voire méprisable. Certaines parties de mon corps semblaient s'éveiller d'un sommeil de dix-huit ans. La transpiration collait les tissus de mon pantalon et de mon boléro à ma peau. Mon cœur tambourinait, le souffle me manquait, mes jambes tremblaient, les décharges électriques se multipliaient sur mes jambes et mon bassin, de plus en plus douloureuses, un voile rouge tombait sur mes yeux, je bougeais souvent à contretemps, me précipitais pour rattraper mon retard, perdais toute lucidité, tout contrôle. J'ai résisté encore un temps avant de renoncer, de sortir des cercles et de me jeter sur ma couchette, au bord des larmes. J'ai pensé que j'avais échoué, que je n'aurais jamais la force d'aller au terme du programme.

« Excellent début, Eloya. » L'assistant souriait. Ses muscles avaient recouvré leur couleur originelle. « La machine devait sonder votre résistance pour vous proposer un programme adapté. Sur une échelle de dix, votre niveau se situe entre sept et huit. Votre forme physique est donc bonne. Vos prochains exercices tiendront compte de vos

paramètres personnels. Nous allons maintenant effectuer quelques étirements pour éviter les courbatures. Ensuite, vous prendrez une douche bien chaude.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Ceux qui ont acheté ce programme l'ont fait en votre nom.

— Combien l'ont-ils payé ? »

Court moment d'hésitation. « Je ne suis pas tenu de répondre à cette question.

— Même si j'insiste ?

— Les acheteurs n'ont donné aucune instruction en ce sens. Veuillez vous allonger sur le dos.

— Où ? Sur la couchette ?

— Sur le sol. »

Je me suis exécutée. Étendue sur le plancher, j'ai pris conscience du sang qui circulait dans mes veines, de la transpiration exsudée par mes pores, de la lourdeur de mes muscles, de l'air qui s'engouffrait par mes narines et me gonflait les poumons, du battement de mon cœur, du soulèvement régulier de ma poitrine, du contact de ma nuque, de mes omoplates, de mes fesses et de mes mollets sur le sol. Je n'avais jamais ressenti mon corps avec une telle précision.

« Vous allez maintenant faire les mêmes étirements que moi. »

L'assistant a flotté, allongé, un mètre cinquante au-dessus du plancher pour demeurer dans mon champ de vision sans me contraindre à redresser la tête. Ses muscles, de nouveau, se coloraient à chacun de ses gestes. Alors que l'effort les teintait de rouge vif, ils s'habillaient désormais d'une nuance douce oscillant entre le rose et le doré.

Tandis que j'imitais consciencieusement les mouvements d'assouplissement qu'il effectuait au ralenti, une pensée est montée à la surface de mon cerveau suroxygéné et a enflé peu à peu jusqu'à occuper toute ma tête : la créature TR qui s'agitait au-dessus de moi n'était pas un simple assistant d'entretien physique. Même si la technologie virtuelle avait connu un développement fulgurant ces dernières années, Galp avait quelque chose de différent, d'inquiétant.

Quelque chose de surnaturel, de plus qu'humain.

Chapitre neuf

*Un ami qui vous veut du mal n'est pas un ami ;
un homme qui vous veut du mal n'a pas une haute estime de lui-même ;
une femme qui vous veut du mal est peut-être amoureuse ;
un enfant qui vous veut du mal a grandi trop vite ;
un ennemi qui vous veut du mal devrait apprendre à mieux vous connaître.*

Tradition erwack
Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos

« J'ai du nouveau pour vous. »

Le visage souriant de Malda s'était affiché sur mon com. Dix jours qu'elle n'avait pas donné signe de vie. J'avais pensé qu'elle m'avait oublié et commencé à me renseigner de mon côté sur les vaisseaux privés ayant prévu de faire escale à DerEstap. Mes recherches n'avaient donné aucun résultat. J'avais repris mon boulot de dragonneur sans signer le nouveau contrat proposé par la direction de l'astroport, qui me confirmait dans ma fonction d'instructeur et doublait mon salaire. La Perche, qui d'habitude traînait pour tout ce qui concernait les formalités administratives, s'était hâté de remettre le document paraphé et signé, « des fois que cette foutue direction change d'avis ». On nous avait confié la mission urgente de former les bleus recrutés pour remplacer les pilotes et les canonniers décédés lors de la dernière attaque des dragons. Les effectifs se montaient pour le moment à cinquante-sept hommes ; il en fallait au minimum quatre-vingts pour constituer deux équipes d'intervention performantes. La Perche et moi avons rencontré les cent douze jeunes gens qui s'étaient présentés au jour et à l'heure fixés par la direction. Si quelques-uns d'entre eux étaient nés sur DerEstap, la plupart venaient d'autres mondes plus ou moins lointains. Pratiquement tous étaient motivés par le salaire, confortable au regard des émoluments des autres employés de l'astroport. Au premier coup d'œil, j'avais estimé que certains d'entre eux ne franchiraient même pas l'étape préliminaire des tests physiques. Seule une petite vingtaine d'entre eux parviendrait au terme de la formation, un maigre pourcentage qui obligerait la direction à lancer une deuxième vague de recrutement. La perspective ne semblait pas enchanter Jozyber ni les onze autres membres du conseil.

« Vous vous souvenez de notre marché ? Vous m'invitez au restaurant ? »

La mimique appuyée de Malda m'a agacé.

« Qu'est-ce qui me prouve que vous n'essayez pas de m'extorquer un dîner ? »

— Je ne savais pas les dragonneurs aussi radins. Vous ne le saurez que si vous m'invitez. »

J'ai consulté l'horloge de mon com. « Rendez-vous dans deux heures dans la ville basse, au *Tarreïnn*. Vous connaissez l'adresse ? »

— Je trouverai. À tout à l'heure. »

Elle avait troqué son uniforme d'hôtesse pour une robe noire nettement plus suggestive. Ses cheveux flottaient en toute liberté sur ses épaules dénudées. Sa beauté m'a surpris – elle frappait également les badauds, à en croire leurs regards éloquentes.

« C'est vous qu'ils devraient regarder, a-t-elle murmuré après m'avoir salué d'un mouvement de tête.

— Pourquoi ? »

— Ne jouez pas les modestes, monsieur le dragonneur. D'après mes contacts, vous avez sauvé l'astroport de la destruction totale.

— J'ai seulement fait mon boulot. Vous avez donc vos entrées auprès de la direction ? »

Une multitude de piétons déambulaient dans les ruelles pavées de la ville basse bordées par des boutiques et des restaurants. Shoogor couchante empourrait les toits des bâtiments et les parois de verre des tours géantes de l'astroport. Quelques vibulles ou autres navettes aériennes se croisaient dans le ciel flamboyant où brillaient les premières étoiles.

« Je meurs de faim. On y va ? »

Elle s'est engouffrée dans le *Tarreïnn* sans attendre ma réponse. On nous a installés sur une terrasse du deuxième niveau où régnait une température agréable, avec une vue imprenable sur le Velv, un monument ancien – le plus vieux de DerEstep selon certains historiens – surmonté de pointes dorées et blanches qui lui donnaient une vague allure de hérissé de la mer intérieure de Tehor.

Nous avons commandé le menu du soir accompagné d'un vin gris importé de Guilde Casto, une planète presque entièrement consacrée à la viticulture. Malda a grignoté l'un des amuse-gueules étalés sur un plateau laqué blanc, puis s'est essuyé les lèvres sur une serviette parfumée.

« Je n'étais jamais venue dans ce restaurant, a-t-elle repris. Et vous ? »

— Une ou deux fois. »

Elle m'a fixé d'un air à la fois provocant et ironique. « Vous n'êtes pas impatient d'entendre ce que j'ai à vous dire ? »

— J'attends votre bon vouloir.

— C'est vrai, vous êtes un homme à sang-froid. » Elle a pioché un deuxième amuse-gueule et l'a tenu suspendu entre la table et sa bouche. « Tous les dragonneurs sont comme vous ? »

— Nous avons chacun notre caractère. L'essentiel est que nous soyons efficaces au moment crucial. »

Elle a croqué l'amuse-gueule du bout des dents. « Vous comptez vraiment partir en chasse de cette fille ? »

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

« Dommage, a-t-elle soupiré. Je suppose qu'on ne peut pas empêcher un homme de courir après ce genre de chimères. » Elle a posé les coudes sur la table et s'est penchée vers moi. « Deux vaisseaux privés vont faire escale à DerEstep dans le mois qui vient. L'un d'eux repartira ensuite pour la Triade. D'après le type d'appareil indiqué par mon informateur, il devrait mettre trois mois pour rallier son point de destination. Vous garderiez donc une petite chance de précéder le vaisseau qui transporte votre... dulcinée. À vous de vous débrouiller pour vous embarquer. Vous savez piloter les vaisseaux interstellaires ? »

— Ça dépend des modèles. Vous avez une idée... » Je me suis tu pour laisser au serveur le temps de poser les assiettes sur la table et de remplir nos verres. « ... du jour où il atterrira sur DerEstep ? Du temps qu'il restera avant de repartir ? »

Elle m'a fixé avec une intensité presque tragique. « J'aurais tellement aimé qu'un homme fasse tout ça pour moi... »

— Vous êtes encore jeune, votre vie est loin d'être achevée.

— Les hommes comme vous sont rares, monsieur le dragonneur.

— Disons que vous n'avez pas encore rencontré le bon.

— Question de destin, sans doute. »

Je l'ai invitée à manger d'un geste de la main, puis j'ai planté ma fourchette dans l'un des radicans farcis qui garnissaient mon assiette.

« Un proverbe de chez moi dit que la vie n'offre ses présents qu'à ceux qui ne les attendent plus. »

La gorgée de vin qu'elle a bue avec avidité a enflammé les yeux de Malda. « Je n'ai pas votre philosophie. Je ne peux pas interdire à mon âme d'espérer. J'ai... » Elle a balayé l'air de sa main. « J'ai même pensé que vous étiez celui que j'attendais lorsque vous avez appliqué l'autre jour au comptoir. D'ailleurs, je pense toujours que vous pourriez l'être, mais je n'ai pas l'ombre d'une chance face à un fantôme. »

Sa voix se teintait d'amertume. Je n'ai pas cherché à lui expliquer que cette femme entrevue n'avait rien d'un fantôme, ni d'une

chimère. Les mots n'étaient que des piètres reflets de l'âme.

« Vous ne savez rien d'elle, a repris Malda avec une pointe d'agressivité.

— Vous ne savez rien de moi non plus.

— Nous évoluons dans le même espace, Sohinn, dans le même temps, je vous vois, je vous parle. Ne me trouvez-vous pas désirable ? »

Comment répondre à une telle question ? Dans l'esprit d'un Erwack, le désir pur n'était qu'une manifestation de l'instinct, il n'avait aucune valeur s'il n'épousait pas le Dessein universel, s'il ne visait pas l'Accord. Malda a vidé son verre et dévoré ses radicons avec une nervosité trahissant sa colère.

« Pourquoi m'avoir donné rendez-vous si vous n'approuvez pas ma décision ? » ai-je demandé.

Le regard de Malda a erré quelques instants sur les pointes illuminées du Velv. « Je vous l'ai déjà dit : on ne peut interdire à un cœur d'espérer.

— Vous me reprochez de n'avoir vu celle que vous appelez ma dulcinée qu'une seule fois. Quelle différence avec nous deux ? Nous nous sommes également vus qu'une seule fois. »

Elle a hoché la tête d'un air mélancolique. « Disons que j'ai ressenti pour vous la même chose que vous avez ressentie pour elle, et que j'aurais aimé que vous ressentiez pour moi ce que vous avez ressenti pour elle. » Elle a laissé échapper un petit rire aux éclats blessants. « J'ai l'impression de raconter n'importe quoi. Vous devez me prendre pour une folle. »

Le serveur a débarrassé nos assiettes et rempli nos verres. Me rappelant ma dernière gueule de bois, j'ai résolu de cesser de boire.

« Je me suis renseignée sur les Salahamites. » Une moue a déformé les lèvres et plissé les yeux de Malda. « Des fanatiques, des cinglés qui traitent leurs femmes moins bien que leur bétail. Votre dulcinée porte un voile appelé paral. Personne ne doit la souiller du regard jusqu'à ce qu'elle soit remise à son promis. Vous avez pris de sacrés risques : si les Salahamites vous avaient surpris en train de l'observer, ils vous auraient écorché vif et découpé en petits morceaux. Il vous faudra non seulement la retrouver, mais l'arracher à ses coreligionnaires et peut-être à son promis. En général, les parales sont destinées à des gens très importants, puissants, des dignitaires, des chefs... Je n'ai pas réussi à savoir sur quels critères elles étaient choisies. Le problème est que les mythologies salahamites sont pour la plupart orales. Leur dieu, Sahourah, n'est en tout cas pas du genre sympathique : coléreux, susceptible, vengeur, jaloux, belliqueux, tout du mâle moyen, quoi.

— Vous n'aimez pas les hommes, n'est-ce pas ? »

Elle a levé son verre et, avant de le boire, a fait tourner lentement le vin en dodelinant de la tête. « Les hommes et moi, c'est une histoire compliquée. À commencer avec le premier d'entre eux : mon père.

— Vous venez d'où ?

— Pontifinn. À deux cent soixante années-lumière d'ici. Une planète pelée, désagréable, à peine respirable, dont le seul intérêt réside dans les métaux rares. Mon père y était mineur, et ses mains un peu trop baladeuses à mon goût. Je me suis enfuie dès que j'ai eu l'âge de voyager seule. J'ai bossé comme serveuse dans un bouge pour me payer le billet.

— Pourquoi DerEstep ?

— J'avais entendu dire qu'il y avait du travail à l'astroport. Une attaque de dragons avait tué pas mal d'employés, et il fallait les remplacer dans les plus brefs délais. Et vous, comment avez-vous atterri dans ce trou ?

— J'avais des dettes sur Tehor. Je pensais pouvoir les effacer avec mon salaire de dragonneur, mais...

— La vie est chère dans le coin, j'en sais quelque chose. Si ce n'est pas trop indiscret, comment avez-vous contracté ces dettes ? »

Les souvenirs ont afflué en masse dans mon esprit. De mauvaises fréquentations entre ma quinzième et ma dix-septième année m'avaient entraîné dans le braquage d'une agence bancaire, et j'avais été pris en flagrant délit. Le tribunal m'avait condamné à deux ans conglomérat de prison avec sursis et une amende de cinquante mille teh, une somme colossale dont je n'avais remboursé qu'une petite partie.

« Des conneries de jeunesse. Si je reviens sur Tehor sans le fric, on me collera plusieurs années au trou. Vous n'avez jamais songé à retourner chez vous ? »

Malda a secoué la tête d'un air farouche.

« Je préfère encore crever sur DerEstep. Une ou deux planètes me tenteraient bien. Mais, comme vous, je n'ai pas réussi à mettre suffisamment de côté pour m'offrir le voyage. »

Le serveur nous a apporté le plat de résistance, une grosse araignée bleutée réputée pour la finesse de sa chair. Décortiquée mais entièrement reconstituée, elle reposait sur un lit de légumes aux couleurs vives nappés de sauce blanche.

« Le vaisseau privé dont je vous ai parlé n'arrivera pas avant quinze jours. » Malda a hésité avant de reprendre : « Mettons qu'il reparte quinze jours plus tard, le temps de faire le plein de carburant, d'oxygène, d'eau et de nourriture, ça nous laisse au moins un mois. » Elle a saisi un morceau d'araignée avec l'une des deux pinces et l'a posé avec délicatesse dans son assiette. « On pourrait en profiter pour... » Elle s'est interrompue, le temps de se servir en légumes. « Je

voulais dire : ça nous laisse un mois pour faire plus ample connaissance.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, ai-je répondu du ton le plus neutre possible.

— Aucun risque pour vous. Vous me prenez à l'essai pendant un mois, puis, si le cœur vous en dit toujours, vous partez à la poursuite de votre belle inconnue – je suppose qu'elle l'est. » Elle a pris une brève inspiration avant d'ajouter d'une voix rauque : « Je ne pensais pas qu'un jour je serais capable de m'humilier de la sorte. Me prendre à l'essai. Je dois vraiment vous paraître pitoyable. »

Elle était au bord des larmes. La plupart des hommes auraient accepté sa proposition avec gourmandise, mais je n'avais aucune envie de jouer avec les sentiments et les espoirs de Malda. Le silence étant pour l'instant la meilleure, ou la moins mauvaise, des réponses, nous avons poursuivi notre repas sans dire un mot. La chair de l'araignée, sucrée, parfumée, était un véritable enchantement pour le palais. Oubliant mes bonnes résolutions, je me suis servi un autre verre de vin.

« Vous me méprisez, n'est-ce pas, monsieur le dragonneur ? »

Les yeux bruns et troubles de Malda s'efforçaient de soutenir les miens.

« Pourquoi vous mépriserais-je ?

— Pour m'être offerte à vous comme la dernière des traînées.

— Je n'ai pas du tout cette impression. Je suis seulement désolé de ne pas pouvoir...

— Ça signifie que vous refusez ? »

J'ai hoché la tête en cherchant les bons mots. J'ai toujours eu horreur de décevoir. Un proverbe erwack dit qu'on ne déçoit que ceux qu'on est incapable de comprendre.

« Je préfère en rester là plutôt que de vous donner de faux espoirs. »

L'expression et la voix de mon interlocutrice sont tout à coup devenues plus dures. « Vous n'êtes pas un homme comme les autres, hein ? Peut-être même que vous n'êtes pas un homme tout court...

— M'insulter ne me fera pas changer d'avis. »

Elle a pincé le haut de sa robe et agrandi son décolleté pour dénuder jusqu'aux aréoles ses seins magnifiques. « Je vous laisse à ce point indifférente ? »

J'ai attendu qu'elle remonte le haut de sa robe. Dans d'autres circonstances, une femme comme elle aurait pu m'aider à supporter la monotonie de la vie sur DerEstep, à oublier ma nostalgie.

« Ce n'est pas votre charme qui est en cause...

— N'essayez pas de vous rattraper, monsieur le dragonneur. Il n'y a

rien de pire que l'indifférence. » Elle a vidé son verre, repoussé son assiette et chiffonné rageusement sa serviette. « Vous n'avez pas besoin de moi pour régler l'addition. N'essayez pas de me recontacter. Arrangez-vous avec vos rêves. »

Elle s'est levée et dirigée vers la sortie de la terrasse d'une allure rendue incertaine par l'abus de vin. Perdu dans mes pensées, ignorant les regards goguenards ou compatissants des autres clients attablés autour de moi, j'ai fini distraitement mon araignée. Il me fallait maintenant me débrouiller pour connaître le nom et la date d'atterrissage du vaisseau privé à destination de la Triade.

Chapitre dix

La piraterie spatiale ne cesse de s'étendre dans la galaxie. Nous pensions que le système de sauts quantiques rendrait les abordages impossibles, mais les pirates se sont équipés de détecteurs performants qui leur permettent d'attendre les vaisseaux commerciaux aux coordonnées précises de leurs émergences. C'est donc devenu un véritable fléau qu'il nous faut éradiquer au plus vite. Les pirates ne se contentent pas de rançonner les voyageurs, ils en capturent une partie pour les revendre sur les marchés clandestins qui se tiennent sur certaines planètes non affiliées au Conglomerat. Une nouvelle tendance apparaît, inquiétante : les disparitions des vaisseaux commerciaux se multiplient, ce qui signifie que, suite aux nombreux succès remportés par les brigades spatiales, les pirates préfèrent désormais éviter de laisser de potentiels témoins derrière eux.

Comment rendre les voies interstellaires plus sûres ?

Grad Elowai,

Archives parlementaires de LaMar ville,

Planète LaMar, siège du Conglomerat

Mes courbatures et mes contractures s'estompaient tandis que le rythme des exercices s'accélérait. Moins d'une seconde séparait désormais les battements.

Je m'efforçais de conserver toute ma lucidité lorsque j'affrontais les figures géométriques à la complexité sans cesse grandissante. Je devais parfois me glisser tout entière sous une ligne lumineuse tendue à quarante centimètres du plancher, puis me relever rapidement, me faufiler dans une succession de rectangles à peine plus larges que mes épaules, repartir pour une série de sauts à pieds joints dans des cercles parfois distants les uns des autres d'un mètre, frapper de la main gauche ou de la main droite des cibles scintillantes furtives – décharge douloureuse si je les manquais –, ramper sous des arcs de cercle qui s'allumaient au dernier moment – « afin d'aiguiser vos réflexes », avait précisé Galp –, éviter des piques qui fusaient vers moi – pincement désagréable à l'endroit où elles me touchaient –, avancer entre des portes virtuelles formant des labyrinthes complexes qui se modifiaient sans cesse... Je tenais maintenant plus d'une demi-heure sans me reposer. Je finissais en sueur. Comme mon pantalon et mon boléro détrempés me gênaient dans mes mouvements, j'avais décidé, comme l'assistant, de pratiquer les exercices entièrement nue. La gêne du début, cette sensation tenace de violer le tabou du corps et de

m'exhiber devant l'univers entier, s'était rapidement dissipée. Je filais ensuite sous la douche, passais un confortable peignoir, me reposais jusqu'à ce qu'on vienne frapper à ma porte, me recouvrais du paral pour recevoir les femmes qui m'apportaient mon repas. Je ne prêtai plus attention à leurs mines et leurs regards outrageusement compatissants. Contrairement à elles, à jamais étrangères à elles-mêmes, j'avais l'impression de reconquérir peu à peu mon corps, ce territoire inconnu que je n'avais jamais vraiment occupé.

« Votre résistance et votre endurance se sont améliorées de façon spectaculaire. » Galp se tenait debout à deux mètres de la machine. La peau de l'assistant avait recouvré sa teinte bronze uniforme. Je le trouvais nettement plus harmonieux que les hommes de ma connaissance. J'étais intriguée, je dois le dire, par son sexe. Je n'en avais jamais vu, pas même ceux de mes frères, et j'aurais aimé par instants que s'efface la tache noire en bas de son bassin. Le seul qui pouvait rivaliser avec sa beauté parfaite était Sohinn, le dragonneur de DerEstep.

« Vos progrès nous ont surpris par leur rapidité.

— Normal : je n'ai rien d'autre à faire à bord de ce vaisseau... »

Comme chaque fois qu'il conversait, Galp marquait une pause avant de répondre, le temps pour lui, sans doute, de contacter sa base de données.

« Nous allons accélérer le processus et changer de niveau.

— Pour quoi faire ? C'est juste un programme d'entretien physique, non ? »

Cinq secondes de silence.

« Pour qu'il soit efficace, nous devons l'adapter à votre potentiel. Pour le montagnard qui veut gravir un sommet de quinze mille mètres, il est préférable de partir d'un camp de base situé à dix mille mètres. Celui qui part de mille mètres n'a pratiquement aucune chance d'atteindre le sommet.

— D'où me vient le potentiel dont vous parlez ? Ma mère s'essouffait dès qu'elle parcourait vingt mètres...

— De votre père, peut-être. Ou de l'un de vos ancêtres plus lointains. Les gènes humains conservent une grande partie de leur mystère. Comment vous sentez-vous ?

— De mieux en mieux. »

Je ne me serais jamais crue capable de repousser ainsi les limites de mon corps. Mes réflexes, ma tonicité, ma résistance, ma fermeté, ma souplesse, mes ressources m'étonnaient. Le programme me procurait désormais un tel plaisir, une telle griserie, que je n'aurais pour rien au monde manqué une séance. Les tendinites et autres douleurs ne me freinaient pas. J'avais besoin, comme d'une drogue, de

ma dose régulière de mouvements, de sueur, d'épuisement (Galp parlait d'acide lactique), je m'y adonnais de toute mon âme, avec une rage décuplée par ma claustration, je baignais ensuite dans une douce euphorie qui me permettait de supporter la solitude et la détresse.

« Prochaine séance dans quinze heures. Vous serez prévenue par l'alarme habituelle. Appliquez-vous à bien faire vos étirements et à récupérer. »

Comme chaque fois, j'ai ressenti un petit pincement après sa disparition. C'était le seul être avec lequel je pouvais échanger quelques mots, le seul qui me témoigne de l'intérêt. Les rares visiteuses, les femmes qui m'apportaient les repas, se hâtaient de sortir de ma cabine, comme si elles craignaient de prendre sur elles une partie de ma malédiction. Dans sa neutralité virtuelle, Galp au moins ne me traitait pas comme une créature intouchable. J'appréciais d'évoluer en toute liberté dans son regard qui ne me voyait pas vraiment, qui ne me jugeait pas, je me surprénais à prendre des poses suggestives, lascives, voire franchement exhibitionnistes, dans l'espoir puéril, insensé, de voir s'allumer des lueurs de concupiscence dans ses yeux presque blancs. Mais son expression ne changeait pas : la distance ne s'abolissait jamais entre les mondes virtuel et réel.

Je me suis rendue dans la cabine de douche. Je me tenais depuis plus de dix minutes sous les jets bienfaisants lorsqu'une gigantesque secousse a ébranlé le vaisseau. Le choc m'a projetée contre la paroi avec une telle violence que j'en ai eu le souffle coupé. Je me suis agrippée au porte-serviettes dans l'attente d'un deuxième à-coup, mais je n'ai plus perçu que l'infime vibration habituelle dans la cloison et sur le plancher métalliques. Je me suis rapidement essuyée, j'ai passé le peignoir, et, tenaillée par une sourde inquiétude, je me suis allongée sur ma couchette.

Tout en m'étirant, je suis parvenue à me détendre en regardant le sixième épisode d'une série un peu moins inepte que les autres.

Des coups ont résonné sur la porte de ma cabine.

« Mets ton paral, vite. » Une voix de femme, essoufflée, affolée.
« Ordre du shariman.

— Que se passe-t-il ?

— Une attaque. Des pirates. Ils fouillent toutes les cabines et rançonnent les voyageurs. »

J'ai sauté de ma couchette, je me suis revêtue en toute hâte du paral par-dessus mon peignoir, j'ai vérifié que je l'avais correctement enfilé, je suis ensuite retournée m'asseoir sur ma couchette et j'ai suivi d'un œil distrait les personnages holographiques qui évoluaient autour de moi. Des bruits de pas précipités ont ébranlé à plusieurs reprises le plancher. Comme tout habitant des planètes du Conglomerat, j'avais

entendu parler des pirates de l'espace, appelés selon les endroits vaisseleurs ou abordeurs. Équipés de sondes performantes, ils interceptaient les vaisseaux entre leurs sauts, les immobilisaient à l'aide de filets magnétiques qui neutralisaient toute activité synthane de bord, puis ils pratiquaient dans les coques des ouvertures où ils enfonçaient des tubes d'abordage. La plupart des passagers étaient massacrés après le pillage, certains capturés et réduits en esclavage ; les plus chanceux s'en sortaient vivants, mais dépouillés de tout.

La porte s'est ouverte dans un claquement. Trois silhouettes se sont engouffrées dans la cabine. Deux d'entre eux arboraient de curieuses faces aplaties, pâles, dépourvues de reliefs, des touffes de cheveux noirs éparées, des nez minuscules aux narines relevées, des yeux renfoncés et luisants. Leur chemise grise entrebâillée dévoilait en partie leur torse gras et glabre. Le shariman, qui les accompagnait, jetait des regards nerveux sur leurs armes aux canons larges et courts. Ils se sont confondus un temps avec les hologrammes qui continuaient d'évoluer dans la cabine. J'ai éteint le projecteur TR. J'ai lu une telle malveillance dans les regards des intrus que des frissons m'ont parcouru tout le corps.

L'un des deux hommes s'est avancé vers moi et a refermé ses doigts boudinés sur le paral.

« Ne lui retirez pas son voile », s'est écrié le shariman.

Le deuxième pirate lui a planté sèchement le canon de son arme dans le ventre.

« Cette femme est taboue », a ajouté le shariman d'un ton plus calme.

Son vis-à-vis a froncé les sourcils. « Taboue ? » Sa voix rauque oscillait entre halètement et grognement.

« Personne ne doit la voir.

— Elle est malade ?

— Seul son promis a le droit de la contempler. L'être qui la voit sans y être autorisé est frappé de la malédiction de Sahourah. »

Un rictus a fleuri sur les lèvres du pirate qui s'était saisi du paral. Des rigoles de sueur s'écoulaient entre ses pectoraux ronds, presque féminins. Son odeur aigre traversait le tissu du voile.

« Qui est son promis ? Un homme riche ? »

Pour la première fois depuis que je le connaissais, j'ai entrevu des éclats de frayeur dans les yeux sombres du shariman.

« Je ne suis pas autorisé à vous le dire. La malédiction retomberait sur moi et sur mon peuple. »

De nouveau, son vis-à-vis lui a enfoncé le canon de son arme dans le ventre.

« Te fous pas de nous.

— Prenez tout ce que vous voulez, notre argent, d'autres de nos femmes, ma vie même, mais, je vous en conjure, ne soulevez pas ce voile. »

La conviction du shariman a ébranlé les certitudes de son interlocuteur. Les pirates ont échangé quelques mots dans une langue gutturale parsemée de claquements de langue et de sifflements, puis ont éclaté de rire. Des ondulations ont parcouru le ventre replet de l'homme qui tenait mon paral.

« Combien nous en donnez-vous ?

— Tout ce que nous possédons.

— Combien ? » Le ton du pirate était devenu menaçant.

« Je ne sais pas au juste, a répondu le shariman. Je dois d'abord rassembler les membres de la communauté. »

Le vaisseleur a réfléchi quelques instants, le front barré d'une ride profonde.

« Rassemble-les dans la grande salle à manger du niveau et demande-leur tout ce qu'ils ont. Si le butin n'est pas suffisant, nous dénuderons et humilierons cette femme devant toi et les tiens. En attendant, elle restera enfermée dans sa cabine. »

Le shariman a acquiescé d'un clignement de paupières. J'ai compris que, pris au dépourvu par l'abordage, il avait besoin d'un peu de temps pour organiser la résistance. Le pirate a soulevé de quelques centimètres mon paral en ricanant, puis l'a relâché et a emboîté le pas aux deux autres qui sortaient de la cabine.

Lorsque je me suis retrouvée seule, je me suis étendue de nouveau sur la couchette sans réussir à contenir les tremblements qui me secouaient de la tête aux pieds.

Un brouhaha m'a réveillée. Crissements, hurlements, ahanements, grésillements caractéristiques d'armes à ondes, gémissements. J'ai reconnu la voix du shariman exhortant les hommes à se battre jusqu'à leur dernier souffle. Des chocs ébranlaient les cloisons et le plancher. Aux cris des Salahamites répondaient les vociférations gutturales des pirates. J'ai cru à plusieurs reprises que la porte de ma cabine s'ouvrait. La peur s'est diffusée en moi comme un poison violent et m'a paralysée.

La voix synthétique de bord a dominé le tumulte.

« Pour votre sécurité, nous vous prions de n'opposer aucune résistance. Il ne vous sera fait aucun mal. Pour votre sécurité, nous vous prions de n'opposer aucune résistance. Il ne vous sera fait aucun mal. »

On s'est encore battu quelques minutes dans les coursives, puis la porte s'est ouverte dans un fracas et a livré passage à plusieurs pirates

aux torses maculés de sang et aux regards exorbités. Ils ont braqué leurs armes sur moi avant d'échanger quelques mots dans leur langue. L'un d'eux s'est approché de moi et m'a contrainte à me lever. J'ai cru qu'ils allaient me retirer mon paral, mais ils se sont contentés de me pousser avec brutalité vers la coursive. Leur odeur aigre se mêlait à celle, douceuse, du sang. Des cadavres enchevêtrés jonchaient le plancher de l'étroit couloir. J'en ai reconnu quelques-uns parmi eux, de vagues cousins, des voisins, des amis de mes parents... Les armes à ondes les avaient criblés de trous d'où s'échappaient leurs viscères carbonisés. Certains des cadavres n'avaient plus qu'une bouillie noirâtre à la place du visage. Entraînée dans le dédale des coursives où gisaient de nombreux corps, je me suis demandé si mon père et mes frères faisaient partie des victimes. La puanteur de la chair grillée me donnait la nausée. Quelques pirates avaient trouvé la mort dans l'affrontement.

Des tables et des chaises scellées au plancher m'ont informée que nous étions arrivés dans la grande salle à manger du niveau. Les Salahamites y avaient été rassemblés, sous la garde d'une vingtaine d'abordeurs, femmes, enfants, vieillards, quelques hommes aux mains liées dans le dos. J'ai ressenti un immense soulagement lorsque j'ai découvert mon père parmi eux, blessé au front mais vivant. Le shariman se tenait agenouillé devant un pirate qui lui appuyait le canon de son arme sur la nuque pour le contraindre à garder la tête baissée.

Ils m'ont juchée sur une table. Un homme a surgi d'une coursive latérale et s'est avancé d'un pas lent au milieu de la salle. Il portait, sur son torse nu, un gilet rouge et brillant dont l'entrebâillement ne parvenait pas à contenir son ventre distendu qui, comme ses bras grasseyeux, tremblait à chacun de ses mouvements. Une touffe étroite et longue de cheveux noirs retombait sur un côté de son crâne. Sa main restait en permanence posée sur la crosse qui dépassait de la ceinture de son pantalon bouffant. Son regard impénétrable a erré un long moment sur les Salahamites avant de s'échouer sur moi.

« Votre tribut a été fixé à vingt millions de conglomeres, a-t-il déclaré. Une rançon de dix millions pour votre voyage, dix millions supplémentaires pour ceux de mes hommes que vous avez tués. » Il s'est approché du shariman et lui a décoché un coup de pied dans les côtes ; le religieux a poussé un gémissement et roulé sur le plancher. « Tu n'as rien d'autre à nous offrir que cent mille conglomeres pour toi et tes pouilleux ?

— C'est tout... ce que nous possédons, a bredouillé le shariman.

— Alors il va falloir payer autrement. Ceux des tiens dont nous pourrions tirer un bon prix viendront avec nous. » L'index du pirate s'est pointé sur moi. « À commencer par celle-ci.

— Vous ne pouvez pas : elle est taboue, promise... »

Le ricanement du pirate a entraîné ses hommes dans une longue vague d'hilarité.

« Elle sera donnée à qui voudra bien la prendre. »

Le shariman a relevé la tête. « La malédiction s'abattra sur vous si vous l'empêchez d'accomplir son destin. »

L'homme au gilet rouge lui a écrasé le nez d'un coup de talon.

« Si elle revêt une telle valeur pour vous, alors celui que vous appelez son promis nous en donnera certainement un excellent prix. »

Le shariman s'est redressé et a essuyé d'un revers de manche le sang qui coulait de son nez. « Elle n'aura plus aucune valeur si vous la souillez du regard. » Il grimaçait à chacun de ses mots.

« Qui le saura ?

— Son promis le saura. Non seulement il ne vous donnera rien, mais sa colère vous emportera.

— Nous ne craignons personne dans cette galaxie.

— Vous n'avez aucune idée de sa puissance. »

J'ai éprouvé pour une fois de l'admiration et de la compassion pour le shariman, pour le courage inébranlable de l'homme de foi. Le pirate a tourné autour de lui comme un fauve autour de sa proie.

« Tu viendras avec ceux des tiens que nous aurons choisis. Nous conduirons cette femme à son promis. S'il consent à l'échanger contre les vingt millions de conglomérats que toi et les tiens me devez, nous serons quittes. S'il refuse, malheur à vous. Elle sera également taboue pour nous durant le voyage. Aucun de mes hommes ne la touchera ni même ne tentera de la regarder. Tu choisiras quatre gardiens pour veiller sur elle. Je les autorise à tuer quiconque tenterait de l'approcher. »

L'homme au gilet rouge s'est laissé choir lourdement sur une chaise et a ordonné à l'un de ses hommes de m'installer à ses côtés.

« Tu m'aideras à choisir », a-t-il soufflé avec un sourire cruel lorsque je me suis assise près de lui.

Les Salahamites ont défilé un à un devant nous. L'effroi agrandissait les yeux des femmes et des enfants. Le pirate les considérait un petit moment avec l'attention d'un marchand évaluant une bête, puis les répartissait en deux groupes, l'un situé à sa droite et l'autre à sa gauche.

Comme Sahourah au moment du Jugement dernier, ai-je pensé.

Je me suis rendu compte qu'il plaçait à sa gauche les individus les plus jeunes, les plus vigoureux, et à sa droite les plus vieux, les plus abîmés, les plus chétifs. Je me suis abstenue de poser la question qui me brûlait les lèvres : quel sort réserveraient les abordeurs aux malheureux qui n'embarqueraient pas dans leur vaisseau ?

Quand est venu le tour de mon père, ma respiration s'est suspendue. Puis mon sang s'est gelé lorsque le bras de mon imposant voisin a désigné le groupe de droite. J'ai vu, dans le regard désespéré de mon père, qu'il n'avait pas peur pour lui-même, mais pour moi.

Le shariman a devancé mon intervention.

« Cet homme sera l'un des gardiens de la femme taboue. »

Le chef des pirates a hésité un moment avant d'acquiescer d'un hochement de tête.

Chapitre onze

Il m'a suffi de rencontrer une seule fois Sohinn pour en être à jamais marquée. Je ne parle pas seulement de son physique, de ses yeux en amande plus sombres que la nuit et plus doux que la soie, de ses cheveux bruns, ondulés, épais, sauvages, de son visage aux traits harmonieux, de son sourire lumineux, de son corps qu'on devine athlétique, je parle de quelque chose d'impalpable qu'on pourrait appeler vibration, aura, énergie, charisme, charme, qui en fait un être mystérieux et irrésistiblement attirant. J'ai connu d'autres hommes après lui, mais aucun n'a pu estomper son souvenir. Il a eu raison de ne pas m'accorder les quelques semaines que je lui quémандаis : si j'avais touché sa peau, si j'avais goûté ses lèvres, s'il m'avait empli de sa chaleur, j'aurais passé le reste de ma vie à me rouler dans les braises douloureuses des regrets.

*Journal intime,
Malda Jilaver,
Planète DerEstap, système de Shoogor*

« **Le Spergus arrive ce soir**, vers 19 heures. »

Il m'a fallu deux secondes pour reconnaître le visage de Malda sur l'écran de mon com.

« Il repartira pour la Triade dans trois jours, à peine le temps de refaire les pleins, a-t-elle poursuivi.

— Merci de me prévenir. Vous avez changé d'avis ? » Elle s'est mordu la lèvre inférieure. « J'ai été conne. L'abus de vin, sans doute. » Son sourire s'est teinté d'amertume. « Vous aviez trouvé quelque chose de votre côté ?

— Le nom du vaisseau, sa date approximative d'arrivée, mais pas son heure d'atterrissage. »

J'avais soudoyé un membre du personnel de la tour principale de contrôle, un vague compagnon de beuverie de La Perche, qui avait pu jeter un coup d'œil au calendrier des atterrissages, des provenances, des décollages et des destinations. Seul le *Spergus* repartait vers les mondes de la Triade après son escale ; j'en avais déduit qu'il s'agissait du vaisseau dont m'avait parlé Malda.

« J'ai eu l'info précise ce matin, a continué l'hôtesse. Je ne sais pas en revanche qui en est le propriétaire, ni pourquoi il se rend à la Triade. Le modèle est un AWR 12. Vous connaissez ? »

J'ai acquiescé d'un hochement de tête : les AWR, le dernier cri en la matière, étaient considérés comme les appareils les plus rapides et

les plus fiables des flottes commerciales et militaires.

« Vous seriez capable de piloter ce genre d'engin ? a insisté Malda.

— Il faudrait que je m'entraîne sur le simulateur adéquat.

— Un de mes amis bosse dans un atelier de réparation. Il peut me procurer la copie de tous les simulateurs existants. »

Je me suis rendu devant la baie vitrée de mon appartement de la ville basse. Comme les nuits précédentes, mes pensées tournées vers la femme voilée m'avaient empêché de trouver le sommeil. La fatigue me pesait sur la nuque et les épaules comme un joug. Le ciel matinal de DerEstep flamboyait sous les feux naissants de Shoogor. Quelques étoiles s'obstinaient à briller entre les stries et les rosaces dorées.

« Je vous commande un simulateur AWR ? a repris Malda.

— Le *Spergus* n'a sans doute pas besoin d'un pilote. »

La jeune femme a libéré un petit rire aux éclats cristallins. « Vous êtes bien un homme, vous ! » Elle a attendu un instant, comme pour me donner le temps de réfléchir. « Le *Spergus* n'a pas besoin de pilote... *pour l'instant*.

— Vous voulez dire... »

L'idée a enfin germé dans mon esprit ; c'est Malda qui l'a formulée.

« Le ou les pilotes du *Spergus* peuvent avoir un empêchement. Si le ou les propriétaires sont pressés de gagner la Triade, ils embaucheront immédiatement un remplaçant, et ce sera à vous de jouer. »

J'ai suivi des yeux la course scintillante et silencieuse d'une vibulle transportant une dizaine de passagers.

« En d'autres termes, ai-je murmuré, vous me suggérez de commettre un ou plusieurs meurtres.

— Comme vous y allez, monsieur le dragonneur ! Qui vous demande de les tuer ? Il existe des infections qui rendent invalide pour un certain temps. La chongue, par exemple. »

Les épidémies de chongue déferlaient chaque année sur DerEstep, inoculées par le chong, un minuscule insecte rouge des déserts intérieurs. La maladie se manifestait d'abord par une forte fièvre qui dégénérerait rapidement en une paralysie des centres nerveux d'une durée de deux ou trois mois conglomér.

« Certaines boutiques de la ville basse fournissent en toute discrétion des boucles ADN infestées par la chongue. Elles coûtent cher, mais sont efficaces. Il vous suffit de les implanter dans n'importe quelle partie du corps de la personne que vous souhaitez neutraliser.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

— Parce que je veux votre bonheur, monsieur le pilote, et que j'ai enfin admis que celui-ci ne passait pas par moi.

— Il ne passe par personne d'autre que soi-même.

— C'est vrai : en plus d'être dragonneur et raide dingue d'une chimère, vous êtes philosophe. » Toute la tristesse de l'univers dans ses yeux. « Je vous envoie le simulateur sur votre com dès que mon ami me l'aura fourni. Vous avez tous les éléments en main. À vous de jouer. »

Une violente émotion m'a oppressé la gorge et la poitrine. Je me suis demandé si le destin, l'accord universel, ne se tenait pas là, sur l'écran de mon com, plutôt que dans l'infini de l'espace, si je n'étais pas mû par une simple illusion, une création névrotique de mon esprit.

« Merci pour tout, ai-je bredouillé.

— Si vous la retrouvez, soyez heureux. Ce sera la meilleure, la seule façon de me remercier. »

Elle a disparu de mon écran. Je suis demeuré un long moment pensif devant la baie vitrée, puis je me suis secoué : il me restait un peu plus de deux heures avant de me rendre à l'astroport et de prendre en main le groupe de recrues qui m'avait été confié.

Le *Spergus* a atterri en douceur sur l'une des aires latérales de l'astroport à 19 h 50. L'appareil pouvait transporter deux cents passagers en configuration maximale. Sa faible envergure lui permettait de se poser directement à la surface de ses mondes de destination. Contrairement aux grands vaisseaux de ligne contraints de rester en orbite géostationnaire, il ne nécessitait pas une quantité phénoménale d'énergie pour s'arracher de l'attraction planétaire.

J'avais reçu la copie du simulateur de vol de l'AWR 12 au début de l'après-midi, accompagné d'un petit mot de Malda : *Cadeau pour vous, monsieur le dragonneur*. J'y avais jeté un coup d'œil sitôt mon cours terminé. J'avais refusé de suivre La Perche dans sa tournée quotidienne des bars de la ville basse. L'appareil paraissait simple à piloter : il suffisait de saisir les coordonnées de destination sur l'IA synthane de bord, et cette dernière programmat les trajectoires, les sauts en hyperspace et les approches atmosphériques. Le rôle du pilote se bornait à surveiller que tout se déroulait conformément aux calculs et à prendre le relais manuel en cas de défaillance ; beaucoup moins de travail, donc, que dans la cabine rustique d'un transatm.

Les véhicules de sécurité se sont dirigés vers le *Spergus* posé sur ses huit pieds arqués. Je m'étais posté sur la terrasse vitrée d'où j'avais une vue dégagée sur le tarmac. La lunette sur pied mise à la disposition du public me permettait de discerner les détails. Par chance, comme il s'agissait d'un vol privé, le hall d'arrivée était désert et personne ne me disputait l'instrument d'optique. Le fuselage du vaisseau ne portait pas d'autre sigle que son nom écrit en lettres sobres et noires. Je n'ai repéré aucune silhouette par les hublots

répartis en une dizaine de rangées sur toute la hauteur de la coque, ni par les baies plus larges du poste de pilotage, situées en haut d'un léger renflement.

Il a fallu attendre encore une heure avant qu'une passerelle ne jaillisse du flanc convexe et ne s'aboute au tunnel de prévention sanitaire. Les voyageurs et le personnel en transit ne seraient autorisés à sortir du périmètre du tarmac qu'à la condition de satisfaire aux contrôles médicaux. Si les analyseurs détectaient l'une de ces affections contagieuses typiques des atmosphères confinées des vaisseaux, les passagers seraient placés en quarantaine et soignés avant d'être autorisés à poursuivre leur voyage.

Les premiers mouvements se sont produits deux heures plus tard. Le sas a coulissé et livré passage à un groupe d'une dizaine de personnes aux tenues chamarrées, extravagantes, indiquant leur provenance de LaMar, la planète siège du Conglomer.

Six hommes, quatre femmes.

Difficile de leur donner un âge : certains d'entre eux utilisaient probablement des boucles synthane qui ralentissaient le vieillissement. J'ai compris qu'ils étaient les seuls passagers du vaisseau lorsque s'est présentée un peu plus tard la troupe imposante des domestiques, une cinquantaine d'hommes et de femmes en tenue blanche et noire, puis les hôtes et les autres membres de l'équipage en uniforme bleu marine aux col et liseré rouges. Comme, traditionnellement, les pilotes étaient les derniers à débarquer, j'ai dû encore patienter un bon moment avant de voir apparaître deux hommes qui, sur le revers et les manches de leur veste bleue, portaient les trois barrettes dorées indiquant leur fonction. J'ai gardé la lunette pointée sur leurs visages jusqu'à ce que le tunnel sanitaire les ait avalés.

L'un d'eux était facile à mémoriser : cheveux blond cendré, teint couleur givre, yeux noirs aux reflets rouges, taille avoisinant les deux mètres dix, un colosse aux traits angéliques et au regard de démon. J'ai espéré que, comme l'écrasante majorité des pilotes, ces deux-là profiteraient de leur escale pour s'offrir un peu de bon temps dans la ville basse.

Je suis descendu par l'escalier tournant dans la salle d'arrivée. L'astroport avait recouvré son aspect et sa tranquillité habituels. Les guetteurs du ciel n'avaient détecté aucun autre mouvement, aucune autre formation de dragons. Il valait mieux : les effectifs des dragonneurs ne suffiraient probablement pas à contenir une nouvelle vague d'attaques, et les recrues ne seraient pas opérationnelles avant plusieurs semaines.

Les passagers du *Spergus* sont sortis l'un après l'autre de la bouche ogivale du tunnel préventif. Ils ont franchi les barrières douanières sans cesser de sourire ni de glousser, sans prêter non plus la moindre

attention aux préposés qui promenaient leurs rayons détecteurs sur leurs vêtements. La prestance et l'aisance de ceux qui fréquentent les cercles du pouvoir et de l'argent.

Je n'avais jamais mis les pieds à LaMar ville, mais les quelques reportages que j'avais regardés d'un œil distrait pendant mes nuits d'insomnie m'avaient montré des rues peuplées de passants arborant la même excentricité, les mêmes manières, la même gestuelle. Les femmes portaient d'amples capes aux teintes vives qui changeaient de couleur au gré des lumières. Leurs chevelures se voulaient de véritables œuvres d'art, des sculptures représentant des arbres ou des animaux stylisés. Leur sophistication offrait un contraste saisissant avec les femmes erwacks, qui privilégiaient le naturel, ou avec les austères épouses salahamites. J'ai supposé que les passagers du *Spergus* logeraient avec leurs serviteurs au *Shoogor Palace*, l'hôtel le plus luxueux de la ville basse, tandis que le personnel de bord se répartirait dans les établissements standardisés des alentours du Velv.

Une fois les formalités douanières accomplies, le petit groupe s'est dirigé vers la sortie principale où les attendaient plusieurs vibulles. Leurs éclats de voix et leurs rires ont résonné sous la voûte de verre éclairée par des plafonniers rappelant les constellations visibles dans le ciel de DerEstap.

Les pilotes se sont à leur tour présentés dans la salle d'arrivée. Je leur ai emboîté le pas, mais je n'ai pas pu les suivre lorsqu'ils se sont installés dans une vibulle privée en compagnie d'autres membres du personnel. L'appareil a décollé, pris de l'altitude et s'est éloigné en direction de la ville basse.

« Pourquoi tu tiens tant à retrouver ces pilotes ? »

Les yeux exorbités et brillants de La Perche montraient qu'il avait déjà ingurgité une bonne dose d'alcool. Une odeur indéfinissable emplissait le bouge qui servait de quartier général au canonnier. J'ai menti ; l'impression amère de trahir une nouvelle fois mes ancêtres m'a traversé. Eux ne se seraient jamais adonnés à la tromperie, quelles que soient les circonstances.

« Discuter avec eux du pilotage d'un AWR 12. »

La Perche a hoché la tête d'un air peu convaincu. « Et comment tu veux que je les retrouve ? »

— Tu as un paquet de connaissances dans les bars, les hôtels, les bordels, artificiels ou réels. Contacte-les. L'un des deux hommes que je cherche est facile à reconnaître : deux mètres dix, des cheveux couleur de cendre, un teint très pâle et des yeux d'un noir tirant sur le rouge.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Je les ai croisés à l'astroport.

— Pourquoi t'as pas discuté avec eux à ce moment-là ?

— Je n'ai su qu'après qu'ils étaient les pilotes du *Spergus*. »

La Perche a vidé d'une traite le verre qu'il tenait levé au-dessus du comptoir. « Pas claire, ton histoire, mon vieux, a-t-il marmonné en s'essuyant les lèvres d'un revers de main.

— Peu importe. Je ne t'ai pas souvent demandé de service. »

La Perche a hoché la tête avec un ricanement. « C'est bien parce que t'es un ami. J'envoie un message général à tous mes potes de la ville basse. Tu restes boire un verre avec moi ?

— Pas le temps. Je continue à chercher de mon côté. »

La Perche a froncé les sourcils. « Me dis pas que tu fais tout ce cirque pour simplement causer boulot. »

Je me suis dirigé vers la porte du bar. « Préviens-moi dès que tu as du nouveau.

— J'ai un rencard avec la Lorida, a précisé le canonnier avant que je sorte. Tu sais quoi ? Elle m'accorde toute une nuit. »

J'ai erré dans les différents bars jusqu'au milieu de la nuit. J'ai reconnu plusieurs dragonneurs parmi les consommateurs plus ou moins éméchés vautrés sur les comptoirs ou affalés sur les banquettes, mais pas les pilotes du *Spergus*. Des disputes opposaient des individus ou des petits groupes, dont certaines dégénéreraient probablement en bagarres.

Mon com a vibré au moment où je traversais l'esplanade piétonne du Velv. Le visage de La Perche s'est affiché sur l'écran alvéolaire.

« Un type qui correspond à ton signallement a été repéré dans un bordel de la rue des Alicqs. C'est tout près du Velv. *Pétales de Soie*, ça s'appelle. » La Perche a ricané ; ses yeux se noyaient dans l'alcool. « Ils ont de ces noms. Si tu le trouves, je suis pas vraiment sûr qu'il ait envie de causer pilotage avec toi. »

J'ai machinalement palpé dans la poche de ma veste l'implanteur acheté dans une boutique crasseuse de la ville basse au début de la journée. Le commerçant, un petit homme tout en rides et en tics, m'avait assuré qu'une foutue belle chongue frapperait dans les deux heures la personne à qui était destinée la boucle ADN.

« J'attendrai le bon moment. Merci du tuyau en tout cas.

— Je sais pas ce que tu mijotes, mon vieux, mais fais gaffe à toi », a ajouté La Perche avant de vider son verre et de disparaître de l'écran.

Il ne m'a fallu qu'une dizaine de minutes pour me rendre rue des Alicqs, l'une de ces venelles étroites et sombres qui serpentaient dans la ville basse. L'enseigne clinquante du *Pétales de Soie* jetait des lueurs vives et intermittentes dans l'obscurité dense, presque palpable. Des

silhouettes s'agitaient et gémissaient dans les recoins de ténèbres, de pauvres bougres terrassés par l'alcool ou perdus dans des labyrinthes hallucinogènes.

Une femme brune m'a accueilli dans le vestibule du *Pétales de Soie*, vêtue d'une robe transparente sous laquelle elle ne portait rien. Même si aucun garde du corps humain ou androïde n'était visible, je n'ignorais pas que les cartels contrôlant la prostitution dans la ville basse surveillaient en permanence les maisons closes et que leurs hommes intervenaient en quelques secondes en cas de problème.

« Bienvenue au *Pétales de Soie*, monsieur, a déclaré l'hôtesse. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Virtuel ? Réel ?

— Un de mes amis a dû entrer chez vous il y a une heure ou deux. Je suis venu le rejoindre. »

Le front de mon interlocutrice s'est plissé. « Le nom de cet ami ?

— C'est idiot, mais je ne m'en souviens pas, ai-je répondu avec un sourire navré. Je ne le connais que depuis peu. Un homme grand, plus de deux mètres, aux cheveux presque blancs et aux yeux noirs tirant sur le rouge. Un pilote arrivé aujourd'hui à DerEstep. »

Elle a réfléchi quelques instants avant de hocher la tête. « Effectivement. Votre ami est facilement reconnaissable. Il a choisi le salon réel. Désirez-vous vous joindre à lui ?

— Avec plaisir.

— Suivez-moi, monsieur. Nous allons d'abord passer par le sas médical. »

Je lui ai emboîté le pas en espérant que les analyseurs ne détecteraient pas la boucle ADN dans ma poche. Le commerçant m'avait certifié que l'emballage en nano-leurre me permettait de franchir les contrôles sans déclencher l'alarme, mais que valait la parole d'un homme vendant des produits interdits dans une boutique crasseuse de la ville basse ?

« Pas besoin de vous dévêtir, monsieur. »

L'hôtesse m'a introduit dans le sas criblé de rayons de lumière verts et rouges.

« Je vous souhaite un excellent séjour au *Pétales de Soie*. »

Chapitre douze

*Elle viendra, et son amour bouleversera l'espace et le temps.
Devant elle, se courberont les dieux et les démons.
Elle régnera, et son amour se déversera sur le monde,
Face à elle, les hommes retrouveront le chemin de leur cœur,
Elle parlera, et l'amour s'écoulera par sa bouche,
Autour d'elle, les animaux danseront et chanteront.*

*Strophe à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Le transfert dans l'appareil des vaisseleurs a pris une dizaine d'heures conglomer. Comme les tunnels d'abordage ne bénéficiaient pas de la gravité artificielle, il nous fallait parcourir près d'un kilomètre en apesanteur. La plupart des captifs ralentissaient le mouvement, se débattant comme des insectes piégés dans un bocal, percutant le plafond, repartant en arrière, heurtant les hommes ou les femmes qui flottaient derrière eux.

Je n'ai pas eu besoin, quant à moi, d'esquisser le moindre geste. Les gardes du corps désignés par le shariman – mon père et trois Salahamites jeunes et robustes –, se sont débrouillés pour me pousser ou me haler en direction de la bouche sombre du vaisseau immobile. Le shariman avait obtenu de nos ravisseurs que je puisse emporter la machine qui me permettrait d'arriver à destination en pleine forme.

Vu du tunnel transparent, le vaisseau pirate semblait totalement incapable d'affronter les immensités spatiales. Il avait subi de nombreuses réparations à en croire les boursofflures et les différentes couleurs et textures de son fuselage par endroits aussi noir qu'une cheminée encrassée. Il paraissait composé de plusieurs coques différentes, les unes arrondies et les autres anguleuses. D'innombrables bras métalliques étayaient sa structure disparate.

« Que vont devenir les autres ? ai-je demandé après avoir gagné l'immense soute où étaient rassemblés les prisonniers en compagnie de mes gardes du corps. Alajona se trouve parmi eux. »

Sentir de nouveau un plancher ferme sous mes pieds me procurait un indicible soulagement. J'ai pris conscience que je n'avais jamais

éprouvé de l'amour, pas même le moindre intérêt, pour ma sœur Alajona. Pour moi, elle n'avait été qu'une ombre gesticulante et criarde. Je n'en ai conçu aucune culpabilité, aucun remords. J'ai eu l'impression que le paral ne me coupait pas seulement des regards, mais également de mes propres sentiments.

Mon père a haussé les épaules.

« Ne perdons pas de temps en bavardages inutiles, a-t-il murmuré. Sahourah les prendra en pitié.

— Il s'agit de ta fille », ai-je insisté.

Il n'a pas répondu. Le fatalisme affiché de mon père et de ses compagnons ne m'a pas vraiment révoltée, ni même étonnée. On aurait pu se demander, pourtant, où se terraient les fiers et indomptables guerriers qui portaient le shihiss, l'arme offerte dans des temps très reculés par Eldidrah, le messager de Sahourah.

Les Salahamites se regroupaient peu à peu dans un recoin de la salle éclairée par des appliques tamisées. Une tenace odeur de carburant flottait dans l'air diffusé par les bouches grillagées insérées dans les cloisons et le plafond.

J'ai estimé que, sur les trente mille passagers du vaisseau de ligne, les pirates en emmenaient environ deux mille, dont une centaine de Salahamites – mes frères, ces deux autres ombres criardes et gesticulantes de mon enfance, en faisaient partie. On comptait un grand nombre d'adolescents parmi les captifs de diverses origines. Les couleurs de peau allaient de l'ivoire à l'ébène le plus foncé, les cheveux du blanc de givre au noir de jais. Les gravités planétaires et la puissance des étoiles des systèmes avaient engendré des caractéristiques physiques distinctes ; le teint hâlé, les muscles épais et le nanisme des uns contrastaient avec la peau blême, la sveltesse et le gigantisme des autres. Les tenues sobres brunes ou grises côtoyaient les vêtements aux formes étonnantes et aux teintes éclatantes. On reconnaissait les tailleurs jaunes d'une dizaine d'hôteses du vaisseau de ligne. L'abattement assombrissait les visages et les regards, des larmes silencieuses roulaient sur les joues d'hommes, de femmes et d'enfants.

La cruauté du chef des pirates m'avait révoltée. Une mère séparée de ses deux enfants s'était jetée à ses genoux pour le supplier de la placer dans le même groupe qu'eux. Il l'avait écoutée d'un air las avant de sortir son arme et, d'un geste négligent, de lui tirer une onde dans la tête. Elle s'était affaissée sur le côté en répandant sur le plancher sa cervelle en partie carbonisée. Seuls les sanglots des deux enfants et les rires des vaisseleurs avaient retenti dans le silence funèbre pétrifiant la grande salle à manger. Il avait balayé d'un revers de main tout aussi désinvolte ma requête pour ma sœur Alajona.

Une fois le transfert achevé, on nous a conduits, par un entrelacs de coursives sombres, dans des soutes meublées de simples rangées de sièges inconfortables équipés de sangles de sécurité. Chaque espace pouvait accueillir environ quatre cents passagers et ne comportait qu'un seul bloc sanitaire avec une vingtaine de cabines de douche et autant de toilettes.

« On vous apportera vos repas toutes les douze heures, a précisé un vaisseleur d'une voix forte. Vous aurez droit chacun à un litre d'eau par jour. Quant aux douches, elles ne fonctionneront que deux heures par veille. À vous de vous organiser. Attention : chacun d'entre vous représente une valeur. Pas question de régler des comptes entre vous. En cas de désaccord, c'est nous qui interviendrons et prendrons les décisions. Je ne le répéterai pas. »

Le shariman et mes gardes du corps m'ont aménagé un espace intime dans un coin de la soute à l'aide d'un paravent isolant fourni par les pirates. Ils m'ont confectionné une couchette relativement confortable avec des mousses récupérées sur les sièges et ont posé la machine près de l'étroit hublot percé dans le fuselage.

« Continue tes exercices », a déclaré le shariman après que mon père et les autres sont sortis – les quatre hommes avaient été autorisés à garder leurs shihiss et à s'en servir en cas de nécessité. « Nous allons bientôt t'installer des sangles de sécurité pour les sauts temporels.

— Que vont devenir les autres ? ai-je répété.

— Je ne sais pas.

— On ne peut rien faire pour eux ? »

Le shariman s'est fendu d'un soupir bruyant et m'a décoché un regard courroucé. Son nez violacé, boursoufflé, avait pratiquement doublé de volume.

« Ce n'est pas à nous d'en décider, mais à Sahourah. Il réserve le meilleur accueil à ceux qui tombent sur le chemin en accomplissant Sa volonté.

— Je ne peux pas... »

Il m'a interrompue d'un geste péremptoire. « Ne te préoccupe pas des autres. Fais seulement tes exercices. Nous nous débrouillerons pour que tu aies de la nourriture en quantité suffisante. »

Le paravent nano s'est écarté de lui-même lorsqu'il s'est dirigé vers la sortie.

« Tu seras prévenue des visites pour que tu aies le temps de remettre ton paral. » Il s'est retourné avant de sortir. « Le meilleur hommage que tu puisses rendre à ceux des nôtres qui sont tombés, c'est de tenir au mieux ton rôle.

— Quel est mon rôle ? »

Le paravent nano s'est refermé derrière le shariman et m'a isolée de

la rumeur sourde qui s'échouait dans la soute.

Un éclair a illuminé mon refuge une poignée de secondes. J'ai attendu que la lumière aveuglante s'estompe pour me dégager de mes sangles de sécurité et coller mon visage au hublot. Des débris enflammés s'éparpillaient dans l'espace, propagés par le souffle de l'explosion. Un gémissement s'est échappé de mes lèvres. Pourquoi les pirates avaient-ils détruit le grand vaisseau de ligne et tué les vingt-huit mille passagers restants ? Pure cruauté ? La vie humaine avait donc si peu d'importance à leurs yeux ? Simples précautions de clandestins ne voulant donner aucune indication sur leur secteur d'activité, sur leurs méthodes ? J'ai songé aux malheureux qui n'atteindraient jamais leur destination, à leurs proches qui ne sauraient pas ce qu'ils étaient devenus, à ma pauvre sœur emportée dans la mort avant d'avoir commencé sa vie.

J'ai pleuré quelques instants, puis mes larmes, ces aveux brûlants de ma faiblesse, m'ont courroucée et j'ai reporté mon attention sur le cône blanc reposant au pied de la cloison. Une irrépressible envie m'a traversée de contempler le corps harmonieux et d'entendre la voix chaude de Galp. J'ai tiré la machine au milieu de la pièce et me suis positionnée devant l'écran. L'assistant est aussitôt apparu deux mètres en retrait, même blondeur, même sourire, même peau couleur d'ambre, mêmes muscles parfaitement dessinés, même tache sombre en bas de son bassin. La joie de le revoir a estompé provisoirement ma morosité.

« Bonjour, Eloya. Vous n'avez pas réagi aux deux derniers signaux. Attention : si vous espacez trop les séances, vous risquez de perdre les bénéfices de vos efforts précédents. »

Mon paral s'est étalé en flaque noire sur le plancher rugueux. Savourant la délicieuse caresse de l'air ventilé sur mon front, mes joues et mon cou, j'ai dégrafé la tunique que je portais en dessous.

« Vous saisissez tout ce que je vous dis ? »

Trois secondes se sont écoulées avant la réponse de Galp.

« Essayez.

— Notre vaisseau a été abordé par des pirates. Ils m'ont emmenée en captivité avec deux mille autres passagers. »

J'ai retiré mon pantalon bouffant, puis mes sous-vêtements. La crainte d'être surprise s'est mêlée au plaisir de m'offrir nue au regard de l'assistant. Au visage de Galp se sont superposés les traits de Sohinn. Des siècles semblaient s'être écoulés depuis notre échange furtif sur le tarmac de DerEstap, et pourtant ses yeux noirs me contemplaient avec la même intensité.

« Ils ont fait exploser le vaisseau, ai-je poursuivi. Vous comprenez ?

— Je ne détecte aucun changement de gravité, aucune différence de taux d'oxygène. Désirez-vous poursuivre le programme ? »

Régi par les calculs et non les sentiments, Galp se révélait parfois décevant lui aussi. Il ne pourrait jamais me désirer, jamais me toucher, jamais me comprendre.

« Continuons », ai-je murmuré.

Les premières figures lumineuses sont apparues autour de moi.

« Nous allons reprendre, plus lentement pour rattraper les deux séances manquées. »

Le battement a retenti à une cadence moins soutenue. Galp a effectué les premiers mouvements avant de m'ordonner de l'imiter. Mon corps m'a paru lourd et raide les premiers instants, puis, mes muscles et mes tendons se réchauffant progressivement, j'ai retrouvé le plaisir de bondir, de ramper, de m'étourdir au rythme lancinant du métronome.

« Visite », a crié une voix de l'autre côté du paravent.

Je me suis recouverte en hâte du paral et me suis assise sur les mousses qui me servaient de matelas. Je venais de passer plus de deux heures dans la contemplation de la tapisserie céleste aux éclats fascinants. La reprise des exercices m'avait permis d'évacuer en partie ma colère et mon chagrin. Je dépensais une telle énergie que je finissais au bord de la syncope. Comme je ne pouvais pas prendre de douche ensuite – j'avais pu me rendre une seule fois au bloc sanitaire escortée par mes gardes du corps et me tenir un bref instant sous le mince filet d'eau tiède dégoulinant du plafond –, j'essuyais ma sueur à l'aide d'un tissu et me reposais sur ma couchette jusqu'à ce que ma fréquence cardiaque et mon souffle soient revenus à la normale.

« Je suis prête », ai-je dit d'une voix forte.

Le paravent s'est écarté. Un homme imposant s'est introduit dans mon espace. J'ai eu besoin de quelques secondes pour reconnaître le chef des pirates, vêtu d'une longue tunique blanche et ornée de broderies qui, tendue par son ventre, évoquait une voile gonflée par le vent. Deux vaisseliers l'accompagnaient, armés d'onduleurs à canon court, ainsi que le shariman, dont le nez demeurerait tordu et bleuâtre.

Le chef des pirates m'a fixée avec une insistance qui, malgré la protection du paral, m'a mise mal à l'aise.

« Je viens voir comment se porte notre investissement. » Des sons sifflants, traînants, parsemaient certains de ses mots. J'avais lu ou entendu dire que les gens qui passaient une grande partie de leur vie dans l'espace souffraient d'une forme d'asthme altérant les cordes vocales. Il a ri, ou plus exactement, il a émis une succession de hoquets rauques et prolongés en râles. Ses yeux sombres et renfoncés

se sont promenés quelques instants sur les cloisons et le plafond de mon refuge. « Est-ce que cet endroit est assez confortable pour toi ?

— Je peux dormir, manger en paix et admirer l'espace. Que demander de plus ? »

Le chef des pirates s'est approché de moi et a promené ses doigts boudinés à quelques centimètres de mon visage. J'ai perçu la tension soudaine du shariman.

« Je me demande ce qui se cache là-dessous. Ton fameux promis, il doit avoir une sacrée confiance dans le goût des hommes de ton peuple.

— Pourquoi avez-vous détruit le vaisseau de ligne et tué tous ces gens ? »

Je n'avais pas pu retenir ma question. L'énorme tête de mon geôlier s'est perchée tout près de la mienne. Son odeur et son haleine fétides ont transpercé le paral.

« Ils ne présentaient plus aucun intérêt. Seulement des emmerdements.

— Vous n'avez donc aucune considération pour la vie humaine ? »

Il s'est redressé, à mon grand soulagement. « La vie humaine se limite à une centaine d'années. Un misérable siècle où le seul choix que nous ayons est de vivre comme des esclaves ou des hommes libres. Pour nous, vaisseurs, seule importe la liberté.

— En quoi menaçaient-ils votre liberté ? »

Le chef des pirates a examiné la machine conique, puis l'a soulevée, comme pour vérifier son poids.

« C'est avec ça que tu comptes rester en forme ? » Il l'a reposée en secouant la tête. « Enfin, je suppose que ça t'occupe l'esprit. » Il est revenu vers moi et, de nouveau, m'a observée comme s'il voulait transpercer le voile du regard. « Il ne faut jamais laisser derrière soi un père qui veut venger sa fille ; un fils, ses parents ; une fille, ses frères. On ne peut pas abandonner des graines de haine dans son sillage, elles finiraient par germer, grandir et vous prendre dans leurs filets. L'univers n'est pas aussi vaste qu'on le croit. » Il s'est tourné vers le shariman. « Je croyais que les femmes de Salaham n'ouvraient pas la bouche devant les hommes. Celle-ci me semble avoir la langue bien pendue.

— Elle a été bouleversée par l'explosion du vaisseau de ligne, a plaidé le religieux. Au point d'en oublier son rang.

— Un rang évalué tout de même à vingt millions de conglomères », a gloussé le chef des pirates.

Il s'est dirigé vers le paravent nano, qui, de nouveau, s'est écarté pour lui livrer passage.

« Je vais voir si on peut lui trouver un logement plus confortable

avant le prochain saut.

— Pas la peine : je suis bien au milieu des miens, ai-je protesté.

— Les tiens te tiennent à l'écart de toute façon. Encore une fois, je tiens à protéger mon investissement. »

Les quatre hommes sont sortis l'un après l'autre, laissant derrière eux leur odeur entêtante. Je me suis replongée dans la contemplation de la tapisserie cosmique par le hublot. L'espace offrait un spectacle fabuleux et constamment renouvelé. Au sortir de chaque saut, d'autres lumières, d'autres figures, d'autres toiles apparaissaient, complexes, grandioses, harmonieuses, fascinantes. Les trépidations qui secouaient par instants le fuselage et le plancher ne m'inquiétaient pas.

Mon sort ne m'importait plus. J'évitais de songer à l'homme auquel j'étais promise. J'évitais de penser tout court. Le seul être que j'aurais aimé connaître avait pour nom Sohinn.

Chapitre treize

Aucun lien ne peut empêcher un être humain d'accomplir son destin. S'il ne consent à trancher ses liens, qu'ils soient familiaux, amoureux, sociaux ou amicaux, il se condamne à une existence sans joie, sans lumière, sans harmonie. Qu'est-il préférable ? La douleur vive et saine de la blessure, ou la souffrance sournoise et infectée du renoncement ?

Si tu entends l'appel du destin, prends ta meilleure lame et coupe tes attaches avec détermination. Toutes tes attaches. Ainsi, et seulement ainsi, tu pourras résonner avec l'Accord, tu ajouteras ta note unique et juste au grand chœur de la Création.

Le Grand Livre du Destin,

Peuple erwack,

Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos

Une réceptionniste m'ayant fourni les renseignements dont j'avais besoin, j'ai traversé le hall du *Shoogor Palace* et me suis dirigé vers l'un des salons annexes.

J'ai reconnu sans hésitation le propriétaire du *Spergus*, assis sur l'un des confortables fauteuils qui faisaient face à la baie vitrée convexe, un homme sans âge aux cheveux ondulés et gris vêtu d'un ensemble aux couleurs flamboyantes. L'entouraient deux femmes aux chevelures sculptées et un homme imposant en complet anthracite et au crâne rasé dont le regard sans cesse en mouvement trahissait sa fonction de garde du corps.

Ce dernier a bondi de son siège comme un diable hors de sa boîte lorsque je me suis dirigé d'un pas décidé vers les fauteuils.

« C'est un salon privé, vous n'avez rien à foutre ici. »

J'ai écarté les bras en signe d'apaisement. « Je souhaite seulement m'entretenir avec le propriétaire du *Spergus*, ai-je déclaré d'une voix forte.

— Faut prendre rendez-vous.

— Pas le temps. Le *Spergus* doit repartir demain matin, et il y aura un empêchement. »

Le front de l'homme au complet anthracite s'est plissé, son regard s'est fait plus incisif, comme s'il tentait de pénétrer dans mes pensées.

« Un empêchement, dites-vous, monsieur ? »

La question avait fusé du fauteuil placé en face de la baie vitrée ; le timbre aurait pu appartenir à un homme aussi bien qu'à une femme.

« Laisse-le passer, Caldrij. »

D'un geste de la main, le propriétaire du *Spergus* m'a invité à m'avancer au milieu du salon.

« Je suis Kol Jarey. » Sa voix flûtée se perchait la plupart du temps dans les aigus et plongeait par instants dans les graves, une modulation qui n'était pas un défaut, mais un effet de mode et le fruit d'un long entraînement. « De quel empêchement parlez-vous ? »

Je me suis éclairci la gorge. Mon avenir se jouait en cet instant et je ne disposais que d'une poignée de minutes. À nouveau, je me suis demandé si je n'étais pas manipulé par mon esprit, si la femme entrevue dans ma vision avait une existence réelle, si je n'avais pas inoculé une saloperie à un autre être humain pour un simple mirage.

« L'un de vos pilotes a été infesté par la chongue la nuit dernière.

— La chongue ?

— Une maladie. Elle lui paralysera les centres nerveux pendant trois ou quatre mois conglomérés. »

Kol Jarey s'est agité dans son fauteuil. De ses vêtements s'est élevé un froissement musical. Les deux femmes m'ont fixé avec une attention presque hypnotique. Des courants chauds et subtils m'ont parcouru le cerveau. Des fousseuses, sans doute, des assistantes chargées de sonder l'esprit des interlocuteurs du propriétaire du *Spergus*.

« Comment le savez-vous ? Pourquoi n'avons-nous pas été prévenus ?

— Je me trouvais dans le même établissement que lui cette nuit, le *Pétales de Soie*. Il a été pris d'un accès de fièvre caractéristique de la chongue. Il a probablement été piqué par un insecte responsable de la maladie.

— Je suppose que le *Pétales de Soie* est une maison close. »

J'ai acquiescé d'un mouvement de tête. La chaleur augmentait peu à peu à l'intérieur de mon crâne. Un étau me comprimait les tempes. Je me suis demandé jusqu'où pouvait aller l'investigation mentale de ces femmes. Un sourire indéfinissable flottait sur les lèvres de l'une d'elles.

« Connaissez-vous le nom du pilote infecté ?

— Je peux seulement vous le décrire : grand, plus de deux mètres, peau très pâle, cheveux blond cendré, yeux...

— Iphor, a coupé Kol Jarey. C'est le genre d'homme incapable de résister à l'appel de sa queue. »

Il ne cherchait pas à dissimuler sa contrariété, se traduisant chez lui par une crispation des mâchoires et un pincement des lèvres.

« Nous l'avons fait conduire à l'hôpital public de DerEstep, ai-je ajouté. Le diagnostic des urgentistes a confirmé la maladie.

— Comment savez-vous qu'il était pilote du *Spergus* ?

— Nous avons échangé quelques mots avant sa première crise. Je suis moi-même pilote. »

L'une des femmes s'est penchée vers son voisin pour lui glisser quelques mots à l'oreille. Kol Jarey est demeuré un instant silencieux, les yeux mi-clos, perdu dans ses pensées. Je me suis demandé si la fousseuse n'avait pas lu dans mon esprit que j'avais moi-même inoculé la chongue au pilote. Le dénommé Iphor appartenant à l'espèce des hommes méfiants, j'avais dû feindre de partager sa frénésie sexuelle pour gagner sa confiance. Puis, tandis qu'il s'oubliait dans les bras de sa quatrième femme de la soirée, j'étais parvenu à lui implanter la boucle ADN dans la cuisse et avais tranquillement attendu que la chongue produise ses premiers effets.

« Pour quelle compagnie ? a repris Kol Jarey.

— Je travaille pour l'astroport, je suis dragonneur.

— Vous vous limitez aux transatmosphériques ou vous maniez tous types de vaisseaux ?

— D'après votre pilote, vous êtes venus à bord d'un AWR 12. Je sais piloter ce genre d'appareil. »

L'autre femme a chuchoté à son tour à l'oreille de Kol Jarey, qui a opiné à plusieurs reprises d'un air entendu.

« Êtes-vous satisfait de votre travail de dragonneur, monsieur ? »

Je me suis efforcé de contrôler ma respiration. « Je rêve de grands espaces, comme tout pilote digne de ce nom.

— Nous devons nous envoler demain pour la Triade, et je serais fâché de reporter notre départ. Un poste de pilote vous intéresserait-il ? »

J'ai feint de réfléchir quelques instants, les yeux rivés sur la baie vitrée donnant sur un jardin à la géométrie complexe. « Je n'ai pas encore signé le nouveau contrat avec la direction de l'astroport, je suis libre.

— Je vous propose le poste de pilote en second du *Spergus* si, bien entendu, vous n'êtes pas un imposteur. Il vaudrait mieux pour vous que vous n'en soyez pas un, d'ailleurs. Comme nous n'avons aucune confiance dans les diplômes délivrés par la Guilde professionnelle, nous disposons de nos propres tests, nettement plus fiables. Je vous propose de revenir cet après-midi à 15 heures.

— Je viendrai.

— Présentez-vous à la suite 232. Vous n'avez aucune attache ici ?

— Aucune.

— Vous êtes originaire de quel monde ?

— Tehor, système d'Erden du Pzaos. »

Kol Jarey a réfléchi un instant avant de murmurer : « Un Erwack.

— Vous connaissez les Erwacks ?

— C'est mon rôle que de connaître l'ensemble des peuples du Conglomer. »

Il m'a congédié d'un geste de la main. Lorsque je suis sorti du salon privé, soulagé d'échapper à la pression des regards de deux femmes, les courants chauds se sont estompés à l'intérieur de mon crâne. J'ai espéré que mes facultés de précogne m'avaient en partie protégé de leur investigation mentale.

Je patientais dans l'une des pièces de la luxueuse suite. La série de tests m'avait dérouté : ils ne correspondaient en rien à ceux que j'avais effectués lors de ma formation. Ils en appelaient davantage aux réflexes, à l'instinct, à la vitesse de décision, qu'à l'équilibre psychologique et à l'esprit logique habituels requis pour le pilotage. Les figures géométriques et colorées se succédant à un rythme soutenu sur l'écran alvéolaire ne laissaient que peu de place à la réflexion. Seul dans la pièce, j'avais fini par renoncer à toute forme de compréhension pour répondre de façon purement intuitive, quasi mécanique.

Je n'avais pas été reçu par Kol Jarey à mon arrivée, mais par le premier pilote du *Spergus*, un homme d'une soixantaine d'années appelé Mani Rava.

« Je reviens de l'hôpital, m'avait confié ce dernier. Ce pauvre Iphor ne peut même plus remuer le petit doigt. On le nourrit par sonde.

— Il s'en sortira. La chongue n'est pas mortelle.

— Espérons-le pour lui. »

Je me suis morfondu encore une bonne heure avant que la porte s'ouvre et que Mani Rava entre dans la chambre avec un large sourire.

« Vos tests sont bons. Voire excellents. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle pour vous.

— Que voulez-vous dire ? »

Mani Rava s'est assis à côté de moi et a vérifié que nous étions bien seuls avant de répondre, à voix basse : « Travailler pour Kol Jarey n'est pas toujours une partie de plaisir. C'est un patron exigeant, lunatique, paranoïaque par moments. Mais le salaire est confortable.

— Les femmes qui l'accompagnent...

— Des Chaouches, a coupé Mani Rava. Des télépathes. Aussi belles que redoutables. Méfiez-vous d'elles. Il s'en sert comme d'espionnes. Vous avez tout à craindre d'elles si vous avez des choses à cacher. Avez-vous des affaires à régler avant le départ ?

— Rien d'autre que donner mon congé à l'agence qui me loue l'appartement, récupérer une poignée d'affaires et saluer un vieil ami. »

J'ai tenté de repenser à la femme du peuple salahamite assise au bord du bassin et essuyé une brève attaque de panique en m'apercevant que je ne me souvenais plus de ses traits, comme si elle n'avait été qu'un rêve.

Une illusion.

« Retrouvez-moi à l'astroport à 20 heures, a proposé Mani Rava. Ça vous laisse trois bonnes heures pour vous préparer. »

« T'étais passé où ? » La Perche ne cherchait pas à dissimuler sa mauvaise humeur. « Ils sont furieux là-haut : ils m'ont refile le groupe dont tu devais t'occuper. T'as intérêt à avoir une bonne excuse. »

J'avais abordé le canonnier juste avant qu'il n'entre dans son bar préféré. Shoogor se couchait dans un éclaboussement de pourpre et de mauve. La pénombre envahissait la ruelle déjà bondée où s'allumaient les premières enseignes.

« Je pars. »

La main sur la poignée de la porte du bar, La Perche m'a fixé d'un air incrédule. « Comment ça, tu pars ?

— Je quitte DerEstep demain matin à bord d'un vaisseau privé à destination de la Triade. »

Pâle tout à coup, le canonnier a lâché la poignée. « Qu'est-ce que tu racontes ? Tu me fais marcher, hein ?

— On m'a recruté comme second pilote. »

La Perche a secoué la tête comme pour se débarrasser d'un mauvais rêve avant de planter son regard dans le mien. « Putain, mec, j'aime pas ton humour ! »

Nous sommes demeurés un long moment silencieux.

« Je savais bien que ton histoire d'hier soir était foireuse, que tu ne cherchais pas ces mecs pour causer mécanique, a repris La Perche. Nom de Dieu, me dis pas que... tu voles sur les traces de cette Salahamite ?

— Sans doute que je te parais dingue, mais je dois accomplir mon destin.

— C'est vrai : t'es un Erwack, t'as des putains de visions, des précognitions, et tu crois à toutes ces conneries comme le destin. Juste au moment où tu allais pouvoir te la couler douce et mettre un peu de fric de côté pour repartir chez toi. »

Un voile de tristesse assombrissait le visage en lame de couteau de mon équipier.

« Si je ne pars pas, je n'aurai pas entendu l'appel, tu comprends, je ne vibrerai pas avec l'Accord. » J'avais mis toute ma force de persuasion dans ma voix. « Je n'emporterai qu'un seul regret : ton amitié.

— Et la direction ? Tu comptes la prévenir quand ?

— J'ai rendu mon appartement, récupéré mes affaires, mais je n'ai pas eu le temps d'avertir Jozyber ou un autre membre du conseil. Tu pourras t'en charger ? »

La Perche a hoché la tête d'un air mélancolique. « Je suis pas près de retrouver un pilote et un ami comme toi, mais je suppose que rien ne te fera revenir sur ta décision. Moi qui pensais glisser enfin sur la bonne pente. » Un rire aux éclats désespérés s'est envolé de sa gorge. « J'ai passé une nuit inoubliable avec la Lorida. Cette femme sait faire des choses qui ne sont décrites dans aucun manuel ! »

Il a hésité un moment avant de refermer ses longs bras autour de mes épaules et de m'étreindre. « Que les étoiles te soient propices, mon ami. Ça a été un sacré privilège de te connaître et de partager ces années avec toi. »

J'ai cru discerner un éclat inhabituel au coin de l'œil de La Perche. Il s'est brusquement détourné et engouffré dans le bar sans se retourner.

Mani Rava m'a tendu une carte synthane. « Votre passe. Il est encodé sur votre génome. Le programme de tests a analysé votre ADN. Avec ça, vous pourrez entrer dans n'importe quel astroport du Conglomer et en ressortir en évitant la plupart des formalités administratives. »

Nous nous étions retrouvés aux abords de l'entrée principale au milieu d'une foule de passagers débarqués la veille des navettes effectuant la liaison avec le vaisseau long-courrier resté en orbite.

« Autant vous familiariser avec le *Spergus* pendant qu'il est vide. Les passagers et les membres du personnel n'embarqueront que demain matin. Le programme a également transmis vos mensurations au tailleur de bord. Votre uniforme et vos chaussures vous attendent. »

Nous nous sommes rendus à l'un des sas d'embarquement latéraux gardé par deux vigiles en combinaison noire.

« Vous allez où ? » a aboyé l'un d'entre eux, la main sur la crosse de l'arme enfoncée dans son étui ouvert.

Mani Rava lui a montré sa carte synthane. « Nous sommes les pilotes du *Spergus*. Nous partons demain matin et devons procéder aux derniers contrôles. »

Le vigile a glissé la carte dans un lecteur, attendu que les informations s'affichent sur l'écran, l'a retirée et rendue à Mani Rava avant de me demander de lui remettre la mienne. La tristesse de La Perche avait déteint sur moi. Mes certitudes s'étaient envolées comme une nuée d'oiseaux effrayés par une détonation. J'avais la sensation de plus en plus dérangeante de m'engager sur un chemin

sans issue, d'être une note dissonante dans l'Accord. L'homme qui occupait sa juste place n'avait sans doute pas besoin d'en empoisonner un autre pour accomplir son destin, de tricher, de tromper, de recourir à la fourberie et à la violence. Au moment où le vigile me rendait ma carte et s'effaçait pour me laisser passer, mon com a vibré dans ma poche.

Le visage de Malda.

Une fois la porte franchie, je me suis éloigné de quelques mètres de Mani Rava.

« Je vous souhaite bon voyage, monsieur le dragonneur.

— Comment avez-vous su que...

— Tout se sait à DerEstep.

— Et moi, je vous souhaite de trouver le bonheur que vous recherchez.

— Ils sonnent creux, vos mots. Je dois me rendre à l'évidence : je ne suis pas douée pour le bonheur.

— Vous ne cherchez probablement pas au bon endroit. »

Elle a souri, et sa beauté, son désespoir, m'ont bouleversé.

« Et vous ? Êtes-vous certain de chercher au bon endroit ?

— Je n'ai aucune certitude.

— Si vous la retrouvez, pensez un peu à moi. Peut-être que votre joie sera contagieuse. Adieu, monsieur le dragonneur. »

Elle a coupé la communication sans me laisser le temps de répondre.

« Vous n'avez vraiment aucune attache à DerEstep ? »

Le rugissement d'un véhicule de ravitaillement traversant à toute allure le tarmac avait contraint Mani Rava à hurler. J'ai contemplé les baies vitrées des tours de l'astroport, le grand hangar au toit arrondi et blanc où stationnaient les transatms, le ciel parsemé d'étoiles encore pâles.

J'ai secoué lentement la tête, au bord des larmes.

Non, je n'avais aucune attache à DerEstep, je n'étais qu'un exilé, un errant, je n'étais en cet instant de nulle part.

Chapitre quatorze

Sahourah le Splendide engendra Esmâk qui engendra Phalouas qui engendra Eldidrah.

Eldidrah jouissait d'une telle beauté, d'une telle prestance, que les autres créatures en prîrent ombrage et projetèrent de le tuer. Mais Sahourah le Merveilleux, ressentant un amour infini pour son fils, conçut une arme avec laquelle il pourrait se défendre : il arracha une griffe à l'un des puissants démons qui règnent sur le Koltek, en fit une lame aux courbes redoutables, puis il préleva un os sur la jambe de l'un des Titans qui portait les mondes sur leurs épaules. Il assembla la griffe et l'os pour fabriquer un poignard qu'il nomma shihiss et offrit à son fils bien-aimé afin qu'il puisse combattre ses ennemis. Eldidrah leur trancha la gorge l'un après l'autre, et ils expirèrent, même ceux qui étaient des dieux, car le shihiss portait en lui la colère et la toute-puissance de Sahourah le Glorieux. Eldidrah put alors vivre en paix et engendrer de nombreux fils avec la belle Alsatane, la fille septième du roi de Baljor. Il advint que les hommes furent menacés d'extermination par les légions surgies des enfers. Comme Alsatane appartenait elle-même au peuple des hommes, Eldidrah intervint auprès de Sahourah l'Incomparable afin qu'il leur vienne en aide. Sahourah le Gigantesque, les prenant alors en pitié, ordonna à son fils bien-aimé de descendre parmi les hommes et de leur remettre le shihiss avec lequel ils repousseraient les légions infernales.

Eldidrah, accomplissant la volonté de son Père, descendit parmi les hommes, vit qu'ils étaient effrayés et leur remit le shihiss sacré avec lequel ils vainquirent leurs ennemis.

*Stances à Eldidrah, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

La cabine spacieuse située dans la partie supérieure du *Crain* disposait d'un salon, d'une chambre et d'une salle de bains. Le chef des pirates m'avait expliqué que le vaisseau tirait son nom d'un charognard de son monde natal, un oiseau au bec dentelé qui attaquait avec une férocité implacable les éléments faibles des troupes, les petits, les anciens, les malades, les femelles en gestation.

Mes gardes du corps et moi avions dû emprunter un ascenseur, puis une succession d'escaliers tournants pour gagner le niveau deux. Contrairement à ce que pouvait laisser supposer sa négligence apparente, l'équipage vaisseleur était régi par une hiérarchie structurée et un code disciplinaire strict. En haut de la pyramide se tenait le capitaine ou caïd ; cinq lieutenants formaient le rang suivant

avec, sous leurs ordres, une vingtaine de quartiers-mâîtres ou aboyeurs qui commandaient chacun une phalange d'une quinzaine d'unités. À tous ceux-là s'ajoutaient les quatre ou cinq cents techniciens, mécaniciens, blanchisseurs, cuisiniers et serviteurs, le plus souvent des captifs traités en esclaves.

On m'avait installée dans une cabine ayant appartenu à un lieutenant tué lors de l'abordage du vaisseau de ligne. Mes gardes du corps et le shariman occupaient un local technique du même niveau transformé en carrée. Mon nouveau logement disposait par bonheur de deux hublots nettement plus larges que celui de mon recoin de la soute. Au sortir du dernier saut, j'avais découvert un spectacle inouï, envoûtant, une mosaïque de lumières éclatantes reliées les unes aux autres par des filaments et des nuages scintillants.

On a frappé à la porte.

« Repas. »

Je me suis rendu compte que je ne m'étais pas rhabillée depuis ma dernière séance, aussi ai-je enfilé mon paral directement sur mon corps nu.

« Entrez. »

Après avoir débloqué le verrou, j'ai été surprise de voir le shariman s'introduire dans la cabine un plateau à la main ; c'était d'habitude l'un de mes trois jeunes gardes du corps qui m'apportaient mon repas.

Le religieux a posé délicatement le plateau sur la table scellée au plancher. Le fumet montant de l'assiette métallique m'a rappelé que je mourais de faim. L'ordinaire s'était considérablement amélioré depuis que j'étais montée au niveau deux.

Le shariman s'est assis sur l'une des deux chaises et a tiqué en apercevant, par la porte entrebâillée de la chambre, mes vêtements étalés sur la couchette – aussi confortable qu'un vrai lit.

« Comment te sens-tu dans ton nouveau logement ?

— Je ne désirais aucun traitement de faveur. »

Il a soufflé bruyamment par le nez, qui resterait sans doute cabossé jusqu'à la fin de ses jours. « Tes désirs ne comptent pas, Eloya. Veille seulement à préserver le meilleur de toi-même. Nous nous occupons du reste.

— Autant demander à une prisonnière d'aimer sa prison.

— Tu n'es pas en prison. » Le ton du shariman avait recouvré sa sécheresse ordinaire. « Tu es privilégiée entre toutes, Eloya. Sahourah t'a choisie pour Son grand œuvre.

— Quel grand œuvre ?

— Ne cherche pas à savoir. La connaissance détruit l'innocence.

— Ne pouvez-vous m'en dire davantage sur mon promis ?

— Il te sera révélé à l'endroit et au moment propices. »

J'ai contenu une brusque envie de pleurer. « Je ne suis plus une enfant. »

Le shariman a levé les yeux sur le plafond de la cabine avant de se pencher vers moi.

« Nous restons à jamais des enfants dans la main de Sahourah. » Sa voix est devenue un souffle. « Je voulais t'avertir que nous sommes en train d'organiser la mutinerie.

— Par quel prodige ? Vous ne disposez que d'une poignée d'hommes et de quatre misérables shihiss.

— Tu oublies le courage et la puissance accordés par la foi. Il nous reste entre trois et quatre mois pour prendre le contrôle de ce vaisseau. La patience est notre meilleure alliée.

— Pourquoi m'en informez-vous, vous qui me tenez à l'écart de tout ? »

Le shariman a posé ses longues et fines mains sur la table et a croisé les doigts.

« Parce que tu es notre clé de voûte, Eloya. Nous irons au bout de nous-mêmes, au bout de nos forces pour que tu accomplisses ton destin. Tu nous aideras à sortir de la captivité en prenant soin de toi, en effectuant tes exercices, en te nourrissant, en te reposant, en te préparant de ton mieux à la grande rencontre. Quoi que tu entendes, quoi qu'il se passe, reste enfermée dans ta cabine et n'ouvre à personne dont tu ne reconnais pas la voix. » Il s'est levé et a déplié sa tunique noire avant d'effleurer sa barbe d'un geste machinal. « Est-ce bien compris ? »

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'acquiescer d'un hochement de tête.

« Bon appétit. »

Je n'ai pas attendu qu'il soit sorti pour me jeter sur mon assiette et dévorer le ragoût parfumé qu'elle contenait.

Je me suis sanglée sur ma couchette une dizaine de minutes avant que le *Craïn* n'effectue son saut. L'annonce avait retenti presque à la fin de la séance, et le corps musculeux de Galp, l'assistant, s'était aussitôt estompé, comme s'il avait également entendu l'alerte. J'avais eu tout juste le temps de passer une tunique légère sur ma peau ruisselante avant de presser le bouton d'ajustage automatique des lanières qui me maintiendraient rivée à la couchette jusqu'à ce que le vaisseau émerge à ses nouvelles coordonnées. La transpiration collait mes cheveux à mon front, à mes joues, à mon cou.

La vie avait repris son cours après la visite du shariman, rythmée par les exercices, les repas et les contemplations. Prêtant régulièrement attention à la rumeur du vaisseau, bourdonnements

sourds, sifflements des moteurs, éclats de rires et de voix dans les coursives, je n'avais perçu aucun bruit annonciateur de la mutinerie annoncée par le religieux. Je doutais fort qu'une trentaine de Salahamanites en âge de se battre suffisent à neutraliser quelque trois cent cinquante vaisseleurs féroces armés jusqu'aux dents.

Une vibration prolongée de forte amplitude a secoué la structure du vaisseau, qui, à chaque saut, semblait sur le point de se disloquer. Une pointe d'inquiétude m'a griffé le ventre et la gorge.

Un brouhaha a attiré mon attention. On courait dans le couloir, des ahanements et des cris étouffés ont retenti.

Le *Crain* a effectué son saut. Plaquée contre le matelas, j'ai ressenti la fantastique accélération qui le propulserait en quelques secondes plusieurs dizaines d'années-lumière plus loin. J'ai gardé les yeux rivés sur le hublot de la chambre. Un éclat aveuglant a supplanté le scintillement des astres, presque aussitôt absorbé par une obscurité profonde, absolue. Le vaisseau flottait en cet instant entre deux réalités, dans l'envers du décor.

Le Non-Espace-Temps.

Je me demandais à chaque saut ce qu'il adviendrait de nous si l'appareil ne parvenait pas à regagner son espace-temps d'origine. Serions-nous condamnés à errer dans le NET jusqu'à la fin des âges, comme les âmes maudites des légendes salahamanites ?

Un crissement a ébréché le silence alors que je commençais tout juste à me détendre. Des bruits de pas ont retenti, entrecoupés de respirations sifflantes, de grognements. La porte a tremblé à plusieurs reprises. Ma respiration s'est suspendue. Craignant que ceux qui s'agitaient dans la coursive ne s'engouffrent dans ma cabine et ne me surprennent sans mon paral, j'ai détaché avec fébrilité les sangles et tenté de récupérer le voile resté dans l'autre pièce.

Le plancher vibrait et dansait sous mes pieds. Une secousse brutale m'a plaquée contre la cloison. Le souffle coupé, je suis parvenue à retrouver mon équilibre et à gagner le salon, déplaçant sans cesse mon centre de gravité pour compenser la gêne incessante. Sans mes exercices quotidiens, je n'aurais probablement pas réussi à parcourir plus de deux mètres sur ce sol instable. Le paral avait glissé du dossier de la chaise où je l'avais posé et s'était tire-bouchonné dans un coin. J'ai dû, pour le récupérer, traverser toute la pièce avec la sensation de marcher sur des flots en furie.

Un cri strident a transpercé le métal de la cloison. J'ai enfilé le voile à la hâte et entrepris de regagner ma chambre.

La porte a claqué avec fracas contre la cloison. Trois vaisseleurs se sont rués dans la cabine, brandissant des onduleurs à canon court. Leurs yeux injectés de sang et leur allure titubante montraient qu'ils

étaient sous l'emprise de l'alcool ou d'une boucle synthane hallucinatoire. Ils ne portaient rien d'autre que des pantalons bouffants resserrés aux chevilles déchirés et tachés. Des rigoles de sueurs et de sang sillonnaient leurs torses mats et glabres. Une longue natte battait les hanches de l'un d'eux tandis que les chevelures des deux autres se réduisaient à quelques touffes brunes disséminées sur leurs crânes lisses.

Ils se sont approchés de moi d'une allure assurée, visiblement habitués à affronter les remous provoqués par les sauts. Tout en m'appliquant à conserver mon équilibre, j'ai ajusté mon paral de manière à dissimuler mes pieds et mes mains.

« Pas la peine, a lancé l'homme à la natte. On vient justement voir ce qui se cache sous ce voile.

— On a parié notre prochaine solde, a marmonné un autre.

— J'espère que tu es une jolie blonde, est intervenu le troisième. J'ai tout misé là-dessus. »

Ils ont échangé quelques mots dans leur langue à la fois sifflante et gutturale.

« Je lui ai dit qu'il y avait vraiment peu de chances, étant donné que tous ceux de ton peuple sont des noirsauds, a traduit l'homme à la natte. Mais, s'il gagne, il touchera un bon à six contre un. Rousse, ça irait cherche dans les quinze contre un. Moi, j'ai parié que tu étais brune. Mais faudra qu'on vérifie que tu triches pas, que t'es pas teinte. »

Il s'est avancé vers moi et a tendu le bras ; je me suis reculée d'un pas.

« Soit tu retires toi-même ton voile et tout ce que tu portes en dessous, soit c'est nous qui nous en chargeons. »

Un étau m'a comprimé la poitrine. J'ai supposé que les trois vaisseleurs s'étaient déjà chargés de mes gardes du corps, qu'il ne me servirait à rien d'appeler au secours.

« Je ne suis pas sûre que votre capitaine, lorsqu'il l'apprendra, appréciera votre initiative, ai-je bredouillé.

— Si le caïd en avait vraiment quelque chose à foutre, il n'aurait pas désigné ces crétins pour ta protection. Et maintenant, montre-toi, ma belle. »

L'un des deux intrus aux cheveux épars a lancé un coup d'œil nerveux par la porte restée ouverte avant de lever son arme. Je n'ai pas bougé, baignée subitement d'un grand calme. Mon regard a embrassé les trois hommes, leurs ondulateurs, la table et les chaises vissées au métal, la machine blanche et conique, le plafond et le plancher instables, les cloisons fuyantes.

Je me suis aperçue que mes agresseurs respiraient à petits coups

saccadés.

Une respiration de peur.

L'homme à la natte a posé le canon de son onduleur sur mon front et, de l'autre main, a empoigné le paral. Je me suis déplacée sur le côté avec une telle soudaineté que, surpris, il a relâché le tissu.

« Qu'est-ce que tu fous, Bärcht ? a grogné l'un des acolytes.

— Cette petite salope va le regretter. »

Il s'est rué sur moi comme un animal furieux. Je l'ai évité d'un mouvement tournant au moment où il refermait les bras sur moi. Mon esprit n'intervenait pas dans les réactions de mon corps. L'énorme secousse qui s'est produite au même moment nous a déséquilibrés. Je suis parvenue à me rétablir tandis que les trois vaisseleurs roulaient sur le plancher. Je me suis aussitôt réfugiée dans ma chambre dont j'ai refermé la porte et tiré le verrou. Je les ai entendus se relever, jurer, frapper le panneau à coups de pied et de crosse jusqu'à ce que les attaches du verrou s'arrachent de leurs supports.

L'homme à la natte s'est introduit le premier dans la petite pièce, les lèvres déformées et blanchies par un rictus. J'ai cru un instant qu'il allait presser la détente de son arme, mais il s'est contenté de me maintenir en joue.

« Tu essaies une autre fois de t'échapper, et je te troue le bide, compris ? Maintenant, tu te déshabilles bien gentiment. »

J'ai chassé d'une brève expiration les brumes de peur qui se déployaient en moi. Ils voulaient seulement me contempler, pas me tuer ni me violer. Les deux autres se sont à leur tour glissés dans la chambre, ruisselants, fébriles.

« Faut qu'on se magne, Bärcht, le saut va bientôt s'achever. »

L'homme à la natte a craché quelques mots avant de se jeter sur moi. Chacun de ses gestes semblait s'effectuer au ralenti. J'ai esquivé avec une facilité dérisoire son attaque en sautant sur le lit. Les pieds plantés dans le matelas, j'ai attendu sa prochaine offensive tout en surveillant les deux autres du coin de l'œil. Les sons, les mouvements me parvenaient en décalé, comme si le temps s'étirait, comme si les lois physiques se modifiaient.

Une clarté éblouissante a supplanté les lumières ternes des appliques. Le *Craïn* a émergé de son saut dans une série de convulsions de forte amplitude. Surprise, j'ai roulé sur le matelas et suis tombée dans l'espace entre le lit et la cloison. J'ai voulu me relever.

Un pied s'est posé sur ma poitrine et m'en a empêchée.

Le ventre luisant de l'homme à la natte palpitait au-dessus de moi.

Chapitre quinze

*Nous n'avons plus de terre, on nous l'a volée,
Nous n'avons plus de ville, on les a détruites,
Nous n'avons plus de peuple, on l'a dispersé,
Nous n'avons plus de joie, on nous l'a retirée,
Nous n'avons plus de lumière, on nous l'a voilée,
Nous n'avons plus de désirs, on nous les a confisqués,
Nous n'avons plus que notre âme emplie de désolation,
Nous n'avons plus que nos yeux noirs pour pleurer,
Nous n'avons plus que l'espoir.*

Chant chaouche,
Conservatoire des traditions populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer

D'après les calculateurs synthane, il faudrait entre trois et quatre mois au *Spergus* pour atteindre Bet, l'une des trois planètes de la Triade. Il atterrirait donc avant le vaisseau de ligne qui transportait les Salahamites, et, même si ce dernier se posait sur l'un des deux autres mondes triadins, j'aurais largement le temps de gagner Alph ou Gam par navette intrasystème et d'attendre son arrivée.

Je disposais d'une centaine de jours pour en apprendre un peu plus sur le peuple salahamite et ses mythologies. Le *Spergus* était, selon Mani Rava, équipé d'une infothèque presque aussi fournie que celle de LaMar, la capitale du Conglomer.

« Avant chaque voyage, Kol Jarey s'arrange pour recenser et télécharger toutes les nouveautés en matière de science, d'histoire et d'art. Nous sommes dans un temple spatial du savoir.

— C'est de là que vient sa connaissance des populations humaines du Conglomer ? Il a l'air de bien connaître mon peuple.

— En partie. Il voyage aussi beaucoup. Un érudit. Un boulimique. Sa mémoire est prodigieuse, aussi étendue et fiable qu'un réseau synthane. Bon nombre d'hommes politiques le consultent avant de prendre une décision. Il exerce une grande influence à LaMar. » Mani Rava a jeté un coup d'œil sur l'écran vertical et transparent suspendu à hauteur de sa tête. « Le calculateur indique que nous sommes prêts pour le deuxième saut et nous invite à valider. » Il a passé la paume de sa main au-dessus d'un voyant lumineux. La voix synthétique a aussitôt retenti dans le poste de pilotage et dans les autres

compartiments du vaisseau.

« Prochain saut dans quinze minutes. Prochain saut dans quinze minutes. Tous les passagers sont priés de regagner leur cabine et de boucler leur harnais de sécurité. Tous les passagers sont priés de regagner leur cabine et de boucler leurs harnais de sécurité. »

Les grésillements des robots à l'œuvre dans la salle des machines, où la température de 2 000 °C interdisait toute présence humaine, dominaient à présent le bourdonnement feutré des moteurs.

J'ai contemplé l'espace par la grande baie du poste de pilotage. La galaxie semblait figée, prisonnière d'une invisible toile, une impression trompeuse due aux immensités qui séparaient les amas d'étoiles. La perspective changerait au sortir du saut, puis resterait quasiment immuable jusqu'au bond suivant, le temps pour les moteurs de reconstituer les formidables quantités d'énergie nécessaires à la rupture spatio-temporelle.

Le pilotage du *Spergus* se révélait nettement moins grisant que celui des transatms de DerEstap. L'assistance artificielle gérât les moindres paramètres et réduisait pratiquement à néant les initiatives des pilotes, dont le rôle consistait principalement à palier un éventuel dysfonctionnement des calculateurs. Les pannes générales, rarissimes sur les transports long-courriers, résultaient le plus souvent de tempêtes magnétiques perturbant les processeurs et les circuits quantiques. Les nano-robots intervenaient alors pour les réinitialiser, une tâche qui leur prenait entre une poignée de secondes et plusieurs heures. Les vaisseaux qui n'émergeaient pas de leur saut demeuraient prisonniers du NET jusqu'à la fin des temps.

« Une fatalité, avait confirmé Mani Rava. L'incertitude quantique. La technologie ne garantit rien à cent pour cent. On ne retrouve jamais aucune trace de ceux qui sombrent dans le Non-Espace-Temps. »

Les lumières des étoiles se sont tout à coup éteintes de l'autre côté de la baie vitrée.

« Saut prévu dans cinq minutes. Tous les passagers sont priés de boucler leurs harnais de sécurité. »

Mani Rava s'est dirigé vers les couchettes soudées à la cloison. Je lui ai emboîté le pas. Le matériau nano sur lequel nous nous sommes allongés a épousé les formes de nos corps. Les harnais de sécurité se sont déployés autour de nous, les lanières souples et rembourrées se sont ajustées à nos poitrines, nos bassins et nos jambes.

J'ai gardé les yeux rivés sur la baie vitrée, guettant avec impatience la réapparition des étoiles ; leur éclat chasserait l'angoisse diffuse qui s'emparait de moi. Lors du premier saut, j'avais eu la sensation d'être morcelé et projeté dans plusieurs endroits à la fois et je m'étais

demandé avec inquiétude si je parviendrais à recouvrer mon intégrité physique et mentale. Les précognes étaient sans doute plus sensibles que les autres aux fluctuations quantiques. De multiples scènes s'étaient imposées à moi sans que je puisse les relier les unes aux autres, comme si je percevais des fragments d'existences provenant de différents endroits de la galaxie, de différentes époques. J'avais vécu une expérience similaire lors de mon voyage entre Tehor et DerEstep, mais pas avec la même intensité.

Mes pensées m'ont échappé, ont perdu toute cohérence, des images m'ont traversé, disparates, fuyantes, comme surgies d'une gigantesque base de données. Les scènes, les êtres, les paysages qui me parvenaient ne provenaient pas de ma mémoire. Des silhouettes humaines évoluaient dans une atmosphère gazeuse et verdâtre en apparence impropre à la vie... Des milliers de grands animaux aux robes rayées traversaient une plaine ondulante aux reflets mauves... Des filaments lumineux se dispersaient dans l'espace avec une lenteur fascinante... Des hommes empalés sur des pieux de bois agonisaient au centre d'une place pavée devant une foule figée et muette... Des créatures étranges s'agitaient sur une grève de sable noir humide... Une femme et trois enfants détrempés peinaient à conserver leur équilibre sur un radeau ballotté par des courants tumultueux... Un homme dont la longue natte battait le dos nu empêchait un corps entièrement recouvert d'un voile noir de se relever en le bloquant avec son pied...

Une certitude m'a suffoqué : la forme humaine sous le voile noir était la femme salahamite que j'avais entrevue sur DerEstep. Son agresseur braquait sur elle une arme ondulatoire au canon court. Le déferlement incessant de nouvelles visions les a submergés, estompés. Le cœur battant, j'ai eu beau me concentrer sur le torse luisant et le pied de l'homme, sur les plis mouvants de l'étoffe noire, je ne suis pas parvenu à retenir la scène, qui n'était déjà plus qu'un souvenir fuyant. Je me suis demandé si je n'avais pas été le jouet de mon imagination, puis j'ai pris conscience de la tension douloureuse de mes muscles, je me suis efforcé de respirer avec lenteur et me suis laissé porter par les images et les sensations. Jusqu'à la fin du saut, j'ai été projeté dans une multitude de dimensions, de paysages, comme si ma conscience s'éparpillait, comme si mes cellules franchissaient les immensités spatiales pour se frotter à d'autres existences.

Le tourbillon s'est interrompu lorsque le vaisseau a émergé dans son espace-temps et que les étoiles ont de nouveau brillé à travers la baie vitrée. J'ai repris conscience des limites de mon corps, de la gravité artificielle, des contours de la cabine de pilotage, des lumières clignotantes du tableau de bord. Mes visions avaient laissé dans mon esprit une impression persistante, comme des souvenirs gravés dans mon cerveau. Le visage lumineux de la femme salahamite se détachait

en arrière-plan avec une netteté bouleversante.

La voix grave de Mani Rava m'a ramené à la réalité. « Allons vérifier que nous sommes bien revenus chez nous. »

La pression des sangles s'est relâchée. Nous nous sommes relevés et, d'un pas encore hésitant, nous sommes rendus près des écrans verticaux où s'affichaient les nouvelles coordonnées.

« Nous avons progressé de plus de mille années-lumière, a commenté Mani Rava. Si tous les sauts étaient aussi efficaces que celui-là, il ne nous faudrait pas plus d'un mois conglomérer pour atteindre la Triade.

— Des sauts de cette importance ne sont pas dangereux pour le vaisseau ? ai-je demandé.

— Je pense qu'il pourrait franchir plus du double, mais les calculateurs ne le poussent jamais au maximum de ses possibilités. J'attends avec impatience le jour où la technologie nous permettra de passer d'un monde à l'autre en un seul saut, quelle que soit la distance.

— Ce n'est pas près d'arriver...

— Nous en sommes plus proches que vous ne le pensez. J'espère même que cela se produira... »

La voix synthétique de bord l'a interrompu. « Nous informons les passagers que le saut est terminé et qu'ils peuvent reprendre leurs activités. »

« ... de mon vivant, a repris Mani Rava. Nous perdons encore beaucoup trop de temps dans les voyages. »

La scène de l'homme à la natte et de son pied posé sur le tissu noir a traversé mon esprit. Les voyages spatiaux comportaient un grand nombre d'aléas. Non seulement les vaisseaux risquaient de se perdre dans le NET, mais ils pouvaient être abordés par des vaisseaux ou encore traverser une zone de conflit et essuyer l'attaque de l'une des flottes belligérantes. L'appareil transportant les Salahamites n'était pas sûr d'arriver au bout de son voyage, et moi, pas certain de retrouver la femme entrevue sur le bord du bassin de pierre. Les probabilités étaient même très faibles.

Le visage de Kol Jarey, auréolé de ses cheveux cendrés, est apparu sur un écran vertical.

« Auriez-vous le temps de déjeuner avec nous, Mani ?

— Avec plaisir, monsieur.

— Vous est-il possible de laisser quelque temps le *Spergus* sans surveillance ?

— Sohinn s'en chargera.

— Nous aimerions qu'il vous accompagne. »

Mani Rava a hoché la tête. « Nous aurons nos terminaux portatifs.

L'intelligence de bord nous prévient s'il y a le moindre problème.

— En ce cas, nous vous attendons tous les deux. »

Assis entre les deux femmes, je me suis rapidement rendu compte que Kol Jarey m'avait invité pour me soumettre à une nouvelle investigation mentale des Chaouches. Des courants fureteurs et chauds, parfois douloureux, sinuaient à l'intérieur de mon crâne. Elles ne m'adressaient pas la parole, ni ne m'observaient, mais je sentais leur attention focalisée sur moi. Kol Jarey se chargeait d'animer le repas, se lançant dans d'interminables descriptions de sociétés plus ou moins évoluées vivant sur des planètes perdues aux conditions presque impossibles. Les andros cuisiniers apportaient des plats étudiés, selon le propriétaire du *Spergus*, pour susciter et maintenir une énergie maximale en chacun des passagers.

« Toute forme d'énergie, a précisé Kol Jarey avec un petit rire. Ce ne sont pas vos partenaires, si vous en avez un ou une, qui s'en plaindront. Les ingrédients utilisés par nos cuisiniers font l'objet d'une sélection rigoureuse et proviennent de différentes planètes. »

Deux ou trois heures de sommeil me suffisaient largement depuis que je m'étais embarqué à bord du *Spergus*. Je me sentais en pleine forme, et ma libido, endormie sur DerEstep, s'était réveillée de façon aussi spectaculaire qu'inattendue.

Je n'ai pas cherché à m'opposer à l'investigation des Chaouches. Toute résistance n'aurait servi qu'à augmenter mon inconfort. Sans doute savaient-elles déjà que j'avais moi-même inoculé la chongue à Iphor, et je n'avais rien d'autre à cacher. Mes facultés de précogne n'étaient pas un secret, ni mes incartades de jeunesse. J'évitais de regarder les deux femmes. Leur beauté énigmatique me troublait. Avec leur peau brune et leurs yeux entièrement noirs, elles évoquaient les masques lisses de la culture H'ampi, une population nomade vivant sur une immense lande de Tehor.

J'avais consulté l'infothèque pour obtenir des informations sur le peuple chaouche. Originaires d'une planète oubliée, ils s'étaient dispersés dans toute la galaxie après une série de catastrophes – ou une guerre, selon les versions – ayant rendu leur monde invivable. Recherchés pour leurs étonnantes facultés mentales – comme les précognes erwacks d'ailleurs –, ils étaient souvent employés par les pouvoirs locaux, les militaires ou les groupes industriels pour discerner les intentions cachées des parties adverses lors de négociations cruciales. On les consultait également comme devins, mages ou diseurs de bonne aventure. Certains d'entre eux avaient fait l'objet d'études scientifiques, mais les chercheurs, n'ayant rien trouvé d'exceptionnel dans le fonctionnement de leur cerveau, en avaient conclu qu'ils étaient seulement doués de l'intelligence et de

l'éloquence propres aux charlatans.

« Et vous, que comptez-vous faire dans l'avenir ? »

J'ai eu besoin de quelques secondes pour prendre conscience que Kol Jarey s'adressait à moi.

« Je ne sais pas encore. J'aviserai quand nous serons arrivés à la Triade.

— Ne me dites pas que vous n'aviez pas une petite idée derrière la tête en intégrant l'équipage de ce vaisseau. » J'ai marqué un temps de réflexion. L'intensité de l'investigation mentale des Chaouches s'était brusquement accentuée, comme si elles exploitaient la diversion créée par l'intervention de Kol Jarey, et je rencontrais des difficultés à remettre mes idées en place.

« Tout dépendra de ce que je trouverai à la Triade », ai-je fini par répondre.

Une légère moue a arrondi les lèvres de Kol Jarey. « On n'y trouve pas grand-chose d'autre que de la corruption à tous les étages, des trafics et des règlements de comptes en tous genres. Si la Triade rechigne à adhérer au Conglomer, c'est qu'elle entend bien rester un refuge pour les hors-la-loi. Les gouvernements qui ont essayé de rétablir un minimum d'ordre et de droit ont été impitoyablement éliminés par les clans mafieux.

— Et vous-même, qu'allez-vous y faire ? »

Kol Jarey a délicatement glissé un morceau de raisin gris dans sa bouche et l'a mâché tout en gardant ses yeux bruns rivés sur moi.

« Je suis envoyé par le Conglomer, mais je ne puis vous révéler la nature de ma mission. »

J'ai désigné les deux Chaouches d'un mouvement de tête. « Est-ce pour cette raison que vous avez demandé à vos fousseuses de sonder mon esprit ? Vous craignez que je ne me sois infiltré dans votre entourage pour vous mettre des bâtons dans les roues ? »

Un sourire narquois s'est affiché sur le visage du propriétaire du *Spergus*. « Je prends simplement mes précautions. Je me dois de savoir qui vous êtes. Savoir pourquoi, par exemple, vous avez neutralisé Iphor pour le remplacer à bord de ce vaisseau. »

Les yeux de Mani Rava se sont arrondis de stupeur. « Il fallait que je parte immédiatement pour la Triade, et il n'y avait pas d'autres vols avant plusieurs mois.

— Ce qui me ramène à ma question de tout à l'heure : pourquoi la Triade ? Pourquoi cette urgence ? »

J'ai masqué de mon mieux mon trouble et me suis essuyé les lèvres à l'aide de la serviette chaude et parfumée proposée par un serveur andro.

« Demandez-leur, elles ont certainement déniché l'information dans

mon cerveau.

— Elles ont des facultés remarquables, mais elles ne peuvent pas tout comprendre. L'esprit humain est constitué de multiples tiroirs secrets plus ou moins bien verrouillés. Certains sont passés maîtres dans l'art de dissimuler leurs véritables intentions. Vous êtes un Erwack et, même si vous n'êtes pas devenu précogne, vos qualités mentales vous placent probablement au-dessus de la moyenne. »

Je me suis aperçu que la pression sous mon crâne s'était relâchée. Les Chaouches avaient interrompu leur investigation pour suivre la conversation.

« Si vous connaissiez mieux mon peuple, vous sauriez que les précognitions sont des messages de l'univers et ne sont jamais utilisées à des fins personnelles.

— Par pitié, épargnez-moi toute vision angélique, a répliqué Kol Jarey. J'ai moi-même utilisé des Erwacks pour mes propres affaires et, croyez-moi, ils n'ont pas hésité à transgresser leur éthique. L'argent ouvre toutes les portes.

— Tant pis pour eux, tant pis pour nous tous. »

Kol Jarey a bu une gorgée de la boisson amère et blanche qui avait accompagné le repas.

« Dites-moi, Sohinn : quelle considération accordez-vous à un homme qui inocule une terrible maladie à un autre pour usurper sa place ? »

J'ai croisé et soutenu le regard de ma voisine de gauche vrillé dans le mien.

« Quand un dilemme se présente, monsieur, il faut opter pour la solution la mieux accordée à l'univers. J'en suis désolé pour ce pauvre Iphor, mais je n'avais pas d'autre choix. L'avenir me dira si je me suis trompé. »

Mani Rava s'est tourné vers Kol Jarey, les yeux brillants de colère. « Bon Dieu, il a vraiment empoisonné Iphor ? Pourquoi l'avez-vous recruté si vous étiez au courant ?

— Nous avons de bonnes raisons, mais je ne suis pas certain que vous les comprendriez. » Kol Jarey s'est levé et a défroissé ses vêtements. « Je puis au moins vous révéler qu'Iphor était un infiltré, un pion d'un cartel opposé à notre mission. Il était chargé de nous éliminer en maquillant notre disparition en accident. Sohinn l'a neutralisé avant que nous ayons besoin de nous en charger. » Il a incliné la tête. « Merci d'avoir partagé notre repas, messieurs. Veuillez maintenant regagner votre poste : il nous reste encore une poignée de sauts avant d'arriver à la Triade. »

Chapitre seize

*Femme, ne contemple aucun autre homme que ton époux,
Aucun autre homme que ton époux ne connaîtra ton corps,
Lui seul aura le privilège de ta peau et de ton ventre,
Devant lui seul tu te dévêtiras et déploieras tes cheveux retenus par le larham,
Aucun autre homme que ton époux ne t'approchera,
À lui seul tu parleras dans le secret de votre maison,
Devant les autres tu garderas un silence pudique,
Tu ne te mêleras pas des conversations entre hommes,
Si ton époux t'y invite, garde à l'esprit la condition modeste de ton sexe,
Baisse les yeux et parle d'une voix sans éclats,
Femme, malheur à toi si tu te donnes à un autre que ton époux,
Ton châtement sera à la hauteur de ta faute,
Redoute Sahourah le Terrible qui lit dans les cœurs.*

*Stances à l'épouse, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

De la pointe de son arme, l'homme à la natte a commencé à soulever mon paral. Les ricanements de ses deux complices ont accompagné les grincements sourds de la structure du vaisseau.

« On va enfin pouvoir vérifier », a soufflé l'un d'eux.

Un courant d'air frais a effleuré mes jambes. Je ne pouvais plus bouger, coincée dans la ruelle entre le lit et la cloison. Je respirais l'odeur fétide de l'homme accroupi au-dessus de moi, j'entrevois, au travers du tissu, l'œil noir du canon de son arme, son pantalon bouffant crasseux, ses pieds épais et nus qui semblaient dépourvus de chevilles.

« Vérifier quoi ? » a tonné une voix.

L'homme à la natte a relâché le paral et s'est relevé d'un bond. J'ai reconnu le timbre sifflant du nouvel intervenant, ce timbre que j'avais haï de toutes mes forces lorsqu'il m'avait contrainte d'assister au tri des Salahamites dans le vaisseau de ligne.

« Si elle est blonde, brune ou rousse, a répondu l'homme à la natte.

— Quel intérêt ?

— Les hommes ont parié là-dessus, capitaine. »

D'autres individus marchaient dans le salon à en croire les vibrations du plancher.

« Tu as parié quoi, toi, Bärcht ?

— Qu'elle était brune.

— Combien ?

— Ma solde du mois.

— T'aimes pas les risques, hein ?

— Ben, vu que la plupart des membres de son peuple sont noirs, je me suis dit que... »

Le capitaine du *Craïn* l'a interrompu d'un claquement de langue agacé. « Explique-moi un truc, Bärcht : pourquoi, si t'aimes pas les risques, tu as pris celui de contrevenir à mes ordres ? »

Je voyais la natte de l'homme se balancer d'un côté à l'autre de son dos à chacun de ses mouvements. « Si vous aviez vraiment voulu la protéger, capitaine, vous auriez pas choisi ces tocards pour la surveiller.

— Je pensais que mes ordres suffisaient. Ses gardes du corps servaient surtout à la rassurer. Vous les avez tués pour un stupide pari. »

Un gémissement s'est échappé de mes lèvres ; Tahouk, mon père, faisait sans doute partie des victimes.

« Ils nous ont menacés », a plaidé l'homme à la natte.

Le caïd, vêtu d'un gilet noir et d'un pantalon gris, s'est avancé d'un pas pesant vers son interlocuteur.

« Cette femme est un investissement, Bärcht.

— Quelle importance si on lui retire son bout de tissu ?

— Son voile est sa garantie, crétin. Pour une raison que j'ignore et dont je me fous royalement, elle n'aura de valeur que si personne ne la voit avant d'être remise à son destinataire.

— On s'en tape, de leurs superstitions. »

Le capitaine s'est avancé encore jusqu'à ce que son ventre proéminent frôle celui de l'homme à la natte.

« J'en attends vingt millions de conglomerats. Si son promis apprend que des hommes l'ont vue avant lui, elle perdra aussitôt toute valeur.

— Je crois, moi, que ces pouilleux vous ont mené en bateau, capitaine. »

Les yeux sombres et plissés du caïd se sont enfoncés comme des lames dans ceux de son vis-à-vis.

« Tu me traites d'idiot ?

— J'ai pas dit ça, mais...

— Toi et les deux crétins qui t'accompagnent, vous m'avez désobéi. Vous connaissez le sort réservé aux mutins.

— S'agissait pas d'une mutinerie, capitaine, juste d'un pari...

— Mes ordres étaient clairs. Remettez-moi vos armes. »

L'homme à la natte a hésité quelques secondes avant de lever son onduleur et de le maintenir braqué sur le capitaine. Je distinguais les rigoles de sueur qui couraient sur son dos et criblaient son pantalon de taches sombres. Une onde a soudain jailli de l'arrière et l'a frappé à la poitrine. Il est demeuré un temps immobile, comme pétrifié, avant de vaciller sur ses jambes et de s'effondrer sur le plancher, paralysé.

Le capitaine l'a enjambé pour se rapprocher du pied du lit. « Rien de cassé ? »

J'apercevais ses yeux comme deux étoiles noires au-dessus de la ligne arrondie de son ventre.

« Je ne crois pas.

— Désolé pour ce fâcheux incident. Ça ne se reproduira pas.

— Mon père... »

Les sourcils clairsemés du capitaine se sont froncés. « Quoi, ton père ?

— Il faisait partie de mes gardes du corps. »

Il a hoché la tête. « Le prêtre de ton peuple me l'avait dit. Désolé : une onde lui a arraché la moitié du visage. »

J'ai poussé un cri. L'éducation salahamite ne permettant pas aux hommes d'exprimer leurs sentiments, mon père, homme dévoué et vertueux, n'avait jamais osé se laisser aller aux élans de tendresse qui s'épanchaient parfois de ses yeux, mais il m'avait aimée de toute sa rudesse, tissant avec moi des liens forts que la mort ne parviendrait pas à trancher. Mes frères Bassat et Manor étaient désormais tout ce qui me restait de ma famille. Je ne les avais pas revus depuis leur transfert dans le *Craïn*. Je ne m'étais jamais sentie proche d'eux, pas seulement à cause de notre différence d'âge, mais parce que le gouffre séparant les hommes des femmes restait infranchissable au sein même des fratries salahamites.

« Je te laisse le choix du châtiment pour ses assassins », a repris le capitaine.

Mon regard s'est posé sur les deux complices de l'homme à la natte qui n'en menaient pas large.

« Je ne peux pas, ai-je bredouillé.

— Tant pis pour eux. Je serai certainement moins clément que toi. Nous allons installer à ta porte un système de sécurité plus fiable. En attendant, personne ne te dérangera. Tes repas te seront apportés par l'une de mes servantes qui frappera avant d'entrer. Je dois également te choisir de nouveaux gardes du corps. Je vais en discuter avec le prêtre de ton peuple.

— Il n'est pas mort ?

— Il se trouvait dans les niveaux du bas au moment où ces trois crétins ont décidé de te rendre visite. » Le capitaine s'est retourné, a

enjambé de nouveau le corps de l'homme à la natte et s'est dirigé vers la porte. « Je reviendrai bientôt pour vérifier que tu ne te laisses pas déprimer, a-t-il ajouté sans se retourner. Ne crois pas qu'il s'agisse de compassion : je protège seulement mon investissement. »

Ses mots se sont achevés sur une succession de halètements et de sifflements – un rire, sans doute. Ses hommes ont ramassé le corps inerte de l'homme à la natte. J'ai attendu pour me relever que tous aient quitté ma cabine, puis, secouée de sanglots, je me suis allongée sur le lit sans retirer mon paral.

« C'est bien : vos niveaux de performance ne cessent de monter. »

Le sourire de Galp dévoilait ses dents à la blancheur scintillante. L'assistant me contemplait avec une joie mêlée de fierté qui estompait encore la différence déjà imperceptible entre réel et virtuel. Il semblait sur le point de s'approcher de moi pour me prendre dans ses bras. Ses muscles avaient recouvré leur teinte naturelle après la série d'exercices.

« Nous allons pouvoir passer à la phase suivante du programme. »

J'ai essuyé la sueur perlant sur mon corps à l'aide d'un tissu.

Le capitaine avait tenu ses promesses. Deux techniciens captifs avaient installé un nouveau système de sécurité à ma porte. Si je ne plaçais pas mon œil face au minuscule écran inséré dans la cloison, la porte, bloquée par quatre serrures renforcées, ne s'ouvrait pas. Je disposais d'un second écran, un peu plus grand, où apparaissait la face du ou des visiteurs qui se présentaient devant ma cabine.

Pour l'instant, seule la servante du caïd, une jeune femme aux cheveux bruns et aux yeux entièrement noirs, frappait régulièrement à ma porte pour m'apporter mes plateaux. Nous échangeons quelques mots le temps que je prenne mon repas. La servante, une Chaouche originaire de la planète LaMar, avait été capturée trois ans plus tôt par les vaisseaux après un abordage sanglant qui n'avait laissé qu'une poignée de survivants. Le caïd avait prévu de la revendre sur les marchés clandestins de la Triade avant de décider d'utiliser ses talents de télépathe à son profit. Occupant officiellement le grade de servante, elle était rapidement devenue sa femme de confiance et, accessoirement, sa maîtresse.

« Vous pouvez donc lire dans mes pensées ? m'étais-je inquiétée.

— C'est un peu plus compliqué que ça : je peux, si j'entre dans votre esprit, déceler la couleur de vos intentions. Certaines de mes sœurs, plus sensibles que visuelles, parleraient plutôt de tonalités. La sounoiserie, la trahison, la souffrance se traduisent pour moi en teintes sombres, la violence et la volonté de vengeance en nuances rouges ; la franchise, l'amitié et l'amour en lumière blanche, parfois

durée. J'aide Larkmy à discerner les arrière-pensées de ses interlocuteurs.

— Larkmy ?

— Le nom du capitaine.

— Vous... vous avez accepté de devenir sa maîtresse ou vous y avez été contrainte ? »

La servante était restée silencieuse un instant en se mordillant les lèvres.

« J'ai estimé que gagner sa confiance me rapprocherait de la liberté.

— C'est le cas ?

— La cage est bien fermée. Mais... » Nouvelle hésitation. « Il m'a surprise : contrairement à ce que peut laisser supposer son apparence, c'est un amant merveilleux. Il déploie le même raffinement en amour qu'en cruauté. Vous savez le sort qu'il a réservé aux assassins de votre père ?

— J'ai seulement entendu des cris atroces...

— Il leur a tranché les organes génitaux et les leur a cousus dans la bouche, puis il les a fait pendre par les mains dans la coursive principale du vaisseau après les avoir incisés de la gorge au pubis. Ils ont agonisé pendant trois jours.

— Leur supplice ne me rendra pas mon père. Vous êtes capable d'aimer un tel homme ? »

La servante s'était brusquement levée et avait ramassé le plateau vide.

« Le véritable amour n'a pas de limites. Il ne juge pas.

— Je n'ai jamais connu l'amour, avais-je murmuré. Je suis promise à quelqu'un dont j'ignore tout. »

J'avais placé mon œil devant l'écran de reconnaissance iridienne pour lui ouvrir la porte. Avant de passer dans la coursive, la servante avait posé un long moment sur moi ses énigmatiques yeux noirs.

« Je vois pourtant en vous une lumière éclatante. La lumière d'un amour très pur, éternel. »

Galp s'est avancé vers le cône blanc comme s'il s'apprêtait à rentrer chez lui.

« Dans quinze heures, nous effectuerons une série d'exercices entièrement nouveaux. Reposez-vous. »

L'air conditionné soufflant par les bouches murales semait des frissons sur ma peau.

« Une question : ce programme a un autre but que le simple entretien physique, n'est-ce pas ? »

Galp s'est immobilisé dans une posture qui mettait en valeur l'harmonie de ses formes. J'ai repoussé l'envie absurde de m'avancer vers lui et de poser les mains sur sa peau sans consistance.

« J'ai le sentiment que les exercices ont développé en moi de nouvelles facultés, ai-je poursuivi. Déplacer mon centre de gravité, garder l'équilibre sur un plancher instable, garder un temps d'avance sur les autres dans certaines circonstances, comme si je passais dans un autre espace-temps.

— Rien de plus normal, a répondu Galp après quelques secondes de silence. Vos réflexes s'aiguisent, votre cerveau appréhende de plus en plus rapidement les variables d'une situation. Le programme agit sur la partie inconsciente et accélère l'imprégnation cellulaire. Comme si, effectivement, vous étiez projetée dans un autre espace-temps.

— Il a un but précis, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas habilitée à répondre à cette question.

— Vous ignorez la réponse ou vous refusez de me la donner ?

— Je n'ai pas accès à l'ensemble des données. »

Je me suis rappelé qu'il n'était qu'une machine complexe, une simulation du réel. J'ai repensé au dragonneur de DerEstap, qui s'était transformé en souvenir, en virtuel, après avoir occupé pendant quelques secondes la totalité de mon espace réel.

« Qui a conçu ce programme ?

— VIRTUS, une entreprise située à LaMar, la planète siège du Conglomerat. Elle occupe le deuxième rang des compagnies spécialisées dans le domaine de l'intelligence artificielle. Ce programme est un prototype, une exclusivité réservée à la compagnie EspAir.

— Comment un prototype a-t-il pu atterrir dans les mains du shaman de mon peuple ?

— Par transaction ordinaire, selon toutes probabilités.

— Où ? Nous n'avons pas accès à ce genre de technologie sur Salham.

— Ma mémoire indique DerEstap comme la plus forte probabilité. D'autres questions ?

— Ce sera tout pour l'instant. »

Galp s'est incliné et a disparu, comme aspiré par le sommet du cône de la machine. Je suis restée un moment assise à même le plancher, perdue dans mes pensées, passant machinalement la serviette sur ma peau refroidie.

Pourquoi la servante chaouche avait-elle affirmé qu'elle avait perçu la lumière de l'amour en moi ? Je ne connaissais pas le promis auquel j'étais destinée, mes rêves de petite fille s'étaient évanouis, je ne reverrais jamais le seul homme qui ait déclenché un brasier en moi, Sohinn, dont je pressentais qu'il serait, comme le capitaine du *Crain*

aux dires de la servante chaouche, un merveilleux amant.

Chapitre dix-sept

Là où pénètre la tête, le corps entier pénètre, les membres ont la souplesse de tentacules, le tronc se plie à la façon d'une liane, les articulations s'étirent comme des élastiques, les os se détachent et s'emboîtent comme les pièces d'un puzzle. En d'autres termes, lorsque l'esprit le décide, le corps l'exécute. Plus l'espace se réduit, plus le corps rejoint la consistance de l'esprit.

*Petit traité chaouche de contorsion,
Archives parlementaires de LaMar ville,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **Nous abordons la zone dangereuse**, a murmuré Mani Rava après avoir consulté les divers écrans verticaux apparus au sortir du saut.

— Tempêtes magnétiques ?

— Il ne s'agit pas de ça : l'intelligence de bord indique que nous sommes entrés dans la zone d'activité des vaisseaux : Nous resterons vulnérables jusqu'à ce que les moteurs soient rechargés en énergie.

— L'espace est grand. Il faudrait un sacré concours de circonstances pour que des pirates localisent le *Spergus*. »

Mani Rava a contemplé un instant la voûte étoilée qui déployait ses fastes par la baie vitrée. « Leurs sondes détectent les fluctuations quantiques engendrées par les sauts et leur permettent de devancer les vaisseaux à leurs coordonnées d'émersion. Ils peuvent surgir à n'importe quel moment.

— L'AWR 12 est l'un des appareils les plus rapides des flottes commerciales et militaires, non ?

— Ses performances ne serviront pas à grand-chose quand il s'empêtrera dans un champ magnétique perturbant ses circuits synthane. Nous le saurons trop tard si nous sommes abordés. Il ne nous reste plus qu'à compter sur la chance. Les calculateurs estiment la probabilité d'une attaque à un peu plus de trois pour cent. Pas énorme, mais pas négligeable non plus. »

J'ai repensé à la scène entrevue lors de l'avant-dernier saut, cet homme à la longue natte et au torse nu braquant son onduleur sur le corps dissimulé par le voile noir.

Un vaisseau ?

Le vaisseau de ligne des Salahamites avait-il été capturé par des

pirates de l'espace ?

Les visions qui s'étaient succédé à grande vitesse pendant le saut ne m'avaient pas permis d'en apprendre davantage.

« Nous sommes une proie idéale, a poursuivi Mani Rava. Un vaisseau privé dernier cri. Appartenant donc à des gens fortunés pratiquement sans défense. De quoi obtenir une excellente rançon. Quant à nous, membres du personnel, ils nous revendraient comme esclaves sur les marchés clandestins de la Triade. Ils ne négligent aucun profit. »

J'ai rejoint le premier pilote près de la baie vitrée. Comme chaque fois, le spectacle de la tapisserie cosmique déroulant ses fils lumineux aux multiples nuances entre les amas d'étoiles m'a fasciné. J'ai repensé aux miens restés sur Tehor : ils n'auraient jamais l'occasion d'admirer de telles merveilles. J'ai chassé ma nostalgie naissante d'une expiration énergique.

« Le *Spergus* n'est pas équipé d'un bouclier antimagnétique ?

— L'éternelle course de vitesse entre l'ordre et le désordre, a répondu Mani Rava. Les vaisseaux possèdent toujours une longueur d'avance sur les constructeurs. À croire qu'ils ont des pions au sein des différentes entreprises qui fabriquent ou assemblent les vaisseaux. » Le premier pilote m'a dévisagé d'un air soupçonneux. « À propos de pion, tu n'en serais pas un, toi aussi ?

— Les Chaouches l'auraient deviné, non ? »

Mani Rava a secoué la tête avec une moue dubitative. « Sauf si on t'a greffé un implant cérébral qui masque tes intentions réelles. Tu n'aurais pas pris le risque d'éliminer Iphor, sinon.

— Je l'ai déjà dit : il fallait que je parte de toute urgence pour la Triade, et il n'y avait pas d'autres vols prévus avant trois ans. »

Le regard de Mani Rava est devenu insistant. « Je n'aimerais pas être mêlé à une embrouille à cause de toi.

— Aucun risque.

— Alors dis-moi ce que tu as de si urgent à foutre à la Triade.

— Une affaire personnelle, ai-je répondu après un silence. Je dois y retrouver quelqu'un.

— Ça doit être quelqu'un d'important pour que tu prennes le risque d'empoisonner un pilote.

— Très important. Pas seulement pour moi. »

Mani Rava a compris que je ne lui en révélerais pas davantage. « Je prends le quart. Va te reposer. »

J'ai parcouru la coursive d'une vingtaine de mètres qui séparait le poste de pilotage des cabines. Au moment où je montrais mon œil à l'identificateur iridien, j'ai ressenti une douleur soudaine dans la poitrine et j'ai eu l'impression de me dédoubler, une partie de moi

demeurant dans la cursive tandis que l'autre traversait la cloison. Tout en restant conscient de mon corps, mon esprit a flotté au-dessus du plancher de ma cabine.

Une silhouette était plongée dans la pénombre, assise sur l'une des deux chaises disposées de chaque côté de la table.

Il m'a fallu un peu de temps pour reconnaître l'une des deux Chaouches. Elle portait une robe claire au col arrondi d'où jaillissaient son cou gracie. Ses cheveux dénoués ruisselaient sur ses épaules, s'écoulaient le long de son dos, se répandaient en flaques sombres sur le sol.

Je suis brusquement revenu dans mon corps. Étourdi par le ressoc, je n'ai pas bougé jusqu'à ce que la douleur s'apaise et que la coordination entre mon cerveau et mon corps se rétablisse. Je n'avais pas décelé d'intention malveillante chez l'intruse. Comment avait-elle pu déjouer le système de reconnaissance iridienne pour s'introduire dans ma cabine ? Dans quel but ?

J'ai palpé machinalement ma ceinture avant de me souvenir que je ne portais pas d'arme, puis, interprétant ma précognition comme un simple rappel à la vigilance, j'ai décidé d'entrer en me tenant sur mes gardes.

La Chaouche a levé sur moi ses immenses yeux noirs lorsque j'ai poussé la porte, déclenchant l'allumage des appliques sensibles.

« Désolée pour cette intrusion, mais il m'a semblé que votre cabine serait le meilleur endroit pour vous parler. »

Sa voix chaude m'a envoûté. La porte s'est refermée dans un sifflement suivi des claquements successifs des serrures.

« Pourquoi voulez-vous me parler ? C'est Kol Jarey qui vous envoie ? »

Elle m'a paru, au naturel, nettement plus attirante que lorsqu'elle arborait l'une de ces coiffures et tenues sophistiquées en vogue sur LaMar.

« Je suis venue de mon propre gré et vous prie de bien vouloir garder cette entrevue secrète. »

Je me suis assis sur la chaise opposée. Elle gardait les mains posées sur la table, comme pour me signifier que je n'avais rien à craindre d'elle.

« Comment avez-vous déjoué le système de reconnaissance iridienne ? »

Son sourire s'est élargi, dévoilant ses longues dents nacrées. « Tout enfant chaouche est élevé dans l'art de déjouer les systèmes de sécurité quels qu'ils soient. Nous sommes un peuple de clandestins.

— Vous auriez pu faire comme tout le monde : attendre que je sois dans ma cabine pour sonner à ma porte.

— Vous ne m'auriez peut-être pas ouvert. En outre, la clandestinité sied mieux au secret. »

J'ai désigné de l'index le plafond et les parois de la pièce. « Vous ne craignez pas que nous ne soyons vus et entendus ? »

— C'est une autre raison, la principale sans doute, pour laquelle je me suis permis d'entrer sans votre autorisation : il me fallait un minimum de temps et de tranquillité pour occulter les yeux et les oreilles indiscrets.

— Mon andro serviteur a l'habitude de se présenter dès qu'il détecte ma présence pour s'assurer que je n'ai pas besoin de ses services...

— Il ne nous dérangera pas.

— Et si Kol Jarey vous fait demander en urgence ?

— Rien à craindre de ce côté-là non plus. »

Aucune faille, aucune incertitude ne fêlait la voix de la Chaouche.

« Qu'avez-vous donc de si important à me dire ? »

— Je m'appelle Leïrel. » Elle a gardé les yeux dans le vague, comme si le simple fait de prononcer son nom soulevait en elle une tempête de pensées. « Pour Kol Jarey et les autres, je suis Alkya.

— Pour votre consœur également ? »

Elle a hoché la tête.

« Veranz, l'autre Chaouche, ne me connaît que sous le nom d'Alkya.

— Elle n'a pas vérifié directement dans votre esprit ? »

Un rire cristallin s'est échappé des lèvres entrouvertes de Leïrel. « Si nous autres Chaouches savons discerner les véritables intentions de nos vis-à-vis, nous savons également nous protéger de toute intrusion mentale. Cette faculté s'appelle le *chrim* dans notre langue, ce qu'on pourrait traduire par fermeture ou clôture. Veranz ne sait de moi que ce que je veux bien lui montrer, et réciproquement.

— Vous ne vous connaissiez pas avant de travailler toutes les deux pour Kol Jarey ?

— Nous ne sommes pas de la même communauté. Elle vient d'un autre quartier de LaMar.

— Il y a donc plusieurs communautés chaouches à LaMar ? »

Elle a poussé un soupir excédé. « Une centaine, plus ou moins importantes parmi les soixante-dix millions d'âmes de LaMar ville. Cessez de m'interrompre à tout propos, ou nous manquerons de temps. »

Je me suis abstenu de répliquer que c'était elle qui avait sollicité, ou plutôt organisé, cet entretien et, d'un geste sec de la main, je l'ai invitée à poursuivre.

« J'ai su dès que je vous ai rencontré la raison de votre voyage. Vous avez vu cette femme à DerEstap, ou plutôt vous en avez eu la vision, vous avez appris qu'elle était en partance pour la Triade, ce qui vous a suffi pour vous lancer à sa poursuite. »

Elle s'est tue pour laisser le temps à ses paroles de s'imprimer dans mon cerveau.

« Il s'agit probablement pour vous d'une simple histoire d'amour, d'un coup de foudre, a-t-elle repris.

— Pas pour vous ? »

Je me suis senti fouillé jusqu'aux tréfonds de mon être et j'ai regretté de ne pas disposer de la protection mentale, le chrim, dont elle avait parlé quelques instants plus tôt. Des lueurs fugaces ont scintillé dans les yeux noirs de Leïrel.

« Il est fort possible qu'il y ait quelque chose d'autre. Quelque chose de fondamental pour l'avenir de l'humanité. »

Les paroles de la fousseuse m'ont rappelé ma propre impression de résonner avec l'Accord lorsque j'avais décidé de me lancer sur les traces de la femme voilée.

« Nous autres Chaouches pensons que tout comportement humain est... »

Elle s'est interrompue pour lancer un regard inquiet derrière elle. J'ai perçu des bruits de pas dans la coursiive.

« Puis-je me cacher dans votre chambre ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui... »

Elle n'a pas attendu ma réponse pour s'engouffrer dans la minuscule pièce et tirer derrière elle le panneau coulissant. Une poignée de secondes plus tard, le carillon résonnait et les visages de Kol Jarey et de Caldrij s'affichaient sur l'écran de contrôle.

« Sohinn, auriez-vous un moment à nous accorder ? »

Ce n'était pas une question, mais un ordre. J'ai collé mon œil à l'identificateur pour déverrouiller les différentes serrures. Caldrij, qui brandissait une arme à canon court, a exploré la cabine du regard par l'entrebâillement de la porte, puis, d'un signe, il a signifié à Kol Jarey qu'il pouvait entrer.

« Que se passe-t-il ? » ai-je demandé.

Je me doutais que leur intrusion avait un lien avec la visite de Leïrel. Le propriétaire du *Spergus* ne s'était pas donné la peine de s'habiller : il n'était vêtu que d'un peignoir aux motifs géométriques criards dont l'échancrure dévoilait en partie sa peau couleur miel et de chaussons montants assortis.

« Vous n'avez pas reçu de visite, récemment ?

— Aucune à part celle de mon andro serviteur. Pourquoi ?

— Simple vérification. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que

Caldrij jette un coup d'œil dans votre chambre ? »

Mes pensées se sont entrechoquées. Si je persistais à nier la visite de la Chaouche et que Caldrij la découvrait dans ma chambre, ils n'hésiteraient pas à se débarrasser de moi. La justice était, dans l'espace, plus expéditive que sur les planètes du Conglomer.

« Aucun inconvénient. »

J'ai espéré que le don de camouflage de Leïrel ne se limitait pas au domaine mental. Caldrij a remis son arme dans l'étui fixé sous son aisselle, a fait coulisser le panneau et disparu dans la chambre. Les secondes qui se sont égrenées m'ont semblé durer des siècles.

Le garde du corps est enfin revenu en secouant la tête.
« Personne. »

Kol Jarey a exprimé sa contrariété d'un pincement des lèvres et d'un resserrement agacé de la ceinture de son peignoir. « Il ne nous reste plus qu'à nous excuser pour le désagrément causé par notre intrusion. »

Les deux hommes se sont éclipsés.

J'ai attendu un bon moment avant de me rendre à mon tour dans la chambre et d'y découvrir, assise au pied de sa couchette, Leïrel qui, souriante, défroissait tranquillement le tissu de sa robe.

« Le vaisseau regorge de cachettes pour celui qui en connaît les recoins. » La Chaouche a remis un peu d'ordre dans ses cheveux avant d'ajouter : « J'ai mémorisé le plan du *Spergus* avant l'embarquement. J'avais remarqué qu'un compartiment coulissant se trouvait sous chaque couchette, destiné, je suppose, à entreposer les objets de valeur.

— Je connaissais son existence. Mais personne ne peut tenir là-dedans ! »

Elle s'est relevée et adonnée à une série d'exercices d'assouplissement.

« Pas si vous avez appris depuis l'enfance à comprimer votre corps dans les espaces réduits. Mon père m'a enseigné l'art de la contorsion.

— Comment êtes-vous parvenue à refermer le panneau au-dessus de vous ?

— Au fur et à mesure que je m'installais dans le compartiment. Je n'ai eu qu'à le pousser du nez pour combler les derniers centimètres.

— Vous ne manquiez pas d'air là-dessous ?

— Je n'aurais pas pu tenir très longtemps. » Elle m'a posé la main sur l'avant-bras ; la chaleur de sa paume m'a surpris. « Merci de m'avoir fait confiance.

— Ai-je eu le choix ? Vous n'avez pas eu le temps de tout me raconter. »

Elle est demeurée un temps immobile, comme un félin aux aguets.

« Pas maintenant. Il faut d'abord que je regagne la confiance de Kol Jarey.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Il est certains arguments auxquels un homme comme lui ne sait pas résister.

— À propos de Kol Jarey, vous aviez l'air persuadée que nous ne serions pas dérangés.

— Certains paramètres m'ont échappé. Je dois tenter de comprendre ce qui s'est passé. » Elle est passée dans l'autre pièce. « Ne prenez aucune initiative, a-t-elle ajouté. C'est moi qui choisirai le moment pour vous recontacter. Je file, la voie est libre. »

Après son départ, je me suis allongé sur la couchette et j'ai dérivé sur le flot tumultueux de mes pensées jusqu'à ce que l'andro serviteur sonne à la porte de ma cabine.

Chapitre dix-huit

Sahourah le Terrible engendra Tahouk, le premier homme, avec un peu de terre et d'eau, puis il le réchauffa de sa lumière jusqu'à ce qu'il pousse son premier cri. Quand Tahouk reçut la parole, il se plaignit amèrement de sa solitude au lieu de se réjouir des bienfaits de son Créateur. Sahourah le Compatissant récupéra un peu de la sueur de son enfant tandis qu'il dormait, puis il la mêla avec un peu de terre et engendra la splendide Albea, la première femme, qui devint la compagne de Tahouk. Sahourah le Joyeux se rendormit, croyant qu'enfin l'homme, satisfait, jouirait des bienfaits de son Créateur, mais Tahouk se plaignait amèrement d'Albea, qui, disait-il, le poussait sans cesse à se révolter contre son Seigneur et Maître. Sahourah le Rusé créa alors un jardin de fleurs au parfum enivrant qui exalta le désir d'amour d'Albea. Elle se glissa la nuit sur la couche de Tahouk ; c'est ainsi qu'ils conçurent Kalek, leur premier-né, puis Lophira, leur première fille. De leur descendance naquirent de nombreux enfants qui formèrent le peuple des hommes... Les lamentations du peuple des hommes parvinrent à Sahourah l'Omniscient. Ils se plaignaient amèrement de leur condition de mortels, et des femmes à la parole venimeuse qui poussaient les hommes à se révolter contre leur Créateur. Sahourah le Juste ordonna alors aux femmes de garder le silence. Comme elles n'obéissaient pas, il les rendit muettes et consentit à leur rendre la parole à la condition qu'elles acceptent de recouvrir leurs cheveux, avec lesquels elles séduisaient et pervertissaient les hommes.

*Stances de la Création, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

Les vociférations, les grésillements des ondulateurs, les crissemments, les gémissements, les chocs sourds des corps s'affaissant sur le plancher m'ont avertie que les hommes de mon peuple avaient déclenché la mutinerie. Des batailles acharnées se déroulaient dans les coursives des différents niveaux. J'avais cru que le shariman, conscient de la folie de son projet, avait renoncé à prendre le contrôle du vaisseau ; le tumulte soudain me prouvait que je m'étais trompée. Les Salahamites ne renonçaient jamais, mus par une obstination forgée dans le creuset de l'orgueil. Le devoir était l'une des pierres angulaires de notre religion, et Sahourah un dieu féroce, avide du sang du sacrifice. Mes parents, ma sœur, mes frères et moi-même aurions dû mener une existence paisible, rythmée par les saisons, les rituels, les semailles et les récoltes si le shariman n'en avait pas décidé autrement, au nom de légendes dont seuls se souvenaient une poignée d'anciens.

La tête échevelée de la servante du capitaine est apparue sur l'écran de sécurité inséré dans la cloison. « C'est Larkmy qui m'envoie. »

Je me suis soumise à l'identification iridienne pour déverrouiller la porte. La servante s'est engouffrée dans la cabine, a aussitôt refermé derrière elle et, adossée au panneau métallique, a poussé un long soupir.

« Les captifs se sont révoltés. Ils tentent de prendre le contrôle du vaisseau.

— Comment le pourraient-ils ? ai-je objecté. Ils n'ont pas d'armes.

— Ils se sont débrouillés pour en récupérer. Les techniciens se sont presque tous rangés aux côtés des mutins.

— Pourquoi le capitaine vous a-t-il envoyée à moi ? »

La servante s'est laissée choir sur l'une des chaises du salon. Elle n'avait pas eu le temps de démêler ses cheveux noirs. Ses yeux sombres se sont posés sur moi ; j'ai eu la sensation de m'immerger dans une nuit sans étoile.

« Pour vous recommander de rester enfermée et de n'ouvrir à personne tant que dureront les hostilités.

— Je vous ai bien ouvert...

— Vous me connaissez, vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Quels que soient les vainqueurs, je ne risque pas grand-chose : le capitaine et le shariman ont tous les deux intérêt à ce que je sois livrée intacte et voilée à mon destinataire. »

La servante a décollé l'échancrure de sa robe et a éventé, avec le tissu, sa peau perlée de gouttes de sueur.

« Vous n'avez rien à craindre d'eux, mais des autres, membres d'équipage ou esclaves. Les hommes, quand ils se battent, sont entièrement livrés à leur instinct et n'ont plus aucun discernement. Je resterai en votre compagnie jusqu'à ce que le capitaine ou le prêtre de votre peuple en personne se présente à votre porte. Espérons seulement que la bataille sera brève : je n'ai pas pu prendre de quoi manger.

— Nous pouvons tenir, nous avons de l'eau. Elle a un goût atroce, mais elle est potable.

— À condition que les mutins n'aient pas la mauvaise idée de couper les circuits. »

Des cris proches indiquaient qu'on se battait dans les parages.

« Vous pensez qu'ils ont une chance ? ai-je demandé.

— Les mutins ? » La servante a réfléchi quelques instants, les yeux rivés sur le plancher. « Larkmy se figure qu'il va les écraser comme de la vermine, j'en suis moins sûre que lui. Il est en colère en tout cas : il

va perdre des hommes et des captifs, donc de l'argent. Je plains votre prêtre s'il tombe vivant entre ses mains. »

J'ai poussé un soupir en rajustant mon paral : je ne pourrais pas le retirer tant que la servante resterait en ma compagnie, je ne pourrais pas effectuer les exercices proposés par Galp, je ne pourrais pas sentir la fraîcheur de l'air ni la tiédeur des gouttes de sueur sur ma peau. La suite du programme m'avait déroutée au début. Les postures et les mouvements m'avaient paru incongrus, voire ridicules, puis j'en avais peu à peu ressenti les bienfaits, une merveilleuse détente musculaire et nerveuse, un calme intérieur profond, l'impression grandissante que mon esprit et mon corps s'accordaient à la perfection, des perceptions qui se développaient, qui s'affinaient. Et toujours ce plaisir indicible d'évoluer nue sous le regard virtuel de Galp.

« Que deviendrez-vous si les mutins prennent le contrôle ?

— En tant que maîtresse de Larkmy, vous voulez dire ? Ils me traiteront de putain, de traîtresse, me jugeront, m'expulseront immédiatement dans l'espace si j'ai de la chance, ou, si j'en ai moins, m'enfermeront et m'humilieront jusqu'à notre arrivée à la Triade avant de se débarrasser de moi.

— Ça ne vous fait pas peur ? »

Le visage de la servante s'est transformé pendant deux ou trois secondes en un masque tragique, comme si une souffrance venue du fond des âges la submergeait.

« J'appartiens à un peuple dont la peur est la seule compagne. Nous vivons en permanence avec l'incertitude, avec la hantise de ne pas voir la fin du jour. Nous faisons d'excellents boucs émissaires. » Elle avait prononcé ces derniers mots avec un sourire imprégné de résignation et d'amertume.

« Pourquoi ?

— Parce que nous inspirons la peur, parce que nous creusons des brèches dans les certitudes, parce que nous avons accès aux turpitudes humaines et que nous ne sommes pas dupes. Nous sommes les explorateurs clandestins des âmes, nous évoluons dans l'envers des décors. Les reflets que nous renvoyons aux autres s'opposent à l'image qu'ils souhaitent donner d'eux-mêmes. »

Je me suis assise sur le bord de la table, contenant une forte envie de relever mon paral, de lui dévoiler mon visage et mon corps.

« Comment vous appelez-vous ?

— Hepril. Et vous, vous avez probablement un autre nom que "femme voilée".

— Eloya. »

Les yeux noirs de la servante se sont plantés de nouveau dans les miens. Des vibrations chaudes ont couru sous mon crâne.

« Je perçois toujours cette lumière en vous. Je n'en ai jamais vu d'une telle intensité.

— Que signifie-t-elle ?

— Elle symbolise la grandeur de l'amour.

— Encore une fois, je... je ne connais pas d'homme.

— Alors il s'agit d'une autre forme d'amour, ou d'un amour en germe, d'un amour si fort qu'il emplît l'univers et éclabousse l'humanité.

— L'homme à qui je suis promis, peut-être ? »

Hepril a haussé les épaules. « Je n'en sais rien... »

Je me suis aperçue que ma main commençait à relever mon paral et j'ai immédiatement lâché le tissu.

« C'est étrange, ai-je murmuré. Vous ne me voyez pas et pourtant vous lisez en mon âme.

— Pour moi, c'est l'inverse qui est étrange, a répondu la servante. Vous me voyez et ne lisez pas dans mon âme. »

Les combats ont duré l'équivalent de trois jours conglomérés. Des clameurs semblaient indiquer la victoire de l'un des deux camps, puis les grésillements, les cavalcades et les hurlements repartaient de plus belle. À plusieurs reprises, on avait tenté de forcer la porte de la cabine, mais le système de sécurité avait résisté et les intrus, dérangés par des cris, n'avaient pas insisté.

Nous restions la plupart du temps assises ou allongées, suspendues aux bruits, buvant à petites gorgées une eau au fort goût de chlore que nous tirions au robinet de la salle de bains. Galp était apparu à deux reprises pour m'inviter à effectuer les exercices du jour, mais, comme je ne pouvais pas me débarrasser de mon paral, je n'avais pas répondu aux sollicitations de l'assistant.

« Ne t'occupe pas de moi, était intervenue Hepril. Fais comme si je n'étais pas là.

— Je ne peux pas me dévoiler devant toi.

— Nous sommes entre femmes.

— Devant personne. Le shariman a bien insisté là-dessus. »

Hepril avait marmonné quelques mots dans une langue musicale qui sonnaient comme une malédiction.

« Les religieux pensent que tout est contrôlable, avait-elle repris en congloméré.

— Il me fera écorcher vive s'il apprend que d'autres yeux que ceux de mon promis m'ont contemplée.

— Comment l'apprendrait-il ?

— On dirait qu'il a un sixième sens pour ce genre de choses...

— Ne serait-ce pas plutôt ta peur ? »

La peur entraînait pour une bonne part dans mes réactions, mais il y avait également cette conviction profonde, inexplicable, absurde sans doute, que la transgression du commandement du shariman entraînerait le malheur sur moi, sur mon peuple, sur l'ensemble de l'humanité.

« De toute façon, il ne me reste pas assez de forces pour suivre correctement les exercices. »

Les heures s'étaient écoulées avec une lenteur exaspérante, rythmées par les vibrations de la structure et les ronronnements des moteurs du vaisseau immobile. Nous avions dormi par bribes, à tour de rôle ou en même temps, allongées de chaque côté de la large couchette.

Des ululements prolongés ont perforé les cloisons et le plancher métalliques.

Hepril a relevé la tête. « On dirait que la partie est jouée... »

Après que des huées se sont échouées en vagues dans la cabine, une série de coups sourds ont ébranlé la porte. Je me suis précipitée devant l'écran de contrôle. J'ai reconnu le visage sombre et émacié du shariman dont les yeux étincelants transperçaient la pénombre. Le soulagement que j'ai ressenti s'est teinté d'inquiétude lorsque j'ai croisé le regard angoissé d'Hepril. Je me suis approchée de l'identificateur iridien. Les serrures se sont déverrouillées dans une cascade de cliquetis.

Les traits tirés, le shariman est entré dans la cabine, précédé d'une odeur âpre de sueur et de sang. La lame sinueuse et empourprée d'un shihiss brillait dans sa main. Comment avait-il réussi à dissimuler l'arme aux vaisseaux ? Ses yeux profondément renfoncés dans leurs orbites se sont posés tour à tour sur la servante et sur moi.

« Que fait cette femme ici ? a-t-il grogné en désignant Hepril d'un mouvement du menton.

— Le capitaine me l'a envoyée pour me tenir compagnie pendant la bataille, ai-je répondu.

— Elle ne t'a pas vue ?

— À aucun moment. »

D'autres hommes, dont quelques archamites, se sont engouffrés à leur tour dans la cabine. Bassat, l'un de mes jeunes frères, se tenait parmi eux. Les uns brandissaient des onduleurs à canon court, d'autres des armes de combat rapproché fabriquées avec des bouts de ferraille et des morceaux de verre. Des taches de sang et de transpiration maculaient leurs vêtements, leurs mains, leurs cheveux, leurs torsos nus.

« Nous contrôlons le vaisseau », a poursuivi le shariman.

Mon frère me fixait avec une telle intensité que son regard paraissait transpercer le tissu du paral. J'ai constaté avec émotion que, passé brutalement de l'adolescence à l'âge adulte, il ressemblait de plus en plus à Tahouk. J'ai alors pris conscience, avec une cruauté soudaine, presque suffocante, que mon père me manquait.

Un archamite a pointé un doigt accusateur sur Hepril. « Cette femme était l'une des traînées du caïd. »

Le shariman a examiné la servante en lissant la pointe de sa barbe.

« Vous avez gagné le droit de disposer d'elle », a-t-il déclaré sans desserrer les lèvres.

L'homme, âgé d'une trentaine d'années, s'est avancé vers Hepril, les lèvres déformées par un rictus. Ses cheveux noirs et ses yeux d'un bleu tirant sur le gris contrastaient avec sa peau blanche parsemée de plaies.

« Cette putain chaouche servait d'espionne à Larkmy. Elle aura le sort qu'elle mérite. »

Il l'a prise par le bras. Elle a tenté de se dégager. Il lui a posé le canon de son onduleur sur le ventre pour la contraindre à s'immobiliser. Je n'ai pas pu m'empêcher de crier : « Pourquoi vous en prendre à elle ? Elle n'était qu'une captive, comme vous.

— Toutes les captives ne partageaient pas la couche du capitaine.

— Avait-elle le choix ? Aviez-vous le choix quand vous exécutiez les ordres de vos geôliers ? »

L'homme m'a défiée du regard, se maîtrisant visiblement pour ne pas arracher le tissu noir qui me dissimulait.

« Ne t'en mêle pas, Eloya, a grondé le shariman. Laisse les archamites régler leurs histoires entre eux.

— J'ai besoin d'une personne de confiance, d'une présence : Hepril pourrait être celle-là. »

Les doigts de l'homme aux yeux gris-bleu se sont resserrés sur le bras de la servante. « Nous avons un tout autre projet en ce qui la concerne. »

Il ne m'aurait pas été difficile de me rapprocher de lui, d'éviter ses ondes meurtrières d'un simple pas de côté, de lui décocher un coup de pied entre les jambes, à cet endroit qui restait occulté sur le corps de Galp. Une évidence, comme si la scène se déroulait devant moi avec un léger décalage et que je n'avais qu'à en reproduire les déplacements, les gestes.

« Hepril restera à mon service », ai-je déclaré d'un ton sans réplique.

L'homme a lâché la servante, s'est reculé d'un pas, comme frappé par ma voix, et s'est tourné vers le shariman.

« Nous avons passé un accord : vous nous laissez nous occuper des affaires du vaisseau et nous vous conduisons à la Triade.

— Que vous importe le sort de cette femme ? a demandé le shariman.

— Il sera identique à celui de tous ceux qui ont collaboré avec les vaisseleurs. C'est la loi de l'espace.

— Votre loi, pas la loi de l'espace », ai-je corrigé.

J'ai croisé le regard à la fois interloqué et admiratif de mon frère adossé au chambranle de la porte. Il s'était battu avec un éclat de métal grossièrement taillé fixé à l'extrémité d'un manche. L'onde qui avait déchiré sa chemise au niveau de la poitrine ne l'avait pas touché. Je me suis demandé ce qu'était devenu son jumeau.

« Nous devons la juger », a insisté l'archamite d'un ton véhément.

Je me suis approchée du shariman. « Puis-je vous parler en privé ? » lui ai-je glissé à l'oreille.

Je n'ai pas attendu sa réponse pour me diriger vers la porte de ma chambre.

Chapitre dix-neuf

Qui sont réellement les Chaouches ? D'où viennent-ils ? Quel but poursuivent-ils ? À ces trois questions, je n'ai trouvé aucune réponse satisfaisante. Je me suis pourtant introduit dans plusieurs de leurs communautés de LaMar ville, j'ai appris leur langue – que, d'ailleurs, les jeunes générations ne parlent pratiquement plus –, j'ai assisté à leurs rituels ancestraux, j'ai eu des liaisons avec quelques-unes de leurs femmes – de merveilleuses maîtresses –, j'ai lu l'ensemble de leurs mythologies et de leurs récits traditionnels – contradictoires –, j'ai interrogé les anciens, les érudits, mais j'ai l'impression de ne pas en savoir davantage sur eux qu'avant mon immersion. J'en suis arrivé à la conclusion qu'ils vivent dans un tel culte du secret qu'ils ont occulté une partie de leur mémoire collective, comme s'ils craignaient de déterrer des souvenirs douloureux, ou qu'ils redoutaient de perdre leurs raisons de vivre en regardant leur histoire, leur réalité, leurs divisions, en face.

*Chroniques d'un infiltré,
Hual Majovian,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **Le prochain saut** nous déposera près de Bet. » Le sourire de Mani Rava exprimait son soulagement d'être sorti de la zone d'activité des vaisseaux. « Tu ne comptes pas rester avec nous, je suppose... »

J'ai attendu pour répondre que se dispersent les images provoquées par le saut précédent. La sensation de désagrégation avait été si forte que j'avais cru ne plus jamais recouvrer mon intégrité physique et mentale. Le flot tumultueux ne m'avait pas apporté de nouvelle vision de la femme voilée. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais si je ne la retrouvais pas sur l'une des trois planètes de la Triade. Un sentiment d'absurdité, de désespoir, me consumerait probablement à petit feu jusqu'à la fin de mon existence.

« Combien de temps le *Spergus* restera-t-il à la Triade ?

— Kol Jarey ne me l'a pas précisé, a répondu Mani Rava avec une moue. Tout dépendra de ses affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— Il est en mission pour le Conglomer, et je ne suis pas dans le secret des dieux. Je crois savoir qu'Alph, Bet et Gam regorgent de métaux rares indispensables au développement des voyages spatiaux. Peut-être vient-il négocier une adhésion officielle de la Triade au Conglomer ? Avec qui ? Le gouvernement local officiel n'est qu'un ramassis de pantins. Kol Jarey devra s'appuyer sur les représentants

du pouvoir réel, des types vraiment pas recommandables, et ça peut prendre du temps de gagner la confiance de ces gens-là. On peut très bien être bloqués sur ce foutu monde pendant plusieurs mois, voire plusieurs années.

— La perspective n'a pas l'air de t'enchanter.

— J'ai une famille à LaMar. » Mani Rava a poussé un soupir plaintif. « Ça n'allait pas trop fort entre ma femme et moi ces derniers temps, et je crains que mon absence, si elle se prolonge, ne sonne le glas de notre histoire. » Les yeux du premier pilote s'assombrissaient au fur et à mesure que les mots s'écoulaient de sa bouche. « Il se pourrait qu'elle décide de retourner sur sa planète d'origine et que je ne revoie plus jamais mes enfants.

— Pourquoi n'as-tu pas donné ta démission ?

— L'appel de l'espace. Piloter un appareil de cette qualité est un privilège rare. Les pilotes au long cours ne devraient jamais fonder de famille, mais que veux-tu ? l'orgueil pousse les mâles à vouloir laisser une trace, une empreinte. » Mani Rava a secoué la tête avant de consulter les différents écrans verticaux apparus après le saut. « Tout m'a l'air parfaitement normal. Dans deux jours au grand maximum, on atterrira sur l'astroport de Bet. »

Aucune perturbation, aucune alerte n'avait brisé la routine des sauts et de la vie à bord. J'avais attendu en vain que Leïrel me recontacte. J'avais croisé la Chaouche à plusieurs reprises dans les coursives et les salles communes, mais, chaque fois accompagnée de Kol Jarey, de sa consœur ou de Caldrij, elle ne m'avait accordé aucune attention, pas même un regard furtif. L'opportunité ne s'était sans doute pas présentée à la jeune femme d'échapper à la surveillance étroite et constante dont chacun, dans le vaisseau, faisait l'objet. Des courants chauds et vibrants à l'intérieur de mon crâne m'avaient indiqué qu'elle tentait parfois de communiquer par télépathie. Il ne lui restait que deux jours pour reprendre contact. Les questions tournaient dans ma tête comme les charognards ailés dans le ciel de Tehor. Qu'avait-elle de si important à me révéler ? Que craignait-elle ? Kol Jarey poursuivait probablement un autre but qu'une négociation secrète avec les chefs des clans mafieux de la Triade, mais lequel ? Sa mission avait-elle un lien quelconque avec la femme voilée du peuple salahamite ?

Mon regard s'est évadé par la baie vitrée. J'ai tenté de repérer l'étoile de la Triade dans le foisonnement étoilé, Valderan, une géante bleue dont la chaleur rendait les conditions de vie pénibles sur les trois planètes colonisées du système. La densité et l'éclat des corps célestes m'empêchant de la discerner, j'ai machinalement jeté un coup d'œil sur l'un des écrans de contrôle : l'intelligence artificielle de bord l'avait localisée sur le bord d'un groupement aux reflets mauves et

entourée d'un carré scintillant. Un cercle bleuté d'un diamètre de quinze centimètres se détachait légèrement du bas de l'amas, environné de plusieurs lumières plus faibles qui étaient peut-être celles de ses planètes.

« Vous resterez sur Bet ? »

Mani Rava a bu une gorgée d'eau au goulot d'une bouteille avant de répondre. « Je n'en sais rien. Les trois planètes habitées du système sont très proches. Il ne faut que quelques heures pour aller de l'une à l'autre. Bet abrite le gouvernement de la Triade. Avec ses sept cents millions d'habitants, elle est de loin la plus peuplée. Alph n'en compte que deux cents, et Gam un peu moins de cent. D'après l'infobibliothèque, sa température moyenne est de 35 °C, nettement plus supportable que celles de ses deux sœurs, qui avoisinent les 45 avec des pics à 60. Il faut vraiment être dingue pour venir s'installer sur ces cailloux surchauffés.

— Ou ne pas avoir d'autre choix...

— C'est vrai que la Triade est le refuge d'une grande partie des hors-la-loi de la galaxie. Mais il y a aussi les pauvres bougres qui chassent la chimère en s'imaginant faire fortune dans les mines. Quoi qu'il en soit, et quoi que tu décides, je te conseille d'acheter à l'arrivée une combinaison régulaque. Elle te permettra de ne pas perdre trop rapidement l'eau de ton corps et t'évitera la maladie de l'arbre mort. »

J'ai hésité un court instant avant de poser la question qui me taraudait. « Tu connais Kalaan ? »

Mes recherches dans l'infobibliothèque n'avaient donné que de maigres résultats. Pourtant ouverte à la colonisation depuis plus de vingt-cinq siècles, Kalaan gardait la plupart de ses mystères. Tout juste avais-je appris que la planète connaissait des températures très basses au plus fort de son hiver et qu'une grande partie de sa surface restait couverte d'une épaisse couche de glace. Qu'allaient donc fabriquer les Salahamites sur un monde aussi hostile ? Je n'avais pas trouvé de réponse à cette question dans les mythologies salahamites dont j'avais lu des bribes ; elles formaient un ensemble plus ou moins cohérent de poèmes racontant des batailles obscures entre les partisans du dieu Sahourah et ses nombreux adversaires, rédigés dans une langue imprécatoire et emphatique propre à ce genre de récit. Les commentaires des spécialistes portaient sur la forme, métrique, versification, phonétique, mais aucun d'eux ne se hasardait à fournir une interprétation sur le sens, réel ou symbolique, véhiculé par les textes. Un historien affirmait qu'ils dataient de trente siècles avant le Conglomerat, soit du temps du début de l'Expansion, comme semblait l'indiquer leur ton héroïque.

« De nom, a dit Mani Rava. Une planète paumée, lugubre. En quoi elle t'intéresse ?

— J'en ai seulement entendu parler. Il me semble qu'elle n'est pas très loin de la Triade.

— Encore faut-il trouver un vaisseau pour s'y rendre. Si tu as acheté du terrain là-bas, tu t'es fait rouler. » Mani Rava a ponctué sa phrase d'un petit rire de gorge.

« Je n'ai de terrain nulle part, ai-je murmuré. Pas même sur mon monde natal. »

Mes souvenirs d'enfance ont afflué en masse. J'ai eu l'impression déstabilisante qu'ils appartenaient à quelqu'un d'autre, qu'ils n'avaient pas davantage de réalité que les visions déclenchées par les sauts. La vitesse à laquelle les êtres et les paysages s'effaçaient de mon existence me surprenait, m'effrayait. Mes parents, mes sœurs, mes cousins, mes amis n'étaient plus que des ombres. Je rencontrais déjà des difficultés à me remémorer les traits de La Perche, mon équipier de DerEstap que je n'avais pourtant quitté que trois mois conglomérer plus tôt. J'ai pris conscience que je n'avais pas trouvé ma place dans le chœur, que je n'étais jamais entré en résonance, que je ne savais toujours pas qui j'étais.

« Je suis né sur LaMar, a déclaré Mani Rava. Mais je ne m'y suis jamais senti chez moi. Mes parents venaient de Belorion. Ils avaient les larmes aux yeux chaque fois qu'ils me parlaient de leur monde natal. Ils comptaient mourir là-bas, mais ils n'en ont pas eu le temps, fauchés par la scartinoïde foudroyante, une épidémie qui a fait plus de cent millions de morts sur LaMar. Je me suis promis d'y aller un jour en pèlerinage. Peut-être après tout que...

— Mani. » La voix sèche de Kol Jarey était tombée de l'écran suspendu où était apparu son visage.

« Monsieur ?

— Quand atteindrons-nous notre destination ?

— Dans deux jours, d'après les calculs de l'IA. Dès que les moteurs seront rechargés, le prochain saut nous expédiera juste au-dessus de Bet.

— Venez dans mon bureau, nous devons préparer notre arrivée.

— Bien, monsieur. »

Kol Jarey s'est effacé une seconde avant que l'écran lui-même ne disparaisse. Mani Rava s'est dirigé vers la porte de la cabine de pilotage.

« Préviens-moi immédiatement si tu constates la moindre anomalie. »

J'ai hoché la tête avant de me replonger dans la contemplation de l'espace. J'ai songé à la femme salahamite, à la grâce singulière de son visage, de sa silhouette, à la limpidité de ses yeux verts. Dans quelle partie du fourmillement lumineux se trouvait-elle en cet instant ?

Un léger froissement a retenti derrière moi. Je me suis retourné.

Leïrel m'a rejoint près de la baie vitrée tout en jetant des regards furtifs autour d'elle, puis elle m'a fait signe de garder le silence et de ne pas regarder dans sa direction. La structure complexe de sa chevelure brune donnait de la sévérité à ses traits. Elle portait l'une de ces robes aux multiples plis dont le tissu changeait de couleur à chacun de ses mouvements. Je me suis concentré sur les étoiles pour ne pas être tenté de la fixer. Nous sommes restés un long moment immobiles et muets côte à côte devant la baie vitrée. Je me suis demandé à quoi rimait l'attitude de la visiteuse, qui, en principe, n'avait pas accès au poste de pilotage, puis des courants chauds et furtifs se sont insinués sous mon crâne et m'ont donné la sensation qu'une voix chuchotait à l'intérieur de moi. J'ai compris que Leïrel tentait de communiquer par le canal de la pensée et me suis efforcé de faire le silence en moi, d'accueillir les vibrations qui se succédaient sans interruption, de chasser les peurs qui me poussaient à rejeter cette intrusion dans le sanctuaire de mon esprit.

J'ai discerné, peu à peu, des sons qui s'enchaînaient pour former des mots, des bribes de phrases.

... seul moyen que j'ai de vous parler... mon corps n'est pas censé être ici... je porte un leurre qui leur fait croire que je suis restée dans ma cabine... je suis invisible aux yeux des caméras de surveillance... ne cherchez pas à répondre... si on vous voit me regarder, on se doutera que vous conversez avec quelqu'un... clignez seulement des yeux pour me montrer que vous me recevez...

J'ai baissé les paupières à deux reprises.

... je pensais que vous aviez la capacité de soutenir les échanges télépathiques, je ne m'étais pas trompée... Veranz, ma consœur, risque de détecter mon activité mentale... tant que j'échange avec vous, je ne peux pas utiliser le chrim, je ne peux pas fermer mon esprit, je suis vulnérable... nous n'avons que très peu de temps... nous nous recontacterons sur Bet... trop dangereux dans l'espace restreint du vaisseau... achetez un com ordinaire une fois atterri et communiquez-moi aussitôt votre code... le mien sera TiraneZiel, avec un T et un Z majuscules, le reste en minuscules... le nom de ma mère... TiraneZiel... mémorisez-le... une fois que je disposerai de votre code, je me débrouillerai pour vous fixer un rendez-vous... si vous avez compris et que vous êtes d'accord faites-moi un signe...

J'ai de nouveau cligné des yeux.

Faites bien attention à vous sur Bet, c'est un monde dangereux...

Je me suis contenu pour ne pas me retourner lorsqu'elle s'est éloignée.

Le disque vert, ocre et brun de la planète occupait plus de la moitié

de la baie vitrée.

« Bet », s'était exclamé Mani Rava en le désignant d'un geste du bras.

Le *Spergus* avait émergé de son saut avec une délicatesse qui illustrait mieux que tout discours les qualités technologiques de l'AWR 12. Nous étions aussitôt entrés en contact avec l'astroport. Nous attendions désormais l'autorisation d'atterrissage, la priorité étant accordée aux deux grands vaisseaux de ligne qui s'étaient présentés trois heures plus tôt dans le ciel de Bet. J'ai vaguement espéré que l'un d'entre eux était celui qui transportait les Salahamites, mais il faudrait probablement à ce dernier, plus lent que le *Spergus*, encore plus d'un mois pour parvenir à la Triade – même si les fluctuations quantiques entretenaient des incertitudes sur la durée des voyages.

La voix de Kol Jarey a brisé le silence. « Pouvez-vous venir immédiatement dans mon bureau, Sohinn ? »

Mani Rava a attendu que la tête de son patron s'efface de l'écran pour murmurer : « Il veut certainement te remettre ta solde. Quelque chose me dit également qu'il aimerait bien te garder à son service. »

J'ai parcouru la coursive principale qui donnait sur les appartements de Kol Jarey. Je n'ai pas eu besoin de me présenter devant l'écran de contrôle ; la porte a coulissé dans un sifflement délicat lorsque je m'en suis approché. Un andro est venu à ma rencontre et m'a ordonné de m'immobiliser, le temps pour lui de vérifier que je ne portais pas d'arme ni d'objet suspect. Son inspection terminée, le serviteur mécanique m'a introduit dans le bureau de Kol Jarey. Les deux femmes chaouches avaient pris place de chaque côté du propriétaire du *Spergus* tandis que Caldrij, le garde du corps, se tenait debout dans un recoin sombre de la pièce. Je n'ai pas osé fixer Leïrel dans les yeux. J'ai espéré que Veranz, l'autre fouisseuse, ne découvrirait pas dans mon cerveau que nous nous étions rencontrés.

« Comme nous sommes arrivés à destination, je voulais connaître vos intentions, a déclaré Kol Jarey.

— Elles sont simples, ai-je répondu d'une voix aussi neutre que possible. Je vous remercie de m'avoir recruté à DerEstep, mais je reprends maintenant ma liberté.

— Je suppose que rien ne vous fera changer d'avis.

— Peu de chances en effet, monsieur.

— Il nous reste donc à vous régler ce que nous vous devons. »

Des courants chauds, vibrants, s'échouaient sur mes tempes et mon front, mais ne pénétraient pas à l'intérieur de mon crâne, comme contenus par un barrage infranchissable. J'ai compris, en croisant les yeux noirs de Leïrel, qu'elle transférait sur moi son chrim pour empêcher sa consœur de s'emparer de mes pensées. J'ai concentré

mon attention sur les tentures moirées ornant les cloisons du bureau, sur les appliques en verre ouvragé, sur le bois précieux du plafond, sur le hublot qui capturerait un fragment de ciel étoilé et un pan ocre de la planète Bet.

« Nous vous regretterons, vous étiez un bon élément. Que pensez-vous du *Spergus* ? »

Kol Jarey prolongeait la conversation pour offrir un supplément de temps à ses fousseuses.

« Un excellent vaisseau, monsieur, tellement perfectionné qu'il n'offre pas le plaisir du pilotage propre aux appareils atmosphériques.

— Vous voulez dire que l'intelligence artificielle tue le plaisir ?

— Elle ne laisse en tout cas que très peu d'initiatives.

— Il faut croire que nous autres humains accordons de moins en moins de confiance à l'élément humain. »

Kol Jarey s'est assuré d'un regard que ses fousseuses en avaient terminé. « Un andro vous apportera votre salaire dans votre cabine. Six mille conglomerats. C'est bien ce qui était convenu ? »

J'ai acquiescé d'une brève inclination de la tête. Kol Jarey m'a congédié d'un geste de la main. « Je ne vous retiens pas. Si vous changez d'avis, vous saurez où nous trouver. Nous logerons dans le meilleur hôtel de l'astroport de Bet. »

Je suis sorti de la pièce, pressé de me soustraire à l'affrontement silencieux entre les deux Chaouches.

Chapitre vingt

Qui ne connaît pas Gam ne connaît pas l'enfer.

Proverbe gamète,
Planète Gam, système de Valderan

« La Triade. »

Hepril désignait les trois gros points lumineux qui se détachaient du fond de lumière bleutée. Allongée sur le lit, je me reposais de la série d'exercices exténuants dirigés par Galp. J'avais passé un accord avec la Chaouche : elle devait s'enfermer dans la chambre jusqu'à la fin de la séance et n'en sortir sous aucun prétexte. Hepril, qui me devait la vie, avait juré sur tout ce qu'elle avait de plus sacré de respecter ma volonté.

À l'issue de notre bref conciliabule, le shariman avait obtenu de ses alliés archamites qu'ils épargnent la servante et la laissent à mon entière disposition. Il avait ensuite expliqué aux Salahamites rassemblés dans une salle à manger que le *Crain* nous déposerait sur la planète Gam et que nous prendrions comme convenu le vaisseau de correspondance pour Kalaan. Bon nombre d'hommes et quelques femmes salahamites avaient péri lors des affrontements avec les vaisseleurs, dont Manor, mon deuxième frère – je n'ai pas davantage pleuré sur lui que sur ma sœur Alajona, et en moi s'est forgée la certitude que j'étais devenue aussi dure, aussi monstrueuse, que les religieux de mon peuple. Sur les mille cinq cents Salahamites partis de Ramsala, la capitale de Salaham, il n'en restait désormais plus qu'une cinquantaine. On avait tenté de soigner les blessés, mais, faute de médicaments et d'implants synthane réparateurs, la plupart d'entre eux n'avaient pas survécu. Les mutins avaient torturé, avant de les exécuter, les vaisseleurs survivants et les captifs considérés comme traîtres ou collaborateurs. Chacun des cris d'agonie des suppliciés m'avait transpercé le corps et l'âme.

« Un proverbe de chez moi dit : plus féroce que le maître est l'esclave libéré du maître, avait murmuré Hepril en frissonnant. Je n'ose imaginer ce qu'ils m'auraient fait si tu ne m'avais pas tirée de leurs griffes. »

Je me suis redressée et, après avoir rajusté mon paral, me suis

rapprochée du hublot pour observer à mon tour les trois points lumineux. J'avais l'impression grandissante de vivre en décalage perpétuel, d'être en avance d'une demi-seconde sur le temps réel, une sensation probablement due au programme d'entretien physique. Les figures se succédaient à une vitesse telle qu'il me fallait sans cesse anticiper, me projeter dans la suivante avant même d'avoir franchi celle qui se présentait. Je les affrontais dans un état second, proche du dédoublement, comme si je me tenais dans deux endroits à la fois, je me déplaçais entre les apparitions lumineuses sans laisser à ma pensée la possibilité de s'intercaler entre mon esprit et mon corps, avec une rapidité et une fluidité grisantes, parfois extatiques, aussi légère qu'un courant d'air, oubliant le poids de mon corps, la gravité artificielle du vaisseau.

« Vos progrès sont fulgurants », avait déclaré Galp.

Je croyais parfois discerner de l'admiration dans les yeux de l'assistant virtuel.

« Tu sais laquelle des trois est Gam ?

— Aucune idée, a répondu Hepril.

— C'était votre destination lorsque les pirates ont abordé votre vaisseau ?

— Nous nous rendions à Bet.

— Qu'alliez-vous y faire ? »

Hepril a hésité un instant. « J'accompagnais un légat du gouvernement de LaMar en tant que sonde.

— Sonde ?

— J'étais chargée de discerner les véritables intentions de ses interlocuteurs. Il devait rencontrer, je crois, un émissaire venu d'un autre monde, mais je n'avais aucune idée de l'objet de sa mission, et j'ignorais pourquoi ils s'étaient donné rendez-vous à la Triade. Mon légat est mort au cours de l'abordage : une onde en pleine tête. Il s'est montré imprudent, se pensant protégé par son immunité diplomatique. L'arrogance se paie au prix fort avec un homme comme Larkmy.

— Tu parles de lui comme s'il était toujours vivant...

— Larkmy est blessé, mais il vit. Je perçois par instants ses pensées. Les mutins ne l'ont pas achevé, estimant sans doute qu'il leur servirait de monnaie d'échange. Une erreur : Larkmy a de nombreux amis sur Gam, des amis loyaux et puissants. Dis à ton shariman de se méfier de ses alliés. Ce sont des incompetents, ils se feront manipuler comme des enfants. »

Les dernières gouttes de sueur sillonnaient mon ventre et mon dos. Je n'avais pas remis mes vêtements sous le paral. J'ai détourné les

yeux, éblouie par la lumière de Valderan, la géante bleue du système, puis je me suis levée et dirigée vers la cabine de douche. La main sur la poignée de la porte, je me suis retournée et j'ai fixé Hepril, qui continuait d'observer les trois planètes sans paraître incommodée par la luminosité aveuglante de leur étoile.

« Un homme a forcé les systèmes de sécurité de l'astroport de DerEstep pour se rapprocher de moi et me regarder avec une étrange intensité, ai-je fini par déclarer. Je ne l'avais jamais vu, mais il m'a semblé familier, comme si je le connaissais depuis toujours. Comme s'il m'avait déjà vue sans mon paral. A-t-il un rapport avec l'amour que tu perçois en moi ? »

Le regard d'Hepril s'est enfoncé dans le mien. « Je n'ai pas toutes les réponses. Qu'en dit ton cœur ?

— Que nous n'avons pratiquement aucune chance de nous retrouver un jour. Je suis promise à quelqu'un, et l'homme dont je te parle est resté sur DerEstep.

— La vie réserve parfois des surprises. » Hepril s'est redressée et a pris une profonde inspiration. « La vie réserve toujours des surprises. La vie n'est qu'une succession de surprises. Nous pouvons nous figurer que nous sommes les organisateurs de nos existences, mais, lorsque nous jetons un coup d'œil derrière nous, nous nous apercevons que nous n'avons rien maîtrisé, que nous avons seulement accompagné le mouvement. Ou que nous avons résisté au mouvement au prix de tensions et de souffrances.

— Tu sembles bien fataliste.

— J'essaie de traverser le temps qui m'est imparti avec la légèreté d'un souffle. »

La planète Gam occupait désormais la surface entière du hublot. Des taches brunes et noires parsemaient sa surface ocre et par endroits d'un jaune plus vif. On ne distinguait aucune trace bleue ou verte, aucun lac, aucune veine sombre, aucun fleuve, aucune rivière, ni un seul nuage. Quelques minutes plus tôt, la voix synthétique de bord avait ordonné aux passagers de se sangler à leurs couchettes ou à leurs sièges pour l'entrée en atmosphère et l'atterrissage. Nous nous étions allongées sur le lit, et les sangles automatiques s'étaient ajustées à nos corps. La chaleur avait brutalement augmenté lorsque les boucliers thermiques du vaisseau étaient entrés en contact avec la stratosphère.

« Pourvu qu'ils tiennent, avait soupiré Hepril. Cet engin m'a tout l'air d'une épave volante. »

Les hurlements des moteurs perforaient les matériaux composites et provoquaient des vibrations d'une amplitude inquiétante. Une odeur de métal surchauffé emplissait la cabine.

« Que comptes-tu faire sur Gam ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas encore. Tout dépend de ce que la vie me proposera.

— Tu n'as pas envie de rentrer chez toi ?

— À LaMar ? Il n'y a là-bas que des gens que je n'ai pas envie de revoir.

— Pas de famille ?

— Je parlais justement d'elle. » J'ai cru qu'Hepril allait se répandre en larmes, mais elle est parvenue à se contenir en se mordillant la lèvre inférieure. « Depuis la mort de mon père, ma mère et mes sœurs m'ont déclaré la guerre.

— Pour quelle raison ?

— J'ai tourné le dos à leurs traditions stupides. Si je les avais écoutées, je me serais mariée avec un homme de mon peuple, j'aurais déjà trois ou quatre enfants, je me consumerais à petit feu dans une existence sans joie en m'adonnant à des rituels dépourvus de sens. Mon père détestait lui aussi être enfermé dans un quelconque système de pensées. C'était un esprit libre. »

J'ai pris conscience que j'étais moi-même prisonnière des traditions de mon peuple, que je n'avais pas le courage de jeter mon paral, de sortir de ma cage, de prendre mon envol. L'édifice salahamite reposait entièrement sur la soumission. Le culte de Sahourah exigeait le sacrifice de l'individu et ne laissait aucune place au bonheur. Je n'avais presque jamais entendu rire dans les ruelles de mon village.

La chaleur ne cessait d'augmenter au fur et à mesure que le vaisseau se rapprochait de la surface de Gam. Des perles de transpiration brillaient sur le front, les tempes et le cou d'Hepril.

« Si ça continue, nous allons finir en viande grillée. » Le rugissement des moteurs atmosphériques avait pris le relais des propulseurs quantiques et contraint la Chaouche à hurler. Des claquements et des crisements ont accompagné le déploiement des huit pieds d'atterrissage. Une lumière dorée aux reflets mauves supplantait peu à peu la clarté bleue de Valderan. Des secousses nous ont fait craindre durant de longues minutes que le vaisseau s'était disloqué, mais il est parvenu à se stabiliser, à réduire progressivement sa vitesse, puis à se poser sans heurt sur le sol de Gam.

« Veux-tu rester avec moi jusqu'à notre départ pour Kalaan ? » Ma voix avait pris une résonance inattendue dans le silence restauré. Hepril n'a pas répondu. J'ai insisté : « Nous avons besoin de toi, de ta clairvoyance, pour affronter une planète comme Gam. »

Les sangles de sécurité se sont détachées et ont réintégré leurs gaines. Nous nous sommes relevées en même temps et avons aussitôt ressenti les effets de la gravité de la planète, nettement supérieure à

celle du vaisseau. La climatisation fonctionnait de nouveau et diffusait un air frais par les grilles de ventilation. La voix de bord a retenti.

« Les passagers sont priés de rester à leur place jusqu'à ce que les autorités locales aient donné l'autorisation de débarquement. »

J'ai jeté un regard par le hublot. Le nuage de poussière soulevé par l'atterrissage noyait les formes dans son opacité grise. On devinait les ombres claires des bâtiments dans le lointain, ainsi que les véhicules de sécurité convergeant vers le *Crain*. Des voiles grisâtres étirés par les rafales de vent recouvraient presque entièrement le tarmac.

La voix d'Hepril, qui s'était approchée silencieusement dans mon dos, m'a fait sursauter.

« Tant que tu auras besoin de moi, je resterai près de toi. »

Quelques mètres avant le franchissement du sas donnant sur l'extérieur, la chaleur me pesait sur la nuque et les épaules comme un joug. Bien que filtré par le tissu du paral, l'air m'a incendié le palais et la gorge dès que j'ai posé le pied sur la passerelle de débarquement. Devant moi marchaient le shariman, mon jeune frère Bassat et une dizaine d'autres Salahamites, tandis qu'Hepril se tenait à mes côtés. La gravité et la canicule rendaient pénible le moindre mouvement. La luminosité du ciel intensément bleu blessait les yeux.

Le shariman s'était présenté à ma cabine environ trois heures après l'atterrissage du *Crain*.

« Nous avons reçu l'autorisation de débarquer. Nous devons satisfaire aux contrôles sanitaires avant de nous renseigner sur la suite du voyage.

— Vous ne savez pas si vous partez d'ici ou d'un autre astroport ? » s'était étonnée Hepril.

Le shariman avait jeté un regard courroucé à la Chaouche avant de m'inviter à lui emboîter le pas.

Le vent brûlant soulevait des tourbillons de sable qui cinglaient les visages et les parties découvertes du corps. Il fallait se courber pour lutter contre les rafales. Craignant qu'une bourrasque soudaine ne s'engouffre sous mon paral et ne me l'arrache aussi facilement qu'une feuille morte, je le tenais fermement plaqué contre moi pour l'empêcher de s'envoler. Mon frère se retournait régulièrement pour me lancer des regards inquiets. Des véhicules dépassaient à toute allure notre petite colonne qui progressait avec une lenteur exaspérante en direction des bâtiments blancs.

« Ils auraient pu mettre des engins de transport à disposition des passagers, a maugréé Hepril. Ce monde a une curieuse façon de souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. »

Nous étions en nage lorsque nous avons atteint l'entrée principale

du bâtiment blanc. Les contrôles sanitaires, supervisés par des hommes et des femmes en uniforme bleu marine, se limitaient au strict minimum : la traversée d'un couloir aux cloisons criblées de rayons analytiques rouges et verts. Je n'ai ressenti qu'un vague fourmillement lorsqu'ils se sont posés sur moi et ont maculé mon paral de taches éclatantes. Les formalités de douane se sont révélées également expéditives, les préposés se contentant de lever un regard fatigué sur les passagers qui défilaient devant eux. Mon passage a allumé une étincelle de curiosité dans leurs yeux, mais ils n'ont posé aucune question, ni procédé à aucune fouille, comme s'ils avaient reçu la consigne de favoriser à tout prix l'afflux de migrants sur leur monde sous-peuplé.

L'astroport de Gam se circonscrivait à un gigantesque hall ombragé et relativement frais en regard de la canicule. Quelques comptoirs éparpillés entre les piliers de soutènement, éclairés par des enseignes ou plongés dans la pénombre. De l'autre côté des immenses vitres teintées, se dressaient les façades claires des hôtels et des hangars.

Le shariman s'est dirigé vers l'accueil de l'EspAir. L'hôtesse en tailleur jaune lui a adressé un sourire crispé. Ses yeux d'une couleur indéfinissable se sont perchés un bref instant sur moi, puis ont volé sur le groupe assemblé devant son comptoir.

« Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Nous voyagions à bord du vaisseau de votre compagnie en provenance de DerEstep », a répondu le shariman.

Son interlocutrice a grimacé avant de consulter l'écran vertical suspendu devant elle.

« Impossible : selon nos prévisions, il n'atterrira sur Bet que dans un peu plus d'un mois conglomér.

— Il n'atterrira jamais. Il a été attaqué et détruit par des vaisseaux. »

Pressentant le début des complications, l'hôtesse a froncé les sourcils. « En ce cas, monsieur, vous ne seriez pas là pour me le raconter.

— Quelques centaines de voyageurs ont été emmenés par les pirates. Nous en faisons partie. Nous sommes parvenus à prendre le contrôle de leur vaisseau et à gagner Gam. » D'un geste du bras, le shariman a désigné le vaisseau posé le tarmac. « Nous souhaitons maintenant continuer notre voyage, prendre comme prévu le vol suivant à destination de Kalaan. »

L'hôtesse a écarté les mains. « Je n'ai aucune information vous concernant. Toutes les données étaient contenues dans la mémoire de l'IA du vaisseau. Elle seule pourrait me confirmer vos dires.

— Vous savez pourtant que le vaisseau doit atterrir dans un mois.

— Le programme des vols est établi des années à l'avance. En revanche, nous ne savons pas quels passagers ils transportent, ni quelles correspondances ils doivent prendre. Savez-vous comment le personnel au sol appelle les vaisseaux ? »

Le shariman a avoué son ignorance d'un haussement d'épaules excédé.

« Les pochettes-surprises, a poursuivi l'hôtesse avec un petit rire de gorge. Je n'ai aucune preuve de ce que vous avancez. Il nous faudra attendre au minimum un mois et demi pour constater l'éventuelle disparition de l'appareil en provenance de DerEstap. Mais, même si c'est le cas, je n'aurai aucune trace de votre réservation. De toute façon, aucun vol en partance pour Kalaan n'est prévu depuis l'astroport de Gam. Vous devrez d'abord vous rendre sur Bet et réserver sur place.

— Nous avons déjà payé notre voyage, a grondé le shariman.

— Vous avez un reçu ?

— Croyez-vous que les pirates nous ont laissé le temps de prendre nos bagages ? »

L'hôtesse a chassé un invisible insecte d'un revers de main. « Alors je ne peux strictement rien faire pour vous. »

Je me suis penchée vers Hepril. « Est-ce qu'elle dit la vérité ?

— Ses paroles n'ont pas la couleur du mensonge en tout cas, m'a-t-elle répondu à voix basse. Les informations relatives aux vols voyagent à la vitesse des vaisseaux, pas plus vite.

— Nous n'aurons pas suffisamment d'argent pour continuer le voyage.

— Est-ce un mal ? »

Je me suis écartée avec vivacité de mon interlocutrice comme je me serais éloignée d'un insecte venimeux. « Nous n'avons pas entrepris ce voyage pour visiter les mondes de la Triade », ai-je grondé.

Comme je n'avais pas contrôlé le volume de ma voix, plusieurs têtes se sont tournées dans ma direction.

« Dans quel but, alors ? a chuchoté Hepril.

— Nous pensons que l'univers court au désastre et que c'est notre devoir de l'éviter.

— Tu en es vraiment persuadée ? »

Je me suis tue, incapable de répondre à cette question. Je me suis soudain rendu compte que je n'avais jamais eu de convictions personnelles, que j'avais seulement épousé celles de mon peuple. Une voix murmurait pourtant avec insistance au fond de moi que mon destin était étroitement lié au sort du monde. J'ai flotté entre des sentiments mouvants, contradictoires, avant de me concentrer sur les

yeux noirs de Sohinn et de me demander ce que le dragonneur de DerEstep faisait en cet instant.

Chapitre vingt et un

On pense généralement que les mondes de la Triade ne présentent aucun autre intérêt que leurs gisements de métaux rares, indispensables aux voyages spatiaux. Leur climat éprouvant, leur sécheresse, leurs vents brûlants, leurs tempêtes de sable, leurs cités sans grâce n'ont, c'est vrai, rien d'attirant pour le voyageur. Je ferai cependant une exception : les forêts suspendues de Bet, la plus grande et la plus peuplée des trois planètes du système. J'irai jusqu'à affirmer qu'ils sont l'une des merveilles de la galaxie, pas seulement pour leur splendeur inégalable, mais également et surtout parce que, utilisés comme laboratoires à grande échelle par les scientifiques locaux, ils représentent l'avenir, l'espoir d'une évolution végétale radicale – je devrais donc employer le mot de révolution.

*Carnets d'une voyageuse,
Esthea Sifrant,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Bet s'étiolait sous la canicule.

La chaleur, frôlant 50 °C, m'avait convaincu de me fendre de six cents conglomerats pour m'équiper de l'une de ces combinaisons régulaques dont m'avait parlé Mani Rava. Je transpirais nettement moins depuis que je l'avais enfilée sous mes vêtements. Elle me collait à la peau et me procurait une agréable sensation de fraîcheur qui contrastait violemment avec le contact de l'air brûlant sur mon visage et sur mes mains. Le vendeur m'avait précisé qu'il disposait également de tenues évolutives qui permettaient de supporter les frimas de la saison d'hiver, où les températures descendaient parfois jusqu'à 15 °C.

Je m'habituais peu à peu à la gravité de la planète, pratiquement identique à celle de DerEstep. J'avais également acheté des lunettes filtrantes et un com local, un petit appareil blanc d'aspect rudimentaire qui permettait de communiquer dans un rayon d'une centaine de kilomètres, le périmètre approximatif de la ville de LizBet, la capitale de Bet. J'avais envoyé mon code à Leïrel, *GaiïroldElph*, les prénoms combinés de ma mère et de mon père ; je n'avais reçu aucune réponse pour l'instant. Ma carte synthane de pilote m'ouvrant quelques portes, j'avais passé mes trois premiers jours à tenter d'obtenir des informations sur le vol EspAir en provenance de DerEstep. Les hôtesses du comptoir de l'astroport et du siège local de la compagnie, les responsables que j'avais réussi à contacter m'avaient fourni la même réponse : on n'aurait aucune nouvelle du vaisseau tant

qu'il ne serait pas à portée des détecteurs des satellites de contrôle. Je n'avais pas d'autre choix que d'attendre.

J'avais loué une chambre dans un petit hôtel des environs de l'astroport. La climatisation vétuste faisait un raffut de tous les diables, mais le tarif, modeste, me permettrait de tenir le coup jusqu'au débarquement des Salahamites sans être obligé de travailler. Des bars et des boîtes plus ou moins louches se succédaient sans interruption dans les rues des environs de l'hôtel. Les lasers de leurs enseignes zébraient les nuits très courtes et très noires qui tombaient avec une soudaineté sidérante après 23 heures locales. La chaleur diminuait alors de quelques degrés, mais restait accablante jusqu'au retour de Valderan et de son feu bleuté.

Mon com a vibré. Le visage de Leïrel s'est affiché sur le petit écran. Valderan avait disparu depuis un bon moment, et l'agonie du jour se traduisait par un fastueux déploiement de nuances bleues et mauves.

« Je n'ai pas pu vous contacter plus tôt. Nous sommes soumis à un rythme infernal depuis notre arrivée. Nous pouvons nous voir demain : Kol Jarey nous accorde un jour de congé.

— Où ?

— Dans la forêt suspendue des environs de LizBet. Nous y serons plus tranquilles que dans les environs de l'astroport. Il faut une petite heure par le tube express qui part de la gare centrale. Rendez-vous à 13 heures à l'entrée principale. Arrêt : porte de Delte.

— J'y serai. »

Le visage de la Chaouche s'est estompé de l'écran.

J'ai traîné dans le quartier avant de regagner mon hôtel pour tenter de dissiper le découragement et la morosité qui me gangrenaient. Ma vie me glissait entre les doigts comme l'un de ces insaisissables poissons que j'avais pêchés, enfant, dans les rivières des environs de Shemenioh. La Salahamite voilée perdait peu à peu toute réalité pour se désagréger en rêve.

Des femmes, des hommes et des andros sexuels m'ont invité à passer un petit moment en leur compagnie, des rabatteurs m'ont suggéré de me joindre aux tables de jeu dans les sous-sols climatisés, des revendeurs m'ont proposé des boucles synthane hallucinatoires ou des sachets d'une plante locale aux vertus euphorisantes ; j'ai décliné leurs offres d'un geste de la main, regagné ma chambre minuscule, pris une douche froide avec le reste de l'eau qui m'était impartie et qui n'a pas suffi à me rafraîchir, et me suis allongé tout mouillé sur mon lit. Mes pensées tumultueuses, sombres, m'ont conduit sur les rives incertaines du sommeil.

La forêt suspendue flottait une cinquantaine de mètres au-dessus du sol sans qu'on distingue la moindre structure apparente, comme si elle reposait sur du vide. Seules étaient visibles les pailles, les étroits tubes irisés qui reliaient certains arbres flottants aux dunes de sable sombre éclairées par des colonnes de lumière bleutée tombant des frondaisons.

Le court trajet entre la station et l'orée m'avait couvert de sueur malgré ma combinaison régulaque. J'avais entrevu, dans les rues et la gare centrale de LizBet, des hommes et des femmes aux visages et aux membres crevassés, atrophisés, qui gisaient à même le sol, desséchés dans leurs vêtements ; la maladie de l'arbre mort dont m'avait parlé Mani Rava.

Le tube avait filé à vive allure sur son rail aérien, desservant d'abord les faubourgs de la capitale avant de traverser des étendues rocheuses dépourvues de végétation. L'exubérance colorée de la forêt offrait un contraste brutal, saisissant, presque choquant, avec la désolation des paysages des environs de LizBet. Les rationnements et les coupures intempestives montraient que l'eau était un élément rarissime et précieux sur Bet. Je me suis demandé où la végétation puisait les quantités d'eau phénoménales nécessaires à son irrigation – les pailles s'enfonçaient sans doute très profondément dans le sol pour accéder aux nappes phréatiques.

Leïrel m'attendait près d'un portail monumental, assise sur un muret de pierre perpendiculaire. Coiffée d'un chapeau circulaire à large bord, elle s'éventait de la main. Valderan au zénith accablait sa planète d'un feu dévastateur.

« Vous avez mal choisi votre heure : c'est le pic de chaleur de la journée, ai-je déclaré en guise de salutation.

— Au contraire. » Elle s'est relevée et a défroissé sa robe. Des auréoles sombres maculaient le tissu léger de couleur safran. Elle ne portait visiblement pas de combinaison régulaque. « À cette heure-ci, toute activité se suspend sur Bet. Nous ne serons pas dérangés.

— Vous m'aviez affirmé la même chose à bord du *Spergus*. Nous avons pourtant failli être surpris. »

Elle a accueilli ma remarque d'une moue agacée. « J'ai commis l'erreur de sous-estimer Veranz, ma consœur. Cela ne se reproduira plus. Allons nous rafraîchir dans la forêt. »

Elle n'a pas attendu ma réponse pour se diriger vers la porte de Delte, un ouvrage monumental orné de fresques. Un texte en langue conglomérat sur un écran transparent vertical expliquait que la forêt suspendue était une merveille naturelle que quelques scientifiques et membres influents de la communauté de LizBet prévoyaient d'exporter sur les autres planètes du Conglomérat aux environnements hostiles.

Nous avons emprunté une première allée flottante rectiligne pavée de pierres aux couleurs somptueuses, bordée d'arbres aux troncs souples et aux feuilles irisées. La température s'est abaissée brusquement d'au moins deux dizaines de degrés sans qu'aucun toit ne filtre les rayons de Valderan.

« Ces arbres sont appelés des rafraîchisseurs, a expliqué Leïrel. Ils emmagasinent une partie de la chaleur et, en réaction, régulent la température autour d'eux. Ils occupent une grande partie de la surface de la planète et la rendent habitable, sinon agréable. Le gouvernement de la Triade prévoit d'en planter sur Alph et Gam, les deux autres planètes du système. La forêt suspendue de LizBet est un sujet d'étude fascinant pour les agronomes venus de tous les coins de l'univers.

— Comment vous savez tout ça ?

— Je l'ai appris au cours d'une conversation entre Kol Jarey et des représentants du pouvoir local. La canicule et le manque d'eau sont les deux problèmes principaux de la Triade. Les agrobiologistes essaient de modifier génétiquement les rafraîchisseurs pour les rendre encore plus performants.

— Vous avez appris autre chose depuis votre arrivée ? »

Leïrel a retiré son chapeau pour s'en servir d'éventail. La sueur collait à ses tempes et à son front ses cheveux bruns serrés en chignon.

« Kol Jarey est mandaté pour préparer l'adhésion définitive de la Triade au Conglomerat, mais je ne pense pas que ce soit l'objet principal de sa mission.

— Qui est ?

— Je l'ignore. J'ai essayé de sonder son esprit pendant son sommeil, mais le chimiste protecteur de ma consœur m'en a empêché.

— Pourquoi prendre toutes ces précautions pour nous rencontrer ? »

Nous marchions à présent au milieu de gigantesques plantes aux fleurs pourpres que leur entrelacement rendait inextricables. La température avait grimpé de plusieurs degrés depuis que nous avions laissé derrière nous les arbres rafraîchisseurs. Un petit oiseau aux plumes multicolores et au bec noir recourbé s'est posé au-dessus de nos têtes. Un grand nombre de ses congénères se cachaient dans les frondaisons : leurs trilles mélodieux se répondaient alentour.

« Je ne tiens pas à ce que Kol Jarey soit au courant de vos véritables intentions.

— Pourquoi ?

— Je crains qu'elles ne contrarient les siennes. Ou qu'elles ne l'entraînent à modifier ses projets.

— Il les connaît sûrement : votre consœur et vous-même avez fouiné dans mes pensées.

— J'ai protégé votre cerveau de mon chrim pour empêcher Veranz de s'approprier les informations que j'y ai puisées. »

Je l'ai saisie par les épaules et l'ai contrainte à me fixer dans les yeux. Elle n'a pas résisté. Soutenir son regard d'une noirceur de nuit sans étoile n'avait rien d'évident.

« Quel but poursuivez-vous exactement ? » J'ai pris conscience qu'elle était dangereuse, que la mort pouvait surgir d'elle à tout moment.

« Celui fixé par mes maîtres. » Aucun doute dans sa voix calme.

« Qui sont vos maîtres ? »

— Je ne peux pas vous le révéler pour le moment. Je ne suis que l'une de leurs torches, envoyée comme des centaines d'autres dans l'univers pour être leurs yeux et leurs oreilles, pour éclairer leurs ténèbres. Je vous demande seulement de me faire confiance. »

Je l'ai relâchée en hochant la tête. « Quel rapport avec la femme voilée salahamite ? Avec moi ? Vous avez dit l'autre jour qu'il ne s'agissait sans doute pas d'un simple coup de foudre... »

— Elle est peut-être celle que nous attendons. Et vous, l'homme qui a le pouvoir de la révéler à elle-même.

— Sur quoi vous fondez-vous pour affirmer ce genre de choses ? »

Elle m'a dévisagé avec une telle intensité que je me suis senti traqué jusqu'aux tréfonds de mon être. « Sur la réaction qu'elle a suscitée en vous. Comme les rayons d'une étoile éclairant une planète. Si vous n'êtes qu'un reflet d'elle, de quel éclat doit briller sa lumière ! »

— Plutôt maigre comme indice.

— Le travail d'une torche est justement de ne négliger aucun indice, si ténu, si incongru puisse-t-il paraître. »

J'ai eu l'impression soudaine de me dédoubler, d'occuper deux endroits à la fois, comme si mon corps et mon esprit se dissociaient, se déchiraient. Le début de la précognition s'est accompagné comme chaque fois d'un malaise persistant.

« Que vous arrive-t-il ? » a soufflé Leïrel. Vous êtes devenu très pâle. »

D'un geste de la main, je lui ai intimé de garder le silence. Une partie de moi a traversé la forêt de plantes aux fleurs pourpres tandis que l'autre demeurait près de la Chaouche. J'ai flotté au-dessus d'une allée latérale plus étroite, ombragée, où j'ai aperçu deux hommes. J'ai su, sans l'ombre d'un doute, que ces deux-là guettaient notre apparition, à Leïrel et à moi, au croisement des deux allées. Le sentiment d'urgence a provoqué un retour brutal dans mon corps. J'ai suffoqué et j'ai eu besoin d'une bonne dizaine de secondes pour reprendre pied dans la réalité. Le ressac s'est traduit, comme toujours chez moi, par une douleur aiguë à la poitrine.

Le regard interrogateur de Leïrel a accéléré mon retour à l'intégrité. J'ai désigné l'entrée de la petite allée perpendiculaire une dizaine de mètres plus loin.

« Deux hommes dans cette allée. Ils nous attendent. Je doute que ce soit pour le simple plaisir de faire notre connaissance.

— Comment... C'est vrai, vous êtes erwack, sujet aux dédoublements précognitifs.

— Vous connaissez les Erwacks ?

— Je n'en avais pas la moindre idée avant de vous rencontrer. En revanche, Kol Jarey semble parfaitement documenté sur votre peuple. C'est lui qui m'en a parlé.

— Nous devrions rebrousser chemin. »

Elle n'a pas bougé. « Ces hommes sont sans doute équipés de traceurs synthane qui leur permettront de nous localiser n'importe où.

— Qui les envoie, à votre avis ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. On en reparlera plus tard. Nous devons d'abord exploiter notre avantage pour nous débarrasser d'eux. Vous avez une arme ?

— On me l'a retirée à DerEstap, je n'en ai pas racheté depuis. »

Leïrel a glissé la main dans les replis de sa robe. « Alors restez derrière moi et laissez-moi faire. »

Elle s'est remise en marche. J'ai regretté d'avoir décliné l'offre d'un marchand ambulant qui m'avait proposé un minuscule onduleur de dernière génération « nettement plus discret et plus efficace que ses grands frères, une affaire à ce prix-là ».

Des enfants d'une dizaine d'années, accompagnés d'un homme et d'une femme en uniformes blancs, ont fait irruption dans l'allée principale. Nous avons ralenti l'allure et attendu que le petit groupe bruisant s'éloigne pour combler l'intervalle qui nous séparait de l'intersection.

Les deux tueurs ont débouché du passage perpendiculaire en jouant les promeneurs ordinaires. Trapus, bruns de cheveux et de peau, ils portaient des vestes et des pantalons clairs sous lesquels se devinaient les formes de leurs combinaisons régulaques. Ils se sont avancés d'un pas tranquille dans notre direction. Les oiseaux multicolores ont cessé leur chant, comme s'ils pressentaient l'imminence de l'affrontement. Parvenus à moins de trois mètres de nous, les tueurs ont pointé avec vivacité des ondulateurs à canon court. Ils n'ont pas eu le temps d'en presser la détente. Une double détonation a retenti, sèche, assourdie. Frappés à la poitrine, les deux hommes se sont effondrés sur les pierres transparentes pratiquement dans le même mouvement. Sans esquisser le moindre geste, Leïrel avait tiré à travers le tissu de sa robe. Les impacts noirs criblant les vestes des tueurs montraient

qu'elle avait utilisé une arme de type haute densité dont les rayons concentrés traversaient n'importe quelle surface, y compris les protections corporelles en nano-fibres réputées pour leur extrême solidité.

« Marchons tranquillement vers la sortie », a-t-elle proposé.

J'ai remarqué le trou de deux centimètres de diamètre entre les plis de la robe de la jeune femme. J'ai constaté également la présence de bulles transparentes qui voletaient au gré des rafales au-dessus de nos têtes.

« Des caméras de surveillance ?

— Probable, a répondu Leïrel à voix basse. Raison de plus pour marcher tranquillement sans nous retourner. »

Elle semblait d'un sang-froid à toute épreuve, même si la transpiration maculait son visage de gouttes scintillantes et sa robe d'auréoles sombres.

« Vous portez toujours cette arme sur vous ?

— En permanence.

— Comment réussissez-vous à passer les contrôles des astroports ?

— Il suffit de détourner l'attention des préposés au moment où ils vérifient les écrans. Les contraindre à penser à autre chose. »

Nous avons gagné sans encombre la sortie de la forêt suspendue et nous nous sommes enfoncés, de l'autre côté de la porte de Delte, dans la terrible fournaise.

À peine nous étions-nous engagés sur la passerelle qui menait à la station du tube qu'une voix a retenti derrière nous.

« Arrêtez-vous, vous deux. Et vous, madame, levez bien haut les mains au-dessus de votre tête. »

Chapitre vingt-deux

Saurons-nous la reconnaître ?

Saurons-nous l'honorer ?

Saurons-nous l'entendre ?

Saurons-nous la chérir ?

Strophe à Celle qui vient,

Mythologie chaouche,

Conservatoire central des récits et musiques populaires,

Planète LaMar, siège du Conglomer

Les vents mugissants traversaient la nuit comme une horde de créatures démoniaques, projetant les tourbillons de sable sur les volets. La chaleur n'avait pratiquement pas baissé après la disparition de Valderan. Si, sur Salaham, le coucher de Jadaouh augurait de quelques heures de fraîcheur après la fournaise diurne, il n'y avait sur Gam que peu de différence entre le jour et la nuit.

Nous logions, Hepril et moi, dans une chambre minuscule équipée d'une salle d'eau rudimentaire tandis que les autres Salahamites s'entassaient par groupes de dix ou douze dans des dortoirs insalubres loués à un vieillard irascible et avare. L'argent des Salahamites qui avait échappé aux vaisseleurs se montait à un petit millier de conglomer, à peine de quoi tenir quatre ou cinq jours. Le shariman avait eu beau remuer ciel et terre dans le bâtiment de la compagnie EspAir, vitupérer, menacer ses interlocuteurs de la foudre de Sahourah et des flammes de l'enfer, persuader quelques-uns de ses anciens alliés de la mutinerie du *Craïn* de témoigner en sa faveur, il n'était pas parvenu à faire valoir ses droits.

Le temps pressait. Il lui fallait rapidement trouver une centaine de milliers de conglomer pour me permettre de me rendre à temps sur Kalaan et d'accomplir mon destin, une somme qui paierait le voyage de seulement cinq personnes, la parale et quatre accompagnateurs. Les autres seraient condamnés à demeurer et survivre sur Gam. Des rabatteurs leur avaient d'ailleurs proposé un emploi dans les carrières souterraines d'estalium, situées dans le désert profond, à six mille kilomètres de PiGam, la capitale. La pénurie d'estalium, un métal rare entrant dans les matériaux composites des fuselages des nouveaux vaisseaux, avait poussé le gouvernement de la Triade à favoriser son

extraction dans les régions rendues hostiles par la chaleur et la sécheresse. En contrepartie de conditions de vie difficiles, des salaires attractifs étaient offerts aux mineurs. Dix ans de labeur seraient nécessaires aux Salahamites pour financer leur retour sur leur planète natale. Conscients qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, une vingtaine d'hommes s'étaient déjà engagés avec la bénédiction du shariman. Ils partaient deux jours plus tard pour le désert profond. La compagnie minière leur avait déjà fourni leurs combinaisons régulaques ainsi qu'une boucle synthane destinée à ralentir leur transpiration.

« À moins de braquer une banque, je ne vois pas comment ton prêtre pourrait trouver cent mille conglomerats dans ce trou brûlant, à soupiré Hepril.

— Tu dis toi-même que la vie réserve des surprises...

— Il en faudrait vraiment une énorme. »

Galp et ses exercices me manquaient, le shariman ayant refusé de s'encombrer de la machine au sortir du vaisseau. Mon corps réclamait les déplacements incessants entre les figures éphémères et brillantes, ce jeu grisant et sensuel avec l'espace et le temps, cette impression vertigineuse de battre avec le cœur secret de la Création. Je n'avais plus l'occasion de sentir les caresses de l'air sur ma peau, j'étouffais sous mon voile et devais repousser avec la plus grande fermeté la tentation permanente, obsédante, de m'en débarrasser. J'enviais Hepril de pouvoir retirer sa robe avant de s'allonger sur le lit sous le ventilateur du plafond qui brassait l'air en grinçant. Elle se promenait nue sans aucune gêne devant moi. J'admirais son corps d'ailleurs, sa peau ambrée, ses hanches et sa poitrine généreuses, ses jambes à la fois fines et musclées, ses cheveux d'une épaisseur et d'une longueur insolites.

Le vent continuait de souffler avec violence et de projeter du sable sur les volets.

« Tu parles souvent d'amour, murmurai-je. Tu l'as connu ? »

Hepril a remué sur le lit. Profitant du rétablissement de l'eau courante, elle avait pris une douche rapide avant de se coucher, puis elle avait soigneusement étalé ses cheveux sur sa poitrine et son ventre afin de bénéficier de leur fraîcheur humide.

« J'ai aimé une seule fois. Passionnément.

— Tu aimes toujours cet homme ? »

Hepril est restée silencieuse un instant : « Il ne s'agissait pas d'un homme. »

Ses mots m'ont plongée dans une grande perplexité. La religion salahamite ne tolérerait pas les amours entre personnes du même sexe. Ma mère m'avait un jour parlé du supplice réservé à deux garçons

surpris en train de se livrer à de coupables activités dans une grange. Je n'avais pas compris à quelles activités elle faisait allusion. Je ne connaissais toujours rien aux choses de l'amour.

« Une... femme ?

— Une parlementaire de LaMar. J'étais son assistante. Elle est morte depuis quatre ans, mais elle continue de vivre en moi.

— Vous viviez comme un couple ?

— Évidemment.

— Comment est-elle morte ?

— Assassinée. » Des sanglots étouffés dans la voix de la Chaouche. « Elle s'opposait à certains groupes de pression qui militent pour le développement à outrance de l'intelligence artificielle. Elle pensait que la suprématie humaine était menacée. Ils l'ont éliminée, comme ça se passe souvent dans les couloirs du siège du Conglomer. Son assassin portait un leurre cérébral dissimulant ses véritables intentions. Je ne suis pas parvenue à le démasquer. Il lui a décoché dans le cou une aiguille enduite d'un poison foudroyant. Elle est morte en quelques secondes dans mes bras. Elle me manque.

— Et Larkmy ?

— Oh lui, je ne l'ai pas vraiment aimé. Je me suis servie de lui pour survivre. Je ne m'attendais pas à être conquise par sa douceur, par sa sensualité, par sa sensibilité, même si ces mots paraissent étranges appliqués à lui. C'est curieux à dire, mais lui qui ressemble à un monstre, lui qui n'a rien pour plaire, m'a en partie réconciliée avec les hommes.

— Tu captes toujours ses pensées ? »

Hepril s'est levée et est allée se poster devant la fenêtre comme si elle pouvait contempler la rue à travers les volets. Des rais de lumière clignotante se faufilaient par les interstices et paraient sa peau luisante de figures éphémères et brillantes.

« Elles sont de plus en plus lointaines, comme si la vie le quittait peu à peu. »

Je l'ai rejointe près de la fenêtre. Les crissemments horripilants des grains de sable sur le métal des volets évoquaient les créatures nocturnes grinçantes des légendes salahamites.

« Que se passera-t-il si le shariman ne parvient pas à réunir la somme nécessaire ? »

Les mots s'étaient échappés de ma bouche à la façon d'une pensée égarée et inquiète.

« Une occasion aura été manquée sans doute, mais il nous faudra nous adapter à la nouvelle situation, a répondu Hepril. L'univers est un champ de possibles sans cesse mouvant.

— Le shariman affirme que ce sera une catastrophe.

— Les religieux voient des catastrophes en tous lieux et en tous temps. Nous devons seulement réussir à déployer l'amour infini que je perçois en toi. Je me demande souvent quelle femme se cache sous ce voile. Je te devine très belle, aussi belle que ton âme. »

J'ai eu la sensation d'être enveloppée tout entière dans le trouble d'Hepril.

« Le shariman n'a pas prévu de billet pour toi, ai-je bredouillé.

— Pas la peine de s'en inquiéter : nous verrons quel chemin nous ouvrira la vie. »

Des cris et des bruits inhabituels ont résonné non loin de l'hôtel. Le shariman était parti à l'aube après avoir posté quatre hommes armés d'onduleurs devant la porte de notre chambre. La chaleur du jour transformait la pièce en étuve malgré l'épaisseur des volets et des murs. J'étais restée sous la douche jusqu'à ce que le maigre filet d'eau froide se tarisse. J'avais passé directement mon voile sur ma peau encore mouillée pour conserver le plus longtemps possible la sensation d'humidité et de fraîcheur. Hepril, elle, portait une tunique ajourée qui ne dissimulait pratiquement rien de son corps.

Elle a entrouvert les volets et jeté un coup d'œil dans la large avenue qui bordait l'hôtel. La lumière bleutée qui s'est invitée dans ma chambre m'a éblouie.

« On se bat dehors.

— Des gens de mon peuple ? ai-je demandé.

— Des ombres dans les tourbillons de sable. »

Des éclats de voix ont traversé le bois de la porte ; les gardes du corps s'interrogeaient sur la conduite à suivre.

« Larkmy n'est pas mort, a repris Hepril. Cette nuit, j'ai ressenti ses pensées comme quand je dormais à ses côtés.

— Tu crois qu'il a quelque chose à voir avec cette bataille ?

— Je te l'ai déjà dit : les mutins sont des incompetents. Larkmy a feint d'agoniser en s'injectant un leurre synthane. Il vient maintenant reprendre possession de ses biens avec l'appui de ses amis Gamètes.

— Tu veux dire... »

La Chaouche a hoché la tête. « Tu es le plus précieux de ses biens : pour lui, tu vaudrais vingt millions de conglomérats.

— Nous pouvons encore fuir. »

Hepril s'est retournée pour me lancer un regard navré. « Pour aller où ? Avec Larkmy au moins, tu as les meilleures chances d'arriver à destination.

— Tu souhaites qu'il me reprenne ? »

Elle a refermé les volets et s'est assise sur le côté du lit. « Ton

shariman n'aurait jamais dû s'allier aux mutins. L'accord qu'il avait passé avec Larkmy lui garantissait d'atteindre Kalaan. »

Les bruits se rapprochaient, détonations sourdes des ondulateurs, claquements précipités des chaussures sur les trottoirs. L'affolement gagnait les Salahamites en poste devant la porte de la chambre.

« Rien n'est plus fiable et solide que le lien de l'intérêt. Ils auraient pu s'expliquer une fois à destination. Ton prêtre a été bien naïf de croire que la compagnie EspAir lui offrirait gracieusement la suite du voyage. Les risques de piratage ne sont pas couverts par les assurances.

— Je suppose qu'il ne trouvait pas moral de s'associer à un pirate. Pas conforme à la Loi de Sahourah.

— La morale est une prison comme une autre. Souvent pire qu'une autre. La seule façon de se sortir de l'impasse dans laquelle il s'est fourvoyé, c'est de renégocier avec Larkmy.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée après la mutinerie. »

Hepril a commencé à tresser ses cheveux en se contemplant dans le miroir fêlé et piqueté plaqué sur le mur d'en face. « Larkmy ne pense qu'en termes de rentabilité. Il ne voue aucune rancune à ceux qui l'ont combattu. »

La bataille se déroulait désormais dans les environs proches. Des ondes crépitaient sur la façade de l'hôtel. Les gémissements d'un blessé semblaient provenir de la pièce située juste en dessous.

« Certains techniciens mutins se sont installés dans la même pension que nous, a poursuivi la Chaouche à voix basse. Ils tentent de résister aux assauts des amis de Larkmy. Il est tout près, je sens sa présence. »

Elle s'est épongé le front d'un pan de sa tunique. Je me suis concentrée sur les bruits. Chacune des détonations, chacun des cavalcades, chacun des cliquetis me donnaient une indication d'une précision étonnante sur la progression des assaillants. Ils pénétraient maintenant dans le hall. J'ai reconnu la voix criarde et tremblante du gérant de l'hôtel, protestant avec vigueur contre leur intrusion. Une rafale d'ondes a mis fin à ses récriminations. Les gardes du corps s'éloignaient dans le couloir, sans doute pour prendre position en haut de l'escalier. J'ai eu envie de leur crier de se rendre. Je n'avais pas discerné la voix de mon frère, le dernier membre de ma famille, mais il se trouvait sans doute parmi eux. Hepril avait raison : il valait mieux traiter avec le chef des vaisseleurs plutôt que de sacrifier leur vie dans un combat perdu d'avance.

La décision s'est imposée à moi comme une évidence. Ma peur s'est envolée. Je me suis levée.

« Où vas-tu ? » a crié Hepril.

Sans répondre, j'ai tiré le verrou, ouvert la porte et me suis glissée dans le couloir plongé dans la pénombre. Un jeune Salahamite a surgi devant moi pour me barrer le passage.

« Laisse-moi passer. » Je l'ai contourné avec une telle vélocité qu'il n'a pas eu le temps de s'interposer.

« Reviens, a-t-il hurlé. Le shariman nous a ordonné de ne te laisser sortir sous aucun prétexte. »

J'ai foncé sans lui prêter attention jusqu'à l'extrémité du couloir. Mon irruption a décontenancé les trois autres postés en haut de l'escalier. J'ai croisé le regard effrayé de mon frère Bassat. J'ai exploité leur surprise pour me faufiler entre eux et dévaler les marches avec la vivacité d'une ombre, comme si je franchissais les figures éphémères de la machine de Galp. J'ai entrevu, dans le hall d'entrée de l'hôtel, des silhouettes tapies derrière le comptoir, ou recroquevillées derrière des tables et des chaises renversées.

Une détonation a salué mon irruption. J'ai vu l'onde se diriger vers moi à la façon d'un rayon de lumière progressant au ralenti. Je l'ai évitée d'un pas sur le côté, puis je n'ai eu qu'à me pencher pour esquiver la seconde qui me visait la tête. J'ai entrepris ensuite de traverser le hall hérissé de piliers de pierre derrière lesquels se tenaient des hommes armés d'onduleurs à canon long. La lumière du jour et des volutes de poussière s'engouffraient par la porte d'entrée aux vitres fracassées.

« Cessez le feu ! » a crié quelqu'un. La voix essoufflée de Larkmy.

Je me suis immobilisée au centre de la grande pièce. « Si c'est moi que vous venez chercher, prenez-moi et épargnez les autres », ai-je déclaré d'une voix forte.

Un silence stupéfait a ponctué mes paroles, à peine troublé par les gémissements des blessés et du vent.

« Vous avez entendu, vous autres ? » a lancé Larkmy.

Je ne le voyais pas ; sa voix, en partie couverte par les sifflements du vent, provenait de la rue.

« Vous n'avez aucune chance de vous en tirer, a poursuivi le caïd. J'ai déjà repris mon vaisseau : tous ceux qui étaient à l'intérieur sont morts. Rendez-vous maintenant et je vous promets de vous épargner. Je m'occuperai personnellement de celui qui s'aviserait de tirer sur cette femme. »

Les mutins ont hésité, se sont consultés du regard, les yeux agrandis par la tension et la peur. L'un d'eux s'est levé et s'est dirigé vers la sortie dérobée qui donnait sur la cour intérieure. Une deuxième lui a emboîté le pas, puis l'ont suivi la quinzaine d'autres répartis en différents points de la pièce.

Des hommes vêtus de combinaisons grises et de casques intégraux

se sont engouffrés quelques instants plus tard dans le hall et ont inspecté soigneusement les lieux avant que Larkmy n'apparaisse à son tour. Le chef des vaisseleurs portait, sous son gilet rouge et son pantalon bouffant habituels, une combinaison régulaque qui épaississait encore sa silhouette. Armé d'un onduleur à canon court, il s'est avancé vers moi d'un pas lent et lourd.

« Je t'ai vue par la fenêtre esquiver les ondes, a-t-il murmuré après avoir repris son souffle. Tes réflexes et ton sang-froid m'ont impressionné.

— Que comptez-vous faire de moi ? »

Un sourire a égayé la face ronde et perlée de gouttes de sueur de Larkmy.

« Te conduire à ta destination, comme convenu. Voir si l'homme auquel on t'a vendue tient réellement à toi.

— Comment le reconnaîtrez-vous ? »

Les yeux étroits de Larkmy se sont promenés quelques instants sur mon paral, puis se sont posés sur le corps du gérant de l'hôtel, qui gisait, inerte, sur sa chaise derrière le comptoir. « Je laisserai ce soin à quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Ton shariman.

— Il faudrait d'abord que vous le retrouviez et qu'il accepte de vous suivre. »

Des rafales de détonations et des cris étouffés ont retenti en provenance de la cour intérieure.

« Je l'ai déjà retrouvé, a répondu le caïd. Il sait qu'il n'a pas d'autre choix que de collaborer avec moi. »

Je me suis concentrée quelques secondes sur les bruits. « Vous avez fait exécuter les mutins dehors, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas tenu votre promesse. »

Larkmy a glissé le canon de son onduleur dans la ceinture de son pantalon. « L'une des règles fondamentales est de ne jamais laisser de germes de haine derrière soi. Ces crétins ont commis l'erreur impardonnable de ne pas me tuer. »

Je me suis dirigée vers la porte. « Sortons, j'ai besoin de prendre l'air.

— Drôle d'idée. » Larkmy s'est accoudé au comptoir. « Vous allez respirer plus de sable que d'air. Faites attention au vent : il pourrait vous arracher votre précieux voile. »

Chapitre vingt-trois

La chasse au choss, un insecte géant de la forêt suspendue de Bet, constitue l'un de seuls passe-temps dignes de ce nom à LizBet, la capitale. Précisons que le choss est un gibier rare, dangereux, tantôt caché dans les sables, tantôt perché dans les arbres flottants, difficile à localiser et plus encore à tirer. Certaines peuplades nomades font d'ailleurs de la chasse au choss l'épreuve obligatoire pour accéder au statut envié d'homme accompli ou de héros. Contrairement aux Betas des cités, les nomades n'utilisent pas d'onduleurs ou d'autres armes à feu. Équipés de l'arc et du poignard traditionnels, ils doivent approcher le choss sans lui donner l'alerte, un exercice extrêmement périlleux dans la mesure où le grand prédateur est équipé d'antennes détectrices lui permettant de discerner le moindre mouvement, le moindre réchauffement, des kilomètres à la ronde. Malgré sa longueur de plus de dix mètres et sa masse de plusieurs tonnes, le choss se déplace avec une vitesse extraordinaire. Si vous le ratez, lui ne vous ratera pas, et vous finirez dans son estomac capable, dit-on, de digérer une pierre.

*Ma vie sur les planètes lointaines,
Almorik Balap,
Infothèque de LaMar ville,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **Des flics locaux**, a chuchoté Leïrel. Pires que les truands. »

J'ai observé les trois hommes bruns et trapus en uniforme blanc qui, surgis d'une petite porte proche de l'entrée monumentale, braquaient sur nous des armes de poing. L'un d'eux, le chef du groupe probablement, portait des barrettes dorées au col de sa chemise.

« À mon signal, on court vers l'intérieur des jardins, a ajouté la Chaouche à voix basse. Tenez-vous prêt. »

L'homme aux barrettes dorées s'est immobilisé un mètre devant nous dans une posture provocante.

« Les mouchards de surveillance vous ont surpris en train de tirer à bout portant sur deux promeneurs, a-t-il déclaré. Je ne sais pas comment ça se passe sur les autres mondes, mais à LizBet, c'est mal vu.

— C'étaient eux ou nous », a répondu Leïrel d'une voix calme.

L'officier a accueilli d'une moue sarcastique la déclaration de la Chaouche. « Mes services vont procéder à l'identification des corps de vos victimes : on verra s'ils sont fichés. En attendant, on va vous mettre au frais... enfin, façon de parler. Vous allez tranquillement

nous suivre au poste après m'avoir remis votre ou vos armes. »

J'ai jugé insupportable les sarcasmes du policier. J'ai observé Leïrel du coin de l'œil. Je ne voyais pas comment elle comptait leur échapper. Les mouchards nous retrouveraient où que nous allions, même si nous nous réfugiions dans l'exubérance végétale de la forêt suspendue.

Le regard de l'officier s'est troublé tout à coup, comme s'il se vidait de toute vie.

« Maintenant », a glapi Leïrel.

Robe relevée, elle a foncé vers l'entrée de la forêt. Constatant que les policiers ne réagissaient pas, comme anesthésiés, je me suis lancé à ses trousses. Nous avons couru un long moment, enfilant les allées au hasard, traversant des zones d'ombre et de lumière, jusqu'à ce que l'air brûlant nous contraigne à nous arrêter. Nous avons repris notre souffle sous une voûte de branches touffues et entrelacées qui offrait une ombre bienfaisante.

« Comment les avez-vous neutralisés ? ai-je haleté.

— En les persuadant qu'ils étaient en train de dormir. Le B.A.-BA de la télépathie. L'effet ne durera que cinq ou six minutes, insuffisant pour nous laisser le temps de prendre le tube du retour.

— Les mouchards vont nous localiser et diffuser notre signalement dans les environs.

— Il nous faut des boucles synthane modifiant notre apparence et notre empreinte génétique. »

J'ai poussé un soupir d'agacement. « Je n'ai pas ça sur moi.

— Moi non plus. Mais on peut en trouver en ville.

— Faudrait déjà pourvoir s'y rendre. »

Notre course avait en partie démantelé la structure complexe de la chevelure de Leïrel. Le tissu de sa robe safran, détrempe par sa transpiration, adhérait presque entièrement à son corps.

« Vous devriez porter une combinaison régulaque.

— Et faire de ma physiologie une perpétuelle inadaptée ? a répliqué la jeune femme avec une pointe d'agressivité.

— Elle ne se sera peut-être pas adaptée à temps pour vous épargner la maladie de l'arbre mort.

— Essayons pour le moment de trouver un moyen de nous rendre discrètement en ville. »

J'ai observé le sol. « Si nous passions sous la forêt suspendue, nous serions peut-être hors de portée des mouchards. »

La pointe de la langue de Leïrel s'est promenée quelques instants entre ses lèvres brunes. « Ça ne coûte rien d'essayer... »

En cherchant un escalier ou un passage qui donnerait sous la forêt

suspendue, nous avons fini par trouver un tunnel oblique en partie obstrué par des feuilles et des branches mortes. Il avait probablement servi aux scientifiques venus étudier les particularités écologiques de la planète. Son extrémité fermée par une rambarde de fer surplombait une étendue de dunes grises plongées dans une pénombre indéchiffrable. Vue d'en bas, la forêt suspendue se présentait sous la forme d'un gigantesque plafond ocre d'où tombaient des colonnes de lumière bleutée et des pailles souples aux reflets irisés. Aux endroits où ces dernières plongeaient dans le sable, se déployaient de petits buissons aux branches rampantes et aux feuilles maculées de taches noires.

« Sur quoi tout ça peut bien reposer ? »

J'avais cru seulement formuler une pensée, aussi fus-je surpris d'entendre la réponse de Leïrel. « Personne n'a jamais compris pourquoi l'ensemble reste en l'air : aucun soutien apparent n'est visible. » La jeune femme s'est essuyé le front d'un revers de main. « Sans doute un vestige de la formation de la planète. Une bizarrerie naturelle. Un défi à la loi de la gravité, en tout cas. Et maintenant ? »

J'ai évalué la hauteur entre la bouche du tunnel et le sol en contrebas : une quinzaine de mètres.

« Nous n'avons pas d'autre choix que de sauter. Si, comme je le crois, le sable est mou, il amortira notre chute.

— Et s'il est dur ? »

Je lui ai retourné un sourire navré. « Nous réduirons les risques en tombant dans une pente. »

J'ai repéré l'endroit qui me semblait le plus favorable avant d'escalader la rambarde, me suis tenu un petit moment en équilibre sur la barre supérieure et, après avoir pris une profonde inspiration, j'ai sauté. Au moment de toucher le sol, j'ai plié les jambes pour amortir le choc. Le sable s'est dérobé sous moi. Je suis parti dans une roulade qui m'a déposé une dizaine de mètres plus bas entre deux dunes. Je me suis relevé, j'ai épousseté mes cheveux et mes vêtements, arraché mes pieds du sable brun et mou dans lequel ils s'enfonçaient, levé la tête pour faire signe à Leïrel de m'imiter. Je me suis aperçu que sa robe jaune et ses cheveux noirs flottaient déjà dans le vide.

Elle a atterri sur le versant opposé de la dune au pied de laquelle je me trouvais. Elle a poussé un cri étouffé, puis le silence est retombé sur les lieux. J'ai contourné le monticule de sable et l'ai découverte, immobile, un peu plus bas, presque entièrement recouverte de sa robe jaune. Je me suis penché sur elle, j'ai constaté avec soulagement qu'elle respirait toujours, lui ai glissé les bras autour des épaules et de la taille pour la soulever. Des grains de sable lui empoissaient les cils, les narines, les lèvres et le cou. Ses paupières se sont entrouvertes et

ont dévoilé ses yeux noirs. « Comment vous sentez-vous ? »

Les sourcils froncés, les traits crispés, elle est restée muette quelques secondes avant de répondre. « Vous pouvez me lâcher. »

Je l'ai reposée au sol. Elle a effectué trois pas titubants pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé avant de secouer sa robe et de renouer ses cheveux défaits en un chignon sommaire.

J'ai scruté la voûte opaque formée par la forêt suspendue. « Aucun mouchard en vue. Il ne leur est même pas venu à l'idée que les gens puissent passer par là. »

Le regard de Leïrel a erré sur l'océan figé des dunes. « Ne nous attardons pas dans les parages. »

Nous nous sommes remis en marche en direction de la station. Comme nous nous enfoncions dans le sable jusqu'à mi-mollet, chaque pas nous coûtait un effort exténuant. Les branches rampantes des buissons aux feuilles brunes nous contraignaient parfois à un détour, leur aspect menaçant nous dissuadant de les toucher ou même de les effleurer. Nous avons dû nous reposer à plusieurs reprises, assis au creux de l'une des nombreuses cavités qui parsemaient le désert.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » L'index de Leïrel a désigné, une trentaine de mètres plus loin, une excroissance de sable qui, éclairée par un rayon de lumière, grandissait à vue d'œil au sommet d'une dune. Le phénomène m'a rappelé les montagnes de terre soulevées par les serpents géants des rives du fleuve Arbaq qui traverse de part en part l'un des continents de Tehor.

La créature a jailli dans une énorme gerbe de sable. Museau pointu hérissé d'antennes, gueule béante, longs crocs recourbés, peau blanche et luisante, double rangée de pattes munies de crochets. Son interminable corps annelé s'est peu à peu extirpé d'un orifice de trois mètres de diamètre.

Leïrel a dégagé fébrilement, sous les plis de sa robe, l'onduleur à canon court de la gaine lacée autour de sa cuisse. « Inutile de chercher à fuir, a-t-elle murmuré sans desserrer les lèvres. Il nous rattraperait en quelques secondes. »

La créature, un insecte géant, mesurait une douzaine de mètres de la tête à l'extrémité de la queue. La double rangée de ses pattes courait sur toute la longueur de son corps et, en répartissant son poids, lui conférait une incomparable vélocité sur ce sol instable. Elle progressait par brèves accélérations suivies de quelques secondes d'immobilité totale, d'observation sans doute, comme la plupart des prédateurs en chasse.

Leïrel a attendu qu'elle se rapproche pour presser la détente de son arme. La créature a esquivé le tir en s'abaissant et s'enfouissant dans le sable avec une rapidité sidérante. L'onde a percuté une dune un peu

plus loin. La Chaouche a guetté la réapparition de l'animal pour retenter sa chance, sans plus de succès.

« Ses antennes décèlent sans doute les moindres frémissements d'air, les moindres mouvements, ai-je soufflé. Il ne faut tirer que lorsqu'il sera tout près de nous et qu'il n'aura plus le temps d'esquiver. »

Leïrel a tiqué. « Et si ça ne marche pas ?

— Nous en serons quittes pour lui servir de repas. »

La créature a émergé du sable sombre et s'est avancée vers nous à vive allure. Leïrel a contenu son affolement pour ne pas lâcher trop rapidement une nouvelle rafale. Elle a voulu tirer lorsque la tête du monstre s'est approchée à moins de cinq mètres, mais n'en a pas eu le temps : un tentacule sifflant a jailli en un éclair du flanc du prédateur géant, s'est enroulé autour de son poignet et l'a contrainte à lâcher son onduleur.

J'ai cherché l'arme du regard, l'ai localisée, à demi enfouie dans le sol, quatre ou cinq mètres en contrebas, me suis lancé dans la pente en essayant de maîtriser mon élan et l'ai récupérée juste avant qu'elle ne soit engloutie par le sable.

« Sohinn ! »

Je me suis retourné, le bras tendu, prêt à faire feu. Le tentacule avait déjà tracté Leïrel près de la bouche béante malgré ses gesticulations désespérées. Je me suis appliqué à maîtriser ma respiration et me suis figé afin de ne fournir aucune indication au prédateur.

« Sohinn ! »

J'ai visé soigneusement le haut de la tête de la créature, dont la gueule s'apprêtait à se refermer sur sa proie. Gêné par ses mouvements et le flottement de sa robe, je risquais de toucher Leïrel. J'ai entrevu l'ouverture lorsque plusieurs pattes noires se sont posées sur la Chaouche pour l'empêcher de bouger. Mon premier tir a percuté la partie supérieure du crâne de ma cible. Des soubresauts ont agité ses anneaux. J'ai touché une deuxième fois le prédateur en haut du museau, entre les deux renflements qui abritaient sans doute ses yeux. Les pattes et le tentacule se sont subitement détendus et ont relâché Leïrel, qui est retombée sur le sable et a glissé sur quelques mètres avant de se stabiliser à mi-pente. La créature s'est affaissée sur le côté et, après une ultime série de spasmes, s'est immobilisée pour le compte.

Je me suis précipité vers Leïrel. « Toujours entière ? »

Livide, elle a trouvé la force de sourire. « J'ai bien cru que, cette fois... »

Elle a frissonné.

« Je comprends maintenant pourquoi les concepteurs n'ont pas jugé utile de placer des mouchards sous les jardins, ai-je murmuré. Les bestioles sont assez dissuasives dans le coin. Vous vous sentez en état de marcher ?

— Je crois.

— Fichons le camp avant qu'un autre de ces monstres ne rapplique. »

J'ai aidé la jeune femme à se relever.

Nous sommes sortis de l'abri de la forêt suspendue et nous sommes de nouveau avancés dans une lumière brûlante. Nous avons avisé une porte dans l'un des énormes piliers qui soutenaient les bâtiments de la station du tube. Un panneau lumineux interdisait formellement toute excursion sous la forêt en raison de la présence de choss, les insectes géants et carnassiers de Bet, et précisait que cette sortie était réservée au personnel qualifié du réseau de transports.

La porte s'est ouverte sans difficulté. Un escalier étroit et sombre nous a conduits directement sur un quai. Je n'ai pas remarqué d'uniformes blancs parmi les rares voyageurs qui déambulaient le long du tube aux parois incurvées et transparentes. Nous nous sommes installés dans un wagon sur des sièges placés en hauteur de manière qu'on ne puisse pas nous repérer depuis le sol. Le tube s'est ébranlé quelques secondes plus tard et, prenant rapidement de la vitesse, a foncé à vive allure sur son rail suspendu.

Leïrel, encore pâle, m'a dévisagé avec une étrange ardeur. « Je vous dois la vie. »

J'ai perçu une tristesse infinie dans sa voix et dans ses yeux noirs. « Nous nous sommes entraidés pour nous sortir du pétrin, rien de plus. Je rêve d'une douche glacée, pas vous ? »

Elle a remis un minimum d'ordre dans sa robe déchirée et sa chevelure. Le tentacule du prédateur avait abandonné une trace rougeâtre sur ses bras et son ventre en partie découvert. Le tube fonçait à travers le désert et ses miroitements incessants.

« Je suis votre obligée jusqu'à ce que la mort me délivre, a repris Leïrel d'une voix sourde.

— Eh bien, vous me paierez un verre et n'en parlons plus. »

Ses lèvres se sont étirées en une moue réprobatrice ; elle semblait offusquée que j'accorde peu d'importance à ses propos.

« Vous avez également sauvé la mienne en dégommant les deux tueurs, ai-je précisé. Au fait, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez une petite idée de ceux qui nous les ont envoyés... »

Elle a trituré avec nervosité des mèches de sa chevelure défaite, contemplant d'un regard vide le compartiment presque désert. « Je ne suis sûre de rien. » Elle a réfléchi avant de poursuivre. « Il vaut mieux

en tout cas que je ne retourne pas tout de suite à mon hôtel.

— Vous soupçonnez donc Kol Jarey d'être à l'origine de... »

Elle m'a interrompu avec une soudaine véhémence. « Je chercherais plutôt du côté de Veranz.

— Elle est pourtant des vôtres... »

Leïrel a balayé l'argument d'un revers de main. « Les membres d'un même peuple ne marchent pas tous dans la même direction. Vous pouvez m'héberger en attendant d'y voir un peu plus clair ?

— Aucun inconvénient si vous acceptez de loger dans une chambre plus que modeste. »

Un pli d'amertume a chassé le sourire de la Chaouche. « Ne vous inquiétez pas pour moi : j'ai dormi dans des endroits dont certains n'auraient même pas voulu pour leurs animaux domestiques. »

Chapitre vingt-quatre

Gare à celui qui met en doute la parole du paramalite. La vérité, Ma vérité s'écoule par sa bouche. Il ne parle pas avec sa langue comme le commun des mortels, il parle avec son cœur et son âme. Ceux qui le traitent de fou seront brûlés par Ma colère. Ceux qui le maltraitent seront plongés dans une souffrance éternelle.

*Stances au paramalite, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

« **Nous avons besoin de faire le plein**, et Gam ne dispose pas des réserves d'énergie nécessaires pour les voyages au long cours. Nous nous rendrons d'abord à Bet avant de partir pour Kalaan. »

La déclaration de Larkmy s'est achevée sur une expiration sifflante. Quelques-unes des gouttes de sueur qui perlaient sur son front ont dévalé ses joues et l'arête de son nez.

« Nous allons perdre du temps », a objecté le shariman. Le caïd lui a jeté un regard indéchiffrable. « Nous en aurions beaucoup moins perdu si vous n'aviez pas jugé bon de fomenter cette stupide mutinerie. »

Les deux hommes se tenaient en compagnie d'Hepril et moi dans la réception des appartements de Larkmy. Comme les moteurs du vaisseau étaient coupés et que la climatisation ne fonctionnait pas, une chaleur suffocante régnait entre les cloisons métalliques qui portaient encore les stigmates des affrontements entre vaisseleurs et mutins.

« Je dois aussi reconstituer mon équipage, a repris Larkmy. J'ai dépensé pratiquement tout mon fric pour payer les mercenaires qui m'ont aidé à reprendre mon bien. Je n'ai plus les moyens de recruter de nouveaux équipiers.

— Prenez tous les Salahamites disponibles. »

Larkmy a accueilli la proposition du shariman d'une moue sceptique.

« Combien en reste-t-il ? Une poignée ? Ils n'ont jamais navigué, ils serviraient seulement d'hommes de main. J'ai besoin d'une trentaine de navigants expérimentés, pas plus.

— Intéressez-les aux bénéfices », a suggéré Hepril.

Son intervention lui a valu un regard courroucé du shariman : les femmes n'avaient pas à se mêler des discussions entre hommes. Les traits du religieux s'étaient encore émaciés, ses yeux enfoncés profondément dans leurs orbites brillaient comme deux ampoules nues au fond de leurs cavités.

« C'est bien ce que je comptais faire, a approuvé Larkmy avec un sourire. Je me demande seulement si on peut trouver trente navigants sur ce caillou brûlant.

— Trouvez déjà le nombre nécessaire pour vous rendre sur Bet, a insisté Hepril. Là-bas, vous complétez votre équipage. »

Larkmy s'est approché d'elle et lui a saisi le menton entre le pouce et l'index. J'ai de nouveau respiré son odeur aigre et me suis demandé comment la Chaouche avait pu apprécier de vivre dans l'intimité de cet homme.

« Je ne t'ai pas encore dit à quel point je suis heureux de t'avoir retrouvée, a murmuré le caïd avec une étonnante suavité. Je pensais que ces crétins t'avaient tuée. »

Hepril m'a désignée d'un mouvement de tête. « Elle m'a sauvé la vie. »

Les yeux de Larkmy se sont posés sur moi. J'ai eu de nouveau l'impression d'évoluer dans un temps décalé, comme projetée sur une frontière entre deux mondes. Je ne suis pas parvenue pas à déchiffrer d'intentions ni d'émotions dans les prunelles sombres du vaisseleur.

« Comment te remercier de l'avoir sauvée ?

— Il vous suffira de me rendre la machine à exercices, ai-je répondu. Elle me manque. »

Le caïd a esquissé une courbette. « Elle t'attend dans ta cabine. »

« Ravi de vous revoir, mademoiselle. »

Galp semblait sincèrement heureux de retrouver son élève. Le corps élancé de l'assistant virtuel avait surgi du néant sitôt que j'avais passé la main au-dessus de l'œil brillant de la machine conique. Bien que protégée par le système de reconnaissance iridienne, j'avais pris la précaution de tirer le verrou manuel de la porte de ma cabine. Je m'étais ensuite dévêtue, j'avais goûté un long moment la caresse des courants d'air chaud sur mon corps nu, je m'étais observée avec attention dans le miroir en pied de la salle d'eau, m'étais arrêtée sur ma taille de plus en plus étranglée, mes cuisses galbées, mes fesses arrondies, mon ventre plat, ma poitrine raffermie, mes bras musclés. Les poils de mon pubis et de mes aisselles, bien qu'épars et courts, m'étaient apparus comme des buissons disgracieux dont je devrais me débarrasser avant d'être offerte à mon promis – lequel gardait pour l'heure les traits de Sohinn. Je voulais lui offrir une peau parfaitement

lisse et douce. L'adolescente dodue et gauche de Salaham m'avait semblé loin, une vague et ingrate parente abandonnée sur un monde oublié.

« Nous avons pris deux cycles de retard sur le programme, a repris Galp. Nous allons devoir rattraper le temps perdu. Vos trois prochaines séances seront plus longues et plus intenses. Êtes-vous prête ? »

Je me suis positionnée, muscles vibrants, dans le faisceau de la machine. La sueur, déjà, ruisselait sur ma peau. J'aimais sentir les gouttes chaudes folâtrer sur mon dos et sur mon ventre.

« Prête. »

Les premières figures sont apparues. Galp les a affrontées en premier, rampant, sautant, esquivant avec l'extrême fluidité que lui permettait son état virtuel. Ses muscles sollicités se teintaient de rouge vif, puis passaient à l'orange et au vert, tandis que d'autres prenaient le relais pour un nouveau cycle de couleurs. Il s'est écarté et, d'un geste, m'a invitée à l'imiter. Je me suis d'abord sentie lourde et gauche, en retard sur les apparitions lumineuses, avant de surmonter peu à peu les hésitations du début, de me fondre dans la continuité et de rattraper le tempo, voire de le devancer.

Galp a initié une deuxième série d'exercices, encore plus rythmés que les premiers, les figures, cercles, rectangles, lignes, triangles se succédant à une cadence tellement soutenue qu'elle donnait l'illusion d'un mouvement perpétuel.

« Attention : chaque contact, même infime, avec une figure occasionnera un choc, une douleur. »

J'ai épongé, à l'aide d'une tunique roulée en boule, les rigoles qui sillonnaient mon corps, et j'ai pris une longue inspiration. Je suis venue à bout des premières figures sans difficulté, puis, comme elles s'accéléraient et se complexifiaient sans cesse, j'ai reçu les premiers chocs aux épaules, au bassin et aux jambes. Les impulsions de type électrique n'étaient pas vraiment douloureuses, mais désagréables, comme de petits coups donnés directement sur les nerfs, m'empêchant de garder ma concentration, d'anticiper les figures suivantes, de prendre un temps d'avance. J'ai poussé un hurlement de colère lorsque j'ai ressenti, à la tête, un coup qui m'a fait perdre l'équilibre, je me suis empêtrée dans la série des cercles suivants et suis tombée lourdement sur le flanc. J'ai cru rouler sur une clôture électrifiée, me suis rétablie avec l'énergie du désespoir, rageuse, prête à relever de nouveaux défis, me suis rendu compte que je haletais, que mes poumons me tiraillaient, qu'un voile rouge se tendait sur mes yeux.

L'assistant, devant moi, me contemplait avec un large sourire.

« Ce sera tout pour le moment.

— Déjà ? »

Galp a répondu après le temps de latence coutumier : « Une heure et trente minutes suffiront amplement pour une reprise.

— Une heure trente ? »

Les chiffres lumineux affichés sur une cloison donnaient raison à l'assistant. Le temps avait glissé sur moi comme si j'avais franchi un tunnel quantique et basculé dans une autre dimension. Je n'ai décelé aucune ironie dans les yeux brillants de Galp, qui se tenait, comme d'habitude, droit et digne dans sa nudité virtuelle.

« Excellente séance, a repris l'assistant. Vous avez dépassé les prévisions de sept minutes.

— Je ne sais pas si vous pouvez me comprendre, mais le temps m'a échappé, ai-je murmuré. Ou plutôt j'ai la nette impression d'être... sortie du temps.

— Ce résultat prouve que le programme produit l'effet escompté, a répondu l'assistant au bout d'une quinzaine de secondes.

— Quel est l'effet escompté du programme ?

— Une perception différente du temps.

— Vous pouvez me l'avouer maintenant : il ne s'agit pas d'un simple programme d'entretien physique à l'usage des passagers, n'est-ce pas ? »

Nouveau temps de silence, cette fois d'environ dix secondes.

« Il n'entre pas dans mes attributions de répondre à cette question.

— Qui peut me répondre ?

— Prochaine séance dans trente heures. »

L'assistant a disparu, comme avalé par une bouche invisible.

Pensive, je me suis rendue dans la salle de bains. Les décharges reçues lors des exercices continuaient de vibrer en moi. De forts courants d'énergie partaient de ma tête, de mes mains, de mes pieds, pour converger vers mon plexus. Je me suis demandé si les chocs n'avaient pas porté sur des points énergétiques précis. Je ressentais en tout cas un grand calme, comme au sortir d'un sommeil réparateur. Mon esprit, pourtant, restait en éveil, non qu'il soit traversé de pensées incontrôlées, mais à la façon d'un animal aux aguets, dans un état de détente et de vigilance absolues.

Rafrâichie par l'eau tiède de la douche, je me suis revêtue du paral quand a retenti le signal de l'écran de contrôle. Le shariman demandait à entrer. Je me suis soumise à l'identification iridienne avant de me recouvrir de mon voile. La porte s'est ouverte. Le shariman s'est introduit dans la cabine, vêtu de sa longue tunique et de son calot noirs, son shihiss enfoncé dans la large ceinture de tissu qui lui ceignait la taille. Ses yeux sombres m'ont fixée un long moment comme s'ils m'inspectaient au travers du paral. Il paraissait nerveux,

hésitant.

« Nous décollons demain. » Sa voix n'avait pas son tranchant ordinaire. « Larkmy a recruté les techniciens qui nous permettront d'atteindre Bet. Puis nous partirons pour Kalaan.

— Il a engagé des Salahamites ?

— Quelques-uns.

— Mon jeune frère ?

— Il en fait partie.

— Les nouvelles sont plutôt bonnes, non ? »

Le visage du shariman est resté tendu, fermé. « Larkmy ne nous laissera pas te remettre à ton promis selon nos traditions.

— Servons-nous de lui pour nous rendre à Kalaan. Nous aviserons sur place.

— Il est échaudé. Il prendra ses précautions. Il n'y a que l'argent qui compte pour lui. Si ton promis en ressent de l'offense et te refuse, nos efforts n'auront servi à rien.

— Qui est mon promis ? »

Le cœur battant, j'ai cru, l'espace d'un bref instant, que le shariman allait me révéler le nom de l'homme auquel j'étais destinée ; il n'a pas répondu.

« Vous pouvez peut-être alors me parler de nos traditions, ai-je insisté.

— Ce n'est pas l'affaire des femmes.

— Je ne suis pas n'importe quelle femme, ai-je répliqué avec une véhémence qui m'aurait valu un châtiment sévère sur Salaham. Je suis la parale, celle que vous allez livrer à un inconnu à l'autre bout de l'espace. Celle qui a causé la mort de centaines de Salahamites, y compris mes parents, ma sœur et l'un de mes frères. Celle qui vaut vingt millions de conglomerats aux yeux de Larkmy. »

Le shariman m'a dévisagée d'un air étonné avant de pousser un soupir mi-agacé mi-résigné.

« Tu sauras bien assez tôt quel sort t'est réservé. » Une douceur inhabituelle imprégnait sa voix. « Nous devons seulement veiller pour l'instant à ce que tu arrives à Kalaan intacte et vierge de tout regard.

— Quelle importance qu'on me voie ? »

Un éclat de panique a fusé dans les yeux du shariman. « Tu ne vaudrais plus rien.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai pas envie de m'exhiber devant qui que ce soit.

— Méfie-toi de la servante.

— J'ai une entière confiance en elle.

— Elle appartient au peuple chaouche, un peuple qui cherche à se

venger de sa disgrâce en asservissant les autres hommes.

— Quelle disgrâce ? »

Le shariman a écrasé le dos de la main sur son front bien qu'aucune goutte de sueur n'y perle. Il ne transpirait pas malgré la chaleur, comme s'il n'y avait plus d'eau à l'intérieur de lui.

« Ils n'ont plus de planète, ils sont condamnés à une errance perpétuelle. Des mécréants aux yeux de Sahourah.

— Comment pourraient-ils offenser un dieu qu'ils ne connaissent pas ?

— Sahourah est le nom que nous lui donnons, mais il règne ailleurs dans l'univers sous d'autres noms.

— Leurs règles ne sont pas les nôtres. »

Le shariman s'est rapproché de moi pour préciser, à voix basse : « Ils transgressent l'un des tabous majeurs de l'humanité : ils violent les âmes. »

J'ai eu besoin de temps pour établir la relation avec les facultés télépathiques des Chaouches. « Ils ont seulement des capacités que nous n'avons pas.

— L'esprit est l'ultime sanctuaire, a-t-il affirmé avec emphase. Reconnu comme tel par l'ensemble des religions, par le Conglomerat lui-même. Les lois divines et humaines se rejoignent sur la nécessité de le protéger des intrusions. »

Je me suis abstenue de répliquer qu'il existait bien d'autres façons de violer les esprits et que les religions en étaient la parfaite illustration.

« D'après ce que je sais, les élus du Conglomerat ne prêchent pas par l'exemple : ils utilisent eux-mêmes les services des Chaouches pour percer à jour les manœuvres de leurs ennemis.

— C'est la raison pour laquelle je n'aime pas voir cette femme rôder autour de toi. L'humanité a besoin que tu accomplisses ton destin.

— Pourquoi ?

— Ton destin dépasse notre entendement.

— Comment pouvez-vous être certain de ne pas vous tromper de... »

Le ululement prolongé d'une sirène m'a interrompue.

« Sahourah nous a envoyé les signes, Eloya.

— Vous considérez les divagations d'un vieux fou à la langue coupée comme un signe ? »

La porte s'est ouverte d'elle-même lorsque le shariman s'en est approché.

« Ce vieux fou, comme tu dis, est un paramalite, le puits de vérité

le plus profond de Salaham. Il ne s'est jamais trompé.

— Il y a une première fois à tout. »

Le shariman s'est figé dans l'entrebâillement. « Regarde au fond de ton âme, Eloya. Tu sais déjà qu'il a dit la vérité. Ta vérité. »

La porte s'est refermée derrière lui.

Je suis demeurée un long moment pétrifiée, puis, ressentant une soudaine lassitude, je me suis rendue dans ma chambre et allongée sur le lit en espérant plonger rapidement dans l'oubli du sommeil.

Chapitre vingt-cinq

La plupart des parlementaires utilisent les leurres synthane, ces boucliers de l'esprit. Les représentants des peuples n'aiment visiblement pas qu'on fouille dans leur cerveau, et les assistants télépathes, chaouches principalement, pullulent dans les couloirs du Parlement. La transparence effraie les élus, une constatation qui ne peut réjouir le démocrate convaincu. Ils participent aux séances avec des intentions qui sont souvent contraires au bien commun. Le Conglomer a été justement fondé pour garantir une existence paisible aux peuples disséminés dans la galaxie. À tous les peuples. Notre bel édifice, qui repose sur la bonne foi, la sincérité, la détermination à créer une civilisation digne de ce nom – en un mot la vertu –, risque de s'effondrer comme un château de cartes si nous laissons les groupes de pression et autres personnes d'influence manipuler les parlementaires pour des intérêts commerciaux, planétaires ou même particuliers.

*Discours à l'Assemblée du 35 luil de l'année conglomer 2567,
Gram Olwar,
Archives parlementaires de LaMar ville,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

J'ai rappelé pour la centième fois mon contact à la compagnie interstellaire. J'ai perçu de l'irritation dans la voix de mon correspondant, l'homme qui m'avait reçu, en ma qualité de pilote, dans son bureau exigu du siège planétaire de l'EspAir.

« Toujours aucune nouvelle du vol en provenance de DerEtap, un silence qui n'a rien d'étonnant, on ne s'inquiétera qu'au bout de trois mois conglomer de retard. Promis, vous serez informé personnellement dès que les capteurs auront détecté le vaisseau... »

J'ai glissé mon com dans la poche de mon pantalon avec un soupir d'agacement avant d'enjamber la forme allongée de Leïrel qui, recouverte d'un drap, dormait sur le matelas posé à même le sol – je passais mes nuits sur l'inconfortable sommier. Je me suis rendu dans la salle de bains et glissé sous la douche en espérant que l'eau ne se tarirait pas. J'ai savouré le contact des gouttes glaciales sur ma peau. La journée s'annonçait aussi torride que les précédentes et, la climatisation vétuste de l'hôtel ayant rendu l'âme, la température n'avait pratiquement pas baissé au cours de la nuit.

L'eau a chassé mon impression d'être piégé dans une boucle spatio-temporelle. Depuis qu'on avait tenté de nous assassiner, Leïrel et moi, dans les jardins suspendus, nous restions la plupart du temps enfermés

dans cette petite pièce, ne sortant à tour de rôle que pour acheter à manger ou nous dégourdir les jambes après la tombée de la nuit. La Chaouche avait reçu de nombreux appels sur son com, auxquels elle n'avait pas répondu, puis elle s'était débarrassée de l'appareil dans une ruelle sombre de LizBet, « pour les empêcher de me localiser », avait-elle expliqué.

Je ne me suis pas essuyé pour bénéficier le plus longtemps possible de la fraîcheur de la douche, me contentant de nouer une serviette autour de ma taille avant de sortir de la salle de bains. Leïrel, assise sur le matelas, a levé sur moi des yeux encore emplis de sommeil. Ses cheveux dévalaient en cascades noires ses épaules et sa poitrine recouvertes d'un pan de drap. Comme chaque fois qu'elle me fixait, je me suis demandé si elle n'essayait pas de s'introduire subrepticement dans mon esprit. Je me sentais vulnérable face à elle, une bâtisse ouverte à tous les vents.

« Toujours pas de nouvelles du vaisseau de l'EspAir ? a-t-elle demandé.

— Rien ce matin, ai-je répondu avec un soupçon de hargne. Et ça peut durer plusieurs mois. Je n'aurai pas assez de fric pour tenir le coup.

— J'en ai de mon côté.

— Il faudrait encore que tu restes avec moi. Tu ne m'as toujours pas dit quelles étaient tes intentions. »

Elle a gardé les yeux rivés sur la fenêtre occultée par d'antiques volets de bois. La lumière du jour se faufilait par les interstices et se projetait en rais étincelants et obliques sur le sol et les murs.

« Tu as ouvert une nouvelle piste, Sohinn, et je compte bien l'explorer jusqu'au bout. » Elle a hésité un moment avant de reprendre : « C'est sur cette piste que Veranz, ma consœur, veut m'empêcher de m'engager.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit : les Chaouches peuvent aller dans des directions diamétralement opposées. Je suis une torche, une éclairieuse, Veranz appartient sans doute aux légions des ténébreuses. » Mon air interrogateur l'a poussée à préciser : « Je peux seulement te dire qu'une partie d'entre nous attend l'avènement de la nouvelle souveraine de l'humanité, la nouvelle instructrice du monde.

— Tu penses que la femme voilée salahamite peut être cette nouvelle souveraine ? »

Un pan de drap s'est affaissé, révélant son épaule ronde et l'aréole brun foncé de son sein.

« Je ne sais pas. J'ai seulement vu l'éclat splendide de sa lumière sur toi. Je ne dois négliger aucune piste.

— La nouvelle instructrice du monde n'est pas forcément une Chaouche ?

— Mes maîtres pensent qu'elle peut prendre n'importe quelle forme, appartenir à n'importe quel peuple, provenir de n'importe quel coin de la galaxie. Les ténébreuses, elles, pensent que le salut ne peut venir que d'un ou d'une Chaouche. D'un être qui, en tout cas, rétablira la suprématie chaouche sur la galaxie, raison pour laquelle elles infiltrent les organisations gouvernementales.

— Pourquoi les appelles-tu ténébreuses ? »

Elle s'est levée, laissant à ses seuls cheveux épars le soin de voiler son corps aux formes généreuses. Le désir m'a enflammé avec une violence qui m'a suffoqué. J'ai baissé les yeux et les ai maintenus rivés sur le sol carrelé. Je me suis demandé pour la millièmè fois si je ne devais pas prendre ce que m'offrait la vie plutôt que de prolonger un périple probablement sans espoir, sans issue.

« Parce que nous pensons que toute vision restrictive, non universelle, emprisonne l'humanité et assombrit son avenir. La vision partielle relève d'un système de pensée archaïque, étroit, destructeur. »

Elle ne bougeait pas, les bras ballants, frappée par des rayons de lumière qui hachaient sa peau dorée.

« En quoi consiste le rôle de souveraine de l'humanité ? » J'avais évité de relever la tête pour poser ma question.

« Nous ne savons pas quelle forme prendra son règne. Nous savons seulement qu'elle ouvrira une nouvelle porte et inaugurerà une nouvelle ère. Nous ne pouvons circonscrire le champ des possibles à un peuple, à une pensée.

— Tu penses vraiment que Veranz a décidé de te... de nous tuer pour une simple divergence de vues ? »

Leïrel a écarté les cheveux qui tombaient en rideau sur son visage, sa poitrine et ses hanches. Son regard me brûlait le front. « Ce que tu appelles simple divergence de vues, je l'appelle divergence de vies. Deux chemins s'ouvrent pour l'humanité. L'un nous ramènerait à ce que nous expérimentons depuis des millénaires, une guerre incessante pour le pouvoir, pour le contrôle, pour le morcellement. L'autre nous conduirait à une étape décisive de notre évolution, à une nouvelle façon d'appréhender la vie. »

J'ai puisé au fond de moi le courage de me redresser enfin et de soutenir son regard. Je n'ai pas eu le sentiment qu'elle s'exhibait ni qu'elle me provoquait. L'étranglement de sa taille, la finesse de son cou, de ses jambes et de ses bras soulignaient la plénitude de ses épaules, de ses seins et de ses hanches. Depuis combien de temps n'avais-je pas tenu une femme dans mes bras ? Depuis combien de

temps n'avais-je pas ressenti la chaleur d'une peau contre la mienne ? La ferveur sensuelle de lèvres sur les miennes ? La tiédeur d'un souffle sur mon visage ?

« Je te plais ? »

Elle a souri avant de tourner les talons et, avec une lenteur calculée, de se diriger à son tour vers la salle de bains. J'ai ouvert les volets pendant qu'elle se douchait. Bien que Valderan ne soit pas encore levée, un vent déjà brûlant s'est engouffré dans la chambre, imprégné d'une forte odeur minérale.

La ville s'animait. Les habitants de LizBet se hâtaient de vaquer à leurs occupations avant l'apparition de l'étoile. Quelques véhicules bruyants traversaient la rue en grondant. Aucune autre lumière que celles des derniers astres ne brillait dans le ciel d'un bleu sombre.

Au crépuscule, un vaisseau s'est présenté dans l'espace aérien de LizBet. Leïrel et moi n'avions pas quitté la chambre de la journée, nous rafraîchissant régulièrement sous la douche. Nous n'avions quasiment pas prononcé un mot, somnolents, perdus dans nos pensées. Mon désir m'avait torturé toute la journée. Je m'étais accroché aux préceptes de mes maîtres erwacks comme un naufragé à un objet flottant. Chargé de la nourriture, j'avais acheté, à un petit traiteur situé à une cinquantaine de mètres de l'hôtel, un plat à base de céréales locales dont les épices masquaient en grande partie le goût âpre. La serveuse m'avait assuré que ces graines nourries du feu de Valderan comblaient l'ensemble des besoins énergétiques du corps, ajoutant, avec une mine grivoise, qu'elles favorisaient chez l'homme « ... enfin, vous voyez ce que je veux dire ». Elle m'avait également proposé un breuvage chaud et amer qui facilitait la digestion et désaltérerait mieux qu'une boisson fraîche. Je n'avais repéré aucune silhouette suspecte dans la rue principale ni dans les venelles perpendiculaires. La chaleur était telle que j'avais eu la sensation de fendre un magma craché par un volcan. Les étés les plus torrides de Tehor n'étaient qu'une tiède copie de la canicule de Bet. Des scènes de mon enfance m'étaient revenues en mémoire, les bains dans l'eau glaciale des sources, les interminables parties de ballon sur l'herbe sèche des berges, les fêtes colorées et joyeuses célébrant le solstice, les regards tendres de ma mère, les cris perçants et les rires de mes sœurs... Je n'en avais éprouvé aucune nostalgie. Ma famille ne me manquait plus. Je n'aurais plus le temps ni le désir de retisser les liens, j'admettais enfin que j'étais fait de l'étoffe des errants.

Leïrel est venue me rejoindre près de la fenêtre, vêtue de sa robe safran qu'elle avait au préalable imbibée d'eau froide. Son odeur m'a enveloppé avant d'être dispersée par les rafales de vent. Elle a suivi des yeux le mouvement des lumières qui se rapprochaient du sol.

« Trop petit pour un long-courrier », a-t-elle murmuré.

J'ai évité de la fixer. J'avais l'impression de me trouver à côté d'une planète à la gravité irrésistible.

« Un long-courrier serait de toute façon resté en orbite. Et puis ils m'auraient prévenu s'il s'agissait du vaisseau de l'EspAir.

— Nous devrions quand même nous rendre à l'astroport.

— Si ta consœur a vraiment lancé des tueurs sur nous, il n'est pas très conseillé de prendre ce genre de risques. »

Elle a ouvert la main : deux capsules noires ont roulé dans le creux de sa paume.

« Elles modifieront notre empreinte génétique. Je suppose que Veranz s'est débrouillée pour fournir nos séquences ADN aux tueurs. Ils ne pourront pas nous localiser avec leurs sondes. Elles transformeront également nos traits, pas énormément mais suffisamment pour tromper les caméras et autres systèmes de surveillance. L'effet dure cinq ou six heures, largement le temps de vérifier l'identité des passagers de ce vaisseau.

— Il n'y a que très peu de probabilités que... »

Elle m'a interrompu d'une pression de la main sur mon avant-bras ; le contact m'a électrisé. « Nous ne devons négliger aucune piste.

— Nous risquons de gaspiller ces boucles ADN pour rien.

— J'en ai d'autres.

— Où les as-tu trouvées ? »

Je me suis souvenu que nous en avions parlé au retour de notre expédition dans la forêt suspendue, puis nous n'avions plus abordé le sujet. Je pensais que nous n'en avions plus besoin depuis que nous nous étions cadénassés dans la chambre d'hôtel.

« Achetées à un revendeur à la sauvette. »

J'ai considéré les capsules d'un œil méfiant. « Risqué : les boucles ADN de contrebande peuvent provoquer des effets secondaires indésirables, irrémédiables.

— J'ai lu dans son esprit qu'il les avait dérobées dans un laboratoire ayant pignon sur rue. Elles sont aux normes, nous ne risquons rien.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— Ce n'était pas nécessaire.

— Pour le fric, je...

— Ne te tracasse pas pour l'argent. » Elle a de nouveau observé le ciel assombri. « Allons-y : nous avons tout juste le temps de nous rendre à l'astroport avant l'atterrissage de ce vaisseau. »

« Je me demande ce que nous fabriquons là. »

Le vaisseau avait atterri depuis plus de deux heures et personne n'était encore sorti des couloirs sanitaires. L'appareil, parfaitement visible à la lueur des lampes flottantes qui se pressaient autour de lui comme un essaim de lucioles, avait subi de nombreuses réparations à en croire l'état de son fuselage. Il n'appartenait pas à l'une des compagnies dont les comptoirs disséminés dans le hall étaient déserts.

Nous n'avions mis que dix minutes en taxi entre l'hôtel et l'astroport. Personne ne nous avait suivis. J'avais constaté, apercevant mon reflet dans une vitre, que mes traits étaient devenus plus épais, plus marqués. Leïrel présentait également une version enlaidie d'elle-même, comme si les boucles ne pouvaient proposer qu'une caricature grossière du modèle originel. Elle s'était vêtue d'une tenue moins voyante que sa robe safran, l'un de ces ensembles pantalon tunique de couleur neutre que portaient la plupart des femmes de LizBet, et avait enfoui son imposante chevelure dans un chapeau à large bord. Je m'étais moi-même coiffé d'une casquette à la longue visière. Nous avions patienté au seul bar ouvert de l'astroport, situé sur une terrasse d'où on avait une vue dégagée sur le tarmac.

« C'est la question que tout le monde pourrait se poser à tout moment, a soudain répondu Leïrel. Qu'est-ce qui nous pousse à faire certaines choses et pas d'autres ? Avons-nous le choix ou notre existence relève-t-elle du destin ? Par quel mystérieux concours de circonstances sommes-nous tous les deux, toi l'Erwack et moi la Chaouche, à attendre une femme voilée inconnue sur un astroport perdu de la galaxie ? »

Elle m'a décoché un regard pénétrant en finissant de boire son capuch, la boisson chaude et amère favorite des Betas. J'ai remué le verre et observé le mouvement du liquide teinté de bleu.

« J'ai parfois l'impression que tu me mènes en bateau. En vaisseau, devrais-je dire... »

— Je suis aussi paumée que toi, a-t-elle rétorqué avec vivacité, comme offusquée que je mette sa sincérité en doute. Je tâtonne, comme toi, j'obéis à mes impulsions, à mes intuitions, je ne suis pas sûre qu'elles me conduisent au bon endroit. Ce n'est pas parce que j'ai la faculté de... »

Je l'ai interrompue d'un geste du bras et lui ai fait signe de se retourner discrètement. Un homme vêtu d'un costume clair avançait en louvoyant entre les chaises et les tables de la terrasse. Elle a aussitôt glissé la main dans la poche de sa tunique, l'a refermée sur son onduleur et s'est tenue prête à presser la détente. L'homme s'est encore approché avant de se laisser choir sur une chaise quelques mètres plus loin et de hélér la serveuse d'un claquement de doigts. Même s'il ne nous prêtait aucune attention, j'ai continué de me méfier de lui, une impression persistante, un nœud douloureux, oppressant, à

mon plexus solaire. Nous avait-il repérés malgré les boucles correctrices ? L'homme a sorti un com de sa poche et, penché sur l'écran, a entamé une conversation à voix basse. J'ai déduit, à la concentration de Leïrel, à la tension de ses traits, à la fixité de son regard, qu'elle tentait de pénétrer dans l'esprit du nouvel arrivant.

« Aucune pensée significative, a-t-elle conclu au bout de quelques minutes.

— Il porte peut-être un leurre.

— Ses intentions se traduiraient par une perturbation brutale de son mental. Mais je ne crois pas qu'il... Ah, ils sortent. »

Je me suis retourné et j'ai dirigé mon regard vers la bouche noire du tunnel sanitaire en contrebas. Une dizaine d'hommes en sont sortis, rigolards, vêtus de combinaisons disparates.

« On dirait un équipage de vaisseleurs », a soufflé Leïrel.

Un homme corpulent vêtu d'un gilet rouge et d'un pantalon bouffant est apparu, suivi de près par un homme barbu, maigre, vêtu d'une longue tunique et d'un calot noirs.

« Celui-là, je l'ai déjà vu quelque part... »

La mémoire m'est revenue.

L'homme aux yeux de braise qui nous avait apostrophés, La Perche et moi, près de la Fosse des Damnés de DerEstap.

Le shariman du peuple salahamite.

Chapitre vingt-six

*Qui peut se vanter de l'avoir vue ?
Qui peut parler de son visage ?
De ses yeux ? De sa bouche ? De son corps ?
Qui peut connaître le son de sa voix ?
Qui peut dire son âge, sa taille ?
La couleur de ses cheveux ?
Qui peut savoir d'où elle vient ?
Qui peut partager l'espace avec elle ?
Qui peut la suivre sur les chemins du temps ?
Qui peut se proclamer son disciple ?
Qui peut prétendre à son amour ?*

*Strophes à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« **J'ai envie de sortir**, de voir du monde. »

Je me suis éventée à l'aide d'un pan de mon paral. Depuis que le *Crain* s'était posé sur l'astroport de Bet et avait coupé ses moteurs auxiliaires, une chaleur étouffante régnait à bord. Les ventilateurs d'appoint ne suffisant pas à rafraîchir l'atmosphère, je n'avais pas d'autre choix que de m'enfermer régulièrement dans la salle de bains et de rester un long moment sous l'eau froide. Je remettais ensuite mon paral directement sur ma peau ruisselante et rejoignait Hepril dans le salon. Elle demeurait, quant à elle, le plus souvent immobile, assise sur une chaise, la robe retroussée jusqu'à mi-cuisses, se passant de temps à autre un tissu humide sur la nuque.

« Les quatre hommes postés par ton shariman devant ta cabine t'en empêcheront. Ni lui ni Larkmy ne prendront le moindre risque qu'il t'arrive quelque chose dans les rues ou la forêt suspendue de LizBet. »

Hepril a bu une gorgée d'eau qu'elle a gardée un long moment dans la bouche avant de l'avalier. Depuis notre embarquement sur Gam, elle s'absentait régulièrement de la cabine, parfois durant de longues heures. Je n'avais pas eu besoin d'explications pour comprendre qu'elle avait repris ses relations intimes avec Larkmy. Je me suis retenue à plusieurs reprises de lui demander en quoi il était un amant merveilleux. Des sensations agréables montaient de mon bas-

ventre lorsque je prenais une douche et que mes doigts se promenaient sur la faille entre mes cuisses, et j'avais dû me contenir pour ne pas prolonger les effleurements, me souvenant tout à coup des commandements salahamites qui considéraient comme une abomination toute caresse prodiguée à son propre corps.

« Nous pourrions nous éclipser en douce », ai-je soufflé.

Hepril a désigné la porte de la cabine. « Il n'y a qu'une sortie. Comment comptes-tu déjouer la surveillance de tes quatre cerbères ?

— En détournant leur attention. Combien de jours devons-nous rester ici ? »

La Chaouche a réfléchi, la tête penchée sur le côté. Des gouttes de sueur scintillantes perlaient à ses épaules et à sa gorge. « Je dirais cinq ou six jours, le temps pour Larkmy de trouver de l'argent, de contacter les fournisseurs, de refaire les pleins.

— J'étouffe ici. J'aimerais voir autre chose que ces cloisons et ce plafond. Prendre l'air.

— Tu parles d'un air ! » Hepril a décollé le tissu de sa robe de son ventre et de sa poitrine. « Il est aussi brûlant sur Bet que sur Gam. Où qu'on aille, on crèvera de chaud.

— Je pourrais... »

Je me suis tue. Galp avait affirmé que le programme entraînait une autre relation avec le temps, et j'avais vérifié à plusieurs reprises que je ne me tenais pas dans la même continuité temporelle que les autres. À force d'anticiper les figures virtuelles, j'avais désormais l'impression d'être en avance sur chaque événement, d'avoir la fluidité, la discrétion et la rapidité d'un souffle au milieu d'un champ de statues de pierre. Je pouvais, j'en avais l'intime conviction, quitter le vaisseau sans être repérée par les hommes postés devant la porte. Il me suffisait de raccourcir le temps, de passer d'un endroit à l'autre en sortant de la logique chronologique habituelle.

« Tu pourrais quoi ? a relevé Hepril.

— Rien. »

Il valait mieux garder mes réflexions pour moi, même si Hepril semblait animée des meilleures intentions à mon égard – je me demandais cependant si elle respectait l'intimité de mes pensées. Je me suis souvenue avec nostalgie du bassin d'eau pure et fraîche près de la Fosse des Damnés de DerEstap, de la caresse exquise de l'air et de l'eau sur ma peau et dans mes cheveux, de la sensation à la fois troublante et délicieuse du regard insistant posé sur mon corps.

J'avais aimé m'offrir à ces yeux inconnus et avides, je m'étais sentie belle, désirable. Une parenthèse de liberté et de sensualité avant l'embarquement et l'enfermement dans le grand vaisseau de ligne.

« Je reviens. »

À la façon dont Hepril s'était apprêtée – robe légère qui soulignait ses formes, chevelure savamment sculptée, parfum discret mais enivrant –, pas difficile de deviner qu'elle prévoyait de passer une partie de la nuit dans les appartements de Larkmy. Elle m'a lancé un regard impénétrable avant de sortir. J'ai cru un bref instant qu'elle avait percé à jour mes intentions, mais la porte s'est refermée sans que nous n'échangions un mot.

Refrénant mon impatience, j'ai encore attendu près d'une heure avant de resserrer mon paral et de me diriger à mon tour vers la porte, en adoptant le même état physique et mental que lors des exercices. Les silhouettes des quatre gardes du corps se sont agitées lorsque je suis passée dans la coursive. J'ai hésité un instant avant de me rendre compte qu'ils ne s'intéressaient pas à moi. Ils n'avaient même pas remarqué l'ouverture de la porte. Comme je l'avais pressenti, je ne me tenais plus dans le même temps qu'eux.

Je me suis faufilée entre les hommes en poste à droite de la coursive, deux jeunes Salahamites aux joues ombrées d'une barbe encore clairsemée. Leurs voix graves roulaient comme des fracas d'orage. Leurs mots s'entrelaçaient et formaient d'incompréhensibles guirlandes de sons en suspension au-dessus de ma tête. L'effroi s'est mêlé en moi à l'exaltation. La sensation de commettre une faute irréparable, de précipiter la perte des miens, non seulement des Salahamites, mais de l'humanité tout entière, s'est accentuée.

Je me suis glissée, à l'extrémité de la coursive, dans l'ascenseur qui m'a déposée en douceur au niveau zéro. Je n'ai croisé personne dans la longue enfilade de pièces et de sas. Les appliques s'allumaient à mon passage et projetaient mon ombre sur les cloisons. Mon voile me donnait l'allure d'une moniale des montagnes du Strehank, le continent sud de Salaham. J'ai franchi une succession de coursives plus ou moins larges qui m'ont conduite devant la porte principale du vaisseau. Le lourd panneau métallique a coulissé sans que j'esquisse le moindre geste.

J'ai hésité lorsque j'ai aperçu la passerelle flottante qui surplombait le tarmac et s'ajustait, une cinquante de mètres plus loin, à la plateforme d'une haute bâtisse en verre. L'haleine chaude de la nuit m'a enveloppée, chargée d'odeurs de toutes sortes, dont celle, reconnaissable entre toutes, du carburant des moteurs atmosphériques. Des hommes vêtus de combinaisons brillantes gesticulaient près de gros véhicules répartis autour du *Crain*.

Je me suis engagée sur la passerelle. L'air brûlant s'est fauflé sous mon paral, sous la tunique et le pantalon de coton léger que m'avait apportés Hepril. Les semelles de mes sandales de cuir, également fournies par la Chaouche, claquaient délicatement sur le métal. J'ai

contemplé le ciel de Bet à travers la structure transparente. Les étoiles cernaient un grand cercle brillant et bleuté, Ome probablement, le satellite principal de la planète. J'ai traversé le tunnel sanitaire criblé de rayons analyseurs verts et rouges, me demandant, comme je ne disposais pas de jeton d'identification ADN ni d'aucune autre preuve de mon identité, si les préposés aux douanes me laisseraient sortir de l'astroport. Mais, lorsque je suis arrivée au bout du tunnel et me suis avancée entre les comptoirs, les hommes et les femmes en uniforme blanc ne m'ont prêté aucune attention. J'ai marché sans être inquiétée jusqu'au grand hall d'arrivée désert, que j'ai traversé d'une allure tranquille, et franchi la porte principale avant de me fondre dans la nuit de Bet.

Les chauffeurs de véhicules terrestres qui stationnaient dans les environs ne m'ont adressé aucun regard. Je commençais à transpirer sous mon paral. J'ai décidé de marcher en direction des lumières qui brillaient dans le lointain comme si un pan de ciel étoilé s'était affaissé sur Bet. Des engins volants m'ont survolée en sifflant. J'ai cru que j'avais définitivement basculé dans un autre espace-temps. Galp ne m'avait pas prévenue que mes nouvelles perceptions risquaient de me couper définitivement de mes frères humains.

J'ai parcouru une allée bordée d'arbres flottants aux feuilles lumineuses et bruissantes. Taraudée par la sensation d'être suivie, j'ai jeté un regard par-dessus mon épaule, n'ai vu personne derrière moi, rien d'autre que les lumières de l'astroport dont je m'éloignais peu à peu. Avisant des reliefs sur ma droite, j'ai coupé par les étendues de terre sèche hérissées de plantes basses aux aiguilles menaçantes. La rumeur de l'astroport s'est estompée, laissant les sifflements du vent chaud rythmer le bruit de mes pas.

Impression d'être suivie, à nouveau.

Je n'ai discerné autour de moi aucune autre silhouette que les fantomatiques tourbillons de poussière soulevés par les rafales. J'ai marché encore un long moment avant de fouler un sol souple.

Du sable.

Je me suis assise, essoufflée, en sueur, entre deux dunes aussi hautes et larges que des collines. Au-dessus de moi flottaient des arbres épars reliés au sol par des sortes de lianes translucides. J'ai résisté au désir pressant de me dévêtir, puis, n'y tenant plus, j'ai retiré mon paral, l'ai étalé sur le sol, me suis débarrassé de mes chaussures, de ma tunique, de mon pantalon, de mes sous-vêtements, et me suis allongée pour savourer les effleurements de l'air chaud sur mon corps.

J'ai eu le sentiment de renaître, de revivre. D'être reconnue par la nuit et ses sortilèges, d'être enfin traitée en femme. Des milliers d'yeux brillants me fixaient, m'admiraient, les éléments me caressaient, me cajolaient, me ravissaient, me pénétraient, me réconciliaient avec moi-

même. Le contact du sable chaud sous mon dos, mes fesses et mes jambes me procurait un bien-être ineffable. Un rire silencieux s'est échappé de mes lèvres entrouvertes. La faille en bas de mon ventre s'est gorgée de désir. J'ai roulé sur le sol en frissonnant de plaisir, mes mains se sont glissées entre mes cuisses comme des serpents avides.

Lorsque je me suis redressée, pantelante, vibrante, une ombre glacée m'a enveloppée. Folle d'inquiétude, j'ai scruté avec fébrilité les environs et fini par repérer, au-dessus de moi, deux éclats qui n'appartenaient pas au fourmillement étoilé.

Des yeux.

Quelqu'un se tenait dans le même espace-temps que moi et m'observait.

Quelqu'un m'avait surprise sans mon voile, sans mes vêtements, quelqu'un m'avait souillée du regard, quelqu'un avait compromis mon destin glorieux et l'avenir de l'humanité. J'ai poussé un gémissement, arraché mon paral du sable, m'en suis recouverte en hâte, ai ramassé mes vêtements, mes chaussures, me suis enfuie dans la nuit sans chercher à savoir où me portaient mes pas.

Un cri a retenti derrière moi. « Attendez... »

La voix s'est déformée, se réduisant à un bourdonnement inaudible. J'ai foncé droit devant moi aussi vite que me le permettaient mes jambes, m'enfonçant par endroits dans le sable. Je ne me suis arrêtée qu'à l'issue d'une longue course, hors d'haleine, les muscles tétanisés, les poumons et la gorge brûlés par l'air chaud. Les filets de sueur quadrillaient ma peau et m'enserraient dans une gangue moite et molle.

La mythologie salahamite m'est revenue à l'esprit : elle condamnait la parole contemplée par d'autres yeux que ceux de son promis à une vie de désolation et de souffrance et précipitait l'humanité tout entière dans un enfer de feu et de cendres. Les larmes se sont mêlées aux gouttes de transpiration sur mes joues. Je suis restée un long moment immobile, désespérée, perdue dans mes pensées, puis j'ai décidé de me rhabiller et de retourner au vaisseau en espérant que personne n'avait remarqué mon absence.

« Pas de problème ? »

Hepril avait les traits tirés et la chevelure défaits de celle qui vient de passer une nuit agitée. J'ai secoué la tête. Je n'avais rencontré aucune difficulté pour rentrer. J'avais de nouveau semblé invisible aux yeux des autres humains, comme prisonnière d'un temps décalé. Le personnel de l'astroport, les membres de l'équipage croisés dans les coursives et les Salahamites de faction devant ma porte ne m'avaient adressé ni un regard ni un mot. Une fois dans ma cabine, je m'étais

précipitée dans la salle d'eau et étais restée longtemps sous la douche sans parvenir à me laver de ma culpabilité.

« C'est curieux, a repris la Chaouche. Je détecte en toi des zones d'obscurité. Comme si, par instants, tu cessais d'appartenir à cet univers.

— Où veux-tu que je sois ? »

Je m'étais efforcée de prononcer ces mots d'un ton enjoué. Hepril s'est assise sur l'une des chaises du salon et a commencé à remettre de l'ordre dans ses cheveux.

« Tu t'introduis dans mon esprit à mon insu ?

— Pas besoin de lire les pensées de quelqu'un pour se rendre compte de certaines choses, a-t-elle répondu. De l'être humain émanent en permanence des ondes, des vibrations qui donnent un aperçu fidèle de ce qui se passe dans sa tête. Comme un champ magnétique révélateur d'une activité énergétique. Or, il y a chez toi des interruptions d'activité, comme des coupures. Comme si tu t'escamotais. Je ne perçois ça d'habitude que chez les mourants.

— Je suis bel et bien vivante. »

Hepril m'a agrippé l'épaule par-dessus le voile. La chaleur de sa paume a transpercé le tissu.

« Heureusement !

— Sais-tu dans combien de temps nous partons ?

— D'après Larkmy, les pleins devraient être achevés dans trois jours. Il faudra en compter deux de plus pour obtenir les autorisations de décollage.

— Si je comprends bien, on restera encore coincés sur Bet pendant cinq jours, ai-je soupiré.

— Tu es pressée de connaître ton promis, on dirait. C'est peut-être le pire des monstres. »

La hargne avec laquelle Hepril avait craché ces mots m'a surprise.

« J'ai surtout hâte de retirer mon voile. Hâte de mener une vie normale.

— La vie ordinaire se transforme souvent en fardeau. » Un pli d'amertume a déformé les lèvres de la Chaouche. « Elle éteint toute joie en nous, tout feu. Je me demande pourquoi la lumière s'éteint de temps à autre chez toi. »

Ses paroles confirmaient ma nouvelle relation avec l'espace et le temps. Je me suis abstenue de lui en parler. Je me suis souvenue des yeux en train de m'observer du haut de la dune de sable. J'avais commis une faute. Comment réagirait mon promis lorsqu'il me retirerait mon paral ? Se rendrait-il compte que j'avais été souillée par le regard d'un autre ? Entrerait-il dans l'une de ces terribles colères que semblait tant redouter le shariman ?

« Tu n'as pas les réponses, je suppose, a repris Hepril. Peut-être tout simplement que l'espace a altéré mes perceptions. C'est arrivé à d'autres femmes de mon peuple.

— Jamais aux hommes ? »

Hepril a continué de tresser des mèches de ses cheveux, l'air pensif. D'elle émanait, mêlée à son parfum, l'odeur aigre du chef des vaisseleurs.

« Seules les femmes chaouches sont douées de pouvoirs extrasensoriels. Les hommes parlent de transmission génétique pour se rassurer, comme une anomalie qui se serait imposée avec le temps, mais je préfère croire que les femmes ont développé leurs perceptions dans l'âge très ancien où elles vivaient sous la domination totale des hommes et n'avaient pas le droit à la parole.

— Comme chez les Salahamites. »

La Chaouche a acquiescé d'un hochement de tête. « Lorsqu'on prive quelqu'un d'un sens, il aiguise naturellement les autres. Lorsqu'on retire à un être humain tout droit à la vie sociale, il crée de nouvelles formes de communication. Les femmes chaouches ont appris à échanger dans le silence, à l'insu de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères. Elles ont formé une société secrète, parallèle, qui leur a permis de desserrer peu à peu l'étau jusqu'à ce qu'elles soient reconnues comme des êtres humains à part entière. Elles occupent désormais des postes... »

La sonnerie du système de sécurité l'a interrompue. J'ai découvert sur l'écran de contrôle le visage émacié du shariman, ses yeux exorbités, son front plissé par les rides, ses lèvres tordues de fureur.

Chapitre vingt-sept

Si tu perçois l'événement avant qu'il se produise, tu es un précogne. Si, face au danger, ton esprit se sépare de ton corps pour voguer à la vitesse de la pensée, tu es un précogne. Si l'univers t'avertit avant les autres, tu es un précogne. Si l'univers te délivre des messages que les autres ne peuvent pas recevoir, tu es un précogne. Si tu devines les intentions malveillantes des autres avant même qu'elles ne soient exprimées, tu es un précogne. Si, dans un groupe, tu différencies immédiatement ceux qui te veulent du mal et ceux qui te veulent du bien, tu es un précogne. Ne retire aucune gloire de ton statut de précogne, ou l'univers te retirerait ce qu'il t'a donné. Sois au contraire reconnaissant, deviens humble parmi les humbles, n'en attends aucun autre profit que le bien commun, cultive tes dons en dehors de l'ambition, fuis la prévarication comme une maladie honteuse, tiens-toi à l'écart des flagorneurs, n'accepte aucun poste honorifique.

*Grandeur et devoirs du précogne,
Peuple erwack,
Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos*

« Où étais-tu passé ? »

Du soulagement, mais aussi de la colère dans les yeux noirs de Leïrel.

« Je suis allé faire un tour, ai-je répondu. Je ne parvenais pas à dormir. »

D'une moue, la jeune femme m'a signifié qu'elle n'accordait aucun crédit à mes explications. Elle s'était levée comme un ressort sitôt que j'étais entré dans la chambre. J'ai perçu, sur mon front, sur mes tempes, les courants chauds caractéristiques d'une investigation mentale.

« Dis plutôt que tu es retourné à l'astroport dans l'espoir d'apercevoir la femme voilée. »

Le ton de Leïrel, tranchant, n'admettait aucune contestation. J'ai confirmé d'un hochement de tête ; pas l'envie ni la force de lui mentir.

« Tu nous as fait courir des risques, a-t-elle repris. La boucle correctrice a cessé d'agir. Tu es de nouveau identifiable. Veranz et les tueurs auraient pu en profiter pour te localiser et remonter la piste. »

Des éclats de fureur perçaient dans sa voix. J'ai deviné que le courroux de la Chaouche, échevelée, frémissante, tendue comme un fauve prêt à bondir, n'avait pas mon imprudence pour seul objet. Les premières lueurs du jour se faufilaient par les interstices des volets et

se frayaient un passage encore incertain dans l'obscurité. Je transpirais d'abondance malgré ma combinaison régulaque. Ne trouvant pas de taxi, j'étais rentré à pied, importuné dans les rues avoisinantes par les rabatteurs de jeu et les prostitués de toutes sortes, me retournant sans cesse pour vérifier que personne ne me suivait.

« J'ai seulement obéi mon intuition, ai-je plaidé sans conviction. Je n'ai pas voulu te déranger.

— Tu l'as vue, au moins ?

— Tu n'as pas déjà pêché cette information dans mon cerveau ? »

Elle a éludé ma provocation d'un geste de la main. « Contrairement à ce que tu peux croire, on ne pratique pas la télépathie comme on respire. La lecture de pensées réclame de l'énergie, de la concentration. C'est simplement que tu es un homme, et qu'il n'est pas très difficile de deviner tes réactions. Tu n'as pas répondu à ma question : tu l'as vue ? »

Je l'avais vue, en effet.

Alors que, installé à une table de la terrasse qui surplombait le tarmac, je m'apprêtais à rentrer, elle s'était présentée à l'entrée de la passerelle suspendue et transparente reliant le vaisseau au bâtiment. Dissimulée sous son voile noir, seule, elle avait hésité un moment avant de traverser la passerelle, puis elle s'était élancée à une vitesse telle qu'elle semblait par instants se fondre dans l'obscurité. Elle était réapparue quelques secondes plus tard à l'extrémité du tunnel sanitaire. Les douaniers en uniforme blanc n'avaient esquissé aucune réaction lorsqu'elle était passée devant eux. Une femme entièrement voilée de noir attirait pourtant l'attention – au moins des regards curieux, soupçonneux ou réprobateurs. J'en avais déduit qu'ils ne la voyaient pas, que personne d'autre que moi ne la voyait en cet instant, une hypothèse que j'avais d'abord jugée extravagante, mais qui avait fini par s'imposer lorsqu'elle avait croisé les chauffeurs de taxi à l'extérieur du grand hall et que ceux-ci, à l'instar des douaniers, s'étaient comportés comme si elle était invisible. Je m'étais demandé – et me demandais toujours – pourquoi j'étais le seul à la percevoir.

Je l'avais suivie sur le bord de la large route rectiligne bordée d'arbres suspendus qui conduisait au centre de LizBet, avec l'impression grandissante de m'enfoncer dans un espace-temps enchevêtré, dans un fatras de réalités superposées. Elle s'était retournée à plusieurs reprises, mais elle ne m'avait pas repéré, du moins elle n'avait eu aucune expression, aucun geste trahissant une quelconque inquiétude. Elle marchait d'une allure légère, son voile gonflé par le vent chaud flottait comme une aile autour d'elle. Elle avait subitement pris une nouvelle direction, perpendiculaire à la route, et piqué, à travers les étendues désertiques, tout droit sur des reliefs qui se découpaient sur le fond de nuit étoilée. Bien que j'aie

accéléré l'allure pour ne pas la perdre de vue, elle m'avait échappé, comme si elle avait emprunté un autre espace-temps. J'avais continué dans la même direction qu'elle, me repérant au disque bleuté et brillant d'Ome. J'étais tombé sur elle un long moment plus tard, allongée entre deux dunes, comme sur les bords du bassin de pierre dans les collines proches de la Fosse des Damnés.

Je m'étais posté derrière un relief rocheux pour mieux l'observer. Une nouvelle fois subjugué par sa beauté, je n'avais pu détacher mon regard de son visage à la pureté incomparable, de son corps aux courbes délicates, de ses cheveux dénoués ondulant au gré des rafales, des gouttes scintillantes de transpiration parant la soie claire de sa peau comme des perles la robe d'une reine.

Je l'avais retrouvée. J'en avais éprouvé une joie intense, presque extatique. Je m'étais abîmé corps et âme dans sa contemplation, perdant toute notion de temps, me sentant enfin relié au monde, oubliant le désir tyrannique qui m'avait assailli face à Leïrel, osant à peine respirer pour ne pas troubler la magie de l'instant.

Je m'étais rendu compte trop tard qu'elle m'avait détecté. Elle s'était relevée avec la vivacité d'un petit animal débusqué par un prédateur, enveloppée dans son voile, puis elle avait ramassé ses vêtements et s'était enfuie en courant.

Je l'avais appelée. Elle ne m'avait pas entendu, ou elle avait refusé de me répondre. Elle s'était évanouie dans les ténèbres sans laisser de trace. Mortifié de l'avoir laissée filer, j'avais longtemps erré avant d'admettre que mes recherches ne donneraient rien. J'avais au moins acquis la certitude qu'elle voyageait à bord du *Crain*.

Je ne comprenais pas comment les Salahamites avaient pu passer du vaisseau de ligne de l'EspAir à cet appareil à l'aspect délabré.

Un acte de piraterie, probablement.

Leïrel n'avait pas eu le temps de lire dans les pensées de celui qui semblait être le propriétaire ou le capitaine du *Crain*, mais l'équipage, gueules cassées et uniformes disparates, avait tout d'une bande de vaisseleurs.

« Je l'ai vue. »

Pressé de sentir les piqûres d'eau froide sur ma peau, je me suis dirigé vers la salle de bains.

« C'est tout ? s'est agacée Leïrel.

— Je ne sais pas si elle est la future souveraine du monde, mais elle est d'une beauté irréelle. »

Le masque tombé sur le visage de la Chaouche a durci ses traits et terni l'éclat de son regard.

« Autre chose, ai-je ajouté en dégrafant le haut de ma combinaison régulaque. On dirait qu'elle se promène sans cesse entre les espaces-

temps.

— Comment ça ? » L'intérêt avait supplanté en elle toute agressivité.

« Elle disparaît par instants. Comme si elle passait dans une réalité différente. Les autres ne semblent même plus la voir. Ni les douaniers, ni les chauffeurs de taxi, ni les passants.

— Elle est celle qui traverse le temps, celle qui relie les champs des possibles, celle qui ouvre les voies, celle qui nous apporte les clés. » Leïrel avait psalmodié ces mots à voix basse. Son air grave m'a interloqué. « L'une des strophes à la souveraine des temps nouveaux, a-t-elle précisé. Tu es un Erwack, un précogne, tu as la possibilité de te trouver en deux endroits en même temps, c'est sans doute la raison pour laquelle tu continues de la percevoir tandis que les autres en sont incapables. »

Elle a ramassé la tunique et le pantalon en tissu isotherme posés sur le dossier d'une chaise achetée la veille dans un bazar des environs, sa seule concession au climat éprouvant de Bet et à la maladie de l'arbre mort.

« Nous devons entrer en contact avec elle.

— Je ne suis pas certain qu'elle soit retournée à l'astroport, ai-je objecté. De toute façon, son vaisseau ne décollera pas avant quatre ou cinq jours. Il n'a pas encore fait tous les pleins. On a le temps de réfléchir à la meilleure façon de la contacter. La vitesse à laquelle elle a déguerpi lorsqu'elle a découvert ma présence montre qu'elle n'est pas facile à approcher. »

Leïrel a reposé ses vêtements sur le dossier de la chaise. « D'accord, mais nous aurons davantage de chances de réussite si nous nous concertons. »

J'ai pris conscience que j'avais toujours agi en solitaire, que je n'avais jamais eu de compte à rendre à personne, pas même à ma famille lorsque j'étais parti de Tehor, pas même à la hiérarchie de l'astroport de DerEstap en tant que dragonneur. J'avais toujours détesté, et je détestais encore, être emberlificoté dans les liens de la dépendance ou du devoir. Tout au long de ces années, l'instinct avait été mon seul guide.

« Ce sont les circonstances qui décident », ai-je lâché avant de m'enfermer dans la salle de bains.

La voix forte de Leïrel a transpercé le bois de la porte. « Nous avons besoin l'un de l'autre. »

Nous avons organisé des tours de garde à l'astroport de façon à surveiller en permanence le *Craïn* et à ne pas manquer une éventuelle apparition de la femme voilée. Leïrel se chargerait du jour, moi de la

nuit. Nous ingérerions des boucles ADN correctrices qui nous donneraient des apparences et des séquences génétiques différentes. Nous en avions acheté une douzaine au revendeur à la sauvette déjà contacté par la Chaouche – cinq mille conglomerats, une somme qui m'avait paru exorbitante mais que Leïrel avait payée sans sourciller. Nous avons également résolu, pour ne pas attirer l'attention, de varier autant que possible les lieux de surveillance.

Leïrel est partie pour sa veille sous les traits d'une vieille femme pendant que je me reposais dans la chambre. J'ai dormi cinq ou six heures, puis, réveillé par la chaleur, les bruits de la rue et la faim, je me suis levé, rhabillé, et j'ai décidé d'aller acheter de quoi manger chez le traiteur habituel. Valderan, éblouissante, déversait un feu d'enfer, obligeant les passants à marcher au ralenti et à respirer à brèves inhalations. Le vent violent s'engouffrait dans mes vêtements et projetait de minuscules grains de sable dans mon cou et mes yeux. J'ai aperçu à l'horizon la ligne sombre de la forêt suspendue. Je me suis demandé quel était l'intérêt des hommes de vivre sur des mondes si peu hospitaliers, puis je me suis souvenu que les trois planètes du système avaient d'abord été colonisées par des hors-la-loi, des réprouvés, des bannis en provenance de toute la galaxie.

J'ai enjambé un corps secoué de spasmes, agonisant sur le trottoir sans que nul ne se soucie de lui. J'ai pris le temps de me pencher sur l'homme dont la peau crevassée et presque noire évoquait le tronc d'un arbre mort. Il ne servait à rien de lui donner à boire, ni de le transporter dans un hôpital, il n'y avait plus rien à faire pour soulager ses souffrances, il mourrait avant la fin de la journée, les services de nettoyage ramasseraient son cadavre comme n'importe quel autre déchet et le balanceraient dans l'un des grands incinérateurs dont les cheminées lugubres crachaient leurs panaches noirs à la sortie de LizBet.

Personne, comme d'habitude, dans la modeste boutique de Vozl où flânaient des odeurs ensorcelantes. Je n'étais pas certain que son commerce permette au traiteur, un petit homme trapu à la peau et aux cheveux sombres, d'en vivre ; comme bon nombre des habitants de LizBet, il s'adonnait sans doute à une deuxième activité clandestine plus lucrative.

« Bonjour », s'est exclamé Vozl avec une jovialité qui m'a étonné.

Les yeux noirs du traiteur m'ont paru plus fuyants que d'habitude.

« Qu'est-ce que je vous sers ?

— Votre vendeuse ne travaille pas aujourd'hui ?

— Il faudra vous contenter de moi. »

Après avoir examiné les différentes préparations exposées à l'intérieur du comptoir vitré, j'ai opté pour un ragoût de viande et de

légumes baignant dans une sauce rouge probablement épicée. Les gestes précipités et les regards furtifs du petit homme ont déclenché une alarme en moi. Je ne disposais pas d'arme : Leïrel et moi avions décidé que l'onduleur équiperait celui des deux qui effectuait son tour de surveillance. J'ai lancé un coup d'œil sur la rue sans discerner rien de particulier à travers la vitrine de l'échoppe. Vozl a versé une portion du plat dans une barquette isotherme qu'il a fermée à l'aide d'un couvercle adaptable, puis il a ajouté des couverts jetables, une serviette en papier, et m'a tendu le tout par-dessus le comptoir.

« Trois conglomerats. »

Sa nervosité est devenue presque palpable. Je lui ai remis un jeton de cinq conglomerats.

J'ai eu la sensation soudaine de me déchirer, de me dédoubler, de décoller du sol. Mon esprit s'est envolé, a traversé le mur du fond et flotté dans une arrière-boutique sombre où se tenaient trois hommes armés d'onduleurs. Je suis revenu dans mon corps avec une telle précipitation que le ressac, pourtant bref, m'a provoqué une douleur presque insupportable à la poitrine. Il m'a fallu quelques secondes pour reprendre conscience de la réalité, de la porte vitrée entrouverte sur les cuisines, de la main du petit homme tendue devant moi. J'en ai appelé à toute ma volonté pour ne rien laisser paraître de mon étourdissement. Lâchant la barquette, je me suis élancé une fraction de seconde avant que les trois hommes ne surgissent dans la boutique. Une fois dans la rue, j'ai foncé à droite et me suis jeté dans la première venelle perpendiculaire, aiguillonné par les cris et les bruits de pas de mes poursuivants. Du coin de l'œil, j'ai aperçu les ombres des trois hommes qui s'engouffraient à leur tour dans l'étroit passage. Avisant une porte ouverte sur le côté, je me suis précipité dans la maison, ai traversé une première pièce, aperçu des silhouettes dans des recoins de pénombre, entendu des protestations, suis arrivé devant un escalier tournant dont j'ai gravi les marches quatre à quatre, ai atteint un palier, me suis rué dans une chambre dont la fenêtre donnait sur un large balcon, puis, au-delà, sur des toits en terrasse. J'ai bondi par-dessus le garde-corps en plaçant mes mains en appui sur la barre supérieure. J'ai atterri sur le toit adjacent, l'ai traversé en trois enjambées, ai franchi d'un bond l'espace de deux mètres qui me séparaient du toit suivant, ai louvoyé entre des excroissances droites semblables à des cheminées.

Une onde grésillante s'est écrasée sur un muret de pierre tout près de mon épaule. Son haleine brûlante s'est diffusée dans l'air chaud.

Une ouverture carrée entre les dalles du toit.

Je m'y suis glissé les jambes en avant. Une nouvelle salve d'ondes a sifflé au-dessus de ma tête. Une échelle m'a déposé dans un couloir sombre. Une porte a livré passage à une femme vêtue d'une robe

blanche qui, m'apercevant, a poussé un glapissement strident avant de battre précipitamment en retraite. J'ai dévalé les trois étages de la construction. Le vacarme de mes poursuivants s'amplifiait dans la cage d'escalier. Je me suis retrouvé dans une ruelle étroite et sombre où jouaient des enfants qui se sont écartés à mon approche, puis j'ai enfilé au hasard une succession de passages, de zones de lumière et d'ombre, me suis faulilé entre des draps suspendus, ai fini par déboucher sur une sorte de place circulaire où stationnaient de nombreux taxis.

Je me suis engouffré dans l'un d'eux, une automobile de forme ovale équipée de chenilles souples.

« On va où, monsieur ? a demandé avec placidité le chauffeur, un homme jeune et brun coiffé d'un turban aux plis savamment agencés.

— À l'astroport, vite. »

Il n'a pas posé de question. Le véhicule s'est ébranlé, a pris de la vitesse, s'est engagé dans une artère et fondu dans le trafic. En nage, les poumons et la gorge en feu, j'ai vu, par la vitre arrière, mes poursuivants débouler à leur tour sur la place. Leurs gestes de dépit indiquaient qu'ils avaient perdu ma trace.

Pourquoi les tueurs m'avaient-ils attendu chez le traiteur plutôt que de me traquer directement dans la chambre d'hôtel ? Depuis combien de temps nous surveillaient-ils, Leïrel et moi ?

« Je suis pressé, ai-je lancé au chauffeur, tracassé par un sentiment d'urgence.

— Aucun problème, monsieur. »

L'accélération brutale de la voiture m'a plaqué contre le dossier du siège.

Chapitre vingt-huit

Parce qu'il avait tenté de lui dérober son droit d'aïnesse, Esmæk le Premier entra en guerre contre Phalouas le Deuxième. L'un leva une légion d'anges, l'autre de démons. Mille et un jours et mille et une nuits de Sahourah le Glorieux dura la guerre. Les fils et les petits-fils d'Esmæk et de Phalouas levèrent à leur tour des légions de guerriers aux armes de fer et de feu qui détruisirent une grande partie des mondes nés du souffle de Sahourah le Créateur. Telle fut la cruauté des myriades d'anges qu'ils furent à jamais maudits et perdirent leur immortalité. Les démons périrent par milliers dans l'océan de sang de leurs ennemis et se changèrent en pierres à la couleur rouge.

Il advint que les lamentations des agonisants dérangèrent le sommeil de Sahourah le Paisible. Il se rendit sur les champs de bataille et entra dans une telle colère que des éclairs à la puissance dévastatrice jaillirent de ses yeux, de sa bouche, de ses narines, de ses mains, de ses pieds, et réduisirent en cendres les innombrables légions qui s'affrontaient. Il condamna Esmæk et Phalouas à reconstruire les mondes qu'ils avaient détruits et les priva de leur gloire divine jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur tâche. Le Premier et le Deuxième, les ennemis, s'entendirent alors pour ourdir leur vengeance contre Sahourah le Juste. Ils sollicitèrent l'aide d'Eldidrah le Préféré, mais il rejeta leurs paroles, car il aimait son Père bien-aimé, et il conçut à leur rencontre amères colère et rancune.

*Stances de la Création, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

La colère du shariman visait les autorités astroportuaires de Bet qui, pour une raison encore indéterminée, tardaient à donner leur accord pour le décollage du *Craïn* et nous faisaient perdre un temps précieux.

J'avais ressenti un soulagement à la hauteur de mon inquiétude. Personne n'avait remarqué que je m'étais absentée en pleine nuit pendant plusieurs heures, personne ne pouvait deviner qu'un regard m'avait surprise sans mon voile – pire, entièrement nue. J'avais repris espoir : l'homme auquel j'étais destiné ne s'en apercevrait peut-être pas lui non plus. Je m'étais replongée dans les légendes salahamites qui avaient bercé mon enfance. Des fragments épars étaient remontés à la surface de mon esprit sans me fournir d'indice sur l'identité de mon promis. Je me rappelais seulement qu'il se montrait impitoyable envers la parale fautive. Je me remémorais également d'obscur et féroces batailles dont personne ne connaissait vraiment les causes, des trahisons, des vengeances, des massacres qui se perpétuaient depuis la nuit des temps. De ces récits enchevêtrés, sanglants, émergeait une

impression de cruauté, de violence, de perversité, dominée par la figure tantôt terrifiante tantôt magnanime du dieu Sahourah.

J'avais voulu reprendre les exercices, mais Galp m'avait dit qu'ils ne recommenceraient qu'après le décollage du vaisseau et avait disparu sans donner davantage d'explications.

« Bonne nouvelle, a déclaré Hepril en s'engouffrant dans la cabine. Larkmy a enfin complété son équipage et obtenu les autorisations. Nous repartons demain pour Kalaan. »

Surprise par son irruption, j'ai rajusté le paral dont je m'étais recouverte en catastrophe.

« Combien de temps durera le voyage ?

— Entre trois et quatre mois. Difficile d'être précis : nous traverserons une zone de tempêtes magnétiques qui perturbent les fluctuations quantiques. »

J'ai éprouvé une joie mêlée de regrets, à la fois pressée de quitter Bet et son climat éprouvant, pressée de secouer l'ennui qui me gangrenait, et déçue de partir si vite, taraudée par une sensation d'inachevé, comme en attente d'un événement qui tardait à se produire. Je repensais parfois au regard brillant qui m'avait surprise dans le cœur de la nuit de Bet et ne pouvais m'empêcher d'établir le lien avec Sohinn.

« Nous serons en configuration minimale, a poursuivi Hepril. À peine une quinzaine de techniciens, auxquels il faut ajouter les vingt hommes de main recrutés par Larkmy, des Jaïrtans du désert intérieur de Bet, et les dix Salahamites imposés par le shariman. »

Elle a fait passer sa robe par-dessus sa tête avant de se diriger vers la salle de bains. J'ai remarqué, entre les mèches de ses cheveux, les stries rouges qui zébraient sa peau sur les hanches et le haut des cuisses. Une chaleur toujours aussi étouffante régnait entre les cloisons métalliques.

« Je n'aime pas les Jaïrtans, a ajouté Hepril sans se retourner. Ils ont le cœur et l'esprit aussi secs que leur désert. Larkmy a sans doute tort de leur faire confiance. D'un autre côté, il n'a pas vraiment le choix : ce sont les seuls qui ont accepté d'être payés en promesses. »

Elle a jeté sa robe sur le dossier d'une chaise avant de s'enfermer dans la salle de bains. Tandis que le crépitement de la douche s'amplifiait dans le silence, j'ai légèrement soulevé mon voile pour lutter contre l'étouffement. Le confinement à l'intérieur du paral et de la cabine du vaisseau provoquait un contraste saisissant, presque insupportable, avec les brusques accélérations qui se produisaient à l'intérieur de mon corps et de mon esprit. L'image qui me venait à l'esprit était celle d'un lorgot, un petit rongeur de Salaham qui, enfermé dans une cage, s'agitait avec une telle frénésie qu'il semblait

disparaître par intermittence. Les mêmes vertiges me saisisaient que lorsque je me promenais, enfant, au bord des précipices. Nul besoin de bouger pour vivre en décalage. Les lignes, les objets, les perspectives devenaient flous par instants, ou bien se chevauchaient, comme si deux mondes entraient en collision. Parfois, une chaleur intense, une brûlure presque, se diffusait dans mes veines et réveillait en moi une colère noire, effrayante.

La sonnerie de l'écran de contrôle a retenti. Je me suis placée devant l'identificateur iridien. Le shariman a échangé quelques mots avec les gardes du corps en faction dans la coursive avant de s'introduire dans la cabine. Ses yeux sombres sont restés un long moment rivés sur moi avant de se poser sur la robe chiffonnée d'Hepril. Ses traits ne s'étaient pas détendus depuis sa dernière visite.

« Tu n'es pas seule ? »

— Hepril prend une douche. »

Il a exprimé sa réprobation d'un plissement des yeux et des lèvres. « Je n'aime pas voir cette Chaouche tourner autour de toi.

— Elle me tient compagnie. Sans elle, je m'ennuierais à mourir. »

La main du shariman a effleuré le manche du shihiss qui dépassait de la ceinture de tissu nouée à sa taille. « Les Chaouches ont toujours des intentions cachées. J'ai demandé à ce forban de Larkmy de l'éloigner de toi, mais il ne veut rien entendre. » Il a accordé quelques secondes d'attention au crépitement de l'eau. « Nous partons demain. J'espère que nous n'arriverons pas trop tard.

— Mon promis ne peut donc pas attendre ? »

Un éclat de terreur a brillé dans les yeux du shariman. « Manquer le rendez-vous serait terrible.

— C'est déjà arrivé ? »

— Dans un passé si lointain que seuls les gardiens des textes sacrés s'en souviennent. »

Les formes ont vacillé autour de moi, chevauchées par d'autres lignes plus arrondies, plus claires. Je me suis agrippée au regard du shariman.

« Il ne s'agit peut-être que d'une légende. » Ma voix m'a paru lointaine, comme un écho. « Il est possible que personne ne nous attende. »

La détermination a tendu les traits du religieux. « Notre devoir le plus sacré est de lui amener au moment voulu la femme choisie par Sahourah. La parale vierge de tout regard.

— Comment déterminez-vous ce moment ? »

— Les signes envoyés par Sahourah.

— Les signes ? Il n'y en a pas d'autre que les grognements d'un

vieux paramalite à la langue coupée.

— Je t'en ai déjà trop... »

Hepril est sortie, nue, ruisselante, de la salle de bains. Plutôt que de chercher à se rhabiller en découvrant la présence d'un visiteur, elle s'est figée dans une posture provocante et a planté ses yeux dans ceux du shariman.

« Vous ne seriez pas archamite, vous seriez immédiatement écorchée vive, a-t-il maugréé sans desserrer les lèvres.

— Essayez, a-t-elle rétorqué. Vous verrez bien comment réagira Larkmy. »

Elle a rassemblé des mèches de ses cheveux qu'elle a tordues pour les rincer en se penchant sur le côté. J'ai songé à l'émeute qu'aurait déclenchée le comportement de la Chaouche dans les rues de mon village natal, où la simple vue d'une chevelure libérée du traditionnel larham suffisait à rendre les hommes fous de désir et de rage. J'avais vu un groupe de villageois frapper à coups de bâton une femme dont le seul tort avait été de retirer son voile pour se rafraîchir, se croyant hors de portée des regards. Leur violence m'avait interloquée, ma croyance en la bonté de Sahourah s'était fissurée.

Le shariman s'est détourné et est sorti de la cabine d'un pas furieux.

« Il n'aime vraiment pas les femmes, ton prêtre », a lancé Hepril après que la porte s'est refermée.

Je n'ai pas répondu. La même frayeur héritée de mon enfance m'avait empêchée d'établir le contact avec l'homme qui m'avait observée dans la nuit chaude de Bet.

Le *Craïn* a décollé au crépuscule. La lumière de Valderan se glissait par les hublots de la cabine et retombait en flaques presque mauves sur le plancher. Le rugissement des moteurs d'extraction faisait trembler les structures métalliques. J'étais sanglée sur mon lit aux côtés d'Hepril. La stabilisation progressive de l'appareil a apaisé mon appréhension. La chaleur a diminué au fur et à mesure que l'appareil prenait de la hauteur et que le thermostat, alimenté par les turbines, régulait la température.

Larkmy m'avait rendu visite quelques heures avant le départ. Il s'était présenté en compagnie de trois Jaïrtans, des hommes élancés vêtus de clair aux faces émaciées, foncées, aux yeux presque blancs, comme brûlés par la lumière de Valderan. Outre leurs dagues traditionnelles, ils portaient des armes à feu de leur fabrication, des barillet souples enroulés autour de leurs poignets. Le vaisseleur, débordé ces derniers temps, venait s'assurer que tout allait bien. Les Jaïrtans m'avaient observée en silence, leurs regards indéchiffrables

s'étaient enfoncés comme des lames à travers le tissu. Hepril avait raison : ils paraissaient aussi rugueux, durs et secs que les rocs du cœur du désert.

« Prête pour la dernière étape ? avait demandé Larkmy.

— Ai-je le choix ? avais-je répliqué.

— Non : vous représentez un investissement de plus en plus élevé.

— C'est tout ce que je suis pour vous ? Un investissement ?

— Pas seulement pour moi. Pour votre shariman, vous êtes un investissement religieux. » Larkmy avait désigné Hepril d'un coup de menton. « Pour elle, vous êtes un investissement amical et mythologique. Vous voyez : vous valez bien vos vingt millions de conglomères. » Un rire sifflant l'avait secoué de la tête aux pieds.

« Vous ne craignez pas les réactions de mon promis ?

— Je les craindrai le moment venu si nécessaire. Pour l'instant, vous êtes la marchandise et lui, l'homme à qui je dois la livrer.

— Êtes-vous certain qu'il s'agisse d'un homme ? »

Une moue perplexe s'était dessinée sur les lèvres épaisses et brunes de Larkmy. « Un extra-humain ? Peu probable : qu'est-ce qu'une créature non humaine pourrait bien faire d'une femme, à part peut-être la manger ? Un dieu ? Je n'en ai jamais rencontré, ce qui me conduit à penser qu'ils n'existent pas. Je parie plutôt pour un homme de pouvoir, un tyran sans doute, en tout cas quelqu'un de riche, prêt à déboursier une belle somme pour vous posséder.

— Pourquoi moi ? Il ne m'a jamais vue ? »

Larkmy s'était dirigé vers la porte, escorté par les trois Jaïrtans. « Votre shariman n'a pas souhaité nous révéler certains de ses secrets, avait-il répondu. Qu'importe : nous allons bientôt pouvoir vérifier sur place. »

Il s'était retourné vers Hepril avant de sortir. « Viendras-tu avec moi, ma belle ? »

Elle avait hésité quelques secondes avant de lui emboîter le pas.

Galp souriait de toutes ses dents étincelantes.

« Nous pouvons maintenant reprendre le cours des exercices. »

La voix de l'assistant virtuel produisait toujours le même effet sur moi, une caresse intérieure qui irradiait de mon plexus et se diffusait jusqu'à l'extrémité de mes membres.

« Vous serez aujourd'hui confrontée à une série de figures qui se refermeront sur vous et desquelles vous devrez sortir à temps. Si vous ne vous montrez pas suffisamment attentive ou rapide, vous ressentirez une douleur dans tout le corps. Ne vous inquiétez pas : elle ne sera pas grave, seulement désagréable. Avez-vous des questions ? »

Le *Crain* s'était extirpé de l'atmosphère de Bet depuis deux heures. Les moteurs fluctuants reconstituaient leurs réserves d'énergie magnétique pour le premier saut. J'ai vérifié que la porte était correctement verrouillée avant de me débarrasser de mon pantalon, de ma tunique, de mes sous-vêtements, puis, impatiente, je me suis placée dans le faisceau de la machine conique en espérant avoir le temps d'effectuer la série complète avant le retour d'Hepril.

« Prête ? demanda Galp debout deux mètres plus loin. J'exécute la première série, ce sera ensuite à votre tour.

— Prête. »

Les figures ont jailli autour de moi, différentes de celles que j'avais jusqu'alors affrontées, moins nettes, plus sombres. L'une prenait le relais de l'autre sans laisser à la précédente le temps de s'évanouir. Galp les franchissait avec rapidité, donnant l'impression de s'extraire élégamment de bouches monstrueuses et affamées sur le point de le dévorer. Elles ne se présentaient pas toujours dans le même ordre, obligeant l'assistant à changer brusquement de direction, à regarder sans cesse autour de lui.

Il s'est arrêté et positionné deux mètres plus loin. Les parties de son corps sollicitées et rougies par l'effort ont recouvré leur teinte ordinaire.

« À vous. »

La première figure est apparue, un cercle horizontal et sombre d'environ deux mètres de diamètre qui se refermait sur moi. Je l'ai enjambé quand le bord s'est rapproché. J'ai évité de m'en éloigner. J'avais remarqué, en observant Galp, que l'économie de mouvements était la technique la plus efficace pour échapper aux bouches voraces. Le cercle a disparu dans un bruit sec qui s'est prolongé en échos décroissants.

Un deuxième est descendu juste au-dessus de moi, m'a entouré les épaules et frôlé les hanches. J'ai attendu qu'il soit parvenu à hauteur de mes cuisses pour bondir par-dessus la ligne sombre et courbe. Comme le premier, il s'est refermé derrière moi avec un claquement de mâchoires qui paraissait résonner à l'intérieur d'une profonde caverne. Le troisième, plus étroit, est arrivé par le côté droit. J'ai dû me pencher pour ne pas être touchée par sa circonférence et l'esquiver d'un bond latéral. J'ai perdu l'équilibre lors de la réception, roulé sur le plancher, aperçu la figure suivante qui fondait sur moi au niveau du sol. Je me suis relevée aussi vite que possible, j'ai déplié mes jambes comme un ressort, mais pas assez rapidement pour m'empêcher d'être effleurée par le bord sombre. Une douleur fulgurante s'est déployée dans mon corps, une décharge électrique de forte puissance.

J'ai poussé un cri. Oublier la souffrance. La sueur qui me piquait

les yeux. Me concentrer sur la prochaine figure.

Le cercle a surgi dans mon dos, haut d'à peine un mètre vingt. Je me suis recroquevillée sur moi-même et l'ai franchi d'un saut en arrière avant d'être happée, passant d'abord la tête, les épaules, puis creusant l'échine et donnant une dernière impulsion pour dégager mes jambes. Je suis retombée lourdement de l'autre côté. Je me suis rétablie et suis restée accroupie, prête à bondir. Des grondements, des rumeurs montaient de gouffres insondables.

La figure suivante n'était pas un cercle. L'ogive étroite qui s'approchait de moi semblait à première vue impossible à franchir. Elle s'est déformée tout à coup, arrondie, dilatée. Le changement n'a duré que deux secondes avant qu'elle ne revienne à sa forme initiale. J'ai compris que je devais guetter la prochaine transformation pour avoir une chance de ne pas être touchée. J'ai contracté mes muscles et me suis efforcée de rétablir le calme en moi. L'exercice n'avait pas duré longtemps, une minute à peine, mais je transpirais autant que si je m'étais agitée pendant des heures.

Au moment où elle allait entrer en contact avec moi, la figure a enfin pris une forme arrondie suffisamment large pour accueillir un corps. J'ai décollé du plancher et plongé vers l'avant.

Trop tard.

J'ai heurté le bord sombre et atterri de l'autre côté de la figure, aux prises avec une douleur si terrible que j'ai cru que je n'y survivrais pas.

Chapitre vingt-neuf

Environ tous les vingt ans conglomérer, des tempêtes d'une violence inouïe déferlent sur LaMar, parcourant des distances phénoménales, balayant pratiquement toute la surface de la planète. On les surnomme les Hunes, ne me demandez pas pourquoi, je n'ai jamais trouvé d'explication satisfaisante à ce nom. Elles n'épargnent pas LaMar ville, siège du Conglomer depuis bientôt deux millénaires. Les dégâts qu'elles laissent sur leur passage sont considérables. Elles réduisent des cités entières en ruine et font de nombreuses victimes. On a compté parfois plus de dix millions de morts. Les autorités ont tenté de concevoir une parade : de grandes étendues d'eau censées dévier les courses des Hunes ont été aménagées autour de LaMar ville et des bassins de population les plus importants ; elles ne se sont montrées d'aucune efficacité – elles servent à présent de centres de loisirs. On a aussi conçu des boucliers magnétiques géants qui n'ont pas résisté aux premiers assauts d'une Hune particulièrement virulente. On a alors parlé de déménager le siège du Conglomer sur une planète un peu plus fiable, mais les autres mondes ont tous leurs défauts et, d'autre part, c'est certainement la raison principale du statu quo, le déplacement du siège aurait représenté une hausse d'impôts insupportable aux yeux des électeurs. Nous sommes donc condamnés, nous les LaMariens, à vivre sans cesse avec une gigantesque épée de Damoclès au-dessus de la tête – si un érudit en préhistoire spatiale pouvait m'éclairer sur l'origine de cette expression, je lui en serais infiniment reconnaissant.

Quent XerKa,
Éditorialiste au *LaMarQuot*, quotidien synthane,
Planète LaMar, siège du Conglomer

J'ai exploré l'astroport de fond en comble sans retrouver Leïrel. Découvrant avec surprise un espace vide à la place du *Craïn* sur le tarmac, je me suis adressé à l'une des hôteses du comptoir d'accueil.

« Le *Craïn* vient de partir à destination de Kalaan, a-t-elle répondu. Il a obtenu son autorisation de décollage ce matin. Étant donné que c'est un privé, il n'a pas perdu de temps en formalités d'embarquement. »

J'ai frappé du plat de la main le comptoir en contenant un hurlement de rage. L'hôtesse m'a lancé un regard inquiet. Je me suis demandé pourquoi Leïrel ne m'avait pas prévenu. Avait-elle été victime des tueurs commandités par sa consœur ? J'ai fouillé tous les recoins des bâtiments, puis, désespéré, indécis, je suis sorti du grand hall et me suis plongé dans la fournaise du crépuscule de Bet en ignorant les sollicitations des chauffeurs de taxi. Une idée m'a effleuré, je m'y suis accroché de toutes mes forces, mais je ne pouvais plus

retourner à l'hôtel, pas même pour récupérer les boucles correctrices synthane et mes maigres affaires.

Une voix a crié mon nom. Je me suis retourné.

Une vieille femme coiffée d'un large chapeau s'est avancée vers moi. Il m'a fallu quelques secondes pour reconnaître Leïrel, toujours déformée par sa boucle synthane. Parvenue à ma hauteur, elle a laissé errer son regard sur les environs avant de s'asseoir sur un muret, de retirer son chapeau et de s'éponger le front à l'aide d'un mouchoir de tissu.

« Ils m'ont localisée, a-t-elle soufflé. J'ai pu leur échapper en me planquant dans une bouche d'aération.

— Ils m'attendaient aussi dans la boutique du traiteur. J'ai réussi à les semer. Ils se resserrent autour du nous. Les boucles synthane ne suffisent pas à les leurrer. »

J'avais l'impression déstabilisante d'échanger avec le double plus ou moins diabolique de Leïrel.

« Le *Craïn* est parti, a-t-elle repris d'une voix lasse.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Je n'en ai pas eu le temps. » Elle a esquissé un sourire navré. « J'ai bien remarqué des mouvements autour du vaisseau, mais je ne pensais pas qu'il décollerait aujourd'hui. Et puis les autres ont déboulé et m'ont obligée à me cacher. J'ai entendu un grondement de moteur et j'en ai déduit que c'était le *Craïn*... »

J'ai réprimé une moue de dépit. « Nous pouvons encore les devancer à Kalaan.

— Comment ?

— En nous emparant du *Spergus*. »

Leïrel a signifié son désaccord d'un haussement de sourcils. Les rides et les déformations provoquées par la boucle ADN lui donnaient l'air d'une vieille folle.

« Il est surveillé jour et nuit.

— Je suppose qu'il a gardé mon ADN en mémoire. Ma carte de pilote est toujours active.

— Admettons que tu puisses y pénétrer, les andros gardiens te massacraient.

— C'est un risque à prendre.

— Trop élevé, a objecté Leïrel. Les andros sont moins manipulables et plus coriaces que les hommes.

— Je suis certain qu'il existe une façon de les neutraliser. Tu vois une autre solution ? »

Elle a réfléchi quelques instants, les yeux baissés ; j'avais hâte qu'elle recouvre son apparence originelle.

« Il n'y a aucun vol commercial à destination de Kalaan, a-t-elle repris. Et je n'ai pas assez d'argent pour fréter un vaisseau privé.

— Nous n'avons donc pas le choix.

— Le seul autre choix serait de renoncer, mais je ne crois pas que tu sois même capable de l'envisager. »

Mon mutisme était la plus probante des réponses.

« Je ne l'envisage pas non plus », a-t-elle ajouté.

La nuit encerclait les reliefs, les étoiles s'allumaient dans le ciel assombri, Ome, le grand satellite de Bet, ouvrait son œil bleuté au-dessus de la ligne d'horizon.

Leïrel s'est relevée.

« Tu pourrais piloter seul le *Spergus* ?

— Aucun problème.

— Sans l'aide des andros techniciens ?

— L'intelligence synthane de bord gère les pannes éventuelles à l'aide des nano-réparateurs. Les andros ne sont réellement utiles que pour les sorties dans l'espace. Il faut espérer que nous n'en aurons pas besoin.

— Et si nous en avons quand même besoin ?

— J'enfilerais un scaphandre et ferai moi-même le boulot.

— Et les pleins ? Qui va s'en occuper ?

— Je parie qu'ils sont déjà faits. Mani Rava m'a dit qu'il tenait toujours le vaisseau prêt à décoller. »

Leïrel a remis son chapeau. « Il n'y a pas un instant à perdre. Mon petit vendeur de boucles correctrices a peut-être une solution au problème des andros. »

Yph n'avait qu'une quinzaine d'années. Cheveux bruns et bouclés, peau presque noire, yeux noisette mobiles et pétillants, sourire narquois, dents d'une blancheur immaculée, débit saccadé, bosse révélatrice de la présence d'une arme sous la chemise. On le trouvait toujours au même endroit à la même heure. Il se tenait à la tombée de la nuit au croisement d'une artère animée éclaboussée de lumières vives et d'une venelle plongée dans la pénombre. Un emplacement stratégique : de nombreux clients potentiels déambulaient le long des bars, des maisons de plaisir et des casinos, et, en cas de descente inopinée des forces de l'ordre ou de trafiquants rivaux, le petit vendeur avait la possibilité de se fondre immédiatement dans l'obscurité de la venelle.

Yph nous a accueillis, Leïrel et moi, d'un sourire chaleureux. La Chaouche avait recouvré son aspect habituel et acheté de nouveaux vêtements dans une boutique des environs, troquant son ensemble souillé par la poussière et la transpiration contre une robe au tissu

bariolé, fluide et léger. Elle s'était également équipée d'un nouveau chapeau ample et blanc sous lequel elle était parvenue à comprimer son exubérante chevelure.

Le garçon s'est extirpé de l'obscurité pour s'avancer vers nous.

« Ravi de vous revoir. Vous avez déjà utilisé toutes vos boucles correctrices ?

— Elles n'ont pas été d'une très grande efficacité », a répondu Leïrel.

Yph a écarté les bras avec une mine dépitée. « Vous n'en trouverez pas de meilleures à LizBet...

— Je n'en doute pas. Mais nous ne sommes pas venus te parler de la qualité de tes boucles. »

Le garçon a plissé les yeux. « Vous avez besoin d'autre chose ?

— D'une arme ou d'un système capable de neutraliser des andros. »

Yph a réfléchi quelques secondes, les yeux brillants, comme s'il avait déjà flairé la bonne affaire. « Je dois pouvoir vous trouver ça.

— Combien ? »

Il a réfléchi un instant. « Il faut compter au minimum quinze mille conglo-mers. »

Leïrel est demeurée impassible.

« Peut-être vingt mille, a renchéri le garçon. Les embrouilleurs sont des petits bijoux de technologie.

— Embrouilleurs ?

— Des générateurs d'ondes magnétiques qui embrouillent les circuits. Ils paralysent les andros ou d'autres machines pendant quelques heures sans laisser aucune trace. Souvent utilisés pour braquer une banque ou une bijouterie surveillée par des gardiens mécaniques.

— Tu me garantis leur efficacité ? »

Yph s'est frappé la poitrine du plat de la main. « Vous doutez de ma parole ? »

Leïrel a fixé son interlocuteur avec intensité. J'ai compris qu'elle entrerait dans son esprit, qu'elle tentait de détecter la part de vérité dans ses affirmations.

« Je n'irai pas au-delà de douze mille, a-t-elle proposé.

— Quinze au moins, a objecté Yph.

— Douze. Pas un conglomérat de plus. »

Il s'est fendu d'un soupir bruyant pour bien marquer sa désapprobation avant de s'incliner. « Vous êtes dure en affaires. Rendez-vous ici demain à la même heure.

— Pas possible plus tôt ? »

Le garçon a levé les yeux au ciel. « Laissez-moi au moins le temps

de me fournir. Demain, même endroit, même heure. »

Il s'est détourné et fondu dans l'ombre de la venelle.

« On peut lui faire confiance ? ai-je demandé.

— Il faut d'abord qu'il les vole avant de nous les vendre. Mais il sait déjà où se les procurer.

— Tu as lu tout ça dans son esprit ? »

Leïrel a retiré son chapeau. Ses cheveux ont dégringolé en cascades sombres et brillantes sur ses épaules et le long de son dos. Un passant éméché lui a décoché un regard lubrique.

« Il s'était fixé un minimum de dix mille conglomères, a-t-elle fini par répondre.

— Pourquoi lui en avoir proposé douze mille ?

— Parce qu'il prend de gros risques et que je l'aime bien. »

Nous avons décidé de passer la nuit et la journée suivante dans une pension nichée au cœur d'un quartier relativement calme. La logeuse, une femme aux cheveux blancs et au visage parcheminé, nous a proposé une chambre au rez-de-chaussée équipée d'une salle d'eau et d'une petite terrasse. Après un dîner frugal, nous avons résolu de nous coucher à tour de rôle dans le large lit au matelas dur. Pendant que l'un dormirait, l'autre monterait la garde, assis dans un fauteuil en tiges tressées, équipé de l'onduleur, attentif aux bruits qui se détachaient de la rumeur de la ville.

« Cette nuit, la forêt chantera, nous a averti la logeuse. Ne sortez pas de la maison. »

Chargé du premier tour de veille, je me suis installé sur la terrasse pour prendre l'air. J'ai laissé la baie vitrée entrouverte entre la chambre et le petit espace extérieur habillé de planches d'un bois rugueux sans craindre les insectes, assez rares sur Bet, contrairement à Tehor, où ils pullulaient durant les périodes chaudes. La femme salahamite occupait toutes mes pensées. Mon désir de la retrouver devenait oppressant, suffoquant, et j'avais l'impression d'avoir perdu définitivement sa trace. Des glissements et des craquements ont attiré à plusieurs reprises mon attention ; de petits rongeurs au pelage clair en maraude. L'orée de la forêt suspendue se dressait comme une muraille sombre et intimidante à moins de deux cents mètres de la maison.

Au milieu de la nuit, des sons étranges, entre gémissements et mugissements, ont retenti, colportés par un vent de plus en plus violent. Toujours aussi brûlantes mais porteuses d'humidité, les rafales soulevaient des tourbillons de poussière qui grossissaient rapidement et fondaient vers les habitations sur lesquelles ils se pulvérisaient. Les sons se sont amplifiés. Ils évoquaient désormais des hurlements de

colère. Cinglé par les grains de sable, je me suis réfugié dans la chambre et j'ai refermé la baie.

Le spectacle, à l'extérieur, devenait dantesque. Un voile d'une noirceur absolue gobait une à une les étoiles et semblait s'étendre à l'infini pour se déployer au sol et se mêler aux tornades. Les bourrasques ont ébranlé les murs de la maison, une construction de pierre pourtant. Je n'ai bientôt plus distingué les habitations voisines, noyées dans les nues poussiéreuses. Les crissements des grains de sable se sont associés aux sifflements du vent et aux grincements des matériaux.

« Que se passe-t-il ? » Leïrel s'était approchée sans bruit dans mon dos.

« Une tempête. »

Elle avait enfilé sa robe en toute hâte. L'une de ses bretelles était restée coincée dans les mèches entremêlées de sa chevelure dénouée.

« Le chant de la forêt, a-t-elle chuchoté. C'est comme ça que les autochtones appellent les tempêtes.

— Au moins, on pourra dormir tranquilles. Les tueurs ne prendront pas le risque d'affronter les éléments.

— À condition que ces mêmes éléments n'emportent pas tout sur leur passage... »

La brutalité des rafales a laissé augurer du pire à plusieurs reprises. Les vitres de la baie se sont gondolées de manière inquiétante. Elles paraissaient à tout moment sur le point de voler en éclats. J'ai alors compris que les matériaux étaient conçus pour résister aux tempêtes. Leurs structures nano pliaient, mais ne rompaient pas. Des éclairs prolongés, éblouissants, ont zébré l'obscurité et précédé de quelques secondes des roulements de tonnerre à la puissance effrayante.

Une plainte s'est échappée des lèvres de Leïrel, livide, défaite.

« Aucune inquiétude à avoir, la maison résistera. »

Ma tentative pour la rassurer n'a eu aucun effet. Elle était incapable de détacher le regard des éléments déchaînés. Des lames de sable, de feuilles et de branches mêlés surgissaient des ténèbres pour se fracasser contre les façades.

« C'est comme ça qu'ils ont disparu, a balbutié Leïrel.

— De quoi parles-tu ?

— Des tornades. Immenses. Terribles. Elles déferlent sur LaMar ville. Elles emportent tout le quartier. Les maisons. Les véhicules. Les gens. Ils gesticulent et hurlent à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Le vent les emmène et les relâche des kilomètres plus loin. Ils se fracassent contre des rochers. Des milliers de corps désarticulés.

— Des gens de ta famille ?

— Mes cousins. Mon oncle. Ma tante. Des amies. On nous y a

conduits pour reconnaître les corps.

— Comment ta famille et toi y avez-vous échappé ?

— Mon père nous a fait descendre dans la cave juste avant que la tempête ne prenne trop d'ampleur. Les autres n'ont pas eu le temps de s'abriter. Nous y avons passé plus de vingt-quatre heures. J'ai tout vu par un soupirail. Le sol a tremblé à trente reprises. Nous avons cru mourir ensevelis. Quand nous sommes sortis, il ne restait de la ville qu'un gigantesque tas de gravats. »

Leïrel paraissait revivre la scène. Sa voix n'était plus qu'un souffle rauque, ses yeux noirs, des puits tragiques.

« Tu avais quel âge ?

— Six ans. Les images me hantent toutes les nuits. »

Les bourrasques, les tourbillons de sable et de branches déchiquetées se sont acharnés une grande partie de la nuit sur les maisons, soufflant des toits, déracinant des buissons, arrachant les enseignes des façades, puis le vent a faibli et des trombes d'eau ont dégringolé jusqu'à l'aube. Des rigoles ont gonflé à une vitesse stupéfiante dans leurs anciens lits, débordé, submergé les rues et les jardins environnants. Je m'étais demandé pourquoi les constructions étaient légèrement surélevées, j'avais la réponse à mon interrogation : une précaution contre les inondations provoquées par les pluies, rares mais torrentielles, qui déferlaient de temps à autre sur LizBet.

Je ne suis allé me coucher que lorsque le ciel s'est dégagé et que les premières lueurs de Valderan ont chassé les vestiges d'obscurité. Le jour révélait des façades jaunies, un tapis de détritrus, des monticules de sable, de feuilles et de branches entre les habitations, des véhicules renversés. Des sons résonnaient toujours dans la paix restaurée, lointains, harmonieux. Les escouades d'andros s'étaient déjà mises en mouvement pour nettoyer les rues et les places.

Je me suis endormi comme une masse tandis que Leïrel, rassérénée, veillait.

Chapitre trente

Assaïel.

Ainsi se nomme la souveraine des temps nouveaux.

C'est le nom que prononceront avec ferveur ses adorateurs.

Elle traversa les temps pour établir son règne.

Assaïel.

Elle enseignera la sagesse aux hommes,

Elle leur apprendra à vaincre la fatalité du temps.

Elle rayonnera d'un amour aussi fort que la lueur des premiers temps.

Assaïel.

Ce nom signifie l'Instructrice, ou la Porte,

Car elle explorera les nouveaux chemins, les nouvelles voies,

Elle réconciliera les hommes avec eux-mêmes.

Assaïel.

Reine dont la splendeur n'a pas d'égal,

Vierge immaculée,

Humaine qui inspira l'amour d'un dieu,

Assaïel. Assaïel. Assaïel.

Strophe à Celle qui vient,

Mythologie chaouche,

Conservatoire central des récits et musiques populaires,

Planète LaMar, siège du Conglomer

Un brouillard glacé et paralysant m'enveloppait. De vagues pensées me traversaient, incohérentes, des bribes d'existences qui ne m'appartenaient pas. Une douleur intermittente rôdait dans mon corps, une réminiscence insaisissable, désagréable. Je me souvenais de bouches monstrueuses qui me cernaient et s'ouvraient tout autour de moi avec une avidité terrifiante. Des bruits me parvenaient, lointains, étouffés, rumeurs, chuchotements, soupirs, frottements, comme si je longeais à vive allure une succession de portes entrouvertes. J'apercevais des mouvements dans les zones de ténèbres, des silhouettes qui s'agitaient sur mon passage, qui tendaient les bras vers moi, des ombres aux faces et aux gestes haineux.

« *Assaïel.* »

Une multitude hurlait mon nom. Je discernais des visages extatiques, des hommes et des femmes prosternés. Une foule en adoration. Je les voyais à travers le tissu d'un voile qui leur cachait mes traits. Impression persistante d'avoir usurpé la place de quelqu'un

d'autre. Je voulais m'enfuir, disparaître, mon corps refusait de m'obéir, ils se rapprochaient de moi, me cernaient, je pouvais presque sentir leur souffle brûlant sur mon front et mon cou, leurs doigts se refermaient sur mon paral, ils allaient me dévoiler, découvrir la supercherie, libérer leur colère.

« Assaïel. »

Le paral craquait de toutes parts, des gouttes de pluie se glissaient par les déchirures, des ongles me griffaient. Je me suis débattue avec l'énergie du désespoir, mais j'ai sombré dans le cœur blessant de la multitude vociférante. Des dents se sont refermées sur ma chair et ont commencé à me déchiqueter, un long hurlement est monté de mes entrailles et s'est échappé de ma gorge.

« Eloya... »

J'ai ouvert les yeux. Il m'a fallu une bonne quinzaine de secondes pour reconnaître le visage qui flottait au-dessus du mien.

Hepril.

J'ai d'abord cru que j'étais dévoilée, offerte au regard scrutateur de la Chaouche, puis j'ai pris conscience que j'étais toujours vêtue du paral, allongée sur le lit de ma cabine, rivée au matelas par les sangles de sécurité. J'avais perdu connaissance lors des exercices dispensés par la machine. Je me suis demandé qui m'avait remis mon voile et allongée sur mon lit.

« Ça va ? s'est inquiétée Hepril. Tu as crié. »

Je ne ressentais plus de douleur, seulement le sentiment désagréable de ne pas avoir complètement réintégré mon corps. J'ai répondu d'un hochement de tête. Parler était encore au-dessus de mes forces.

« Ça fait plus de trois jours que tu as disparu, a repris la Chaouche. On t'a cherchée partout dans le vaisseau. » Ses propos m'ont paru absurdes. J'ai eu l'impression d'être encore prisonnière du cauchemar qui m'avait réveillée.

« Ton shariman, les autres Salahamites, les Jaïrtans ont fouillé chaque recoin du *Craïin*, a poursuivi Hepril. J'ai bien cru qu'ils allaient devenir fous. »

C'était moi qui avais perdu la raison. Je ne me rappelais pas être sortie de la cabine. La douleur fulgurante avait entraîné une perte de conscience, puis une plongée dans un univers onirique incohérent.

« Où étais-tu passée ? » a insisté la Chaouche.

J'ai rassemblé toutes mes forces pour parvenir à expulser quelques mots. « Je n'ai pas bougé d'ici. »

Hepril m'a dévisagée avec un étonnement mêlé d'agacement. « Ta cabine était pourtant vide quand je suis revenue. Tu n'étais ni dans le salon, ni dans la chambre, ni dans la salle de bains. Ni dans les

coursives voisines. Je me suis affolée et j'ai prévenu Larkmy. Comme il ne me croyait pas, il est venu vérifier par lui-même. Nous avons interrogé les hommes postés devant ta porte : ils n'ont rien remarqué. Nous avons consulté les archives vidéo. Les deux caméras pointées en permanence sur la porte de ta cabine n'ont rien enregistré.

— C'est bien la preuve que je n'ai pas bougé, ai-je objecté d'une voix encore faible.

— Ou qu'elles n'ont pas fonctionné. Ou que les Salahamites chargés de ta protection se sont assoupis. Quoi qu'il en soit, ça a été le branle-bas de combat ici. Larkmy a suspendu les sauts jusqu'à ce qu'ils t'aient récupérée. Je me suis absentée à peine une heure de la cabine, et je t'ai retrouvée à mon retour, allongée sur ton lit, sanglée, comme parée pour le prochain saut. J'ai prévenu Larkmy et les autres. Ils ne vont pas tarder à débouler. À mon avis, *je n'ai pas bougé d'ici* ne sera pas un argument suffisant.

— Je n'en ai pas d'autre. »

Hepril s'est figée, les yeux mi-clos. Des courants chauds ont traversé mon cerveau.

« Tes pensées ont la couleur de la vérité. Mais ni ton shariman ni Larkmy ne te croiront. Quels sont tes derniers souvenirs ?

— J'ai touché une figure envoyée par la machine, j'ai ressenti une douleur vive, j'ai perdu connaissance. J'étais... Enfin, je m'étais dévêtue pour effectuer les exercices. Je ne me souviens pas de m'être réveillée, ni de m'être rhabillée, ni de m'être allongée sur le lit.

— Personne n'a pu entrer. Le système d'identification iridienne ne reconnaît que toi, Larkmy et moi. Les fluctuations quantiques elles-mêmes ne suffiront pas expliquer ta disparition.

— Peut-être que... »

Je me suis tue. Pas le moment de parler des révélations de Galp, de la nouvelle relation que j'entretenais avec l'espace et le temps.

« Peut-être quoi ?

— Que j'ai perdu momentanément la mémoire.

— Suite au choc dont tu as parlé ? Possible. Ce qui indiquerait que les exercices ne te conviennent pas.

— J'en ai besoin. »

Les yeux noirs d'Hepril se sont fichés dans les miens. « Pourquoi ?

— Le programme est destiné à me maintenir en forme jusqu'à mon arrivée à Kalaan. À contrebalancer les effets nocifs d'un séjour prolongé dans l'espace, les pertes de masses osseuse et musculaire. » J'ai ajouté, avec une grimace en guise de sourire : « Ou je ne vaudrai pas les vingt millions espérés par Larkmy.

— Si tu perds la mémoire et que tu vagabondes dans le vaisseau sans ton voile, tu ne vaudras même plus un conglomer.

— Jamais je ne me suis sentie aussi en forme. Mon amnésie n’a sans doute rien à voir avec... »

La sonnerie de l’écran de contrôle nous a interrompues. Tandis que les sangles de sécurité se rétractaient dans leurs gaines, Hepril est allée ouvrir la porte. Reconnaisant les voix du shariman et de Larkmy, je me suis levée et j’ai rajusté mes vêtements sous mon paral. En proie au vertige, j’ai dû m’adosser à la cloison pour ne pas perdre l’équilibre. J’ai exploré fébrilement mon esprit en quête d’une explication plausible aux interrogations soulevées par les paroles d’Hepril.

Le shariman et Larkmy m’attendaient dans le salon. Leurs mines soucieuses, sombres, indiquaient qu’ils attendaient quant à eux des réponses. Deux Jaïrtans montaient la garde de chaque côté de la porte. Leurs manches relevées dévoilaient les barillets brillants enroulés autour de leurs poignets.

Le shariman a pointé sur moi un index rageur. « Qui t’a permis de sortir de ta cabine ? »

Je me suis appliquée à garder mon calme, à ignorer mes anciens réflexes de peur et de soumission. « Je ne me rappelle pas être sortie. »

Le shariman a fondu sur moi comme s’il avait l’intention de me frapper. Ses yeux sombres brillaient avec une intensité maléfique au fond de leurs orbites.

« Ne te moque pas de moi ! Ton escapade dans le vaisseau nous a fait courir de grands risques.

— Je ne vois pas en quoi une simple promenade...

— Quelqu’un aurait pu en profiter pour t’arracher ton voile. Où es-tu allée ?

— Je vous répète que je ne m’en souviens pas. »

La colère a blêmi les traits émaciés du shariman.

« Les pertes de mémoire et les comportements aberrants sont relativement courants dans l’espace, est intervenu Larkmy. Ce que je ne comprends pas, c’est pourquoi les hommes de faction devant sa porte n’ont pas tenté de la retenir, ni pourquoi les caméras de surveillance n’ont enregistré aucune image.

— Mes hommes ont manqué de vigilance, a glapi le shariman. Chargez-vous de vos caméras, je me chargerai d’eux. »

D’une mimique appuyée, Larkmy a signifié à son interlocuteur qu’il n’appréciait que modérément son ton.

« Assez perdu de temps, a déclaré le chef des vaisseleurs. Nous pouvons repartir. Hepril restera en permanence avec elle. »

Le shariman a remué quelque temps les lèvres en silence avant de cracher les mots qui se bouscuaient dans sa gorge. « C’est une Chaouche.

— Et alors ?

— Vous savez ce qu'on dit des Chaouches : des intrigants, des manipulateurs, des gens en qui on ne peut pas faire confiance. »

Les éclats de ses yeux noirs démentaient l'impassibilité apparente d'Hepril. J'ai admiré sa maîtrise, probablement forgée par une existence placée sous le signe du mépris et de l'insulte. Seules bougeaient quelques mèches de ses cheveux agitées par les courants d'air.

« J'ai une entière confiance en elle, a répliqué Larkmy. C'est elle qui veillera sur votre femme voilée, que cela vous plaise ou non. »

Le shariman a ouvert la bouche pour protester, puis, comprenant qu'il ne parviendrait pas à infléchir la décision du vaisseleur, il s'est ravisé et est sorti de la cabine d'une allure heurtée.

La respiration ample et régulière d'Hepril témoignait qu'elle était profondément endormie. Un silence épais enveloppait le vaisseau, effleuré de temps à autre par les voix étouffées des Salahamites de faction dans la coursive et la sourdine des moteurs fluctuants qui accumulaient l'énergie noire pour le prochain saut.

Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Je me sentais toujours à côté de mon corps, comme fragmentée par la douleur aiguë qui m'avait transpercée lorsque j'avais heurté la figure. Les images de mes rêves continuaient de me hanter, imprimées dans ma chair. Je revoyais ces visages tantôt déformés par la haine tantôt figés dans l'adoration, ces corps tordus de colère, ces nuques et ces dos courbés, ces bras suppliants. Une voix insistante me répétait que j'avais réellement vécu ces scènes, que je m'étais bel et bien retrouvée au milieu de ces foules, que j'avais vraiment entendu ces clameurs. Comment était-ce possible ? Je voguais dans un coin perdu de la galaxie entre les mondes de la Triade et une petite planète méconnue du nom de Kalaan.

Pressée par le besoin soudain de m'examiner, je me suis levée et rendue dans la salle de bains. J'ai tiré le verrou manuel de la porte avant de me débarrasser du paral et de mes vêtements. À la lumière des appliques, j'ai inspecté avec attention mon corps réfléchi par le miroir fixé à la cloison. J'ai remarqué les traces rouges sur mes avant-bras, mes cuisses, mes hanches, ma poitrine.

Des griffures.

Comme si j'étais tombée dans un buisson d'épines, ou que j'avais été labourée par des ongles ou des dents. Mon cœur a tambouriné dans ma poitrine. J'aurais pu m'infliger moi-même ces égratignures sans doute, mais certaines des zones zébrées m'étaient difficilement accessibles.

Je me suis observée de longues minutes. Même si l'esprit humain était capable de bien des prodiges, entre autres de fabriquer des illusions tellement crédibles qu'elles paraissaient réelles, les marques sur mon corps n'avaient rien d'une hallucination. À court d'hypothèses, je me suis remémoré mes conversations avec Galp et me suis dit que l'assistant virtuel détenait peut-être la clé du mystère.

Je me suis rhabillée, je suis retournée dans la chambre pour vérifier qu'Hepril dormait toujours, je suis passée dans le salon et j'ai pris position devant l'œil de la machine conique. Un grésillement a retenti au bout de quelques secondes, un rayon lumineux a fendu l'obscurité, projeté un cercle étincelant sur la cloison opposée, puis Galp est apparu à deux mètres de moi, revêtu pour l'occasion d'une longue tunique blanche qui lui tombait sur les pieds.

« Si vous m'entendez, je vous prie de parler à voix basse, ai-je chuchoté. Une femme dort à côté, et je ne voudrais pas la réveiller. »

Galp a laissé à ses circuits le temps de traduire mes paroles et de chercher la réponse appropriée dans sa base de données.

« Que voulez-vous ? » Sa voix était une brise à peine audible, et pourtant je percevais avec netteté chacun de ses mots. « La prochaine séance n'est prévue que dans six jours et deux heures conglomer.

— Pouvez-vous m'éclairer sur ce qui s'est passé lors de la dernière séance ? J'ai perdu connaissance après avoir touché la figure, j'ai repris conscience rhabillée et allongée sur mon lit après une succession de rêves si forts qu'ils ressemblent à des souvenirs bien réels. Les autres prétendent que j'ai disparu pendant trois jours. »

Galp est demeuré figé plus d'une minute avant de déclarer : « Vous n'avez pas rêvé : vous avez atteint le but un peu plus tôt que prévu. »

Chapitre trente et un

La suprématie humaine est-elle menacée ? Les hommes resteront-ils la forme d'intelligence la plus évoluée dans cet univers ? Évacuons ici l'argument selon lequel nous ne pouvons pas affirmer être l'espèce la plus évoluée puisque nous ne connaissons qu'une partie infime de l'univers et que nous sommes loin d'avoir répertorié toutes les espèces. Disons que, jusqu'à preuve du contraire, l'humanité est l'espèce la plus évoluée puisque la plus répandue dans la galaxie. Et constatons que cette suprématie est contestée par les créations mêmes de l'homme, je veux bien entendu parler ici de l'intelligence artificielle – ou synthane – dont l'expression la plus aboutie est à mon sens l'andro. Les andros sont de plus en plus intelligents, de plus en plus performants, Ils prennent de plus en plus d'initiatives au point que, sur certaines planètes, ils gèrent les problèmes matériels en totale autonomie. Les puissants fabricants d'intelligence artificielle sont parvenus à imposer leurs andros un peu partout dans le Conglomer sans se rendre compte qu'ils introduisaient massivement la nouvelle forme de vie susceptible de supplanter l'ancienne. Les andros, je le crains, se débarrasseront bientôt de leurs créateurs devenus inutiles, faibles et coûteux. Nous avons encore la possibilité de corriger le tir, de reprendre les rênes, mais pour combien de temps ?

*Discours du 12 vanl de l'année conglomer 2678,
Julya Maskavit,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Le ciel s'était tendu d'un bleu sombre annonciateur de la nuit.

Yph a inspecté la pénombre du regard avant d'ouvrir la main : une sphère noire et mate reposait dans le creux de sa paume.

« Embrouilleur », a-t-il précisé avec une fierté teintée d'inquiétude.

J'ai douté de l'efficacité de cette boule dépourvue de tout mécanisme apparent.

Leïrel et moi avions dormi à tour de rôle une partie de la journée. Notre logeuse avait poussé un hurlement de rage en découvrant les dégâts causés par la tempête, la toiture de sa maison en partie envolée, une colline de sable et de branchages amoncelés devant la porte principale, une épaisse couche de feuilles et de déchets étalés dans le jardin.

« Il suffit de le faire rouler pour l'actionner. » Le regard d'Yph volait sans cesse d'un point à l'autre de la ruelle comme celui d'un oiseau redoutant l'irruption d'un prédateur. « Il émet les ondes neutralisantes pendant cinq ou six heures, un temps largement suffisant pour paralyser les circuits des andros et des autres machines.

Vous avez l'argent ? »

Une moue sceptique a étiré les lèvres de Leïrel. « Tu es sûr qu'il fonctionne ?

— Il est neuf.

— Tu l'as pris dans un atelier, n'est-ce pas ? Ce qui signifie que personne ne l'a testé.

— L'entreprise qui les fabrique est réputée pour la fiabilité de ses produits. De toute façon, vous ne trouverez rien de mieux pour douze mille conglomerats. L'argent, s'il vous plaît. »

La tension de Yph se faisait désormais presque palpable. Ses yeux se posaient avec nervosité sur chacune des silhouettes qui émergeaient de l'obscurité naissante. Leïrel a extirpé d'une poche de sa robe le sachet de conglomerats qu'elle avait récupérés dans une agence bancaire quelques instants avant le rendez-vous. Elle s'est saisie de la petite sphère en même temps qu'elle remettait l'argent au jeune revendeur. Sans prendre le temps de recompter, il s'est élancé et a disparu en courant dans la ruelle déjà noyée de ténèbres.

« Bonne chance à vous, a-t-il crié sans se retourner.

— Vraiment pressé ! me suis-je exclamé.

— Il a dû laisser une empreinte génétique dans l'entrepôt où il a volé l'embrouilleur, a expliqué Leïrel. Comme l'activité économique est contrôlée par les mafias sur Bet, il aura bientôt tous les tueurs du coin aux trousses. Il a réussi à les semer pour l'instant, mais leurs traceurs synthétiques finiront par le retrouver, tôt ou tard. Sa seule chance d'en sortir vivant est de changer d'endroit au plus vite, peut-être même de planète. Il avait un besoin urgent de notre argent.

— Tu as eu le temps de lire tout ça dans son esprit ?

— La peur. Un esprit en proie aux émotions fortes n'a plus aucun chrym naturel et se transforme en livre ouvert. » Elle a examiné la sphère d'un air dubitatif. « J'espère seulement que cette chose fonctionne.

— Sinon, nous le saurons trop tard... »

Nous avons pris un taxi pour l'astroport. Bouillant d'impatience, j'ai vérifié pour la dixième fois la présence de mon badge de pilote dans la poche arrière fermée de mon pantalon. Les rues de LizBet portaient encore les stigmates de la tempête de la nuit. Les troncs, les branches, les enseignes arrachées jonchaient le sol déjà sec et contraignaient le véhicule à d'incessants détours. Des monticules de sable se dressaient çà et là, submergeant par endroits les constructions, des machines s'affairaient à combler les failles et les lits creusés par les courants torrentiels, des andros postés à tous les croisements régulaient la circulation.

« Un jour, une de ces fichues tempêtes nous emportera tous », a

maugré le chauffeur, un homme basané vêtu de blanc, visage anguleux, yeux de braise, cheveux noirs et ondulés qui jetaient des éclats bleutés dans la pénombre. « Je suis né dans le grand désert intérieur de Bet, là où il n'y a pas de forêt suspendue. Nous autres Jaïrtans savons que, tôt ou tard, le sable recouvrira tout. Les dunes se déplacent à une vitesse insoupçonnée et conquièrent peu à peu toute la surface de la planète.

— Elles n'ont pas enseveli votre peuple ? » a demandé Leirel.

Le rire du chauffeur a éclaté comme un rocher désagrégé par la chaleur. « Les Jaïrtans savent dès l'enfance accompagner les mouvements du sable. Flotter sur les pentes.

— Comment ?

— Nous apprenons à marcher avec des raquettes spéciales qui nous permettent de ne jamais nous ensabler. De même, nos habitations sont conçues pour réagir au moindre glissement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté là-bas ? »

Le chauffeur est resté silencieux un instant, le front plissé, les lèvres crispées. « J'ai eu une liaison avec une femme mariée. Chez nous, on ne transige pas avec l'honneur des hommes.

— Et avec celui des femmes ? »

Le chauffeur a craché une succession de mots incompréhensibles avant de s'emmurer dans un silence maussade.

Peu de monde à l'astroport.

On n'attendait pas de vaisseau avant plusieurs semaines, et aucun départ n'était prévu les jours suivants. De rares silhouettes déambulaient entre les piliers et les comptoirs pour la plupart fermés. Personne ne nous a prêté attention lorsque nous avons traversé l'immense hall et nous sommes dirigés vers le sas d'entrée du tarmac.

« J'espère que Kol Jarey n'a pas désactivé nos badges, a murmuré Leirel.

— Et que les détecteurs ne s'apercevront pas que nous avons un embrouilleur », ai-je ajouté.

Nous nous sommes présentés aux premiers contrôles. Je me suis efforcé de contrôler ma respiration et de détendre mes muscles noués. Les deux douaniers de faction ont glissé les badges dans les fentes des machines, qui les ont recrachés en grésillant au bout de quelques secondes. L'un des deux préposés a ausculté l'écran pendant un temps qui m'a paru interminable. Je me suis demandé une nouvelle fois ce que je foutais sur ce monde paumé, puis le souvenir encore brûlant de la femme salahamite allongée sous les arbres suspendus au milieu des dunes m'a rendu ma détermination.

« Pas de bagages ? a fini par grommeler le douanier. Rien à

déclarer ?

— Vous savez dans quel hangar se trouve le *Spergus* ? ai-je demandé.

— Vous êtes son pilote, a rétorqué le douanier. Vous devriez être plus au courant que moi.

— C'est le premier pilote qui s'est chargé du stationnement. J'étais déjà descendu en ville. »

Le douanier a levé les yeux au ciel avant de déplacer son index sur un écran vertical transparent.

« Hangar B5. Tout au fond du tarmac. Y a bien sept kilomètres pour vous y rendre, et pas de navette disponible. Si vous décidez d'y aller à pied, vaudrait mieux que vous restiez à l'intérieur des limites des passages piétons. Les véhicules roulent comme des dingues là-dessus. »

Il nous a invités à pénétrer dans le tunnel de détection. Nous nous sommes avancés dans le couloir criblé de rayons analytiques et en sommes ressortis quelques instants plus tard sans que n'ait retenti l'alarme fatidique signalant la présence d'une arme interdite ou d'un objet suspect. Nous sommes passés entre deux rangées d'andros figés avant de déboucher sur le tarmac écrasé de chaleur.

La température n'avait pratiquement pas baissé malgré la tombée de la nuit sur l'immense surface plane striée de lignes fluorescentes de différentes couleurs. Les étoiles scintillaient autour d'Ome, vaguement menaçantes, comme des étincelles capables à tout moment d'enflammer l'air suffocant.

Nous avons suivi les lignes vertes délimitant les passages piétons. Un camion sur chenilles a fusé à vive allure devant nous sans respecter les signalisations. Les faisceaux de ses phares ont balayé frénétiquement l'obscurité avant de disparaître progressivement. Des appareils atmosphériques, probablement militaires, ont traversé le ciel dans un rugissement assourdissant.

« Tu es sûr que le *Spergus* nous permettra de rattraper notre retard ? » Leïrel avait prononcé ces mots d'une voix tellement basse que j'ai douté de les avoir compris et que j'ai mis un peu de temps à répondre.

« Nous devrions atterrir sur Kalaan bien avant l'autre vaisseau : l'AWR 12 est l'appareil le plus rapide des flottes militaires et civiles de toute la galaxie. »

Il nous a fallu plus d'une heure pour parcourir les sept kilomètres jusqu'aux grands bâtiments de tôle dans lesquels se jetaient les différentes pistes. Nous n'avons croisé personne dans les parages. Nous avons encore marché un long moment pour atteindre, en nage, le hangar B5, une construction avoisinant les deux cents mètres de

hauteur pour une largeur de cinq cents mètres.

La porte d'accès sur le côté s'est ouverte sans difficulté après que j'ai glissé mon badge dans la fente de l'identificateur automatique.

Les andros gardiens n'ont pas bougé lorsque nous nous sommes introduits dans le hangar. Leïrel tenait l'embrouilleur dans sa main droite, prête à la faire rouler dans sa paume à la moindre alerte. Le bâtiment n'abritait aucun autre appareil que le *Spergus*, perché dans son aire de stationnement délimitée par des traits brillants tracés sur le béton.

Nous nous sommes approchés avec prudence de la masse immobile et grise. Les sondes ont détecté notre présence lorsque nous sommes parvenus au pied de la passerelle. Des rayons lumineux ont jailli des flancs métalliques et nous ont emprisonnés dans leurs faisceaux étincelants. Un sas s'est ouvert et a livré passage à un andro qui s'est avancé sur la plate-forme aboutée à la passerelle, armé d'un onduteur.

« Identifiez-vous. » La neutralité de la voix du vigile mécanique en accentuait la tonalité menaçante.

« Sohinn, pilote en second du *Spergus*.

— Vous n'êtes plus autorisé à vous introduire dans le vaisseau. Veuillez vous éloigner du périmètre de sécurité ou j'ouvre le feu.

— C'est le moment de vérifier qu'Yph ne nous a pas refourgué un gadget », a chuchoté Leïrel.

Elle a fait rouler la sphère dans sa paume. Un léger grésillement a retenti, une lumière dorée l'a enveloppée, d'où ont jailli des traits scintillants.

« Dernière sommation. Veuillez vous éloi... »

L'andro s'est figé, comme brusquement déconnecté. Les points brillants à l'emplacement des yeux sur sa face lisse ont clignoté avant de s'éteindre. La sphère a cessé de luire et recouvert son apparence inoffensive.

« Yph ne nous a pas arnaqués, a soufflé Leïrel. J'avais bien lu dans son esprit une forme d'honnêteté, mais je n'en étais pas sûre à cent pour cent. »

Nous avons pénétré sans encombre dans le premier niveau du vaisseau. Un nouvel andro est venu à notre rencontre à l'entrée de la coursive principale. Il n'a pas eu le temps de nous apostropher. Les flèches lumineuses de l'embrouilleur se sont fichées dans son corps gris et ont neutralisé ses circuits.

Nous avons appelé l'ascenseur. La porte a coulissé et révélé la présence dans la cabine de deux gardiens robotiques. Leïrel a dirigé la sphère vers le premier d'entre eux. Le deuxième a levé un bras vers elle et a aussitôt pressé la détente de son arme. J'ai brutalement heurté son épaule, manquant de la faire tomber sur le plancher

métallique. Les ondes ont percuté les cloisons sur lesquelles elles ont abandonné des cercles noirs. Leïrel s'est retournée et a pointé l'embrouilleur sur l'andro encore actif. La porte se refermait déjà, filtrant les courants magnétiques, qui perdaient considérablement de leur puissance au travers d'une surface aussi dense qu'un alliage métallique. Une vibration sourde nous a informés que l'ascenseur s'était remis en marche.

« Il se rend sans doute au septième niveau, au poste de pilotage, ai-je dit. Il va déclencher les systèmes d'alarme, prévenir Kol Jarey et les autres. Nous n'avons plus beaucoup de temps. »

Fendant la chaleur accablante qui régnait à l'intérieur du *Spergus*, nous avons gravi les marches de l'escalier en colimaçon quatre à quatre et poussé la porte qui donnait sur le palier du septième niveau. Des salves soutenues d'ondes nous ont accueillis et contraints à nous replier sur les marches, où nous avons repris notre souffle.

« Ils cherchent à nous maintenir derrière les cloisons pour annihiler les effets de l'embrouilleur, ai-je murmuré. Il va falloir prendre des risques.

— Tu as une idée ?

— Il me faut trois ou quatre secondes pour les arroser. En roulant sur le plancher, j'ai une chance d'éviter leurs tirs.

— J'appelle ça du suicide.

— Tu as une autre solution à proposer ? »

Leïrel a secoué la tête. J'ai tendu la main. « Donne-moi l'embrouilleur. »

Elle a hésité quelques secondes avant de me le remettre. « J'aimerais bien que... »

Elle s'est mordu la lèvre. Une profonde tristesse imprégnait sa voix et ses yeux.

« Quoi ?

— Fais attention à toi, Sohinn. »

J'ai resserré les doigts autour de la sphère. « Ne t'inquiète pas pour moi. »

Je me suis reculé, j'ai pris mon élan, ouvert la porte d'un puissant coup d'épaule et bondi sur le palier. J'ai esquivé les premières ondes en plongeant droit devant moi, roulé sur moi-même, tenté de localiser les andros dans le mouvement.

Trois ombres grises déployées devant la porte du poste à l'autre extrémité du palier.

Je me suis redressé trois ou quatre mètres plus loin.

J'ai fait rouler la sphère dans ma paume et tendu le bras en visant le gardien mécanique du milieu.

Les traits lumineux ont touché leur cible, la paralysant presque

instantanément. J'ai esquivé les ondes suivantes d'un saut sur le côté m'envoyant percuter la cloison de plein fouet. À demi étourdi, je me suis rendu compte que les deux andros encore actifs braquaient leurs onduleurs sur moi avec un synchronisme parfait.

Ils ne me laisseraient pas le loisir de les ajuster. La femme salahamite a occupé tout mon esprit. Elle ouvrait une porte sur un univers fabuleux. Une sensation vertigineuse de déchirure, de dédoublement m'a saisi. Mon esprit a volé vers les andros tandis que mon corps s'agitait comme un automate sur le palier obscur et étroit. Les canons des onduleurs ont craché leurs ondes. Je les ai vues progresser au ralenti, comme si le temps s'étirait, se suspendait, comme si la mort n'était pas pressée de s'emparer de moi.

Chapitre trente-deux

*Nos larmes prendront la couleur du sang,
Ainsi affirmerons-nous notre souffrance,
Nous qui enfantons dans la douleur,
Nous qui vivons dans la peur,
Elles seront pour vous le signe,
Le temps du respect, l'appel de l'amour,
Homme, si tu vois une femme pleurer son sang,
Sache que vient le temps du bouleversement,
Dépose tes armes, renonce aux guerres,
Ou les larmes de sang couleront,
Jusqu'à ce qu'un océan rouge submerge
Ton monde et l'univers entier.*

*Strophe aux larmes de sang,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

La présence d'Hepril devenait pesante.

J'éprouvais le besoin de m'isoler et, appliquant à la lettre les consignes de Larkmy, elle ne m'en laissait pas le loisir. Chaque saut plongeait le vaisseau dans une obscurité dense, totale ; il en émergeait parfois à l'issue d'un temps si long qu'il semblait s'être à jamais égaré dans le NET.

Je m'imprégnais peu à peu des paroles de Galp. Je n'avais pas rêvé après avoir perdu connaissance, j'avais franchi un nod selon l'assistant virtuel, un passage donnant sur les flux quantiques, j'étais passée dans un univers purement vibratoire où l'espace et la chronologie n'avaient plus les mêmes valeurs, où les distances s'abolissaient, où les flèches du temps partaient dans différentes directions. J'avais réellement vécu les scènes qui m'étaient apparues comme des rêves, j'avais réellement vu les foules en adoration ou en colère, j'avais réellement franchi les distances incommensurables entre le vaisseau et des mondes éloignés de la galaxie, réellement visité des époques du passé, du présent ou du futur.

J'avais d'abord cru qu'il me décrivait un monde virtuel, l'un de ces jeux en synthane qui expédiait instantanément les compétiteurs d'un univers à l'autre, d'une ère à l'autre – des jeux formellement proscrits

par la religion salahamite.

« Les nœds sont disséminés dans la trame spatio-temporelle, avait-il continué, imperturbable.

— Comment se fait-il alors que nous ignorions leur existence ?

— Il faut développer une autre relation avec l'espace-temps pour les localiser. Le but des exercices était de vous entraîner à anticiper, de vous amener à sortir du continuum.

— Ils n'étaient donc pas destinés à me maintenir en forme ?

— À vous préparer.

— À quoi ?

— Je n'ai pas la réponse à cette question.

— Ça pourra m'arriver d'autres fois ?

— N'importe quand. Les dernières figures que vous avez affrontées n'étaient pas toutes envoyées par la machine.

— Pourquoi m'avez-vous demandé de les esquiver ?

— Nous n'étions pas certains que votre physiologie soit prête à supporter la rupture du continuum. Vous avez failli ne pas revenir. »

J'avais ressenti une bouffée de colère à l'encontre de l'assistant. « Vous jouez avec ma vie pour des raisons que j'ignore. »

Il a répondu comme toujours avec quelques secondes de décalage, un temps qui m'a permis de recouvrer mon calme.

« Que j'ignore également. La prochaine fois, vous serez probablement plus lucide, plus consciente. Vous apprendrez peu à peu à diriger les flux. L'univers vibratoire réagit aux impulsions.

— Vous refusez toujours de me dire qui est derrière tout ça ?

— Je n'en ai pas la possibilité. Vous avez besoin de récupérer. Je me manifesterai dans trois semaines pour les prochains exercices.

— Je ne suis plus très sûre d'avoir envie de les suivre », avais-je soupiré en haussant les épaules.

Les yeux de Galp avaient brillé d'une lueur inhabituelle. « Vous gardez votre libre arbitre. Seule la liberté donne du prix aux choix. »

J'avais contenu une montée de larmes. « Je n'ai jamais été libre. »

Galp s'était éclipsé sans ajouter un mot, comme si la tournure de la conversation dépassait ses compétences.

La tempête magnétique a surpris le *Craïn* au sortir de son saut. Le brusque afflux d'énergie a saturé les circuits, coupé les moteurs, éteint les lumières.

La main d'Hepril m'a cherchée à tâtons. Une obscurité totale cernait le lit sur lequel nous étions sanglées et étouffait les lueurs des rares étoiles visibles par les hublots.

« Une panne. »

Le murmure plaintif de la Chaouche avait retenti comme un grondement dans le silence profond baignant le vaisseau. Un éclair a éclaboussé la pièce.

« Une tempête magnétique plutôt, a corrigé Hepril. Elle risque de griller les circuits et de nous empêcher de repartir. »

D'autres éclairs ont traversé l'espace, rouges, jaunes, verts, éclatants, étincelants. Des figures plus complexes, des cercles, des spirales, des rosaces, leur ont succédé, se sont superposées, ont dessiné des fresques éphémères d'une éblouissante splendeur. Des trépidations de forte amplitude ont secoué le vaisseau.

« Je suis entrée dans ton esprit pendant que tu dormais. » Des hésitations dans la voix d'Hepril. « J'y ai vu des couleurs étonnantes. Quelque chose a changé en toi, mais quoi ? »

J'ai gardé pour moi ma dernière conversation avec Galp.

« Tu es devenue une énigme, a poursuivi la Chaouche. Comme si tu n'appartenais plus vraiment à l'espèce humaine. Par moments, je crève d'envie de savoir qui se cache sous ce voile. De vérifier que tu es toujours une femme.

— Je n'ai pas changé à ce point. Je suis toujours la petite Salahamite ignorante qu'on conduit à un promis inconnu.

— La lumière de l'amour brille toujours en toi. Sa luminosité surpasse celle des plus grandes étoiles. Ton shariman prétend que tu es la femme que ton peuple attendait depuis des millénaires. Que les signes ont annoncé ton avènement. Nous aussi, les Chaouches, attendons la souveraine des temps à venir, la nouvelle instructrice du monde. Assaïel. Serait-il possible que...

— Que quoi ? »

Hepril a secoué la tête comme pour chasser une pensée incongrue. Les lumières se sont rétablies pendant quelques secondes. Je me suis aperçue que des gouttes pourpres s'écoulaient des yeux noirs de la Chaouche, roulaient sur ses joues, tachaient le haut de sa robe claire.

« Ne t'inquiète pas, a précisé Hepril après avoir croisé mon regard. Il m'arrive parfois de pleurer du sang. Comme toutes les femmes de mon peuple. On dit qu'elles n'ont pas trouvé d'autres façons d'évacuer les souffrances qu'on leur a jadis infligées. On dit également que la compassion déborde parfois de leurs yeux. Ou encore qu'il se produit un bouleversement important dans leur corps. C'est le cas pour moi : je suis enceinte. »

La stupeur m'a empêchée de prononcer le moindre mot pendant une bonne dizaine de secondes.

« De... Larkmy ? »

— De qui d'autre ? »

Je me suis redressée sur un coude et j'ai contemplé Hepril aux

lumières clignotantes des appliques. Je n'ai pas su ce qui dominait dans les yeux et sur les traits de la Chaouche, la joie, la tristesse, la fierté, la colère, les regrets.

« Je ne pensais pas avoir d'enfant un jour.

— Tu n'as pas pris de...

— Précautions ? Les Chaouches sont censées contrôler mentalement leurs cycles. J'ai manqué de vigilance. Ou j'ai exaucé un désir inconscient. »

Les femmes salahamites s'échangeaient dans l'ombre des gynécées leurs secrets pour ne pas concevoir quand, pour une raison ou une autre, elles ne désiraient pas d'enfant. Comme elles n'avaient pas le droit de recourir aux boucles synthane ni aux médicaments chimiques bloquant l'ovulation, elles ingurgitaient des décoctions de plantes contraceptives ou abortives. Je me souvenais des mines à la fois effrayées et complices des jeunes et des anciennes de mon village, qui risquaient leur vie pour se ménager de minuscules espaces de liberté dans une existence placée sous le signe de l'asservissement et de l'humiliation. Certains d'entre elles avaient payé de leur vie ces révoltes intimes, surprises et tuées par leurs maris, ou empoisonnées par les plantes.

« Que comptes-tu faire ?

— Le garder. La conception et la naissance sont des notions sacrées chez nous. Aucune femme enceinte ne refuserait un enfant, même s'il n'a pas été désiré, même s'il est le fruit d'un viol.

— Larkmy est au courant ? »

Hepril a écarté les mèches brunes qui lui recouvraient une partie du visage. « Je ne sais pas encore si je dois le prévenir. »

Les lumières se sont de nouveau éteintes, abandonnant la pièce aux ténèbres. Éclairs et autres figures ont ébloui l'espace. La structure du vaisseau a tremblé à plusieurs reprises, comme si l'énergie magnétique s'acharnait à la disloquer.

« Je dois aller aux toilettes.

— Il vaudrait mieux que tu restes sanglée sur le lit jusqu'à la fin de la tempête, a objecté la Chaouche.

— Je ne peux pas attendre : mes règles arrivent. »

J'ai pressé l'interrupteur manuel de la sangle, qui s'est rétracté dans un sifflement prolongé. Hepril m'avait fourni les bloqueurs ajustables limitant les inconvénients pendant les périodes de règles. Les femmes salahamites n'avaient la permission d'utiliser que d'antiques serviettes en tissu qui non seulement ne jugulaient qu'imparfaitement l'écoulement du sang mais nécessitaient des lavages fréquents et pénibles.

« Je vais être un certain temps privée de mes menstrues, raison

pour laquelle il m'arrivera de temps à autre de pleurer des larmes de sang, a soupiré Hepril. Attention aux embardées. »

Je me suis déplacée en gardant les mains posées sur les cloisons métalliques parcourues de vibrations incessantes, j'ai localisé la porte à tâtons, je suis passée dans le salon, j'ai prévenu les secousses en déplaçant sans cesse mon centre de gravité, je suis parvenue à me rendre sans encombre dans la salle de bains, à repérer la petite armoire dans laquelle j'entreposais mon nécessaire de toilette, à retrouver l'étui des bloqueurs périodiques, à en extraire un.

La lumière est revenue alors que je m'affairais à retirer mon paral. Je me suis vue dans le miroir en pied fixé à la cloison.

Un mouvement derrière moi.

Quelqu'un avait exploité l'obscurité pour se glisser dans la salle de bains. J'ai rabattu précipitamment mon voile. J'ai suspendu mes gestes lorsque je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une figure sombre de forme ovale, identique à celle que j'avais heurtée lors de la série d'exercices : une bouche étroite aux bords ténébreux qui s'arrondissait par instants.

Le mot de Galp m'est revenu à l'esprit : *nod*.

Cramponnée à mon paral, je me suis redressée sans chercher à éviter la bouche. Je n'en avais pas le temps de toute façon, ni la volonté. Le nod s'est dilaté démesurément lorsqu'il s'est approché de moi, comme s'il se préparait à me gober. La voix de l'assistant virtuel a résonné en moi : *La prochaine fois, vous serez probablement plus lucide, plus consciente*. J'ai évacué ma peur d'une brève expiration et me suis efforcée de bannir toute velléité de fuite. De maîtriser mes tremblements. D'oublier la douleur terrible que j'avais ressentie la première fois.

La bouche s'est déployée autour de moi. M'a enveloppée, arrachée du sol, projetée dans un gouffre sans fond. Je n'ai d'abord éprouvé qu'un frémissement désagréable, puis une seule sensation a persisté, celle de m'enfoncer de plus en plus profondément dans une eau épaisse et sombre, comme si chaque parcelle de mon être se dissolvait dans un océan de souffrance.

J'ai repris conscience, au bout d'une interminable chute, dans un espace délimité par des cloisons métalliques. J'ai cru dans un premier temps me réveiller à l'intérieur de ma cabine du *Craïn*. Je n'ai pas eu le temps de me demander ce que je fabriquais là, ni de m'attarder sur la douleur sourde qui me parcourait le corps.

Des formes s'agitaient, des crépitements résonnaient de chaque côté du palier.

Une silhouette allongée sur le plancher, un homme, tenait dans sa

main ouverte une sphère minuscule d'où émanait une lumière semblable à celle des éclairs de l'orage magnétique. Les traits étincelants qui s'en échappaient se dirigeaient vers trois silhouettes alignées devant une porte fermée. Affinant mon observation, je me suis aperçue que ces dernières n'étaient pas des êtres humains, mais des créatures mécaniques aux formes lisses et claires dont les armes aux canons courts vomissaient des ondes incendiaires. J'avais découvert l'existence des andros serviteurs le jour où des marchands s'étaient présentés au village pour vendre leurs tissus, leur quincaillerie et leurs bijoux. Comme le culte de Sahourah interdisait l'usage des robots conçus à l'image de l'homme, les commerçants ambulants avaient été chassés sans ménagement par un groupe de villageois commandés par le shariman.

L'homme a roulé sur le plancher pour esquiver les tirs des andros, s'est relevé deux mètres plus loin, a tendu son bras en direction de la dernière créature mécanique encore animée.

J'ai croisé son regard. Ma respiration s'est suspendue. J'ai reconnu les yeux en amande qui m'avaient fixée sur le tarmac de l'astroport de DerEstep.

Sohinn. Le dragonneur.

Il a lui-même pris conscience de ma présence et oublié pendant une seconde son ultime adversaire. L'arme de l'andro a vomi une onde en direction de sa tête.

« Attention ! »

Mon hurlement l'a tiré de son hébétude. Il s'est jeté en arrière. L'onde a frappé l'angle du palier en soulevant une gerbe aveuglante.

J'ai encore entrevu le corps de Sohinn allongé, inerte, au milieu d'une fumée grise, puis un nod m'a de nouveau happée et recrachée dans un autre abîme.

Chapitre trente-trois

Si tu réalises ton rêve, alors ce n'est pas un rêve, mais une résonance avec l'Accord.

Proverbe erwack,
Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos

La fumée dégagée par l'onde m'a irrité la gorge et les yeux, une odeur de métal surchauffé m'a saturé les narines.

J'ai cherché machinalement du regard la femme salahamite entrevue quelques secondes plus tôt. La soudaineté de sa disparition m'a convaincu que j'avais été victime d'une illusion d'optique, ou le jouet de mes désirs inconscients.

Un mouvement a attiré mon attention. Le dernier andro encore actif braquait sur moi son onduleur à canon court. À demi étourdi, j'ai eu la force de me jeter sur le côté tout en faisant rouler l'embrouilleur dans ma paume. Des traits brillants s'en sont échappés aussitôt et ont frappé la créature mécanique sans lui laisser le temps de presser la détente. Ses lumières faciales se sont éteintes.

Je me suis relevé après avoir vérifié que plus un mouvement n'agitait mon dernier adversaire et j'ai de nouveau examiné l'endroit où j'avais cru apercevoir et entendre crier la femme salahamite : je n'ai distingué rien d'autre que des volutes de fumée grise étirées par les courants d'air. J'avais pourtant eu la sensation d'une présence réelle, aussi réelle que celle des andros, aussi réelle que celle de Leïrel restée sur les marches de l'escalier. Étais-je en train de basculer dans la schizophrénie qui guettait la plupart des précognes erwacks ?

« Sohinn ? » Leïrel s'est avancée sur le palier.

« La voie est libre », ai-je répondu.

Elle m'a rejoint et a lancé un regard encore empreint d'inquiétude aux andros pétrifiés. « Je ne pensais pas que tu t'en sortirais. »

Je me suis forcé à sourire. « Il faut croire que la chance était avec moi.

— Je perçois une grande confusion dans ton esprit.

— La tension du combat, sans doute.

— Autre chose. Un décalage. Comme si ton esprit et ton corps n'étaient plus emboîtés. »

J'ai observé la sphère sombre dans ma paume. Son apparence inoffensive offrait un contraste étonnant avec sa redoutable efficacité. Les armées qui utilisaient des créatures mécaniques comme soldats – les troupes officielles du Conglomer, entre autres – avaient tout à craindre d'appareils de ce genre.

« Je suppose que c'est lié à la précognition... »

Elle a hoché la tête d'un air peu convaincu. « J'ai parfois l'impression que tu n'appartiens plus à cet espace-temps, Sohinn.

— Comment pourrais-je m'en échapper ? »

Elle a avoué son ignorance d'un haussement d'épaules. Je me suis dirigé vers l'extrémité du palier.

« J'espère qu'il n'y a pas d'autres cerbères dans le poste de pilotage. »

La porte s'est ouverte sur un vestibule sombre et vide. Personne ne s'est interposé lorsque je me suis introduit, au bout du couloir, dans le poste proprement dit. Des appliques se sont allumées sur les cloisons, dévoilant les tableaux de bord désactivés et les immenses baies vitrées. Les consoles se sont éclairées progressivement, des écrans verticaux ont déroulé leurs informations scintillantes sans cesse changeantes.

Leïrel est entrée à son tour dans la pièce principale du poste.

« J'espère que ni Kol Jarey ni Mani Rava n'ont effacé mes empreintes génétiques et iridiennes de la base de données. Sinon, nous ne pourrions pas utiliser ce vaisseau. »

Le reflet de la Chaouche dans la baie vitrée me donnait l'impression de m'adresser à un spectre. Le lien semblait établi entre l'intelligence synthane et moi : les détecteurs ne signalaient pas d'anomalie, aucune alarme ne retentissait. J'ai posé la main sur la console de commande des extracteurs auxiliaires. Une lumière mauve a clignoté pendant quelques secondes avant de se stabiliser, signe qu'elle réagissait à mes initiatives. Les symboles triangulaires de la montée en régime des moteurs se sont affichés sur l'un des écrans verticaux. Les diverses jauges sont apparues au bout de quelques secondes. Comme je l'avais pressenti, l'équipage avait déjà effectué les pleins.

« Comment allons-nous sortir du hangar ? a demandé Leïrel.

— Les capteurs des portes réagiront lorsque le *Spergus* se mettra en mouvement.

— Je suppose que les systèmes d'alerte de l'astroport se déclencheront quand ils s'apercevront qu'un vaisseau essaie de décoller sans autorisation.

— Ils enverront probablement des appareils de chasse pour nous intercepter et nous contraindre à nous poser. Le jeu consistera à

grimper le plus rapidement possible vers la stratosphère, là où ils ne pourront plus nous suivre.

— Ils ne vont pas nous tirer dessus ? »

J'ai observé les différents graphiques qui se succédaient sur les écrans et qui, pour l'instant, révélaient une mise en route tout à fait normale.

« Tout dépendra de Kol Jarey : il faut l'autorisation de son propriétaire pour ouvrir le feu sur un appareil civil. Les dégâts peuvent être considérables. Certains préfèrent laisser partir leur vaisseau en espérant le récupérer intact un jour ou l'autre. »

Une moue a allongé les lèvres de Leïrel. « Kol Jarey serait plutôt du genre à tout tenter pour empêcher le *Spergus* de partir, quel que soit le moyen, quitte à payer d'énormes réparations.

— Ça nous promet une jolie course-poursuite, ai-je lancé avec un petit sourire.

— Nous n'avons aucune chance de semer les chasseurs ? »

J'ai secoué la tête. « Un vaisseau spatial n'est pas un appareil performant en atmosphère. Même si je poussais à fond les moteurs d'extraction, les chasseurs resteraient quatre ou cinq fois plus rapides que nous. La seule solution serait de sortir de l'atmosphère de Bet en gardant le bouclier magnétique déployé. Un exercice déconseillé.

— Pourquoi ?

— Le magnétisme du bouclier perturbe la qualité des échanges en milieu atmosphérique. » J'ai ouvert la main pour dégager la petite sphère dans le creux de sa paume. « Il aurait un effet similaire, en plus diffus, à cet appareil. Il risquerait de brouiller les circuits et d'entraîner des dysfonctionnements.

— On tente le coup ?

— Si nous sortons de ce hangar, nous n'aurons plus vraiment le choix. Je suis prêt à prendre le risque. Et toi ? »

Elle n'a hésité qu'un instant avant d'acquiescer d'un clignement des paupières.

« C'est parti. »

J'ai songé à cet instant à La Perche, mon équipier sur DerEstep. Le canonier se serait engouffré dans l'aventure avec une délectation que sa carcasse à la fois bougonne et dégingandée aurait échoué à contenir. Ses coups de gueule, ses jérémiades, ses éclats de rire, son enthousiasme, sa crasse et sa mauvaise foi m'ont manqué tout à coup.

J'ai commandé le déplacement latéral du vaisseau en bougeant les doigts au-dessus de la console de pilotage atmosphérique. Le *Spergus* s'est dirigé avec lenteur vers l'extrémité du hangar. Les roues souples situées sous ses huit pieds tournaient sans bruit autour de leurs essieux. Les gigantesques vantaux du hangar ont coulissé d'eux-mêmes

sitôt que les capteurs ont détecté le mouvement de l'appareil, qui est sorti sans encombre du bâtiment et s'est lancé sur la piste large et droite conduisant au tarmac. Les projecteurs répartis de chaque côté du passage ne se sont pas allumés. J'ai désactivé l'éclairage automatique des phares. Le vaisseau a progressé dans l'obscurité à la seule lueur des étoiles.

« Pourquoi ne pas décoller d'ici ? a demandé Leïrel.

— Nous sommes trop près des bâtiments. La chaleur des réacteurs risquerait de déclencher un incendie. Tant que la zone de sécurité ne sera pas atteinte, l'intelligence synthane de bord nous interdira de décoller. Nous ne sommes pas encore repérés. »

À peine avais-je prononcé ces mots que des faisceaux lumineux ont balayé l'allée devant eux et qu'une voix grave s'est élevée du tableau de bord.

« Tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, message prioritaire : veuillez immédiatement regagner votre aire de stationnement, je répète, veuillez immédiatement regagner votre aire de stationnement. »

J'ai guetté avec inquiétude, sur l'écran de contrôle, l'accord de l'ISB pour amorcer le décollage. Les traits verticaux du symbole demeuraient pour l'instant tous les trois uniformément jaunes, la couleur de l'interdiction formelle.

« Tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, vous n'avez pas reçu l'autorisation de circuler, veuillez immédiatement regagner votre aire de stationnement, je répète, veuillez immédiatement regagner votre aire de stationnement. »

J'ai donné une légère accélération. Le ronronnement des moteurs s'est amplifié. Il ne restait plus que deux kilomètres, selon le plan interactif déployé sur l'un des écrans suspendus, pour atteindre la zone de décollage.

La voix inquiète de Leïrel a dominé les grondements assourdis qui montaient des niveaux inférieurs. « Tu ne peux pas aller plus vite ?

— Plus nous prendrons de vitesse, plus il nous sera difficile d'arrêter le mouvement. L'inertie. Nous frôlons déjà les limites. Nous perdrons du temps à vouloir trop en gagner. »

« Tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, dernier avertissement avant l'intervention des forces de sécurité. Vous n'avez pas reçu l'autorisation de circuler. Veuillez immédiatement regagner votre aire de stationnement. Je répète : dernier avertissement avant l'intervention des forces de sécurité. »

Les traits verticaux du symbole ont peu à peu changé de teinte,

passant du jaune au vert pâle. L'un des écrans verticaux s'est déformé au-dessus du tableau de bord et s'est métamorphosé en une figure sphérique en trois dimensions reproduisant une tête humaine.

« Informations contradictoires. » La tête virtuelle restait figée, impénétrable ; c'était d'elle, pourtant, que provenait la voix. « Êtes-vous certain de la validité de votre manœuvre ?

— Certain, ai-je confirmé. Nous continuons.

— En ce cas, nous attendons les confirmations de messieurs Kol Jarey et Mani Rava. »

Les trois traits verticaux ont recouvré leur couleur jaune. La tête virtuelle a repris sa forme initiale d'écran.

« Impossible de décoller si nous ne faisons pas sauter ce satané verrou, ai-je maugréé.

— Tu as une idée de...

— Désactiver l'ISB et passer en mode de pilotage manuel jusqu'à la sortie de l'atmosphère planétaire. Une fois dans l'espace, je pense que l'ISB se remettra à fonctionner normalement. »

J'ai glissé l'embrouilleur dans la poche de ma veste et me suis rendu devant la console située à la droite du tableau de bord. Mais j'ai eu beau passer à plusieurs reprises ma paume au-dessus des commandes sensibles, je ne suis pas parvenu à passer en mode manuel. Les lumières et les écrans demeuraient obstinément jaunes.

« Tout est verrouillé. » J'ai frappé rageusement le bord de la console du plat de la main. « Kol Jarey ne tient pas à ce qu'on lui vole son jouet.

— L'intelligence de bord est gouvernée par une unité centrale ? » a demandé Leïrel.

J'ai hoché la tête. « Probablement localisée quelque part sous le tableau de bord. Quel rapport... » J'ai compris tout à coup où elle voulait en venir et j'ai tiré l'embrouilleur de ma poche. « Je ne suis pas sûr que ça fonctionne : l'unité centrale est sans doute protégée par une coque filtrante.

— Les andros aussi, non ?

— Nous risquons d'endommager le système de manière irréversible.

— Yph a dit que la neutralisation ne durerait que cinq ou six heures.

— Que vaut la parole d'Yph ?

— Tu vois une autre solution ? »

Je me suis reculé de façon à faire entrer l'ensemble du tableau de bord dans mon champ de vision. Le *Spergus* continuait d'avancer sur la piste balayée par les faisceaux des projecteurs. L'astroport tout entier sortait de son engourdissement et ouvrait peu à peu ses multiples yeux étincelants. Des grondements menaçants retentissaient dans le

lointain.

J'ai fait rouler la sphère dans ma paume et arrosé le tableau de bord de flèches étincelantes en commençant par la gauche et en imprimant un mouvement tournant à ma main. Les consoles et les écrans suspendus ont continué de briller jusqu'à ce que les traits magnétiques criblent la partie du tableau située en face de la baie vitrée principale. Les lumières ont clignoté pendant quelques secondes avant de s'éteindre les unes après les autres, plongeant le poste dans une pénombre transpercée par les seuls faisceaux des projecteurs.

Une nouvelle fois étonné par l'efficacité du minuscule appareil, je me suis approché de la console de mode manuel qui, seule, continuait de luire faiblement, et j'ai posé la main sur le cercle central de couleur bleue. Plusieurs symboles lumineux se sont affichés sur l'interface sensitive.

« Vous êtes passé en mode de pilotage manuel, a confirmé la voix synthétique. Les informations relatives au décollage et au vol seront affichées sur l'écran situé à votre droite. »

Un écran carré d'une cinquantaine de centimètres de côté s'est matérialisé devant mes yeux. J'ai jeté un coup d'œil aux paramètres qui défilaient à la vitesse du déplacement du vaisseau.

« Tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*. Nous vous informons que nos appareils d'interception sont sur le point de décoller. Vous avez encore la possibilité de regagner votre aire de stationnement avant leur intervention. Je répète : vous avez encore la possibilité de regagner votre aire de stationnement avant leur intervention. »

Les trois traits verticaux sont réapparus au centre de l'écran. Leur couleur jaune virait peu à peu au vert. La croix du pilotage manuel occupait maintenant la majeure partie de la surface de la console. Les barres verticale et horizontale, pour l'instant uniformément blanches, se teinteraient de rouge plus ou moins foncé si les moteurs de propulsion manquaient de puissance et de gris s'ils montaient en surrégime.

Les trois traits de l'autorisation de décollage ont enfin viré du vert au bleu. Le vaisseau n'avait pas encore atteint le tarmac lorsque je l'ai immobilisé.

« Tour de contrôle à l'équipage du *Spergus*, tour de contrôle à l'équipage du *Spergus* : interception dans deux minutes. Interception dans deux minutes. Veuillez n'opposer aucune résistance. Nous avons reçu l'autorisation d'ouvrir le feu. Je répète : nous avons reçu l'autorisation d'ouvrir le feu. »

J'ai placé mon index sur le centre de la croix, déclenchant ainsi l'allumage des moteurs d'extraction. Un formidable rugissement est monté des entrailles du vaisseau.

De nouvelles informations se sont affichées sur l'écran.

Paré au décollage dans une minute, paré au décollage dans cinquante-cinq secondes, paré au décollage dans quarante-neuf secondes...

Le rugissement s'est amplifié, ainsi que les trépidations. J'ai glissé la main en bas de la barre verticale de la croix de pilotage. Il me faudrait la remonter avec douceur et fermeté pour arracher le *Spergus* à la gravité et l'empêcher de s'emballer ou de retomber en le maintenant au plus près de sa limite d'inertie.

L'image de la femme voilée m'est revenue à l'esprit. J'ai eu la conviction, à nouveau, qu'elle s'était tenue sur le palier quelques instants plus tôt, que je n'aurais eu qu'à tendre le bras pour la toucher, pour caresser un rêve du bout des doigts.

Chapitre trente-quatre

*Redoute les Yeux rouges,
Ils filent plus vite que le vent,
Plus puissants que des dieux,
Plus féroces que les animaux sauvages,
Fuis les Yeux rouges,
Tes jambes ne suffiront pas, ni ton souffle,
Cours de toutes tes forces,
Avec ton cœur, avec ton âme,
Ne te laisse jamais prendre par les Yeux rouges,
La mort est préférable,
À leur éternelle prison.*

Chant anonyme,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer

Mon inquiétude ne s'estompait pas.

Mon apparition avait distrait Sohinn, en mauvaise posture dans ce qui semblait être la coursive d'un vaisseau, et son adversaire andro en avait profité pour le cribler d'ondes. Je songeais sans cesse au dragonneur, envahie par une tristesse inconsolable à l'idée qu'il était peut-être mort par ma faute.

J'avais croisé Hepril en sortant de la salle de bains. Le sang de ses larmes avait souillé le haut de sa robe. Elle m'avait observée un long moment avant de déclarer : « Ça fait un sacré bout de temps que tu es enfermée là-dedans...

— J'étais perdue dans mes pensées », avais-je bredouillé.

Les sourcils d'Hepril s'étaient froncés, accentuant la dureté de son regard. « Je perçois en toi la couleur du mensonge.

— J'étais perdue dans l'espace-temps », avais-je corrigé.

L'étonnement avait supplanté la sévérité dans les yeux noirs d'Hepril. « Elle est celle qui ouvre de nouvelles portes, de nouvelles voies. » Sa voix n'était plus qu'un fredonnement à peine audible. « La souveraine, l'instructrice du monde... » Elle avait secoué la tête comme pour se réveiller. « Cela ne se peut pas : tu n'es pas Chaouche.

— Qu'est-ce qui ne se peut pas ?

— Que tu sois Assaïel, la reine que nous attendons depuis des millénaires. »

J'avais frémi : c'était le nom qu'avaient crié les foules lors de mes premières excursions dans les autres espaces-temps.

« Je ne suis qu'une ignorante née dans un village de montagne. J'ignore pourquoi l'homme à la langue coupée m'a désignée comme la promise des prophéties. »

La stupeur avait figé les traits d'Hepril. « L'homme à la langue coupée ?

— Un vieux fou qui ne peut plus parler mais qui fait partie des paramalites, les diseurs de vérité. »

Elle s'était tue un long moment tandis qu'épuisée je me laissais choir sur l'une des chaises du salon.

« L'avènement de la nouvelle souveraine ne sera pas annoncé par un homme ordinaire. » Hepril chantonait ces mots comme une comptine enfantine. « Mais par l'homme dépourvu de langue, car l'instructrice du monde ne saurait être contenue dans les mots... Tu l'as vu, cet homme ?

— On m'a conduite à sa mesure en haut de la montagne. Il m'a observée, il s'est mis à gesticuler, son moignon de langue s'est agité entre ses lèvres entrouvertes, des sons incompréhensibles sont sortis de sa bouche. »

Hepril m'avait dévisagée avec une expression oscillant entre adoration et scepticisme. « Qu'as-tu voulu dire par perdue dans l'espace-temps ?

— Je... ne peux pas répondre à cette question.

— Quelque chose ou quelqu'un te l'interdit ? »

Je n'étais toujours pas certaine de pouvoir accorder ma confiance à Hepril. Les vitupérations incessantes du shariman contre le peuple chaouche avaient laissé malgré moi des traces dans mon esprit. Puis j'avais décidé de me livrer avec sincérité, estimant que mes confidences m'allégeraient d'un poids trop lourd pour mes seules épaules. Je lui avais tout raconté : le programme d'entretien physique imposé par le shariman dans le vaisseau de ligne au départ de DerEstep, le développement d'une nouvelle perception de l'espace-temps, mes sensations grandissantes de dédoublement, comme si je chevauchais en permanence des frontières entre les mondes, la façon dont j'avais quitté le vaisseau sur Bet sans que les douaniers ni les voyageurs ne me prêtent la moindre attention, comme s'ils ne me voyaient plus, l'impression angoissante d'avoir été observée sans mon paral en plein milieu du désert, les nods évoqués par Galp, ces bouches animées surgies de nulle part qui m'avaient et me recrachaient dans un autre espace-temps, la dernière rencontre, enfin, avec le dragonneur de DerEstep affrontant des andros à l'intérieur d'un vaisseau.

« L'assistant virtuel ne t'a pas parlé de l'entreprise qui a vendu ce programme au shariman ?

— La compagnie s'appelle VIRTUS, mais Galp ne dispose pas de tous les éléments. Il m'a seulement affirmé que j'avais atteint le but plus vite que prévu. »

Hepril avait gardé quelques secondes ses yeux rivés sur le plancher. « Des forces sont à l'œuvre, que nous ne connaissons pas, avait-elle repris. Possible que ton promis en fasse partie.

— Je ne sais rien de lui.

— Et ton shariman préférerait se faire hacher menu plutôt que de révéler son identité. Tu as prévu de revoir Galp ?

— Il m'a dit qu'il se manifesterait dans quelque temps pour me proposer une série d'exercices.

— Pourrais-je y assister ?

— Impossible : je dois retirer mon paral pour les effectuer.

— Pourrais-je au moins parler avec lui à la fin des exercices, lorsque tu auras remis ton voile ?

— Ce n'est qu'une machine, tu n'entreras pas dans ses pensées.

— Bien sûr que non, mais je dénicherai peut-être un élément qui nous ouvrira une piste.

— Il disparaît sitôt les exercices terminés.

— Essaie de le retenir. »

J'avais acquiescé d'un mouvement de tête, au bord des larmes. J'avais l'impression d'être un brin d'herbe arraché du sol et emporté par une tempête.

Le nod se refermait sur moi.

J'ai entrevu une dernière fois la silhouette brillante et immobile de Galp deux mètres derrière la machine, puis j'ai eu la sensation de plonger dans un océan de ténèbres épaisses et froides.

L'assistant m'avait recommandé la vigilance avant l'apparition des bouches. La réussite de l'exercice, de ce dernier exercice, passait par une extrême concentration.

« Ne laissez pas votre esprit se disperser, sinon vous courez le risque d'une altération partielle ou totale de vos facultés mentales.

— Pourquoi m'imposer ce risque ?

— L'épreuve de vérité, avait-il déclaré après quelques instants de silence. Si vous ne la réussissez pas, vous ne pourrez pas franchir l'ultime étape.

— De quelle étape parlez-vous ? »

Il s'était contenté de désigner l'intérieur de la cabine d'un geste du bras.

« Remettez votre voile : les nuds vont arriver. »

Une lumière vive a attiré mon attention : une corolle éblouissante dans le ciel sombre, escamotant les rares étoiles.

Une explosion d'une violence inouïe.

J'ai ressenti la chaleur extraordinaire de la déflagration. Le feu se déplaçait dans toutes les directions à grande vitesse, provoquant d'autres explosions un peu moins puissantes.

Des vaisseaux en vol stationnaire dans l'espace aérien de la planète sur laquelle je me trouvais se pulvérisaient en chaîne, comme reliés par d'invisibles cordons. Le ciel se transformait en une gigantesque couronne enflammée. Une odeur de métal en fusion rendait l'air irrespirable. J'ai resserré mon paral avant d'expulser d'une brève expiration la peur qui se déployait en moi.

J'étais étendue sur la neige. Des souvenirs d'hiver dans mon village d'enfance m'ont effleurée, les toits et les chemins vêtus de blanc, les batailles de boules de neige avec ma sœur dans la courette ceinte d'un haut mur de pierre, ma mère réchauffant mes pieds gelés sous ses vêtements, mon père allumant le feu dans l'immense cheminée de la maison. Aussi loin que portait mon regard, je ne distinguais rien d'autre qu'une étendue blanche, plane et désertique.

Bien qu'aucune onde visible ne les ait frappés, les vaisseaux continuaient d'exploser l'un après l'autre au-dessus de moi. La température augmentait sans cesse. Je respirais à brèves et superficielles inhalations pour ne pas me brûler la gorge et les poumons. J'ai plaqué mon visage contre la neige qui commençait à fondre par endroits. La sensation de fraîcheur m'a soulagée.

J'ai attendu que le froid commence à me mordre les joues et le front pour relever la tête. La couronne de feu se désagrégeait en multitudes de filaments étincelants qui retombaient en pluie et s'éteignaient avant de toucher le sol. Quelques explosions lointaines illuminaient encore le ciel. Les grondements se répondaient en échos décroissants, comme un orage qui s'éloignait. Des débris encore rougeoyants percutaient le manteau neigeux autour de moi en soulevant des gerbes blanches et dorées.

Estimant l'air plus respirable, je me suis redressée, j'ai épousseté mon paral et pris conscience du froid qui transperçait mes chaussures légères et mes vêtements de coton. Je n'ai pas eu le temps de me demander ce que je fabriquais sur ce monde. Des mouvements furtifs sur l'étendue immaculée ont attiré mon attention. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'animaux, puis je me suis aperçue que les formes sombres se dirigeaient vers moi avec une cohérence révélatrice d'une discipline, d'une organisation. J'ai renoncé à fuir. La vitesse de leur

course ne me laissait aucune chance de les distancer, encore moins sur cette désolation blanche qui n'offrait pas d'abri. Il ne me restait plus qu'à guetter l'apparition d'un nod, mais rien d'autre n'agitait le ciel rendu aux ténèbres que des faibles lueurs spasmodiques et les pluies mourantes de débris. Le froid glacial reprenait rapidement sa place, chassant avec autorité les dernières poches de chaleur.

Les formes se rapprochaient.

Elles semblaient n'effectuer aucun geste, comme si elles n'avaient pas de membres ou qu'ils n'étaient pas apparents. Elles abandonnaient pourtant derrière elles des sillons rectilignes qui traçaient des lignes parallèles sur la neige.

Le froid et la peur couvraient ma peau de frissons. Les formes n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres. Je ne disposais d'aucune protection, d'aucune arme.

Les créatures ne poussaient pas un cri, pas le moindre grognement, et leur silence me paraissait encore plus inquiétant que les hurlements des hordes d'animaux sauvages des montagnes de Salaham. Il y avait quelque chose de machinal, d'inexorable dans leur progression.

J'allais sans doute mourir sur ce monde désolé pour une raison que j'ignorais.

L'ultime étape dont m'avait parlé Galp ?

Chapitre trente-cinq

La rivalité est légendaire entre les pilotes des vaisseaux interstellaires et les pilotes des appareils transatmosphériques. Ces derniers considèrent que le prestige de leurs confrères est usurpé, arguant du fait que les intelligences artificielles ne leur laissent pratiquement aucune initiative, tandis que le maniement des transatms repose presque entièrement sur le talent et les réflexes des hommes. Il y a probablement une grande part de jalousie dans l'attitude des pilotes atmosphériques et un soupçon d'arrogance de la part des pilotes au long cours, toujours est-il que les querelles entre les uns et les autres, pour absurdes qu'elles paraissent – chaque forme de pilotage exige des connaissances précises et un jugement fiable ; n'oublions pas que les pilotes des vaisseaux de ligne ont la responsabilité de plusieurs dizaines de milliers de passagers –, dégénèrent parfois en bagarres rangée dans les bars des environs des astroports.

Jeramo Poltil,
Pilote pour la compagnie EspAir,
Planète LaMar, siège du Conglomer

Le Spergus s'est arraché du sol dans un fracas d'orage, provoquant autour de lui de violentes turbulences qui ont balayé les voiles de sable étalés sur le tarmac et soulevé des tourbillons de poussière hauts comme des immeubles de cinq étages.

J'ai remonté lentement la main le long de la branche verticale de la croix. Dès qu'elle se teintait de rose, je ralentissais mon mouvement jusqu'à ce qu'elle recouvre sa couleur blanche originelle, signe d'un retour à l'équilibre puissance/inertie. Le vaisseau prenait peu à peu de la vitesse, crachant des panaches de fumée par ses huit tuyères. Les bâtiments éclairés de l'astroport n'étaient déjà plus que des ombres lointaines et figées. Les faisceaux des phares des véhicules de sécurité sillonnaient le tarmac comme des insectes affolés.

« Ils seront sur nous dans moins d'une minute. » J'avais dû hurler pour dominer le rugissement des moteurs d'extraction.

« Qu'est-ce que tu attends pour déclencher le bouclier magnétique ? a crié Leïrel debout derrière moi.

— Pas tout de suite. Cinq secondes avant leur arrivée. Il faut encore prendre de la vitesse, le bouclier nous ralentirait. »

Elle a scruté le ciel étoilé en quête des lumières mouvantes des chasseurs atmosphériques. Seuls étaient visibles pour l'instant les éclats figés des étoiles. Concentré sur la croix de direction, je me suis

appliqué à conserver une puissance suffisante pour ne pas décrocher tout en surveillant du coin de l'œil le chronomètre affiché dans un coin de l'écran suspendu.

Nous avions décollé depuis moins d'une minute. Les chasseurs nous rattraperaient dans une trentaine de secondes. Un cercle de couleur rouge figurait le bouclier magnétique sur la console. Cinq secondes étaient nécessaires pour son déploiement. Je ne disposais pas des paramètres gérés en permanence par l'intelligence synthane de bord. Je n'ai pas cédé à l'impulsion qui me commandait de presser immédiatement le symbole écarlate. L'allure du *Spergus* n'autorisait pas pour l'instant un ralentissement brutal.

Attendre le dernier moment, comme face aux dragons de DerEstap.
Plus qu'une quinzaine de secondes.

« Ils arrivent ! » a hurlé Leïrel.

Elle désignait, par la baie vitrée, les points brillants qui grossissaient rapidement dans la nuit et fondaient sur nous à vive allure. J'ai maintenu ma main libre deux centimètres au-dessus du cercle rouge, puis j'ai déplacé brusquement mon autre main le long de la branche verticale de la croix. Les moteurs ont libéré toute leur puissance dans un rugissement qui a provoqué de violentes trépidations dans l'ensemble de la structure. La branche de la croix a viré au gris.

Moteurs en surrégime.

Un chasseur a émergé de l'obscurité et fusé le long de la baie vitrée. Ses ailes déployées crachaient un quadruple sillage de feu. J'ai discerné, avec une netteté saisissante, la tête casquée du pilote à travers la matière transparente du cockpit. Il a pris le temps de m'adresser un sourire torve avant de se fondre dans la nuit.

Le signal radio s'est éclairé en haut de la console juste avant que ne retentisse une voix féminine.

« Chef d'escadre d'interception au pilote du *Spergus*. Chef d'escadre au pilote du *Spergus*. Veuillez immédiatement entreprendre les manœuvres d'atterrissage, ou nous ouvrons le feu. »

Un deuxième chasseur a traversé la baie vitrée à pleine vitesse, comme l'un de ces félins de Tehor qui dépassent leurs proies à la course pour leur montrer qu'elles n'ont aucune chance de leur échapper.

« Chef d'escadre au pilote du *Spergus*. Veuillez immédiatement entreprendre les manœuvres d'atterrissage, ou nous ouvrons le feu.

— Pilote du *Spergus* à chef d'escadre, bien compris, nous entamons les manœuvres d'atterrissage. »

J'ai croisé le regard étonné de Leïrel dans la baie vitrée et lui ai fait signe de ne pas s'inquiéter.

« Chef d'escadre à pilote du *Spergus*, nous vous laissons vingt secondes. Si nous ne notons aucun changement de cap dans ce laps de temps, nous ouvrons le feu sans autre sommation.

— Bien reçu. »

J'ai continué de déplacer ma main le long de la croix de commande. Le gris de la branche verticale devenait de plus en plus foncé. Les moteurs se couperaient automatiquement s'il continuait de s'assombrir, entraînant le vaisseau dans une chute libre impossible à contrôler. Les parachutes de secours se déclencheraient, mais, étant donné la masse de l'appareil, ils ne suffiraient sans doute pas à lui éviter un atterrissage brutal.

« Sohinn ? » L'inquiétude tendait les traits de Leïrel.

« J'ai gagné quinze secondes, ai-je répondu à voix basse. Je pousse les moteurs en surrégime pour compenser le ralentissement que provoquera le déploiement du boucher. »

Les trépidations s'amplifiaient en même temps que le rugissement des moteurs. Les chasseurs passaient régulièrement devant la baie. Leurs pilotes, dont trois femmes, étaient de la même espèce que les dragonneurs de DerEstep, prêts à tout pour s'offrir quelques rations d'adrénaline supplémentaires. Ils frôlaient le fuselage pour le simple plaisir de me fixer dans le blanc des yeux, sautant sur l'occasion de montrer qu'ils demeuraient les maîtres dans l'atmosphère et de prendre leur revanche sur les pilotes de vaisseaux spatiaux. Les dragonneurs affichaient le même mépris teinté de jalousie à l'égard de leurs confrères au long cours.

Cinq secondes avant la fin de l'ultimatum, j'ai égrené en mon for intérieur le compte à rebours, puis j'ai pressé d'une main le cercle rouge et continué de glisser l'autre vers le haut de la branche verticale de la croix.

« Chef d'escadre au pilote du *Spergus*. Nous n'avons pas noté de changement de cap. Feu dans cinq secondes. Quatre. Trois. Deux. Un. Feu. »

Le bouclier s'est déployé et a brusquement freiné le vaisseau en phase de propulsion, qui a vibré de toute sa carcasse. Les premiers tirs des chasseurs se sont écrasés sur le halo bleuté de la ceinture magnétique, qu'ils ont criblé de cercles scintillants. Pendant quelques secondes, le *Spergus* a paru hésiter, suspendu à plusieurs kilomètres de hauteur, puis ses moteurs en surrégime, grondant de plus belle, l'ont arraché de son inertie et lui ont permis de repartir.

J'ai aussitôt baissé la main le long de la croix de commande. Le rugissement et les vibrations se sont atténués. Les chasseurs ont tourbillonné autour du vaisseau comme des insectes carnivores autour d'un animal blessé. La protection magnétique criblée de corolles

éblouissantes tenait le choc. Ils n'avaient probablement pas prévu que j'exécuterais une manœuvre aussi hasardeuse que le déploiement du bouclier en atmosphère. Il leur aurait fallu une puissance de feu dix fois supérieure pour transpercer le filet bleuté qui enveloppait désormais la coque du *Spergus*. Les transatms de DerEstap, avec leurs énormes générateurs et leurs redoutables ondes électriques, y seraient peut-être parvenus.

La croix de direction a recouvré sa lumière blanche initiale.

« Arrivée en stratosphère dans trois minutes, a déclaré la voix de bord. Veuillez amorcer le processus de gravité artificielle. »

Les tirs des chasseurs, de moins en moins soutenus, s'échouaient en flaqes étincelantes sur le bouclier magnétique. Le générateur de gravité artificielle s'est déclenché dans un grésillement à peine audible. J'ai senti sur mon visage les effleurements de l'oxygène exhalé par les bouches réparties dans les cloisons.

Un appareil de chasse a surgi à la verticale devant la baie vitrée et s'est maintenu à hauteur du vaisseau, pas longtemps mais suffisamment pour que je puisse croiser le regard de son pilote, une femme, le chef d'escadre probablement. J'ai lu dans ses yeux clairs à la fois de l'admiration, de l'envie et des regrets. Elle m'a lancé un sourire complice, a décroché avant d'atteindre le point de rupture et de se fondre dans l'obscurité, laissant le seul œil d'Ome fixer le *Spergus* qui s'apprêtait à crever le plafond stratosphérique.

L'ISB s'est réactivé cinq heures après la sortie de l'atmosphère de Bet.

Les lumières se sont rallumées, les écrans se sont découpés et suspendus au-dessus des diverses consoles.

« Unité de gestion synthane en service. »

J'ignorais si le système avait conservé les codes propriétaires ou s'il s'était entièrement réinitialisé après sa neutralisation provisoire. J'ai rapidement reçu la réponse à mon interrogation.

« Veuillez poser l'index sur l'emplacement prévu pour la saisie de vos coordonnées génétiques. »

Le minuscule embrouilleur avait accompli le prodige d'effacer totalement la mémoire de l'ISB sans altérer aucune de ses fonctions de base. Je me suis exécuté et j'ai invité Leïrel à en faire autant. Nous nous sommes soumis aux différents protocoles d'identification jusqu'à ce que le système nous ait répertoriés et qu'une fente crache deux cartes synthane à nos noms et coordonnées génétiques, nous attribuant *de facto* la fonction de pilotes officiels du *Spergus*.

J'ai chargé le calculateur quantique de programmer le trajet le plus rapide pour Kalaan, unique planète tellurique du système de Jozuh,

situé à mille deux cents années-lumière du système de Valderan. L'ISB a estimé la durée du voyage à deux mois et demi conglomérat et demandé l'autorisation de préparer le premier saut. J'ai validé la proposition en plaquant la main sur le cercle central de la console. Les chiffres phosphorescents se sont mis à défiler à toute allure sur les différents écrans verticaux.

« Communiqué de l'unité de gestion synthane. Détection d'autres présences à bord. »

Le vaisseau venait d'émerger de son premier saut. Les sangles de sécurité nous rivant aux matelas des couchettes du poste de pilotage se sont détachées et ont réintégré leurs gaines.

« Quel genre de présences ? »

Je me suis relevé et avancé vers la baie vitrée. Le plancher métallique tanguait encore sous mes pieds, me contraignant à marcher avec une extrême prudence.

« Humaines.

— Il y a d'autres passagers dans le vaisseau ?

— Trois détectés.

— À quel niveau ?

— Deux au niveau zéro, un au niveau cinq.

— Identifiés ?

— Aucune empreinte génétique dans notre base de données.

— Hommes ? Femmes ?

— Une femme, deux hommes. L'un d'eux se déplace vers le haut du vaisseau.

— Dans notre direction ?

— Il vient d'atteindre le niveau six. Il lui en reste quatre à franchir pour atteindre ce niveau. »

Je me suis tourné vers Leïrel, toujours assise sur sa couchette, livide, comme vidée de toute énergie. J'avais moi-même eu l'impression de me dissoudre dans le néant lorsque le *Spergus* s'était projeté dans le NET. Des visions s'étaient superposées à mes pensées : des explosions en chaîne au-dessus d'une planète claire, d'immenses étendues neigeuses, des créatures sombres aux yeux rouges fonçant vers une silhouette immobile et enveloppée d'ombre. Une précognition, sans doute : j'avais éprouvé un malaise familier en reprenant conscience de mon corps, la même sensation d'arrachement, la même douleur vive.

« Tu as toujours ton onduleur ?

— Il est pratiquement vide », a répondu Leïrel après avoir tiré l'arme d'une poche de son vêtement.

Elle me l'a tendue. J'ai vérifié la minuscule jauge : environ cinq pour cent d'énergie dans le réservoir situé à l'intérieur de la crosse. Assez pour affronter un homme, sans doute insuffisant contre trois adversaires.

« Tu as une idée sur ces passagers dont parle l'IA ? »

Un voile grisâtre recouvrait les yeux noirs de Leïrel. « Je suis trop fatiguée pour percevoir leurs pensées. Peut-être des membres du personnel restés à bord.

— Ils se seraient manifestés plus tôt. Je vais aller à la rencontre de celui qui monte. »

Elle m'a posé la main sur l'avant-bras. « Sois prudent. »

Je l'ai rassurée d'un sourire. « J'ai un avantage sur lui : je suis averti de sa présence et de sa progression. Ne bouge pas d'ici jusqu'à mon retour. Verrouille manuellement la porte derrière moi et ne rouvre que si tu entends ma voix. D'accord ? »

Elle a planté son regard dans le mien comme elle se serait agrippée à la main d'un sauveteur venant la tirer de sables mouvants.

« L'ISB est pour l'instant occupée à recalculer les paramètres d'après-saut, ai-je ajouté. Si elle réclame une intervention, dis-lui simplement d'attendre. »

Elle m'accompagna jusqu'à la porte principale du poste de pilotage.

Je me suis figé quelques instants. Je n'ai discerné, dans le silence qui ensevelissait le vaisseau, aucun autre bruit que le faible grésillement du générateur de gravité et le souffle ténu du diffuseur d'oxygène.

Leïrel m'a encouragé d'une pression appuyée de la main sur le poignet, puis elle s'est résignée à me laisser sortir. Je me suis glissé sur le palier. Elle a refermé la porte derrière moi et tiré les deux verrous manuels.

Chapitre trente-six

Les démons, las du bruit et de l'arrogance des hommes, résolurent de sortir de leur enfer et de semer le malheur sur Salaham, le monde chéri entre tous par Sahourah l'Unique. Ils jaillirent de la grande cheminée du volcan appelé Klaan et se répandirent en légions ordonnées et conquérantes sur Salaham. Leurs yeux rouges brûlèrent les maisons, les récoltes. Les hommes se défendirent, mais ni leurs armes ni le shihiss ne purent vaincre les démons, qui firent de ce monde, le plus beau parmi les mondes, un pays de désolation.

Les lamentations des hommes peu nombreux qui avaient survécu parvinrent à Sahourah l'Attentif, qui se rendit dans l'ancre de Saolbek, le roi des enfers. Il demanda à Saolbek d'épargner les derniers hommes. Le roi des enfers y consentit à la condition que les hommes lui livrent des jeunes filles vierges pour les donner en épouses à ses fils. Ainsi les démons acceptèrent de retourner dans leur enfer, emmenant avec eux mille vierges à qui ils donnèrent des fils et des filles connus sous le nom de Prales.

*Stances à Saolbek, roi des démons, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

Les lumières rougeâtres brillaient au milieu des faces des créatures. Difficile de les dénombrer, difficile d'assigner une forme précise à leurs corps uniformément noirs et flous, comme si elles n'avaient pas de consistance ou qu'elles étaient enveloppées d'ombre. Dépourvues de membres apparents, elles s'étaient immobilisées toutes en même temps lorsque les premières d'entre elles étaient parvenues à une dizaine de mètres de moi. Le synchronisme de leurs déplacements donnait à penser qu'elles étaient régies par un seul cerveau. Le vent tirait des voiles de givre sur leurs traces rectilignes peu profondes.

La gorge et le ventre noués par la frayeur, je ne bougeais pas, craignant que le moindre mouvement de ma part ne déclenche la curée. Le froid glacial s'infiltrait sous mon voile et me mordait jusqu'aux os. Plus aucune lueur ne déchirait le ciel que l'éclat diffus des étoiles ne suffisait pas à éclairer. Seule persistait l'odeur de métal fondu peu à peu dispersée par les rafales. De loin en loin, des colonnes de fumée blanche s'échappaient du linceul de désolation qui recouvrait les environs.

J'ai fixé les éclats flamboyants déployés en face de moi. Ils me rappelaient certaines légendes salahamites, où les regards de feu des démons surgis des entrailles du sol avaient le pouvoir d'incendier les

maisons et de brûler leurs occupants. Mes pieds s'enfonçaient dans la neige, mes jambes se transformaient peu à peu en blocs de glace. Il me fallait bouger, au moins pour réactiver la circulation de mon sang.

J'ai marché dans la direction opposée à celle des créatures, parcouru trente mètres avant que ces dernières ne s'élancent derrière moi sans un bruit. Elles m'ont dépassée et, dans un synchronisme parfait, se sont réparties une dizaine de mètres devant moi, me barrant le passage, fragment de nuit tombé sur la neige et criblé d'une nuée d'étoiles rouges.

J'ai hésité, puis j'ai décidé de reprendre ma marche en les contournant. Elles n'ont pas réagi dans un premier temps. Je les ai observées du coin de l'œil tandis que je longuais leurs rangs : de forme oblongue, d'apparence brumeuse, elles étaient reliées les unes aux autres par des fils sombres, des cordons d'environ deux mètres de longueur qui étaient des prolongements de leurs corps et maintenaient entre elles des intervalles réguliers. Elles m'ont de nouveau bloqué le chemin au bout d'une centaine de mètres. Elles réitéraient leur manège chaque fois que je me mettais en marche, se plaçant de manière à me contraindre à revenir sur mes pas ou à changer de direction. Elles formaient une intelligence collective, voire une seule entité, visiblement chargée de m'orienter. J'ai compris qu'il ne servait à rien de tenter de leur échapper. Même si elles ne poussaient aucun cri, même si elles ne montraient aucune agressivité, d'elles émanait une formidable impression de puissance. Je me suis demandé si elles avaient un lien avec les explosions en chaîne qui avaient détruit les vaisseaux. Je me suis laissé guider sans résistance, déambulant au gré de leurs mouvements sur l'étendue blanche dépourvue de reliefs. Il m'a semblé que l'intensité de leurs éclats rougeoyants s'accroissait peu à peu. Mes jambes et mes bras s'engourdisaient, mon sang se gelait.

Après avoir parcouru une distance que j'ai évaluée à trois ou quatre kilomètres, j'ai aperçu une construction aux reflets pourpres dans le lointain ; aucun doute, c'était vers cette bâtisse que les créatures me conduisaient. Même si j'ignorais tout du sort qui m'y attendait, j'ai accéléré l'allure pour prendre le froid de vitesse. J'ai inspecté à plusieurs reprises les environs des yeux, guettant l'apparition miraculeuse de la bouche sombre d'un nod, mais seuls des tourbillons de neige traversaient l'étendue plane comme des danseurs fantomatiques.

La construction se dévoilait dans toute son ampleur à mesure que je m'en approchais. Elle ne ressemblait à aucun bâtiment de ma connaissance – je n'en connaissais pas beaucoup, du reste, n'ayant jamais eu accès aux réseaux synthane et devant me contenter, pour découvrir l'univers, de vieilles revues aux photos défraîchies. D'innombrables tours et excroissances s'élevaient de son corps

principal. Emplies de l'encre de la nuit et des éclats d'un rouge flamboyant, elles avaient la transparence de la glace. Une pensée m'a traversée : Sohinn m'attendait derrière ces murs de glace, comme si notre rencontre était prévue dans cet étrange palais, à la fois élégant et grandiose, depuis la nuit des temps. Je l'ai aussitôt rejetée. Il aurait fallu un invraisemblable concours de circonstances pour que le dragonneur entrevu quelques jours plus tôt dans un vaisseau se retrouve en ce moment même sur ce monde désolé. L'espoir a cependant persisté, flamme fragile défiant les bourrasques.

Les créatures m'ont escortée jusqu'à l'entrée monumentale de la construction. J'ai gravi une volée de marches glissantes et franchi l'immense ouverture. La sensation de froid a aussitôt diminué. Je me suis retrouvée à l'intérieur d'une pièce vide étayée par des piliers également transparents. J'ai frémi lorsque j'ai découvert, à l'intérieur des colonnes, des corps en suspension légèrement éclairés par des lumières pourpres. Des hommes habillés ou nus dont les yeux exorbités, les bouches entrouvertes et les mains tendues paraissaient me supplier. Leurs cheveux se déployaient en auréoles foncées ou claires autour de leurs têtes. Certains d'entre eux présentaient des blessures béantes en partie dissimulées par les nuages de sang pétrifiés. Les plus larges des piliers renfermaient plusieurs captifs sans doute piégés vivants dans la glace. Le sentiment d'horreur grandissait en moi tandis que j'avancais entre les colonnes, toujours suivie par les créatures attentives au moindre de mes déplacements. Lorsque je suis passée dans une deuxième pièce, je me suis aperçue que je foulais un sol également truffé de corps en suspension, hommes, femmes, enfants, pour la plupart dévêtus, enveloppés de nuages pourpres, figés dans des positions parfois grotesques.

Des larmes brûlantes ont roulé sur mes joues. Je pressentais qu'un terrible drame s'était déroulé sur cette planète ; ces humains à jamais prisonniers de la glace semblaient exhibés comme des trophées.

Au bord de la nausée, j'ai voulu rebrousser chemin, mais je me suis heurtée à la vigilance de mes gardes du corps, qui maintenaient l'intervalle avec moi sans rien perdre de leur cohérence. Ils se sont resserrés pour dresser face à moi un barrage infranchissable. J'ai deviné qu'un feu meurtrier pouvait à tout moment jaillir de leurs yeux étincelants. Leurs enveloppes aux contours incertains renfermaient probablement une énergie considérable, un peu comme ces onduleurs de poing aux réservoirs presque inépuisables. Ils se sont rapprochés de moi pour me contraindre à me remettre en marche. Des picotements brûlants ont sillonné mon visage et ma poitrine sous le paral, comme s'ils soufflaient sur moi une haleine incendiaire. J'ai traversé la pièce sans réussir à me défaire de l'horrible impression de profaner les morts en les foulant au pied. Les Salahamites vouaient à leurs défunts un

respect infini. Je me suis rappelé que je n'avais pas assisté à la cérémonie de crémation de ma mère, que mon père, ma sœur et l'un de mes frères n'avaient pas été brûlés selon le rituel, et mon regard emplí de tristesse et d'effroi est tombé malgré moi sur les cadavres à jamais piégés dans leur nudité obscène.

La succession de pièces donnait sur une cour intérieure où s'ouvrait une bouche circulaire d'une centaine de mètres de diamètre. Je m'en suis approchée : une pente douce partait de son bord et s'enfonçait dans les profondeurs du sol. J'ai compris que les créatures me poussaient à m'y engager et amorcé la descente en assurant chacun de mes pas pour ne pas glisser.

La lueur rougeâtre qui éclairait les lieux révélait une salle souterraine dont la hauteur avoisinait les quarante mètres et qui paraissait ne pas avoir de limites. J'ai marché un long moment sous la croûte de glace d'où tombaient par endroits des faisceaux étincelants révélant d'autres corps en suspension. La lumière s'intensifiait, le froid cédait progressivement la place à une douce chaleur.

J'ai entrevu un mouvement dans le lointain. Aussi intriguée qu'effrayée, j'ai continué d'avancer et fini par distinguer une silhouette s'élevant au centre d'une surélévation de glace, un socle circulaire entouré de créatures semblables à celles qui m'avaient escortée sur l'étendue gelée.

Le halo énergétique de la formidable puissance qui enveloppait la silhouette sur le socle m'a électrisée malgré la protection du voile. L'être avoisinait les trois mètres de hauteur. Il ressemblait de façon troublante aux anges de Sahourah des légendes salahamites : visage lisse d'une finesse irréelle, chevelure dorée et bouclée, yeux d'un bleu très clair, presque transparent, toge blanche le couvrant du cou jusqu'aux pieds. Assis sur un trône sculpté dans la glace, il me fixait avec une attention qui donnait à son regard un éclat aveuglant. Les créatures qui m'accompagnaient ont rejoint leurs congénères autour de l'estrade. Leurs cordons sombres se sont réajustés de manière à les lier toutes les unes aux autres.

L'être m'a contemplée un long moment sans émettre le moindre son ni esquisser le plus infime mouvement. Des ondes brûlantes m'ont parcourue. J'ai eu la sensation qu'il prenait possession de moi, de mon corps et de mon esprit. Au bout de quelques instants de cette profanation à laquelle je ne pouvais opposer aucune défense, une voix s'est élevée en moi, m'emplissant tout entière de sa vibration, chassant mes émotions et mes pensées.

Qui es-tu ?

Je n'ai pas eu besoin de parler pour lui répondre.

Une parale, une femme originaire de Salaham qu'on conduit à son

promis.

Retire le tissu qui te couvre afin que je te contemple.

Nul ne doit me contempler excepté mon promis.

Une douleur vive, insupportable, m'a traversée des pieds à la tête en longeant ma colonne vertébrale.

Retire le tissu maintenant.

J'ai encore tenté de résister, mais la douleur s'est amplifiée, m'a dépouillée de toute volonté. J'ai relevé malgré moi mon paral et l'ai fait passer par-dessus ma tête. L'air tiède m'a léché le visage et a soulevé des mèches de mes cheveux. Je me suis sentie, en dépit de mes vêtements, aussi exhibée, aussi nue que les corps figés dans la glace. L'être me dévorait des yeux. J'avais la sensation qu'il me dépouillait de mon intimité, enfouie depuis des mois sous le voile. Je ne décelais en lui aucune concupiscence, seulement une extrême attention proche de l'adoration.

C'est toi que j'attends, toi que je réclame désormais. Toi seule pourras réparer l'offense.

De quelle offense parlez-vous ?

Toi qui, de Salaham, viendras à moi au temps voulu. Personne ne devra te souiller du regard.

Qui êtes-vous ? Est-ce vous qui avez détruit tous ces vaisseaux ?

Des mouvements se sont produits au-dessus de moi. Des formes sombres ont convergé vers moi.

Des nuds.

J'ai agrippé mon paral.

Si tu ne viens pas à moi au temps voulu, alors je laverai l'offense dans le sang des humains. Sache que, si un autre que moi te souille de son regard, je le saurai.

Un nud s'est dilaté pour m'avalier. Le murmure de l'être s'est tu lorsque la bouche m'a arrachée à ce monde et projetée dans une nuit sans étoile.

Il m'a fallu de longues minutes pour comprendre que je me réveillais dans ma cabine du *Crain*. Après avoir machinalement vérifié que j'étais couverte du paral, j'ai découvert la silhouette lumineuse de Galp derrière le cône blanc de la machine. Les formes prisonnières de la glace et le corps de l'être à l'allure d'ange se sont superposés un court instant à celui de l'assistant virtuel. Depuis combien de temps m'attendait-il ? J'avais l'impression d'être partie depuis une éternité. J'ai cru émerger d'un rêve, puis, jetant un coup d'œil à mes pieds, j'ai remarqué les traces rouges des brûlures laissées par la neige entre les lanières de cuir des chaussures.

« Vous avez franchi la dernière étape, qui était également la

première. Mon rôle s'achève. Je vais maintenant me désactiver. »

Était-ce de la tristesse dans la voix de Galp ? Je me suis aussitôt reprise : une créature virtuelle, si perfectionnée soit-elle, ne pouvait pas exprimer d'émotions.

« Restez s'il vous plaît. Hepril aimerait s'entretenir avec vous.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à ses questions.

— Laissez-lui au moins le temps de les poser. »

Il s'est incliné. Je me suis levée et suis allée chercher la Chaouche dans la chambre où elle était restée cloîtrée pendant l'exercice. J'ai remarqué un net changement dans le regard et l'attitude d'Hepril lorsque je me suis introduite dans la petite pièce.

« Si tu veux poser des questions à Galp, c'est le moment. »

Hepril a hoché la tête, s'est levée, a rajusté sa robe, s'est approchée de moi, m'a prise par les épaules et pressée avec ferveur contre sa poitrine.

« Je suis bénie entre toutes les femmes et stupide de ne pas t'avoir reconnue plus tôt. Tu es la souveraine des temps nouveaux, l'instructrice que nous attendons depuis des millénaires. »

Des larmes de sang ont de nouveau coulé de ses yeux, abandonnant des traces rouille sur ses joues et le haut de sa robe.

« Je croyais qu'elle devait être Chaouche, ai-je bredouillé.

— Sais-tu ce que signifie le mot "chaouche" ? Il ne désigne pas seulement les membres de mon peuple, mais ceux qui, d'une manière ou d'une autre, essaient de sortir de leur condition, tous ceux qui s'efforcent de faire avancer la cause humaine.

— Comment pourrais-je être la souveraine des temps nouveaux ? »

Hepril s'est agenouillée devant moi sans relâcher mes mains, les joues baignées de larmes de sang.

« Un proverbe chaouche dit : la connaissance est souvent un vice et l'ignorance, la plus grande des vertus. Ton âme est belle et pure, Eloya, aussi belle, j'en suis certaine, que la femme cachée sous ce voile. Nous autres Chaouches, à force de pénétrer dans le secret des esprits, nous nous sommes imprégnées de la boue humaine et avons perdu toute innocence. Accepte-moi comme ta servante, je t'accompagnerai jusqu'au bout de ton chemin et te serai dévouée jusqu'à la mort.

— Tu attends un enfant...

— Je l'accueillerai avec joie si un jour il pousse la porte de ce monde. De ce nouveau monde. »

J'ai dégagé mes mains et les ai glissées sous les coudes d'Hepril pour l'inciter à se relever.

« Va poser tes questions à Galp avant qu'il ne s'efface à jamais. »

Après avoir essuyé ses joues d'un pan de son vêtement, elle est passée dans l'autre pièce.

Terrassée par la fatigue, je me suis allongée sur le lit et j'ai fermé les yeux. Je n'ai pas eu la force de chercher des réponses aux interrogations qui me taraudaient, je me suis laissé bercer un temps par les voix entremêlées d'Hepril et de l'assistant virtuel, puis j'ai repensé à l'être à l'allure d'ange rencontré sur la planète glacée, puis à Sohinn. Les deux se sont confondus sur les rives imprécises du sommeil.

Chapitre trente-sept

Faut-il craindre les Chaouches ? Ils ne forment pas un véritable peuple au sens généralement admis, plutôt une mosaïque de communautés dispersées à travers la galaxie. Ils ne sont plus très nombreux à parler leur langue ancestrale, ce qui tendrait à prouver qu'ils sont parfaitement assimilés aux autres populations. Ils ont fini par oublier leur monde d'origine. Un grand nombre d'histoires circulent à propos de la planète originelle des Chaouches ; aucune d'entre elles n'est probable. Existe-t-elle ailleurs que dans leur imagination fertile ? Certains éléments, toutefois, donnent à penser qu'ils poursuivent un but connu d'eux seuls : leur mythologie mystérieuse, difficile à interpréter même pour les plus grands spécialistes, leurs assemblées nocturnes régulières où ne sont pas admis les rebouks, les étrangers, le secret qui entoure en général leurs traditions et leurs rituels, et puis, surtout, les facultés télépathiques de leurs femmes, qui en font des auxiliaires indispensables dans les couloirs du Parlement de LaMar.

Préambule au rapport parlementaire du 9 elsius 2788,

Takya Olchem,

Planète LaMar, siège du Conglomer

Arme au poing, Caldrij, le garde du corps de Kol Jarey, s'est avancé prudemment sur le palier du sixième niveau. Je l'ai laissé parcourir quatre ou cinq mètres avant de surgir dans son dos.

« Ne bougez plus, ne vous retournez pas. Mon onduleur est pointé sur vous. Laissez seulement tomber votre arme. »

Caldrij s'est exécuté et a gardé les mains levées de chaque côté de son torse.

« Collez-vous à la cloison d'en face. »

Le garde du corps s'est immobilisé contre la paroi métallique. J'ai ramassé son onduleur sans le quitter des yeux. Je supposais qu'un homme de la trempe de Caldrij avait sur lui d'autres armes, dissimulées dans ses vêtements voire sous sa peau.

« Pas un geste, pas un cri. » Je me suis approché de lui avec prudence. « Qui sont les deux autres restés au niveau zéro ? »

— Je sais que ça va être dur à croire, mais nous ne sommes pas vos ennemis, a répondu Caldrij d'un ton calme.

— Vous n'avez pas cherché à nous prévenir avant de monter vers la cabine de pilotage.

— Si j'avais vraiment voulu vous prendre en traître, vous croyez que je me serais laissé détecter comme le dernier des crétins par

l'intelligence synthane de bord ? On m'a seulement chargé d'établir le contact avec vous.

— Qui, on ?

— Vous le saurez si vous acceptez de les rencontrer.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous ne me tendez pas un piège ? »

Des ondulations de forte amplitude ont parcouru la nuque de Caldrij, comme si elle recelait un mécanisme.

« Je suppose que ma parole ne vous suffira pas. Je propose que votre équipière me garde en otage pendant que vous irez parlementer avec les deux autres.

— Comment savez-vous que j'ai une équipière ?

— Nous disposons de nos propres systèmes de détection. »

Je n'ai pas réfléchi très longtemps. « D'accord. Nous allons monter au poste de pilotage et je vous confierai à mon équipière le temps que j'aille discuter avec vos partenaires.

— Sage décision, a persiflé Caldrij. Autrement, le voyage aurait pu devenir pénible. »

Le garde du corps n'a tenté aucun geste ni n'a esquissé la moindre tentative de fuite dans l'escalier tournant qui montait au niveau sept. J'ai frappé à la porte du poste de pilotage.

« Tu peux ouvrir, Leïrel. »

Les crissements des deux verrous ont précédé de quelques secondes l'entrebâillement de la porte. Les traits de Leïrel se sont crispés lorsqu'elle a reconnu Caldrij légèrement en retrait sur le palier. Je lui ai brièvement expliqué la situation. Elle s'est effacée pour nous laisser entrer. Je lui ai rendu son onduleur avant de glisser celui du garde du corps dans la ceinture de mon pantalon, puis j'ai prié Caldrij de s'asseoir dans l'un des sièges scellés à la cloison.

« Vous pouvez prévenir vos partenaires ?

— Ils vous attendent. Ils sont déjà prévenus.

— Comment ?

— Nous sommes reliés en permanence. »

Leïrel s'est approchée de moi. « Je ne décèle pas le mensonge en lui, m'a-t-elle glissé à l'oreille. Ni dans les pensées de ses complices.

— Possible qu'ils soient équipés de leurres mentaux, ai-je répondu à voix basse. Quoi qu'il en soit, garde ton arme pointée sur lui jusqu'à mon retour. »

Elle a acquiescé d'un hochement de tête et s'est assise sur un siège situé à quelques mètres de celui de Caldrij.

Deux silhouettes ont surgi de la pénombre et se sont avancées dans

ma direction, comme si elles avaient suivi ma progression. J'ai immédiatement identifié l'une d'elles : Veranz, la consœur fouisseuse de Leïrel, dont la coiffure sophistiquée s'accordait avec la somptueuse robe longue et plissée, serrée à la taille par une ceinture incrustée de pierres scintillantes. L'autre était un homme presque aussi grand que moi, vêtu d'un ensemble gris et sobre qui mettait sa sveltesse en valeur. Ses cheveux brun foncé, ondulés, ainsi que ses yeux entièrement noirs révélaient son appartenance au peuple chaouche.

« Vous pouvez rengainer votre arme. » La voix rauque de Veranz a couvert ma peau de frissons. Elle désignait l'onduleur de Caldrij, que j'avais tiré de ma ceinture quelques secondes avant d'atteindre le niveau zéro. « Ici, elle ne servira strictement à rien. »

De nouveau, j'ai perçu des frémissements à l'intérieur de mon crâne. Mon esprit ne bénéficiait plus du chrim de Leïrel et se retrouvait sans protection face à l'investigation mentale de mon interlocutrice. J'ai gardé l'arme en main et me suis secoué pour expulser les mots qui se pressaient dans ma gorge.

« Caldrij m'a dit que vous désiriez me parler. »

Veranz a désigné son accompagnateur d'un petit mouvement de tête. « Je vous présente Antwerg. »

L'homme m'a salué d'une brève inclination du torse.

« Pourquoi vous êtes-vous embarqués clandestinement sur le *Spergus* ?

— Pour les mêmes raisons que vous, a répondu Veranz. Gagner Kalaan.

— Pourquoi voulez-vous aller sur Kalaan ?

— Pour les mêmes raisons que vous. »

Veranz a esquissé un sourire devant ma moue à la fois surprise et agacée. J'avais l'impression détestable d'être l'objet d'une manipulation.

« Que savez-vous de mes raisons ?

— Le chrim d'Alkya, de Leïrel devrais-je dire, ne m'a pas empêchée de lire dans vos pensées. Vous êtes parti de DerEtap pour vous lancer à la poursuite de la femme salahamite que vous avez entrevue lors d'une précognition. Nous nous efforçons également de retrouver cette femme.

— Pourquoi ?

— Pour d'autres raisons que vous.

— Que vous ne me donnerez pas, je suppose. Comment avez-vous eu connaissance de l'existence de cette femme voilée ?

— Nous avons été avertis par l'un de nos correspondants en poste sur Salaham, est intervenu l'homme. Mais nous sommes arrivés trop tard sur DerEtap. »

J'ai écarté les bras d'un air excédé. « En quoi vous intéresse-t-elle ?

— Elle est peut-être celle que nous attendons.

— Leïrel m'en a parlé : la souveraine des temps nouveaux.

— Alkya, ou Leïrel, n'est qu'une ignorante. Une stupide torche. Nous n'attendons pas la femme voilée pour réaliser les prétendues prophéties chaouches. Ce fatras de légendes sert un tout autre dessein. Nous... »

Antwerg s'est interrompu, comme s'il se rendait compte qu'il en avait déjà trop dit. J'ai compris qu'il ne servirait à rien de le questionner sur cet autre dessein. Il me restait un peu moins de deux mois de voyage pour en apprendre davantage.

« Vous saviez que nous allions nous emparer du *Spergus* ?

— Pas besoin de lire dans les esprits pour le deviner, a répondu Veranz. Nous nous y sommes installés juste avant que vous arriviez.

— Et Kol Jarey ?

— Nous l'avons aiguillé sur de fausses pistes. Il a toujours cru que j'étais restée dans la chambre à côté de la sienne. Le plus difficile a été de le dissuader de me rejoindre dans mon lit. Mais les femmes ne sont pas à court d'arguments quand il s'agit d'éviter une nuit avec un homme.

— Vous étiez sa maîtresse ? »

Le mouvement des lèvres de Veranz a oscillé entre le sourire et le pli d'amertume. « Disons qu'il faut parfois passer par une intimité physique non désirée pour mettre toutes les chances de son côté, Leïrel vous le confirmera. Nous avons appris que Kol Jarey s'apprêtait à partir en mission pour le Conglomerat à destination de la Triade. Nous avons besoin de son vaisseau ultrarapide, il lui fallait une deuxième sonde et un garde du corps pour mener à bien sa mission. Un échange équitable. Antwerg, lui, nous attendait sur Bet. Vous êtes le pilote qui nous manquait. »

J'ai remisé l'onduleur dans la ceinture de mon pantalon. « Caldrij est également Chaouche ?

— Lui ? » Veranz a esquissé cette fois une moue de mépris. « C'est un mercenaire, un rebouk, un homme sans foi ni loi dont le seul pays est l'argent. Nous l'avons recruté à LaMar. Il nous servira tant que nous le paierons grassement. Il nous quittera dès qu'il trouvera un maître plus généreux.

— Faites-vous partie de ces légions ténébreuses dont m'a parlé Leïrel ? »

Les deux Chaouches se sont consultés du regard. « Les torches pensent que tous ceux qui ne partagent pas leur vision appartiennent aux ténèbres, a fini par répondre Antwerg. Un point de vue simpliste, pour ne pas dire puéril. La réalité est infiniment plus complexe. »

Je suis resté silencieux un instant, avant de déclarer : « J'ai besoin de comprendre pourquoi vous vous rendez sur Kalaan et quel rôle joue la femme voilée salahamite dans votre projet. Sinon, je vous considérerai comme des adversaires et serai obligé de vous neutraliser.

— Il nous reste un peu de temps pour faire plus ample connaissance, a répliqué Veranz d'un ton faussement enjoué.

— Vous vous êtes introduite dans mon esprit. Vous savez donc déjà à quoi vous en tenir en ce qui me concerne. En revanche, je ne sais rien de vous, de vos intentions, et il est hors de question que vous fassiez peser le moindre danger sur la femme voilée. »

Antwerg a lissé son épaisse chevelure bouclée du plat de la main. « Vous n'avez pas la moindre idée du danger qu'elle court. Que nous allons tous courir.

— Je ne demande pas mieux qu'être informé.

— Nous en reparlerons. Pour l'instant, nous devons nous accorder sur les modalités de notre voyage.

— Dernière chose : est-ce vous qui avez lancé des tueurs à nos trousses sur Bet ?

— Une mauvaise option, a répondu Veranz. Vous risquiez de devenir gênants. L'une de nos règles fondamentales est de ne laisser ni opposant ni témoin derrière nous. Nous comptons sur Mani Rava pour nous conduire sur Kalaan, mais ce crétin s'est désisté au dernier moment. Si ces imbéciles de tueurs à gages s'étaient montrés aussi efficaces qu'ils le prétendaient, nous aurions manqué d'un pilote. »

Nous sommes convenus que les trois passagers supplémentaires s'installeraient dans les cabines du niveau six tandis que Leïrel et moi logerions au septième, près du poste de pilotage. Deux andros remis de leur neutralisation magnétique et réinitialisés fourniraient à tous la nourriture, les draps, les vêtements de rechange et le nécessaire de toilette. J'ai également suggéré à mes interlocuteurs d'ordonner à Caldrij de me remettre ses armes.

« Toutes ses armes.

— Certaines seront difficiles à déloger, a objecté Veranz avec un sourire. Il les cache dans des endroits où personne n'a envie de chercher. Peu importe : il nous obéira de toute façon.

— Vous êtes certaine de le contrôler ? »

Ma question a paru l'offusquer. « Il n'a aucun chrim. Je connais toute son histoire, toutes ses pensées.

— Il peut être équipé d'un leurre.

— Je l'aurais détecté. Je suis encore capable de faire la différence entre un leurre et un véritable mental.

— Je ne suis qu'un homme, a précisé Antwerg en haussant les épaules. Seules les femmes chaouches sont télépathes. Je n'ai pas

d'autre choix que de faire confiance à Veranz.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ? »

Antwerg a marqué une légère hésitation. « Deux jours. Nous n'appartenons pas à la même communauté. Le Pharnaouch m'a désigné pour la rejoindre à la Triade.

— Le Pharnaouch ?

— Le gouvernement chaouche.

— Les Chaouches ont un gouvernement ?

— Pas officiel. » Antwerg est resté plongé pendant quelques instants dans ses pensées. « Nous ne sommes pour l'instant qu'un peuple dispersé. Mais, quand sonnera le jour du rassemblement, le Pharnaouch sortira de la clandestinité, et nous serons prêts.

— Vous faites partie de ce gouvernement ? »

Le regard noir du Chaouche s'est fiché dans le mien avec une telle intensité que j'en ai eu le souffle coupé. « En quelque sorte. »

Veranz a agrippé l'épaule d'Antwerg. « Allons nous installer maintenant. »

Je les ai accompagnés jusqu'au niveau six. Ils ont choisi deux cabines spacieuses et contiguës dont l'une avait été occupée par Leïrel entre LaMar et DerEstep. Deux andros serviteurs avertis par les systèmes de détection se sont présentés presque aussitôt à leurs portes.

Pendant qu'ils prenaient possession des lieux, j'ai rejoint Leïrel et Caldrij dans le poste de pilotage. Elle et son otage n'avaient pas bougé. Elle s'est levée et est venue à ma rencontre d'un air inquiet. J'ai invité Caldrij à descendre au niveau inférieur et à choisir une cabine. L'ancien garde du corps a quitté les lieux d'une démarche nonchalante. J'ai raconté à Leïrel mon entrevue avec Veranz et Antwerg.

À la fin de son récit, elle s'est laissée choir sur un siège, comme vidée de toute énergie, et a enfoui la tête dans ses mains. Lorsqu'elle s'est redressée, j'ai vu des larmes rouler sur ses joues.

Des larmes de sang.

Chapitre trente-huit

Tes ennemis sont aussi les miens. Je te donnerai mon endurance et ma puissance lorsque tu les combattras. Tu plongeras avec ferveur ton shihiss dans leurs gorges, tu ne connaîtras ni trêve ni repos tant que leurs cadavres ne joncheront pas le sol et que les ruisseaux de leur sang ne se transformeront pas en fleuves. Tu n'accorderas aucune pitié à leurs femmes, à leurs enfants, car tes ennemis ne doivent laisser aucune engeance sur le monde que j'ai voulu pour toi.

*Dits de Sahourah le Glorieux, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

« Galp ne m'a pas appris grand-chose. »

Toujours étrangère à la pudeur, Hepril essuyait vigoureusement ses cheveux mouillés et sa peau perlée de gouttes d'eau. Ses seins tressautaient à chacun de ses mouvements.

« Il a été programmé pour ne divulguer que des informations partielles. J'ai cherché des renseignements sur la compagnie VIRTUS dans l'infothèque de bord. Une entreprise tentaculaire spécialisée dans le virtuel dont les actionnaires principaux sont proches des mouvements prônant une utilisation massive de l'intelligence artificielle. Et très bien introduits au Parlement du Conglomerat. Ils font sans doute partie du groupe de pression qui a tué la femme que j'aimais. Le programme que tu as utilisé semble être un prototype. Je ne sais pas pourquoi tu as été choisie comme cobaye, mais il ne s'agit sûrement pas d'une coïncidence. Comme si les concepteurs du programme avaient prévu ton avènement. »

J'avais l'impression qu'Hepril ne parlait pas de moi, mais d'une créature aussi virtuelle, aussi irréelle que Galp. Je ne parvenais pas à me mettre dans la peau de l'instructrice du monde attendue par les Chaouches. Depuis que j'étais revenue de la planète gelée où m'avait expédiée le nod, je flottais en permanence entre deux réalités, comme si une partie de moi était demeurée dans le palais de glace, que je n'avais pas encore réintégré mon corps.

« Comment auraient-ils eu vent de mon existence ? »

Hepril a suspendu ses mouvements et plongé ses yeux noirs dans les miens. « L'univers est rempli de mystères. Il nous faut accepter de ne pas percer tous ses secrets. » Elle est restée silencieuse un instant,

les paupières mi-closes, l'air contrarié. « Larkmy m'a demandé de le rejoindre dans sa cabine. Je n'en ai pas envie. Je n'ai plus envie de lui. De ses caresses, de ses baisers, de son haleine, de son odeur, de sa sueur, de son sexe. En faisant de moi une mère, il a tranché les liens de l'amante. Je souhaite désormais me consacrer tout entière à toi, ma reine, et à la vie qui germe en moi.

— Tu vas le lui dire ? »

Hepril a secoué lentement la tête. « On n'avoue pas ce genre de choses à ce genre d'homme. Il me tuerait, si possible en faisant durer le plaisir. J'essaierai de gagner du temps. »

Elle a passé une dernière fois la serviette sur son corps, puis elle a dénoué délicatement ses interminables cheveux à l'aide d'un peigne aux dents larges et espacées. Je rencontrais les pires difficultés à imaginer son corps cuivré aux proportions parfaites, aux courbes amples et harmonieuses, dans les bras épais de Larkmy ; c'était comme une offense à sa beauté. Mais l'amour n'était-il pas, comme l'univers, empli de mystères ?

Hepril a enfilé une robe blanche dont elle a rajusté les plis avant de se diriger, pieds nus, vers la sortie de la cabine.

« Je reviens le plus vite possible. »

La porte s'est refermée derrière elle.

Je me suis allongée sur le lit. Les moteurs du *Craïn* ronronnaient en sourdine, préparant le prochain saut. J'ai admiré la tapisserie étoilée par les hublots. Je me suis à nouveau demandé si mon existence tout entière n'était pas qu'un rêve, si je n'allais pas tout à coup me réveiller dans ma modeste chambre de la maison de mes parents et apercevoir, par la fenêtre, les pics pelés et sombres de la montagne qui dominait le village de Varjam. Même si je n'avais pas eu d'autre choix que de retirer mon paral devant l'être à l'allure d'ange dans le palais de glace, je ne pouvais m'empêcher de penser que je n'étais pas de taille à affronter mon destin, que j'avais déjà provoqué le malheur de l'humanité. J'aurais aimé en cet instant que ma mère, Gelona, me prenne dans ses bras, me cajole comme elle en avait l'habitude autrefois, m'enveloppe de son souffle chaud. Pour la première fois depuis que j'avais quitté le village en compagnie des miens, j'ai vraiment pris conscience que j'étais seule au monde, et des larmes chaudes et brûlantes ont roulé sur mes joues.

Des larmes d'enfant.

Les yeux en amande de Sohinn sont venus me visiter juste avant que je m'endorme.

Des hurlements ont transpercé les cloisons.

J'ai rouvert les yeux et aperçu Hepril assise au bord du lit. J'ai jeté

un coup d'œil par les hublots et constaté, en observant les étoiles, que le vaisseau n'avait pas bougé.

D'autres cris ont retenti.

« Ton shariman essaye encore de faire des siennes, a marmonné la Chaouche. Il est incapable de respecter sa promesse. Il envoie ses hommes à la mort : ils n'ont aucune chance face aux Jaïrtans. »

Je me suis relevée, gonflée de colère, traversée par l'envie furieuse de mettre fin à cette nouvelle folie. Je supportais de moins en moins le sentiment d'impuissance qui m'étreignait entre les cloisons étouffantes de ma cabine tandis que la mort moissonnait et que les destins se jouaient à l'extérieur.

« Larkmy devrait pourtant savoir qu'on ne peut pas contrôler les fanatiques », a repris Hepril.

J'ai rajusté mon voile et contourné le lit.

« Où vas-tu ? »

J'ai foncé vers la porte de la cabine et l'ai ouverte sans hésitation.

« Reste ici, a crié Hepril. Il y a du danger à l'extérieur. »

J'ai parcouru la première coursive dans la direction des cris. Des bruits de pas précipités ont retenti derrière moi. D'abord prise au dépourvu par mon initiative, Hepril s'était ressaisie et lancée à ma poursuite.

Je suis arrivée sur le premier palier hexagonal où se croisaient les coursives. N'y trouvant personne, je me suis engagée dans un autre passage toujours en me fiant aux vociférations.

Hepril m'a rejointe et agrippé le bras. « Reviens avec moi. »

Je me suis dégagée avec une vigueur qui nous a surprises toutes les deux. Elle a perdu l'équilibre et percuté violemment la cloison. Le souffle coupé, elle a mis un peu de temps à reprendre sa respiration et ses esprits.

Je suis tombée, à l'extrémité de la coursive, sur un groupe d'hommes en train de se battre. Ils n'utilisaient que des armes blanches, shihiss pour les Salahamites, dagues à lame fine et droite pour les Jaïrtans. Les uns et les autres pensaient sans doute qu'il n'y avait aucun honneur à se servir des onduleurs ou des barillets enroulés autour de leurs poignets. Deux corps gisaient déjà sur le plancher, inanimés, ensanglantés. Les Jaïrtans n'exploitaient pas leur supériorité numérique. Trois d'entre eux défiaient leurs adversaires en duel pendant que les autres, en retrait, attendaient l'issue des combats.

« Arrêtez ! »

Mon cri les a frappés de stupeur. Ils se sont interrompus et ont tourné la tête dans ma direction. Je me suis avancée. Leurs yeux brillants m'ont rappelé les éclats flamboyants des créatures sur l'étendue de glace. Mon regard est passé de l'un à l'autre. J'ai reconnu

deux des Salahamanites croisés autrefois dans les rues de mon village, l'un vivant et l'autre mort. Ne pas distinguer mon frère parmi eux m'a procuré à la fois du soulagement et de l'inquiétude.

« Nous poursuivons tous le même but, ai-je affirmé d'une voix forte.

— Le shariman a dit que c'était notre devoir sacré, à nous, les Salahamanites, que nous ne devions pas le partager avec ceux qui ne sont pas de notre religion, a plaidé un homme d'à peine vingt ans au visage et aux cheveux criblés de gouttes de sang.

— Il se trompe. Nous aurons besoin les uns des autres pour aller au bout de notre voyage. »

J'ai décelé un étonnement mêlé de respect dans les yeux blancs des Jaïrtans.

« Le shariman est notre guide, a protesté le jeune Salahamanite. Comment pourrait-il se tromper ? »

L'irruption d'Hepril a détourné un temps leur attention. Elle est venue se placer à mon côté. Je me suis rendu compte, à la fixité de son regard, qu'elle s'efforçait de sonder leurs intentions.

« L'univers est plus vaste que l'esprit d'un seul homme. Nous sommes loin de Salahaman et de nos croyances. Si nous refusons de nous ouvrir à d'autres formes de pensées, nous n'accomplirons pas la mission sacrée que nous ont confiée nos ancêtres. Je suis la promise, celle que vous devez conduire à Kalaan. Gardez précieusement votre sang : si vous devez le donner, que ce soit pour moi, pas pour le shariman, pas pour d'obscur querelles d'hommes.

— Mais la Loi dit que...

— Il n'y a pas d'autre loi que la mienne à l'intérieur de ce vaisseau. »

Ces mots avaient jailli de ma bouche avec la simplicité et la force de l'évidence. L'un des Jaïrtans s'est détaché du groupe et avancé d'un pas vers moi.

« Nous sommes des hommes libres. Nous ne reconnaissons aucune loi, aucun pouvoir.

— Vous obéissez à Larkmy en combattant les Salahamanites.

— En défendant sa vie, nous défendons seulement la nôtre. »

Ayant prononcé ces mots, il a posé la main sur le manche de la dague glissée dans l'étui qu'il portait à la ceinture, comme s'il s'apprêtait à la dégainer. Hepril m'a lancé un regard. D'un geste, je lui ai signifié que nous n'avions rien à craindre de lui. Des cris lointains résonnaient dans le silence sous-tendu par le ronronnement des moteurs du vaisseau.

« Où est le shariman ? ai-je demandé.

— Nous ne le savons pas, a répondu un Salahamanite.

— Et Larkmy ? »

Le Jaïrtan a désigné le niveau supérieur d'un mouvement de main.
« Dans sa cabine, probablement.

— Conduisez-moi à lui. »

L'homme s'est incliné. « Suivez-moi. » Il s'est tourné vers les autres, Jaïrtans et Salahamites. « Cessez le combat jusqu'à mon retour. »

Il s'est engagé dans l'une des coursives. Nous lui avons emboîté le pas.

« Tu es sûre de ce que tu fais ? a glissé Hepril à mon oreille.

— Comment s'est passée ton entrevue avec Larkmy ?

— Elle n'a pas eu lieu. L'alerte s'est déclenchée avant que je n'aie eu le temps d'entrer. Il m'a aussitôt renvoyée près de toi.

— Pardonne-moi : j'ai été un peu brutale tout à l'heure.

— C'est moi qui ai été stupide. Qui suis-je pour prétendre t'empêcher d'agir à ta guise ? »

Nous avons gagné le niveau supérieur par l'escalier, l'ascenseur étant situé à l'autre extrémité de la coursive. La manche relevée du Jaïrtan, qui marchait d'une allure à la fois souple et déterminée, découvrait sa curieuse arme métallique autour de son poignet. Nous n'avons croisé personne jusqu'à la porte des appartements de Larkmy. Les cris lointains s'étaient tus, comme si un groupe l'avait emporté sur l'autre, ou que les combattants des deux bords avaient été avertis de la trêve.

Le Jaïrtan a glissé son visage devant l'écran de contrôle inséré dans le métal de la porte. La voix sifflante de Larkmy a résonné par les haut-parleurs quelques secondes plus tard.

« Où en sont les combats ?

— La femme voilée demande à te voir.

— Quoi ? Que fabrique Hepril ? Elle était censée rester avec elle et l'empêcher de sortir.

— Elle est avec nous.

— Personne d'autre ?

— Non. »

La porte s'est déverrouillée dans un claquement. Le Jaïrtan nous a invitées à entrer, puis nous a escortées à l'intérieur des appartements. Nous avons patienté dans le vestibule aux cloisons ornées de tentures colorées et brillantes jusqu'à ce que Larkmy se présente vêtu d'un peignoir moiré qui peinait à contenir son imposante carrure. Une barbe clairsemée ombrait ses joues pleines. Le toupet de ses cheveux retombait en partie sur un côté de son crâne. Ses yeux plissés et sombres, presque entièrement fermés, se sont d'abord posés sur moi avant de s'envoler en direction d'Hepril et du Jaïrtan. Il ne comprenait pas, visiblement, ce que nous fichions ensemble, et encore moins ce

que nous lui voulions.

« Tu es censée ne jamais sortir de ta cabine, a-t-il grogné. Pourquoi souhaites-tu me parler ?

— Il vous revient, en tant que capitaine de ce vaisseau, de mettre fin à l'affrontement. »

Larkmy s'est frotté le menton du pouce et de l'index. « Adresse-toi d'abord à ton shariman. Cet enragé ne nous laissera aucun répit tant qu'il n'aura pas pris le contrôle du vaisseau.

— Je réussirai à le convaincre que nous avons tous besoin les uns des autres, Salahamites ou non. »

Un sourire a affleuré sur les lèvres de Larkmy. « Tu me sembles bien sûre de toi. Il croit détenir l'unique vérité. Pourquoi t'écouterait-il ?

— Parce que je suis sa vérité. Parce que ce voyage n'a pas d'autre but que de me conduire à mon promis. Peu importe par qui. Peu important les conditions. Ordonnez à vos hommes de se mettre à sa recherche, je m'occupe des Salahamites. »

Larkmy m'a fixée avec perplexité avant de se tourner vers Hepril. « Qu'en penses-tu ?

— Nous devons l'écouter.

— Elle représente pour moi un investissement de vingt millions de conglomères.

— La seule chance que tu aies de toucher un jour ton argent, c'est d'aller jusqu'au bout du voyage, et la meilleure chance d'aller au bout du voyage est de conserver le maximum de tes forces. Tu vas perdre trop d'hommes si tu n'arrêtes pas rapidement les combats. »

Une lueur de colère a enflammé les yeux de Larkmy. « Tant que ce craïn furieux rôdera dans le vaisseau, nous ne serons pas tranquilles. J'aurais dû l'écorcher vif sur Gam.

— Enfermons-le dès que nous l'aurons retrouvé, ai-je proposé. Nous aurons sans doute besoin de lui, de ses connaissances sur Kalaan. »

Larkmy a réfléchi quelques instants, puis s'est adressé au Jaïrtan.

« Meïran, accompagne la femme voilée dans les coursives. Assure-toi que les Salahamites l'écoutent et demande aux tiens de cesser le combat. Ensuite, partez tous à la recherche du shariman. L'intelligence synthane de bord finira bien par le détecter. »

Le Jaïrtan a acquiescé d'un hochement de tête.

« Elle est précieuse, Meïran, a ajouté le capitaine du *Craïn*. Tu répondras de sa vie. Hepril, tu restes avec moi.

— Il serait sans doute préférable que je les accompagne.

— Meïran veillera sur elle, et j'ai un besoin urgent de me détendre. »

J'ai décelé un éclair de panique dans le regard d'Hepril, mais, d'une mimique, elle m'a signifié qu'elle s'accommoderait de la situation.

« Assez perdu de temps, a repris Larkmy. Nous devons avoir tout réglé avant le prochain saut. »

Chapitre trente-neuf

*Les vents des ténèbres soufflent les flammes des torches,
Les flammes de torches dispersent les ténèbres.
De l'affrontement silencieux entre la lumière et l'obscurité,
Dépendra le sort des êtres humains.
Choisis : envoyée des ténèbres, porteuse de lumière,
Combats pour l'avènement d'un camp ou de l'autre,
Sache que l'homme n'a pas sa place dans l'un,
Et que l'homme a toute sa place dans l'autre.
Que veux-tu ? La fin de la vieille humanité ?
L'ère de la nouvelle humanité ?*

*Strophe aux Torches et aux Ténébreuses,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« Pourquoi ces larmes ? »

Leïrel, debout devant la baie vitrée, fixait les nébuleuses aux reflets mauves, pourpres et orangés.

« Les femmes chaouches pleurent des larmes de sang lorsque le désespoir les submerge. Nous conduisons deux envoyés des ténèbres à la nouvelle instructrice du monde. Leur intention est de la tuer, d'instaurer le règne perpétuel de l'obscurité.

— Nous avons encore du temps pour sonder leurs véritables intentions. »

Leïrel s'est retournée. « Sais-tu ce qu'est exactement le Pharnaouch ?

— Le gouvernement clandestin des Chaouches, si j'ai bien compris. »

Quelques minutes plus tôt, l'intelligence synthane de bord avait annoncé l'imminence du prochain saut, l'antépénultième avant destination.

« Pharnaouch a deux significations dans notre langue. » Leïrel a marqué un temps, comme pour donner de l'importance à son propos. « Secret et obscurité. Il a été fondé quand notre planète est devenue invivable et que la population chaouche s'est dispersée dans la galaxie.

— Pourquoi votre planète est-elle devenue invivable ?

— Certains textes parlent de catastrophe naturelle, d'autres d'une guerre, d'autres affirment que nous ne sommes de nulle part. Ce dont je suis certaine, en revanche, c'est que le Pharnaouch repose sur l'orgueil, la haine, l'esprit de revanche. Son but est de reconquérir l'univers, de soumettre l'humanité. L'instructrice du monde représente pour lui une menace.

— Antwerg a parlé d'un fatras de légendes stupides. Il affirme poursuivre un tout autre dessein.

— Antwerg est un fanatique, une créature conditionnée par ses maîtres pour détruire. Une arme faite chair. Il n'a plus rien d'un homme libre. »

J'ai vérifié les données s'affichant sur les divers écrans. « Le saut s'effectuera dans une quinzaine de minutes. »

Leïrel s'est approchée de moi et m'a agrippé le poignet pour me forcer à la regarder. « Nous devons nous débarrasser d'eux avant notre arrivée sur Kalaan.

— Pas facile. Ils sont sur leurs gardes, ils ont des systèmes de détection performants. Veranz affirme qu'elle lit dans nos esprits malgré ton chrim. Ils anticiperont toutes nos intentions.

— Nous trouverons un moyen. »

Je me suis immergé dans la nuit insondable de ses yeux. « Pourquoi te croirais-je toi, et pas eux ? »

Elle n'a pas répondu. J'ai tout à coup ressenti les mêmes effets qu'au début d'une précognition, impression de me dédoubler, d'être projeté dans deux endroits à la fois, de rester près d'elle et d'entrer en elle, comme si elle se dilatait pour m'accueillir. Je n'ai pas résisté, une lumière éblouissante m'a aspiré, enveloppé, des visages d'hommes et de femmes se sont détachés de la clarté, ont flotté autour de moi, m'ont contemplé, graves, sereins, emplis de bonté, puis je me suis senti tiré en arrière et me suis retrouvé, pantelant, dans le poste de pilotage près de Leïrel.

« Tu connais désormais mes maîtres, a-t-elle murmuré avec un sourire. La longue lignée des gardiens des légendes. De stupides légendes, selon Antwerg. Pendant des millénaires, ils ont veillé sur le plus précieux des trésors : la flamme fragile de la véritable humanité que certains veulent éteindre à jamais, cette flamme sur laquelle soufflera la nouvelle instructrice du monde afin qu'elle éclaire et réchauffe l'ensemble des peuples de la galaxie.

— Comment peux-tu être certaine que la femme voilée salahamite est la nouvelle instructrice du monde ? Tu ne l'as jamais vue.

— Je n'ai aucune certitude. Mais, même si je n'ai pour indice que le reflet de sa lumière sur toi, je suis convaincue que je ne dois pas négliger cette piste. Si elle ne mène nulle part, alors d'autres torches

prendront le relais jusqu'à ce que nous ayons trouvé la bonne. Veranz et Antwerg poursuivent la même démarche que moi, mais un tout autre but.

— Ils sont sans doute en train de nous entendre en ce moment.

— Ce n'est pas aussi simple que tu sembles le penser. Je te l'ai déjà dit : les fousseuses ne peuvent pas se concentrer en permanence sur les pensées d'autrui, ou elles finiraient par dépérir. Il y a une grande part d'esbroufe dans ce que t'a raconté Veranz. »

La voix de l'ISB nous a informés que le saut s'effectuerait dans moins de sept minutes conglomérer et nous a ordonné de nous sangler sur les couchettes. Nous avons obtempéré après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les écrans de contrôle.

Des larmes de sang coulaient de nouveau sur les joues de Leïrel.

« Tu ressens encore de la tristesse ? »

Elle m'a répondu d'un vague grognement, puis elle a gardé obstinément la tête tournée contre la cloison.

J'ai examiné la situation sous tous les angles. Je ne voyais pas comment je pourrais surprendre les deux Chaouches et leur garde du corps. Je m'étais rendu à deux reprises à leur cabine sans les prévenir, et Caldrij, mystérieusement averti, avait surgi devant moi quelques mètres avant leur porte. Le garde du corps ne portait pas d'arme apparente, mais, Veranz l'avait confirmé, il en recelait à l'intérieur de son corps, une précaution observée par les tueurs à gage et les professionnels de la sécurité qui leur permettait de se jouer des détecteurs.

« Que voulez-vous ? avait-il aboyé.

— Vérifier que tout va bien de votre côté.

— Si quelque chose clochait, vous en seriez informé. Mes employeurs ne souhaitent pas être dérangés pour le moment. »

J'avais décelé une tension paroxystique chez le garde du corps, une vigilance et une détermination de tous les instants. Nos adversaires seraient difficiles à éliminer. Je ne parvenais pas à me pénétrer de la nécessité de les tuer. En tant qu'Erwack, je ne me résolvais pas facilement à prendre de sang-froid la vie d'un autre être humain. Leïrel, quant à elle, se montrait inflexible, une intransigeance qu'elle justifiait par la présence à bord d'un agent du Pharnaouch.

« Nous condamnons la femme voilée à mort en conduisant Antwerg près d'elle. »

Elle me semblait de plus en plus distante, de plus en plus froide, comme si elle ne me pardonnait pas mes hésitations. Elle ne prenait plus aucun de ses repas avec moi et se retirait de plus en plus souvent dans sa cabine, dont elle ne sortait que pour s'informer de l'évolution

de la situation. Je flottais de longs moments dans une solitude absolue, les yeux rivés sur l'espace qui déployait ses enluminures par la baie, me raccrochant à mes souvenirs de jeunesse et à l'image de la femme salahamite pour ne pas perdre ce qui me restait de raison. Je suivais enfin un sens, une direction ; l'élan se briserait, l'Accord ne résonnerait pas en moi si elle disparaissait de ma vie. Selon mes calculs, nous avions sans doute déjà dépassé le vaisseau de bric et de broc qui la transportait. Mais où la retrouverais-je sur Kalaan ? La planète avait-elle un astroport unique ou plusieurs ? Je n'avais glané que des bribes d'informations sur Ranaa, la capitale, une ville en majeure partie enterrée en raison des conditions climatiques. Pas grand-chose non plus sur la population, composée de migrants ayant pour la plupart fui les mondes inhospitaliers de la Triade. L'infothèque de bord mentionnait une guerre ancienne et obscure entre Kalaan et une alliance d'autres mondes sans autre précision que des pertes humaines estimées à plusieurs dizaines de millions de morts. Quelqu'un pourrait-il me renseigner, là-bas, sur les raisons qui avaient entraîné les Salahamites à conduire la femme voilée sur cette planète perdue ?

« Sommes-nous encore loin de notre destination ? »

La voix grave avait retenti dans mon dos et m'avait arraché à mes rêveries. Antwerp s'est avancé à pas lents, d'une allure faussement nonchalante. L'occasion se présentait à moi de l'éliminer. D'un geste furtif, j'ai vérifié que l'onduleur était toujours dans la poche de ma veste. Il a souri, comme s'il avait percé à jour mes intentions et s'en amusait. Il portait toujours le même ensemble sobre et gris à la coupe parfaite. J'ai aperçu la silhouette de Caldrij dans l'encadrement de la porte et compris que le visiteur avait pris ses précautions. Je serais criblé d'ondes mortelles ou paralysantes avant même d'avoir eu le temps de sortir mon arme.

« Le prochain saut nous expédiera tout près. Et l'accès au poste de pilotage n'est pas autorisé pour les...

— Épargnez-moi vos discours. » Les yeux noirs d'Antwerp ont flamboyé. « Nous sommes tous des clandestins, des passagers non autorisés, dans ce vaisseau.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Rien à dire sur le service : les andros de bord sont parfaits. Ponctuels, discrets, efficaces.

— Que voulez-vous, alors ? »

Antwerp s'est avancé vers l'un des écrans sans se départir de l'horripilant petit sourire qui affleurait sur ses lèvres.

« Savoir dans combien de temps nous allons atterrir. Et où

exactement.

— Vous craignez de manquer une correspondance ? »

Une douleur vive m'a transpercé le crâne comme une flèche enflammée. J'ai dû m'agripper au rebord d'une console.

« Ne pas avoir la faculté de lire dans les esprits ne m'empêche pas d'avoir un certain impact sur eux, a sifflé Antwerg. Je vous prierai de seulement répondre à mes questions. »

J'ai compris qu'il ne me servirait à rien de résister. « Pour le temps, tout dépend des fluctuations quantiques, disons entre cinq et dix jours conglomérer. Pour le lieu, l'intelligence de bord parle de Ranaa, mais ses informations semblent dater.

— Alkya n'est pas avec vous ?

— Je suppose qu'elle se repose dans sa cabine. »

Les traits d'Antwerg se sont durcis. « Elle vous impose une épreuve de force psychologique pour vous contraindre à nous combattre, à nous tuer.

— Vous avez lu tout ça dans son esprit ? »

Antwerg a gardé un temps les yeux rivés sur la baie vitrée du poste de pilotage. Les tons mauves, argentés et dorés dominaient dans le poudroier lumineux qui s'était dévoilé au sortir du saut.

« Pas besoin de lire dans leurs esprits pour deviner les réactions des torches, a-t-il repris. Leur vision du monde est tellement simple qu'elle n'est guère difficile à prévoir.

— Parlez-moi plutôt de vous, du Pharnaouch, de la raison de votre présence dans ce vaisseau.

— Que vous a-t-elle raconté sur le Pharnaouch ?

— Vous ne le savez donc pas ? »

Au regard virulent que m'a jeté Antwerg, je me suis attendu à ressentir une nouvelle vibration douloureuse à l'intérieur de mon crâne.

« Elle m'a seulement expliqué que le Pharnaouch reposait sur la haine et l'esprit de revanche, et que le mot signifiait à la fois obscurité et secret », ai-je ajouté.

Antwerg a éclaté de rire. « Elle ne vous a pas précisé que les torches étaient formées à l'art de la manipulation mentale ? Leurs maîtres sont capables de faire croire n'importe quoi à n'importe qui. On les surnomme les magiciens, ou les illusionnistes.

— C'est peut-être vous qui êtes en train de me manipuler. »

Il a balayé l'air de la main. « Peu importe ce que vous croyez, tant que vous nous déposez le plus rapidement sur Kalaan. Nous nous chargerons du reste.

— Qu'entendez-vous par reste ? »

Antwerg a embrassé une dernière fois l'espace du regard avant de se diriger vers la porte. « Ne vous en préoccupez pas, pilote. Contentez-vous de nous conduire à bon port. »

Chapitre quarante

Nous, membres du Pharnaouch, gouvernement clandestin des Chaouches, jurons de tout mettre en œuvre pour redonner à notre peuple le rang qui lui revient. Nous jurons de tout mettre en œuvre pour contraindre les autres peuples à nous reconnaître, à nous respecter, à nous rendre notre véritable et juste place. Nous jurons de reconquérir notre terre et notre honneur parmi les hommes, de reprendre le monde d'où nous fûmes jadis chassés, d'y établir notre peuple, d'y vivre selon nos coutumes et nos préceptes, sans que personne ne puisse contester notre souveraineté, notre liberté. Nous jurons de prendre les armes et de nous battre jusqu'à la mort contre quiconque nous offenserait en paroles ou en actes. Nous jurons fidélité et loyauté à nos ancêtres, à nos textes sacrés, à nos familles, à chacun des membres de notre peuple.

Extraits du *Loach*,

Livre secret du gouvernement clandestin du Pharnaouch,

Planète LaMar, siège du Conglomer

(authenticité contestée)

Après avoir fouillé le *Craïn* de fond en comble, les Jaïrtans et les Salahamites ont fini par retrouver le shariman dans l'une des cabines du niveau deux qu'une panne de circuit avait coupée du reste du vaisseau. Il est entré dans une colère noire à l'encontre des Salahamites qui avaient transgressé ses ordres et cessé le combat, les a couverts d'imprécations et a lancé sur eux la terrible malédiction de Sahourah. Il a fallu qu'un Jaïrtan le neutralise d'une onde anesthésiante pour qu'ils puissent le conduire devant moi comme je le leur avais demandé.

Assistée d'Hepril, je leur avais donné rendez-vous dans l'une des salles communes du niveau dix. On a lié les mains et les pieds du shariman à l'une des chaises scellées au plancher, puis attendu qu'il se réveille.

Mon frère Bassat avait survécu à la bataille. J'en avais éprouvé une joie empreinte de mélancolie. Il était désormais mon dernier vestige familial, mon seul lien avec le passé.

Informé par ses hommes, Larkmy est venu se joindre au groupe. Vêtu d'un gilet orné de broderies d'or et d'un pantalon blanc resserré aux chevilles, le vaisseleur s'est assis à côté de moi et a décoché au religieux un regard mi-coléreux mi-condescendant.

Pendant que les hommes le recherchaient, Hepril m'avait confié

que Larkmy l'avait contrainte à des relations qui lui faisaient désormais horreur, qu'elle n'avait pas eu le courage de le repousser, qu'elle avait subi ses assauts avec un tel dégoût qu'elle avait failli lui planter la lame d'un couteau de cuisine dans le ventre. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu faire de cet homme son amant et le père de son enfant. Sans doute lui avait-elle inventé, pour rendre sa captivité supportable, un charme imaginaire. Elle ne le déplorait pas, appartenant à un peuple peu enclin aux regrets, elle avait seulement l'impression qu'un voile s'était déchiré, que la réalité lui apparaissait désormais dans toute sa crudité. Elle ne savait pas comment se sortir de la situation sans dommage pour elle ni pour son enfant.

Le shariman a repris conscience. Le premier étonnement passé, il a tiré sur ses liens comme un damné. Prenant conscience de l'inutilité de ses efforts, il a promené son regard d'oiseau de proie sur ceux qui lui faisaient face et fini par échouer sur son impénétrable voile.

« Il y a déjà eu trop de morts, ai-je déclaré. Nous devons maintenant nous unir pour atteindre le but. Si nous persistons à nous entretuer, nous n'y arriverons pas. »

Des éclats de colère ont enflammé les yeux noirs du shariman. « Ce n'est pas à toi d'en décider, femme.

— À qui d'autre ? a lancé Larkmy. Vous avez entrepris ce voyage pour la conduire à son promis. Elle est la première concernée.

— Si personne ne la protège, alors son destin ne s'accomplira pas, et les humains en paieront tous les conséquences.

— Peu importe qui me protège », ai-je affirmé. Ma voix me paraissait étrangère ; je ne reconnaissais plus grand-chose de l'ancienne Eloya. « Mes chances d'accomplir mon destin augmenteront si nous cessons de nous battre. »

Une grimace a déformé les lèvres brunes et rainurées du shariman.

« Tu es bien naïve. Comment peux-tu accorder ta confiance à un homme qui n'a qu'une seule idée en tête : te vendre ?

— L'essentiel est de parvenir au but. Une fois sur place, nous aviserons.

— Il sera trop tard. Les hommes comme lui n'ont pas leur place dans le rituel.

— Quel rituel ? a relevé Larkmy.

— Moi seul en suis le détenteur. Il ne tolère aucune imprécision.

— Il vous suffit de nous l'expliquer en détail, a répliqué le vaisseleur. Nous saurons l'appliquer aussi bien que vous. »

Le regard du shariman s'est chargé de mépris.

« Il vous manque l'essentiel : le sceau de Sahourah.

— Sous quelle forme se présente-t-il ?

— Il n'a pas de forme. Je parle de légitimité sacrée. »

Larkmy s'est renversé et a libéré l'un de ces rires sifflants qui s'achevaient la plupart du temps en râles.

« J'aime votre sens de l'humour, à vous, les religieux, a-t-il repris d'une voix essoufflée. Il vous suffit de parler au nom de votre dieu pour vous prétendre légitimes. Qui pourrait vous contredire ? Si j'ouvre la bouche au nom de mon propre dieu, ne suis-je pas aussi légitime que vous ? Qui pourrait me contredire ? »

Le shariman a marmonné quelques sons rocailleux entre ses lèvres serrées.

« Vous avez encore le temps de réfléchir avant notre arrivée sur Kalaan, a poursuivi Larkmy. Pour vous éviter toute nouvelle tentation de mutinerie, vous resterez enfermé dans votre cabine sous surveillance constante. On vous livrera vos repas. Vous avez fini par épuiser ma patience. Remerciez la femme voilée d'avoir intercédé en votre faveur. Sans elle, vous seriez en train d'agoniser à petit feu.

— J'approuve la décision de Larkmy, ai-je confirmé d'une voix ferme.

— Ne vois-tu donc pas qu'il se moque de toi ? » a protesté le shariman.

Je me suis levée pour clore l'échange et, suivie d'Hepril, je me suis dirigée vers la sortie de la salle.

Je me suis positionnée à plusieurs reprises devant l'écran de la machine sans obtenir un grésillement, un signe d'activité, une manifestation de Galp. J'ai ressenti une déception mêlée de colère. L'assistant virtuel avait fini par devenir un compagnon de voyage, une figure rassurante, presque un ami. Il s'était désactivé une fois sa tâche accomplie, un peu comme ces animaux qui, au crépuscule de leur vie, s'en vont mourir dans un endroit retiré connu d'eux seuls.

Le calme était revenu dans le vaisseau. Les sauts se succédaient avec une monotonie de temps à autre rompue par les tempêtes magnétiques de plus ou moins forte amplitude. Ayant obtenu de Larkmy qu'il abandonne toute surveillance, je pouvais dorénavant déambuler où bon me semblait dans les coursives et dans les salles communes, accompagnée la plupart du temps d'Hepril. Les hommes que je croisais dans les étroits passages me saluaient avec respect et s'écartaient pour me céder le passage.

« Sais-tu comment ils t'appellent ? » s'est exclamée un matin Hepril en s'engouffrant dans ma cabine.

J'ai répondu d'une moue interrogative en oubliant qu'elle ne pouvait pas distinguer ses traits.

« La vierge noire ou la veuve céleste, s'est-elle esclaffée. Veuve

avant même d'avoir rencontré son promis, curieuse destinée, non ? »

Des éclairs verts et rouges s'engouffraient par les hublots, annonciateurs d'une tempête magnétique.

« Les Jaïrtans parlent de toi comme la dame enchanteresse de leurs légendes, a renchéri Hepril. L'avènement de la nouvelle souveraine du monde semble attendu par de nombreux peuples. »

Je peinais à me concentrer sur ses paroles. Je débordais par instants de mon corps et perdais toute limite. Des pensées qui ne m'appartenaient pas se superposaient aux miennes, à mes souvenirs. Des images et des sentiments me traversaient comme des rêves, comme des bribes d'autres vies. Je déambulais à l'intérieur d'une mémoire gigantesque où se chevauchaient une multitude d'existences, je percevais des voix entrelacées qui formaient un chœur dissonant, blessant. Il me semblait que Galp, pourtant désactivé, m'imposait de nouveaux exercices qui m'entraînaient toujours plus loin dans ma relation avec l'espace et le temps. J'apercevais parfois, dans le flot torrentiel d'images, le visage angélique de l'être dans son palais de glace, les éclats rouges des créatures qui l'entouraient ; ses traits se déformaient tout à coup, une face monstrueuse émergeait, qui n'avait plus rien d'humain ; ses yeux étincelaient, sa tête prenait une forme sombre et indistincte où se devinait l'orifice hideux et bruisant d'une bouche ; les mèches de sa chevelure dorée s'étiraient en protubérances rigides et noueuses. Une puissance destructrice infinie se dégageait de lui. Le visage de Sohinn, le dragonneur, m'apparaissait également, sa chevelure brune et ondulée, son corps élancé, l'incomparable douceur de ses yeux. Je l'avais entrevu une fois en compagnie d'une femme aux yeux entièrement noirs semblables à ceux d'Hepril – une Chaouche, comme elle ? –, une autre fois en compagnie de deux hommes dans une pièce qui semblait être un poste de pilotage, une autre encore seul face à une baie vitrée emplie du fabuleux spectacle de l'espace. Nous voguions vers la même planète, nous nous retrouverions bientôt ; une certitude, un fil tendu entre nous. Je ne connaissais rien à l'amour, mais le courant qui me conduisait à lui en avait la puissance, l'évidence.

La voix de l'ISB m'a tirée de mes rêveries.

« Tous les passagers sont priés de se sangler sur leurs couchettes en raison de fortes turbulences magnétiques. » La main d'Hepril s'est posée sur mon épaule. J'ai perçu sa chaleur à travers le voile et les vêtements.

« Allons-y, ça risque de remuer. »

Une lumière verte aveuglante a submergé la cabine et une secousse de forte amplitude a ébranlé le vaisseau.

Le miroir en pied de la salle de bains me renvoyait une image que je ne connaissais pas. Je m'étais enfermée et dévêtue au sortir du dernier saut, mue par un besoin urgent de me contempler, de me raccrocher à mon reflet. Bien que parfaitement reconnaissables, mon visage et mon corps s'étaient métamorphosés. Mes traits s'étaient adoucis, mes yeux éclaircis, mes cheveux épaissis, allongés, mes épaules et mes hanches élargies, mon ventre affermi, mes seins épanouis, mes fesses arrondies, mes bras et jambes à la fois musclés et affinés. J'espérais que les poils épars recouvrant de nouveau mes aisselles et mon pubis ne rebutteraient pas Sohinn. Je ne pouvais pas imaginer un autre visage, un autre corps que le sien lorsque je pensais à mon promis.

On a frappé à la porte.

« Eloya ? » La voix d'Hepril. « Ça fait plus d'une heure que tu es dans cette salle de bains. Ça va ? »

Je me suis contemplée une dernière fois dans le miroir. « J'ai bientôt fini... »

Un mouvement au-dessus de moi.

Un nod a fondu sur moi à grande vitesse et m'a avalée sans me laisser le temps de me rhabiller. J'ai eu le réflexe de me saisir du paral avant d'être happée et propulsée dans un autre espace-temps.

J'ai reconnu les deux hommes, l'un au crâne rasé et à la corpulence imposante, l'autre aux cheveux épais, aux yeux entièrement noirs et au costume gris : je les avais aperçus dans mes visions en compagnie de Sohinn. Je n'avais en revanche jamais vu la femme dont la coiffure se révélait aussi extravagante que la robe. Ils se tenaient tous les trois dans la cabine luxueuse d'un vaisseau.

Le nod m'avait déposée dans une petite pièce attenante, un vestibule sans doute. Ils n'avaient pas remarqué ma présence. J'ai frissonné, me suis rendu compte que j'étais nue et me suis revêtue de mon voile aussi silencieusement que possible.

« Nous serons demain sur Kalaan, disait la femme. Nous ne devons prendre aucun risque. Il faut éliminer le pilote et la torche.

— Nous n'aurons plus besoin de lui ? a demandé l'homme au complet gris.

— Ni de lui ni de personne d'autre. C'est à nous de jouer. À nous de nous trouver au bon endroit au bon moment. Notre consigne prioritaire est de ne laisser aucune trace. Caldrij, vous vous chargerez d'eux dès que nous aurons atterri. »

L'homme corpulent s'est incliné.

« Faites attention : c'est un Erwack, un précogne, et elle une Chaouche.

— Il ne me fait pas peur. La femme non plus : ma protection mentale l'empêchera de deviner mes intentions. J'attendrai tranquillement qu'ils soient sortis de l'astroport pour...

— Ils risquent de vous échapper s'ils sortent de l'astroport. Tuez-les à l'intérieur du vaisseau.

— On aura des ennuis avec les services de sécurité de l'astroport.

— Le temps qu'ils s'en aperçoivent, nous serons déjà... »

La femme s'est interrompue et est demeurée quelques instants silencieuse, la tête penchée, comme suspendue aux bruits qui effleuraient le silence.

« Quelque chose ne va pas, Veranz ? » s'est enquis l'homme au costume gris.

D'un geste de la main, la femme lui a intimé l'ordre de se taire.

« ... nous serons déjà loin », a-t-elle murmuré.

Elle s'est levée et a fait quelques pas en direction du vestibule.

Des courants chauds, désagréables, me léchaient le front et me transperçaient le cerveau. Je me suis efforcée d'ignorer les ruades de panique qui me martelaient la poitrine et le ventre.

« Les autorités vont quand même trouver bizarre que nous ne soyons que trois à sortir du vaisseau », a argumenté Caldrij.

La femme s'est immobilisée à trois mètres de moi.

« Les pilotes sortent toujours en dernier, a-t-elle répondu. Ça nous laissera largement le temps de nous débarrasser des formalités douanières et sanitaires. »

Elle a foncé tout à coup vers le vestibule sans paraître entravée par ses extravagantes coiffure et robe aux multiples replis. Je me suis reculée de trois pas avant qu'elle ne s'engouffre dans la petite pièce et ne darde sur moi ses yeux entièrement noirs.

« Pas de chance pour toi, j'ai détecté tes pensées. » Sa voix affûtée m'a coupé le souffle. « Qui es-tu et que fais-tu dans ce vaisseau ? »

Je suis restée pétrifiée, incapable de balbutier la moindre réponse. Elle s'est avancée vers moi.

« Laisse-moi voir ce qui se cache sous ce tissu. »

Je l'ai esquivée d'un pas sur le côté.

« Tu m'intrigues. Tes pensées sont tellement confuses qu'elles semblent émises par une population entière. Qui es-tu ? »

Les deux hommes se sont engouffrés à leur tour dans le vestibule. Le plus corpulent a pointé sur moi une arme à canon court.

« Bordel, a grogné ce dernier. Comment cette... ce fantôme a pu s'introduire dans votre cabine ?

— Elle n'est pas un fantôme, a affirmé la femme sans me quitter des yeux. Mais une femme bien vivante, bien réelle. Il nous suffit de

lui retirer son voile pour savoir ce qu'il cache.

— Je m'en charge. »

L'homme corpulent s'est approché de moi d'un pas déterminé. À nouveau, j'ai eu la sensation de chevaucher deux lignes simultanées de temps. J'ai esquivé ses mouvements avec une facilité déconcertante, comme s'il évoluait dans un monde très éloigné du mien. Je n'avais besoin de me déplacer que de quelques dizaines de centimètres pour que ses gestes se perdent dans le vide.

« Eh bien, Caldrij, on dirait que votre proie ne se laisse pas attraper aussi facilement que prévu », a persiflé la femme.

Caldrij a tendu le bras d'un air mauvais. « Arrête de bouger, ou je t'immobilise pour le compte. »

J'ai continué de me dérober avec la même aisance ; avec la vivacité d'un courant d'air au milieu d'arbres ou de rochers.

« C'est elle ! s'est écriée la femme.

— Elle, quoi ? a grogné l'homme au costume gris.

— Elle qui ouvre de nouvelles portes, qui explore de nouvelles voies. La nouvelle instructrice du monde.

— Tu... en es sûre ? »

Les yeux noirs de la femme exprimaient une excitation soudaine doublée d'une certaine crainte.

« Ça explique comment elle est entrée dans ce vaisseau, dans cette cabine. Elle est venue d'elle-même se jeter dans la gueule du loup. Tue-la, Caldrij.

— Avec joie. »

L'homme corpulent a braqué son arme sur moi et m'a tenue quelques secondes en joue avant de presser la détente.

Chapitre quarante et un

Kalaan, l'unique planète tellurique du système de Jozuh, ne présente à première vue aucun intérêt. Glacée, hostile, elle semble peu propice au développement d'une civilisation humaine. Il semble pourtant que, vingt et un ou vingt-deux siècles plus tôt, des batailles importantes se soient déroulées sur son sol et dans son atmosphère. Kalaan a sans doute été le théâtre d'événements importants, essentiels, qui pourraient nous aider à combler les pièces manquantes du puzzle de la Prime Expansion. Mais quel archéologue, quel historien acceptera de se rendre dans les franges de la galaxie pour s'intéresser à un monde aussi lugubre ?

Ermoj VonHek,
Saptiographe à l'observatoire de LaMar ville,
Planète LaMar, siège du Conglomer

La planète Kalaan occupait une grande partie de la baie vitrée sous la forme d'un cercle blanc aux reflets gris et bleutés. À cette distance, on ne distinguait aucun relief, aucune concentration de lumières révélatrice d'une agglomération ou d'une quelconque activité humaine.

« Détection d'un passager supplémentaire au niveau six. Détection d'un passager supplémentaire au niveau six. » J'ai consulté les écrans, persuadé que l'ISB avait commis une erreur de communication. Je n'ai décelé aucun signe de dysfonctionnement.

« Détection d'un passager supplémentaire au niveau six, a répété la voix synthétique.

— Précisions, ai-je ordonné.

— ADN non répertorié. Inconnu.

— Comment est-ce possible ? S'il avait embarqué à l'astroport Bet, il aurait été détecté depuis longtemps.

— Individu de sexe féminin. Poids cinquante-neuf kilos. Âge probable : entre dix-neuf et vingt et un ans.

— Où est-elle ?

— Dans la cabine occupée par la passagère Veranz au niveau six avec trois autres personnes.

— Veranz et Antwerg auraient réussi à la dissimuler lors de l'embarquement ?

— Probabilités faibles.

— Il n'y a pas d'autres possibilités. Si cette femme avait voulu

s'introduire seule dans le vaisseau, elle ne... »

Le souvenir de mon affrontement contre les andros gardiens du *Spergus* m'est tout à coup revenu à l'esprit : la femme voilée m'était brièvement apparue sur le palier pendant que j'échangeais des tirs avec les créatures mécaniques.

Elle ouvre de nouvelles portes, elle explore de nouvelles voies.

J'ai tiré l'onduleur de Caldrij d'une poche de ma veste, je me suis précipité hors du poste de pilotage, j'ai dévalé l'escalier qui séparait les niveaux sept et six, et j'ai couru vers la cabine occupée par Veranz.

De la crosse de mon arme, j'ai frappé le panneau métallique de la porte. Elle s'est entrouverte au bout d'un temps qui m'a paru interminable. Le visage d'Antwerg s'est immiscé dans l'entrebâillement.

« Vous en faites un raffut ! a-t-il déclaré. Je vous rappelle que cette porte dispose d'un écran d'identification.

— L'ISB vient de me signaler la présence d'un passager clandestin dans la cabine de Veranz.

— L'ISB se trompe, voilà tout. »

J'ai eu la nette impression que mon interlocuteur me mentait. Des bruits sourds et répétés provenaient de l'intérieur de la cabine.

« Et puis, nous sommes tous clandestins dans ce vaisseau, non ? a ajouté Antwerg d'un ton badin.

— Vous permettez que j'entre ? Je souhaite parler à Veranz.

— Elle n'est pas disponible pour le moment. Vous attendrez que nous soyons posés sur Kalaan.

— C'est quoi, ces bruits ?

— Oh, ça ? Notre ami Caldrij ne peut s'empêcher de s'exercer où qu'il soit. C'est sans doute ce qu'on appelle la conscience professionnelle. »

J'ai failli planter le canon de l'onduleur dans le ventre d'Antwerg ; je m'en suis abstenu, me souvenant qu'il avait la capacité à tout instant de me transmettre une douleur lancinante dans le cerveau.

Je me suis dédoublé tout à coup, mon esprit a traversé la cloison tandis que mon corps demeurait dans la coursive face au Chaouche.

Trois silhouettes dans le vestibule de la cabine, Veranz, Caldrij et une forme sombre que j'ai immédiatement identifiée comme la femme voilée salahamite. Le garde du corps pointait une arme – il disposait donc de plusieurs onduleurs – sur elle et pressait sans interruption la détente, imprimant un mouvement tournant à son poignet. Les ondes semaient des corolles noires sur le métal des cloisons et du plafond. La petite pièce s'emplissait d'une fumée épaisse et grise. La femme voilée esquivait les tirs avec une aisance et une grâce stupéfiantes, irréelles, comme si elle devançait les intentions du tueur. Il avait beau balayer

l'espace de son bras avec une nervosité grandissante, il ne parvenait pas à la toucher, pas même les pans de son voile.

J'ai discerné un mouvement au-dessus d'elle. Une ombre s'est détachée de la pénombre et dilatée comme une bouche immense pour l'avalier et l'aspirer. Caldrij a arrosé rageusement le vestibule jusqu'à ce que Veranz lui ordonne d'arrêter.

« Tu ne vois donc pas qu'il n'y a plus personne ? »

Caldrij a baissé le bras d'un air stupéfait et attendu que la fumée se dissipe. « Où est-elle passée ? »

— Repartie comme elle est venue, a répondu Veranz.

— Comment a-t-elle pu esquiver mes tirs dans un espace aussi réduit ?

— Rassure-toi : ce n'est pas qu'à cause de ta maladresse. » La Chaouche a réprimé un frisson. « Elle maîtrise le temps. J'espère pour toi et pour nous que les deux autres seront plus faciles à éliminer. »

J'ai repris conscience dans la coursive, devant une porte désormais fermée, avec une douleur lancinante au plexus et l'impression désagréable de ne pas avoir complètement réintégré mon corps. Je suis resté immobile jusqu'à ce que la nausée causée par le ressac se dissipe, puis j'ai regagné le poste de pilotage pour superviser les manœuvres d'entrée en atmosphère.

Les « deux autres à éliminer » ne pouvant être que Leïrel et moi, je me suis rendu à sa cabine pour l'informer des derniers événements. Elle m'a écouté d'un air renfrogné avant de se lever et de se planter devant le hublot.

« L'univers lui prêtera ses innombrables bouches pour la transporter, a-t-elle psalmodié. Elle marchera sur les invisibles courants, elle volera plus vite que le temps, elle visitera le passé, le présent et l'avenir, elle enseignera aux hommes qu'il n'y a pas de fatalité. Telle se présentera l'instructrice du monde, parée de clarté, elle qui dut demeurer longtemps cachée dans les ténèbres. »

Elle s'est retournée et m'a fixé avec une ardeur soudaine. Le feu sombre de son regard m'a brûlé le visage. Elle portait une robe droite et blanche qui adoucissait le noir de sa chevelure et de ses yeux.

« C'est la deuxième fois qu'elle franchit les immensités spatiales pour te rendre visite.

— Ce qui signifie ?

— Que tu ne t'es pas trompé lorsque tu t'es lancé sur ses traces : vous êtes à jamais liés. »

Une profonde tristesse imprégnait la voix de Leïrel. Je me suis dirigé vers la porte restée entrouverte.

« Je dois retourner devant la console de pilotage.

— Je viens avec toi. Ils peuvent tenter de nous éliminer à n'importe quel moment. Nous devons être sur nos gardes.

— Caldrij porte une protection mentale.

— Je m'en suis rendu compte. Il m'est impossible de pénétrer dans ses pensées. Mais nous avons un avantage sur eux : nous connaissons leurs intentions. Nous pouvons inverser l'effet de surprise. »

Elle brûlait de nouveau d'un feu intense, comme galvanisée par la proximité du danger.

Nous avons regagné le poste de pilotage. Le vaisseau piquait droit sur l'atmosphère de Kalaan dont la surface blanche et bleutée occupait désormais la totalité de la baie vitrée.

« Arrivée à l'astroport de Ranaa dans un peu moins de quatre heures conglomer », a déclaré la voix de bord.

J'ai lancé un coup d'œil machinal aux informations qui défilaient sur les écrans suspendus. L'ISB ne signalait pas d'anomalie. L'atmosphère de Kalaan ne nécessitait aucun masque respiratoire d'appoint, aucun scaphandre. De même la gravité de la planète, 0,9897, très proche de la norme standard, épargnait aux nouveaux arrivants le port de combinaisons anti-g en usage sur certains mondes. En revanche, la température moyenne, entre -30 et -60 °C, nous contraignait à prévoir des vêtements isothermes.

« Nous trouverons ce qu'il faut dans la réserve, a dit Leïrel. Comme Kol Jarey se déplace sans cesse, le vaisseau est en permanence équipé de combis qui permettent d'affronter les climats extrêmes. La réserve se situe au niveau moins un, juste avant les soutes. Nous attendrons d'avoir atterri pour nous y rendre. À partir de maintenant, nous ne devons nous séparer à aucun prix. »

L'entrée en atmosphère s'est opérée sans problème. Les boucliers antithermiques se sont déployés tout autour du *Spergus* et lui ont permis de supporter le réchauffement brutal. Les moteurs atmosphériques d'inversion se sont déclenchés et ont réduit la vitesse de l'appareil au fur et à mesure qu'il s'approchait de la surface. La lumière bleutée de Jozuh, l'étoile du système, a teinté de bleu pâle les cloisons, le sol et le plafond du poste.

Les contours de Ranaa se sont peu à peu précisés. La capitale de Kalaan semblait peu étendue à première vue. Aucune lumière ne brillait, sans doute parce que, comme la plupart des agglomérations des continents froids, elle était en grande partie enterrée. Le vaisseau a piqué vers un ensemble de bâtiments resserrés autour d'un espace rectangulaire blanc et nu.

« Aucune communication avec les autorités de l'astroport local, a affirmé la voix de bord. Aucune réponse à nos demandes répétées. Devons-nous poursuivre les manœuvres ?

— On n'a pas le choix. Pour plus de sécurité, on atterrit au milieu de la piste principale.

— On s'attache ? demanda Leïrel.

— Ça vaut mieux pour toi. Moi, je reste devant les consoles. »

Leïrel s'est allongée sur l'une des couchettes qui s'étaient déployées. Les sangles se sont ajustées autour d'elle et l'ont plaquée contre le matériau souple.

Les chiffres ont défilé rapidement sur les écrans suspendus. Le *Spergus* a changé de trajectoire et s'est positionné au milieu de l'espace rectangulaire, ses huit pieds se sont éjectés sans un bruit de leurs compartiments, il a décéléré encore jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une ombre silencieuse et presque immobile quelques dizaines de mètres au-dessus du sol, puis il s'est posé en douceur sur la piste recouverte d'une épaisse couche de neige.

J'ai observé les environs par la baie vitrée et sur les écrans de contrôle. Aucun mouvement autour du vaisseau, seulement la blancheur aveuglante et figée de la piste. Je distinguais au loin les arêtes rectangulaires des bâtiments et le sommet arrondi d'une tour de contrôle. Pas un seul nuage ne souillait le bleu pâle et dégagé du ciel. La position de l'étoile Jozuh, au-dessus de la ligne d'horizon à l'est, indiquait que le jour venait à peine de se lever.

« Personne, a murmuré Leïrel qui s'était relevée et approchée dans mon dos.

— Le froid, peut-être. »

Température extérieure : -46 °C, affichait l'un des écrans suspendus.

« Je ne perçois aucune activité mentale sur ce monde, a-t-elle précisé. Comme s'il était désert.

— Il faut aller voir ce qui se passe. Et d'abord s'équiper de combinaisons isothermes.

— Descendons par l'ascenseur. »

Nous avons déverrouillé les crans de sûreté des onduleurs et sommes passés sur le palier après être restés quelques instants à l'écoute du silence oppressant, presque palpable, ensevelissant le *Spergus*.

L'ascenseur nous a déposés au niveau moins un en une poignée de secondes. Leïrel s'est dirigée sans hésitation dans le labyrinthe des coursives. À l'extrémité de l'une d'elles, nous nous sommes heurtés à un sas métallique ; un clavier luminescent serti dans une niche en commandait l'ouverture.

« Tu connais le code ? ai-je soufflé.

— Je l'ai mémorisé la première fois que Kol Jarey nous a fait visiter le vaisseau. »

Elle a pianoté sur les touches jusqu'à ce que le clavier change de

couleur et que le sas coulisse à l'intérieur de la cloison. Nous sommes entrés dans une salle carrée encadrée de penderies où s'alignaient des tenues de différentes formes, textures et couleurs.

« Là. » Leïrel désignait des combinaisons en tissu isotherme, grises, peu épaisses, munies de capuches. À chacune d'elles correspondait une paire de gants et de chaussures montantes, une cagoule et une lampe de poche. Nous avons choisi une tenue à notre taille, nous nous sommes changés sur place tout en surveillant les environs. J'ai attendu que Leïrel réussisse à comprimer son exubérante chevelure à l'intérieur de la cagoule pour me diriger vers le sas.

J'ai marqué un arrêt dans la coursive, l'onduleur pointé devant moi, les yeux rivés sur l'étroit passage. Même si je ne discernais pas un mouvement, pas un bruit, une voix hurlait au fond de moi que le danger se terrait tout près dans la pénombre. Mon esprit s'est projeté hors de mon corps et a volé jusqu'à l'extrémité de la coursive.

Une silhouette dans un passage perpendiculaire.

Caldrij.

Armé d'un onduleur et d'un petit appareil que j'avais déjà entrevu dans les rues de DerEtap, un lyx, un paralyseur dont les policiers se servaient pour neutraliser les hommes rendus incontrôlables par l'alcool et les boucles hallucinatoires dans les ruelles de la ville basse. Leurs rayons frappaient le système nerveux des fauteurs de trouble et les immobilisaient pendant une dizaine de minutes.

Je suis revenu un peu trop précipitamment dans mon corps. Le ressoc m'a enfoncé une aiguille enflammée dans la poitrine et maintenu quelques instants au bord de l'évanouissement.

« Sohinn... »

Les yeux noirs et inquiets de Leïrel.

« Caldrij, ai-je chuchoté. Il est tout près, armé d'un lyx. »

Chapitre quarante-deux

*Vous serez stupéfaits par sa beauté,
Qui surpassera l'éclat des étoiles,
La beauté de son visage, de son corps,
La beauté de son âme,
Je verserai des larmes de sang,
Pour ceux qui n'auront pas la chance de la contempler,
Pour les âmes perdues qui ignoreront son amour.*

*Strophe à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

L'affolement m'avait peu à peu débordée face aux tirs répétés de l'homme corpulent. J'avais perçu ses intentions de façon moins claire, plus tardive en tout cas, comme si le temps s'accélérait, comme si le décalage s'estompait, que je me rapprochais de plus en plus du moment présent, du même espace-temps que lui. J'avais entendu des coups sourds, j'avais ressenti la présence de Sohinn, j'avais espéré le voir surgir dans le vestibule et me tirer du traquenard dans laquelle je m'étais fourrée.

La fumée et la sueur me piquaient les yeux, embrumaient mes pensées. Je percevais les ombres dansantes de la femme à la coiffure extravagante, du tireur, de l'homme vêtu du costume gris de retour dans la petite pièce, l'haleine brûlante des ondes à travers mon paral.

Le nod m'avait enfin happée et renvoyée dans mon espace-temps d'origine. Je m'étais retrouvée, haletante, épuisée, dans la salle de bains de ma cabine du *Craïn*, mon paral imprégné d'une forte odeur de brûlé. La transpiration collait des mèches de mes cheveux à mes tempes et à mon front.

La voix d'Hepril avait fini de me ramener au présent. « Tu es là ? »

J'avais retiré le paral pour m'examiner avec attention dans le miroir en pied. Je n'avais discerné aucune trace de blessure apparente, pas même une égratignure. Je m'étais rhabillée et recouverte du voile avant de déverrouiller la porte.

L'angoisse dans les yeux d'Hepril indiquait qu'un long moment s'était écoulé depuis l'apparition du nod.

« Où étais-tu passée ? »

Je me suis contentée de saisir les avant-bras d'Hepril et de les serrer avec force au travers du paral. Elle s'est reculée et m'a observée avec attention, comme si son regard transperçait le tissu noir.

« Une drôle d'odeur se dégage de ton voile. Tu explorais un autre espace-temps, n'est-ce pas ? »

J'ai posé mes mains prisonnières du tissu sur le ventre de la Chaouche. « Comment se porte la vie en toi ?

— Elle se développe. Je ne ressens pas encore sa présence physique, mais je perçois sa vibration.

— Combien de temps suis-je restée absente ?

— Trois heures conglomérer. Ça m'a paru long.

— À moi aussi », ai-je soupiré.

Les vibrations s'amplifiaient sans cesse et donnaient l'impression que la structure allait se disloquer.

Quatre jours plus tôt, Larkmy m'avait rendu visite pour m'expliquer que nous avions déjà perdu trop de temps et que nous allions courir le risque de rallier le système de Jozuh en une seule et dernière étape. Il espérait que le vaisseau tiendrait le choc et ne se dissoudrait pas définitivement dans le NET. Le *Crain* était resté en vol stationnaire le temps que les moteurs accumulent l'énergie fluctuante, puis s'était préparé au grand bond. Les robots techniciens avaient effectué une sortie dans l'espace afin de contrôler la coque, de repérer et de réparer les éventuelles fissures. L'intelligence synthane avait effectué de nouveaux calculs. La voix de bord avait annoncé l'imminence du saut et recommandé aux passagers et aux membres de l'équipage de rester allongés sur les couchettes de sécurité jusqu'à nouvel ordre.

Une première explosion a secoué le vaisseau, arrachant un cri à Hepril, sanglée sur le lit à mes côtés. Le *Crain* a grincé de toute sa carcasse et s'est immobilisé après une nouvelle série de secousses.

« Nous sommes coincés dans le NET », a gémi la Chaouche.

Je me suis défaite manuellement de mes sangles, me suis levée et collée contre un hublot. Le plancher vibrait encore sous mes pieds. L'obscurité ne laissait entrevoir aucune lueur, aucun poudrolement d'étoiles, aucune activité magnétique. Une nuit si dense qu'elle paraissait épaisse, liquide. Le silence total qui régnait dans le vaisseau accentuait ma sensation d'être échouée dans des profondeurs abyssales.

« Larkmy a pris trop de risques. »

Hepril s'était postée devant le deuxième hublot. Ses yeux étaient aussi sombres que les ténèbres extérieures qu'elle fixait ; les uns

semblaient les éclats ou les reflets des autres. Elle gardait les mains croisées sur son ventre, comme pour protéger la vie qui s'y épanouissait.

« Il est devenu fou quand je lui ai dit que je ne voulais plus avoir de relations avec lui, a-t-elle poursuivi d'une voix sourde. Il est d'abord tombé à genoux à mes pieds pour me supplier de continuer à l'aimer, puis il est entré dans une rage folle, il a dévasté ses appartements sous mes yeux, il m'a frappée une première fois, il m'a traînée sur le plancher par les cheveux, il a saisi un couteau et j'ai bien cru qu'il allait me le planter dans la gorge ou dans le ventre, puis il m'a arraché mes vêtements, il a baissé son pantalon pour me violer, mais, au dernier moment, il s'est détourné et s'est enfermé dans sa chambre. Même si je ne l'ai pas revu depuis, je pense que sa décision de gagner Kalaan en un seul saut est liée à notre rupture. Un acte de folie. J'ai compromis ton voyage, j'en suis désolée. »

Des larmes empourprées ont coulé sur ses joues, qu'elle a essuyées d'un pan de sa robe.

« Ne le sois pas. Tu lui as parlé de l'enfant ?

— Je ne lui en parlerai pas.

— Il a le droit de savoir.

— Il me retiendrait prisonnière jusqu'à mon accouchement, puis, si je refusais de rester avec lui, il me prendrait l'enfant. Chez nous, personne ni rien ne doit séparer l'enfant de sa mère. »

J'ai songé aux femmes salahamites : on arrachait leurs enfants à bon nombre d'entre elles parce que leurs maris ou les patriarches en avaient décidé ainsi, puis on les chassait des maisons sans plus de considération que pour des animaux sauvages. J'avais croisé quelques-unes de ces femmes éplorées sur les chemins rocaillieux des montagnes dominant le village de Varjam. Certaines d'entre elles avaient été reçues chez ma mère avant leur répudiation, elles avaient bu le traditionnel nihyat en parlant, en riant, en se moquant féroce de leurs hommes.

« Je crains que le vaisseau ne reste à jamais coincé ici, a ajouté Hepril.

— Pourquoi ne repartirait-il pas ?

— Les aberrations quantiques : on n'est jamais sûr que les flux se comportent comme prévu. Ils peuvent nous garder ici, ou nous expédier dans le cœur d'un trou noir. »

Nos mots peinaient à se frayer un chemin dans le silence suffocant. Une forme claire a fendu les ténèbres et progressé sous un renflement arrondi de la coque qui surplombait le hublot. Un robot technicien dont les multiples bras articulés l'apparentaient à un imœlium, un insecte caparaçonné de Salaham aux antennes coudées et aux

nombreuses pattes. Nous l'avons regardé s'agiter un long moment sur la surface métallique et reboucher une large fissure à l'aide d'un chalumeau ionique. Une fois son travail achevé, il est reparti par le même chemin et a disparu par une trappe circulaire du fuselage.

L'attente s'est prolongée. Aucune annonce n'a retenti. Mon esprit était un espace immense dans lequel se dispersaient mes pensées. J'avais la sensation de m'étirer jusqu'aux confins de l'univers, de me dissoudre dans un vide désespérant. Des gouffres se creusaient entre mes cellules, d'incessantes vagues de douleur me submergeaient. De temps à autre, un grincement ou un crissement résonnait en sourdine, rapidement dissous par le silence ouaté.

« Ils pourraient nous tenir au courant, a maugréé Hepril. Nous ne sommes pas des enfants.

— Sans doute qu'ils ne le font pas parce qu'ils n'ont aucune certitude. Je vais aller leur demander. »

J'aurais sauté sur n'importe quel prétexte pour bouger, pour ressentir de nouveau les limites de mon corps.

« Reste tranquille, ma reine. » Hepril a contourné le lit et s'est placée devant la porte. « Si le vaisseau repart brusquement, tu risques de... »

Un grondement l'a interrompue, suivi d'une violente secousse qui m'a plaquée violemment sur le matelas tandis qu'Hepril s'accrochait à la poignée pour ne pas tomber. Le silence est retombé, et le *Crain* s'est figé de nouveau, comme prisonnier d'une épaisse gangue de glace.

Hepril s'est assise sur le bord du lit et a fredonné une chanson de son enfance, une berceuse. Je me suis installée à ses côtés. J'ai été traversée par une impulsion à laquelle, comme devant l'être à l'allure d'ange dans son palais de givre, je n'ai pas pu résister.

J'ai soulevé mon paral et l'ai laissé tomber dans l'espace entre le lit et la cloison.

« Oh... »

J'ai lu de la surprise et de l'admiration dans le regard exorbité d'Hepril.

« Je me doutais que tu étais belle, mais à ce point... » a-t-elle balbutié. Elle m'a effleuré la joue du dos de la main. « Pourquoi... »

— J'ai confiance en toi, Hepril, l'ai-je coupée. Ce sera notre secret, un secret de femmes.

— Ton promis ne va pas deviner que je t'ai vue ? Tu semblais avoir très peur de ses réactions.

— Nous n'avons commis aucune faute. J'avais seulement envie que tu me voies. Ton regard est pur. Comment pourrait-il me souiller ? Et puis, nous resterons peut-être à jamais coincées dans le NET. »

Hepril a pris mes mains dans les siennes. Des larmes roulaient de

nouveau sur ses joues, transparentes celles-là.

« Et moi, comment pourrais-je un jour mériter l'honneur extraordinaire que tu me fais ?

— Tu l'as déjà amplement mérité. »

Des pas précipités ont martelé le plancher. Je me suis revêtue précipitamment du paral. Les bruits se sont amplifiés avant de décroître et de s'éloigner le long de la cabine.

« Fausse alerte, a soupiré Hepril avec un sourire. Ton promis a bien de la chance en tout cas.

— Peut-être, mais qui est mon promis ?

— Les légendes chaouches disent qu'un dieu reconnaîtra la nouvelle reine du monde et qu'elle s'unira à lui.

— Les dieux ne s'encombrent pas d'humaines. »

Hepril m'a fixée avec une soudaine gravité qui creusait son visage et rehaussait ses pommettes. « Je ne suis pas certaine que tu sois encore humaine. »

J'ai secoué la tête avec vigueur. « Je ne suis qu'une femme : les dieux n'ont jamais faim, les déesses ne perdent pas le sang des menstrues, elles ne sont pas atteintes par les morsures de la souffrance et du doute.

— Les humains ordinaires ne franchissent pas les portes de l'espace et du temps. »

Je me suis relevée et collée de nouveau contre le hublot. À l'extérieur, l'obscurité demeurerait toujours aussi impénétrable.

« Chaque être humain en est capable, ai-je affirmé. Il suffit d'y être préparé.

— Tu parles de chaque être humain comme s'il avait la pureté de ton âme, a rétorqué Hepril. La plupart des hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. »

Un grondement, encore, prolongé, suivi de vibrations semblables aux trépidations d'un décollage. Des grésillements ont retenti.

« Reprise imminente du saut. Tous les passagers sont priés de regagner leurs couchettes et de garder bouclés leurs harnais de sécurité. »

Chapitre quarante-trois

Il n'existe pas dans la galaxie de matière aussi dure que le diamant xha. On a beau la soumettre à toutes sortes de pressions et de tractions, elle demeure indestructible, plus solide encore que le plus solide des nano-matériaux. Cependant, les Xhas, les habitants de la planète dont le sol renferme les plus importants gisements de diamant, ont trouvé une méthode originale, surprenante, pour les transformer soit en bijoux soit en armes. Leurs sculpteurs ne les taillent pas à proprement parler, ils se réunissent par groupes de trois autour d'une pierre brute et chantent pendant des heures jusqu'à ce qu'elle prenne la forme désirée. Si on me l'avait raconté, j'aurais probablement jugé l'histoire parfaitement farfelue, mais, ayant assisté moi-même au phénomène, je suis obligé d'admettre le fait, bien que je ne lui aie pas trouvé le moindre embryon d'explication rationnelle.

*Traité des pierres et des matériaux rares,
Quontar Zamelik,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

« Il n'y a pas d'autre sortie ? »

Leïrel m'a signifié par gestes que nous étions contraints d'emprunter la coursive par laquelle nous étions arrivés. Nous nous étions fourrés de nous-mêmes dans le piège : Caldrij n'avait qu'à attendre que nous quittions notre refuge pour nous cribler d'ondes. Il fallait détourner son attention, mais comment ?

« Je tente une sortie, a dit Leïrel à voix basse.

— Il va t'abattre avec la même facilité que dans un pas de tir. »

Elle m'a retourné un sourire de défi imprégné d'amertume. « Suis-moi à distance et intervien au bon moment. »

Elle a coupé court à toute protestation en posant son index ganté sur mes lèvres, s'est glissée dans le couloir, a progressé avec la discrétion d'un félin sur cinq ou six mètres, puis s'est immobilisée contre la cloison, aux aguets, le bras tendu devant elle. Elle m'a fait signe de la suivre avant de se remettre en mouvement. Ses yeux brillaient comme des étoiles de forte magnitude dans la fente de sa cagoule. Je me suis aventuré à mon tour hors de la réserve, l'onduleur pointé devant moi, embrassant les lieux d'un regard aussi large que possible.

Nous avons parcouru une quinzaine de mètres avec une discrétion d'ombres. Leïrel s'est figée en apercevant, un peu plus loin, l'entrée de la coursive latérale où s'était posté Caldrij. J'ai entrevu un mouvement

devant elle. Elle a eu le réflexe de se jeter contre la paroi opposée lorsque le garde du corps a ouvert le feu. Les ondes ont percuté les cloisons et le plafond. J'ai aussitôt répliqué. Malgré sa surprise et un temps d'hésitation, notre adversaire est parvenu à se replier sans être touché. Leïrel s'est élancée en pressant sans discontinuer la détente de son arme, a plongé sur le plancher et roulé sur elle-même pour esquiver les ripostes de Caldrij. La fumée de plus en plus dense noyait les environs et m'empêchait de distinguer sa silhouette. Je devais maintenant exploiter la diversion. Tenter le tout pour le tout. J'ai foncé à mon tour, discernant des mouvements confus devant moi, n'osant pas me servir de mon onduleur de peur de toucher ma partenaire.

Un choc à la poitrine.

Je n'ai ressenti aucune douleur dans un premier temps, puis mes pensées se sont embrouillées, j'ai perdu l'équilibre et me suis affaissé comme un pantin désarticulé sur le plancher. Le souvenir des corps gesticulants et foudroyés par les flics dans les rues de DerEstep m'a effleuré.

Paralysé.

Pendant une dizaine de minutes, je ne pourrais opposer aucune défense à Caldrij. J'ai tenté de me relever, mais la relation était coupée entre mon cerveau, mes nerfs et mes muscles.

Une ombre s'est extirpée de la fumée noyant les environs. Caldrij, le visage barré d'un rictus, blessé au flanc à en croire la corolle noire et pourpre sur le côté de son vêtement. Il s'est accroupi près de moi et m'a fixé un moment avec une expression oscillant entre satisfaction et cruauté.

« Je sais que tu m'entends, Erwack. Je vais m'offrir un petit plaisir personnel. »

Il a levé au-dessus de mon visage un poignard à la lame transparente. Je n'avais rien perdu de ma lucidité. Le visage sublime de la femme salahamite m'est apparu, comme si elle se tenait au-dessus de moi. J'ai songé avec tristesse que mon chemin s'arrêtait là, que je ne la reverrais pas, que je ne résonnerais pas avec elle, avec l'univers. Que fabriquait Leïrel ? Était-elle morte ?

« Une lame taillée dans un diamant xha. La pierre la plus dure de la galaxie. Indestructible. Un véritable trésor. C'est avec elle que je prendrai ta vie. Elle est prévue pour un autre adversaire, beaucoup plus coriace que toi, mais c'est l'occasion de vérifier son efficacité. » Il a grimacé et porté la main à la blessure à son flanc. « Je ne sais pas lequel de vous deux m'a eu, toi ou la salope de Chaouche, mais, pour ça, vous allez... »

Ses traits se sont figés. Une silhouette se dressait derrière lui, un

canon s'était posé sur sa nuque.

« De la part de la salope de Chaouche. »

Il n'a pas eu le temps de se remettre de sa surprise. L'onde lui a disloqué le crâne. Il s'est effondré sur le côté. Sa cervelle s'est échappée par la plaie béante et répandue sur le plancher.

Mon corps a recouvré sa mobilité au bout de quelques minutes. La paralysie avait laissé dans mes nerfs, dans mes muscles, dans mes os, une douleur sourde qui s'estompait peu à peu.

« Il a commis une erreur. Il a cru m'avoir tuée sans prendre le temps de vérifier. » Leïrel a montré le côté lacéré de sa combinaison. « Son onde a déchiré le tissu et provoqué une plaie superficielle. » Une traînée rougeâtre zébrait sa peau foncée. « Je joue très bien les mortes, a-t-elle ajouté avec un sourire. J'ai seulement besoin de me changer. Tu peux marcher ? »

J'ai acquiescé d'un mouvement de tête.

« Veranz et Antwerp rôdent dans les parages. Nous ne devons nous séparer sous aucun prétexte. Retournons ensemble à la réserve. »

Je lui ai agrippé le poignet. « Merci. Sans toi... »

Elle s'est dégagee avec brusquerie, avec brutalité presque. « Je n'ai fait que rembourser ma dette. »

Affirmant que sa blessure, sans doute plus profonde qu'elle ne le prétendait, se cicatriserait d'elle-même, elle a choisi une deuxième tenue grise dans la réserve, puis vérifié la jauge du réservoir de son onduleur : pratiquement vide. Elle a récupéré au passage celui de Caldrij ainsi que le poignard à la lame de diamant xha, qu'elle m'a tendu.

« Pourquoi ne le gardes-tu pas ? » Elle a contemplé quelques instants les facettes étirées et lisses de la matière translucide, le fil aiguisé de la lame. « Tu sauras mieux t'en servir que moi. »

J'ai glissé le poignard dans l'une des poches de ma combinaison isotherme.

Nous avons gagné la sortie principale du vaisseau. Le sas a coulissé automatiquement lorsque nous nous sommes présentés sur le palier. La passerelle s'était déjà déployée et posée sur le sol une quinzaine de mètres en contrebas. Nous nous sommes peu à peu accoutumés à la luminosité éblouissante de Jozuh, à la blancheur aveuglante de la piste. Toujours aucun signe d'activité dans l'astroport, aucune lumière dans les bâtiments lointains. Le vent sifflant et glacial qui s'infiltrait dans les fentes oculaires des cagoules soulevait des tourbillons de neige qui coupaient silencieusement la piste avant de se fracasser sur les congères. Protégés du froid par le tissu isotherme de nos combinaisons et de nos chaussures, nous avons dévalé la passerelle et

foulé un tapis constitué d'un mélange de neige et de glace. J'ai aperçu une forme allongée et sombre sous mes pieds. Je n'y ai pas prêté attention, présumant qu'il s'agissait d'un simple jeu entre la lumière matinale et les lambeaux de nuit encore suspendus aux reliefs.

Nous avons marché en direction des bâtiments, courbés, luttant contre les rafales parfois si violentes qu'elles semblaient capables de nous soulever du sol. Des voiles blancs se déployaient en vagues écumantes qui balayaient le tarmac. Du givre se déposait sur nos cils.

« Bizarre qu'il n'y ait aucun comité d'accueil. »

Les sifflements du vent m'avaient contraint à hurler. Leïrel a désigné le ciel et les environs d'un ample mouvement du bras.

« Personne n'a envie de sortir par ce temps. »

Sur n'importe quel astroport de n'importe quel monde colonisé, quelles que soient les conditions, les autorités s'arrangeaient pour accompagner l'atterrissage et le décollage des vaisseaux interstellaires. Des véhicules encerclaient les appareils dès qu'ils se posaient, prêts à intervenir à la moindre alerte, d'autres transportaient les passagers jusqu'aux halls d'arrivée.

« Tu ne perçois toujours pas d'activité mentale ?

— Rien, a répondu Leïrel. Mais c'est peut-être dû au froid, ou à un trop fort magnétisme. Sur certains mondes, l'intensité magnétique brouille les émissions mentales. » Nous avons franchi en silence les quatre ou cinq kilomètres qui nous séparaient des hauts bâtiments, nous sommes dirigés vers ce qui semblait être la porte principale du plus grand d'entre eux, là où, selon toute vraisemblance, se rassemblaient les passagers et les équipages. Les grands panneaux de verre étaient restés entrebâillés, une négligence étonnante en regard du froid polaire qui régnait à l'extérieur – même si on les avait ouverts seulement après l'atterrissage du *Spergus*, il ne fallait que quelques minutes pour refroidir une construction de cette taille.

« Je n'aime pas savoir des ténébreux derrière nous », a murmuré Leïrel juste avant de s'engouffrer dans l'astroport.

Nous nous sommes engagés dans un couloir sombre, un tunnel sanitaire probablement, du moins ce qu'il en restait avec ses parois et son plafond recouverts d'une épaisse couche de glace. Nous avons franchi le passage sans que les rayons analyseurs habituels ne se manifestent, avons filé le long des comptoirs douaniers sans apercevoir le moindre uniforme, la moindre silhouette, nous sommes retrouvés dans l'immense hall des arrivées – et sans doute des départs – qu'aucune autre lumière que celle de Jozuh n'éclairait. Nous foulions un sol lisse et glissant, une couche de glace dont j'estimais l'épaisseur à plus de cinquante centimètres. De larges piliers disposés à intervalles réguliers étayaient le toit perché à une trentaine de mètres

de hauteur d'où dégringolait une forêt de stalactites plus ou moins longues, plus ou moins effilées.

Des formes sombres dans les colonnes translucides et teintées de la lumière bleutée de l'étoile ont attiré notre attention. Nous nous sommes approchés de la plus proche d'entre elles. Un sentiment d'horreur m'a envahi lorsque j'ai discerné le corps blême et figé d'une femme aux yeux grands ouverts et aux traits déformés par l'épouvante. Elle avait été piégée pendant sa fuite à en croire ses cheveux bruns pétrifiés à l'horizontale derrière sa tête. Un mètre au-dessus d'elle, un enfant de cinq ou six ans flottait dans leur prison de glace, mains tendues, bouche entrouverte, lèvres noires.

J'ai allumé ma lampe de poche dont j'ai promené le rayon étincelant le long du pilier. La lumière a dévoilé d'autres captifs, hommes, femmes, enfants.

« Des passagers, des membres d'équipage, le personnel au sol... »

Leïrel a désigné une femme et un homme enlacés et vêtus de lambeaux d'uniformes. Les autres colonnes contenaient plusieurs dizaines de corps immobilisés dans des positions parfois grotesques. Nous en avons découvert également dans les murs, dans le sol, dans les voûtes arrondies, dans les stalactites fixées au plafond.

« Ce n'est pas dû à une glaciation soudaine en tout cas. » Le chuchotement de Leïrel a résonné un long moment dans le silence traversé par les sifflements des rafales.

« Je veux dire : il ne s'agit pas d'un phénomène naturel, a-t-elle précisé. On dirait que ces gens ont été volontairement coulés dans la glace.

— Qui peut maîtriser un matériau aussi imprévisible que la glace ? »

Nous avons exploré les autres bâtiments.

Partout des murs et des piliers transparents renfermant des êtres humains, partout le même silence de tombe. Nous nous sommes aventurés hors de l'astroport et avons marché environ un kilomètre avant de découvrir une entrée souterraine de la ville de Ranaa, signalée par une arche arrondie d'une hauteur de dix mètres, elle-même enserrée dans une gangue de glace. Nous avons descendu une rampe en pente douce et verglacée qui nous a déposés deux kilomètres plus bas dans une rue étroite bordée de façades. Les habitations de Ranaa étaient pour la plupart de petites maisons colorées d'un ou deux étages aux toits plats et aux ouvertures minuscules. Aucune lumière là non plus, aucun signe d'activité humaine, seulement ces habillages de glace recouvrant les formes. Les rayons de nos lampes éclairaient de temps à autre des corps pétrifiés. Les rues et les places se succédaient, offrant toujours le même spectacle de désolation. Le froid, même un

peu moins vif qu'à la surface, maintenait la ville dans son cauchemar gelé.

« Inutile d'aller plus loin, a décidé Leïrel. Il n'y a plus rien de vivant ici. Nous ferions mieux de retourner au vaisseau et d'attendre bien au chaud l'arrivée de la femme voilée.

— Qu'est-elle venue faire sur ce monde ?

— Lui redonner vie, peut-être.

— Elle en a le pouvoir ? »

Leïrel a promené le rayon de sa lampe sur une colonne oblique qui semblait avoir coulé de la surface. Les nombreux corps qu'elle contenait formaient une étrange farandole, une ronde de visages saisis de terreur, de mains qui tentaient en vain d'agripper un bras ou une autre prise.

« Si elle est bien la nouvelle instructrice du monde, elle en a le pouvoir. Le pouvoir de faire rejaillir la vie là d'où elle a été chassée.

— D'accord, retournons au vaisseau. Il reste à régler le cas de Veranz et d'Antwerg. »

J'ai décelé des reproches dans le regard qu'elle m'a adressé. « Nous aurions dû le régler plus tôt. »

Nous sommes revenus par le même chemin. Au sortir d'une rue, j'ai cru distinguer un éclat furtif et rougeoyant dans le lointain. Je me suis aussitôt saisi de l'onduleur et, du pouce, j'ai déverrouillé le cran de sûreté.

« Tu as vu quelque chose ? a soufflé Leïrel.

— Une lumière rouge, mais je n'en suis pas certain. »

Leïrel s'est concentrée quelques instants, les paupières baissées. Son souffle a gonflé par intermittence le tissu de sa cagoule.

« Je ne détecte aucune activité mentale, a-t-elle déclaré. Je n'entends aucun bruit non plus.

— Une illusion, sans doute. »

J'ai gardé l'onduleur en main lorsque nous nous sommes remis en marche. Après avoir parcouru plusieurs rues en enfilade, nous avons débouché sur une place octogonale cernée de boutiques dont les devantures, plus ou moins visibles sous la couche de glace, renfermaient à la fois des marchandises exposées et des silhouettes congelées.

Les éclats rouges sont de nouveau apparus au fond d'un passage couvert, assez longtemps cette fois pour que nous puissions tous deux les distinguer.

« Tu n'avais pas rêvé », a murmuré la Chaouche.

Les deux lumières rougeoyantes appartenaient à une forme sombre aux contours imprécis.

« Un animal, on dirait... »

La créature a disparu à l'angle d'une construction, donnant l'impression d'effleurer à peine le sol, de voler presque.

« Il y en a d'autres derrière. »

Je me suis retourné et j'ai suivi des yeux la direction indiquée par Leïrel. Dans la rue opposée, plusieurs éclats flamboyants se déplaçaient avec une rapidité et un synchronisme surprenants. J'ai lancé un regard sur les autres artères qui convergeaient vers la place.

« Ils approchent. »

Les créatures surgissaient de partout et resserraient leur cercle autour de nous, avec quelque chose de méthodique, d'implacable dans leur progression.

« Fichons le camp ! a glapi Leïrel.

— Par où ? »

Où que porte mon regard, je n'entrevois aucune issue autour de la place. Les éclats rougeoyants barraient toutes les rues, si serrés qu'ils paraissaient infranchissables.

« Créons une brèche, a-t-elle proposé en brandissant l'onduleur récupéré sur le cadavre de Caldrij.

— On peut toujours essayer. »

Je doutais que les ondes aient un quelconque effet sur ces créatures. Elles paraissaient faites d'une substance non organique et dégageaient une puissance infinie.

J'ai pointé mon onduleur, comme Leïrel, sur la rue qui donnait sur la rampe menant à l'astroport. Nous n'avons pas eu le temps d'ouvrir le feu ; le sol s'est éventré sous nos pieds et nous sommes tous les deux tombés dans une profonde cavité.

Chapitre quarante-quatre

Elhanda empli d'orgueil se vit comme l'égal de Sahourah l'Incomparable et se révolta contre son souverain. Mille cycles dura la guerre. Elhanda utilisa la puissance du cœur des étoiles, Sahourah l'énergie soutenant l'espace. Leurs innombrables légions livrèrent de terribles combats entre les galaxies et détruisirent une grande partie de la création et des créatures. Sahourah le Sage comprit qu'il ne vaincrait pas son fils bien-aimé par la force, mais par la ruse. Il se présenta à lui sous la forme d'un ange et lui dit qu'il connaissait un secret pour triompher de Sahourah le Terrible. Elhanda l'écouta sans deviner que son ennemi juré et Père bien-aimé se tenait devant lui. Tandis qu'il parlait, Sahourah le Subtil versa une poudre qui endort dans la boisson d'Elhanda. Une fois celui-ci endormi, il l'emprisonna dans les glaces éternelles d'où seul l'amour pourrait le délivrer.

*Stances à Elhanda, Livre de Sahourah,
Mythologie salahamite,
Planète Salaham, système de Jadaouh*

Une lumière vive s'engouffrait par le hublot, annonçant que le *Crain* avait enfin émergé du NET. Je ne parvenais pas à fixer l'étoile bleutée qui brillait de tous ses feux au milieu de l'espace. Le vaisseau avait tremblé à plusieurs reprises durant le saut, parfois de façon si violente que j'avais cru la désintégration inéluctable. Je n'en avais éprouvé aucune frayeur, comme si les circonstances extérieures n'avaient plus aucun impact, aucune prise sur moi ; ce n'était pas la résignation propre aux femmes salahamites, mais un abandon baigné de sérénité.

« Cette étoile, c'est sûrement Jozuh. » Hepril se tenait debout face au deuxième hublot. « Nous sommes tout près de Kalaan. » Elle a désigné les points brillants autour de l'étoile. « Elle se trouve quelque part par là.

— Comment le shariman peut-il être certain que mon promis m'y attend ? ai-je murmuré.

— Les religieux sont bardés de certitudes. Peu importe : nous le saurons bientôt de toute façon. »

Elle n'avait pas bougé de la cabine depuis sa dernière entrevue avec Larkmy. Le saut s'était révélé tellement mouvementé que personne ne se serait risqué dans les coursives.

Deux robots en équilibre sur la coque préparaient l'entrée en atmosphère en ressoudant certaines feuilles métalliques en partie arrachées. Leurs chalumeaux ioniques jetaient des éclats éblouissants

sur le fond d'obscurité.

Un jeune Salahamite a livré les repas quelques instants plus tard, la plupart des andros étant pris par des tâches de réparation ou de maintenance. Il m'a lancé un coup d'œil mi-admiratif mi-craintif avant de poser les plateaux sur la table et de se reculer avec précipitation.

« Le capitaine passera bientôt, a-t-il bredouillé avant de sortir.

— Tu leur fais peur », s'est exclamée Hepril en riant après qu'il eut refermé la porte.

Nous avons mangé en silence. J'aurais été incapable de décrire le contenu de mon assiette, une pâte épaisse et insipide que j'accompagnais de longues gorgées d'eau. Les conditions s'étaient dégradées au cours du voyage, comme si les réserves manquaient. Larkmy avait-il rencontré des problèmes financiers au moment de refaire les pleins sur l'astroport de Bet ? Avait-il prévu de se ravitailler sur Kalaan avec la somme qu'il comptait extorquer à mon promis ?

« Ce n'est peut-être pas à cause de moi, finalement, que Larkmy a tenté ce saut désespéré, a dit soudain Hepril. Il n'avait probablement pas d'autre choix.

— Tu ne l'avais pas lu dans ses pensées ?

— J'ai essayé à plusieurs reprises, mais il porte en permanence une boucle synthane de protection. Dès que j'ai voulu entrer dans son esprit, son leurre mental m'a aiguillée sur de fausses pistes. J'ai perdu de l'énergie pour rien. »

Le carillon a annoncé une visite.

« Quand on parle de la bête... » D'un geste nerveux, Hepril s'est essuyé les lèvres à l'aide d'une serviette en papier.

J'ai commandé l'ouverture de la porte en me plaçant devant l'écran de contrôle où s'affichait le visage rond de Larkmy. Je ne comprenais toujours pas comment le système parvenait à m'identifier en dépit de mon voile. La silhouette massive du capitaine, vêtu d'un gilet et d'un pantalon clairs brodés de fils d'or, s'est engouffrée à l'intérieur de la cabine, suivie de Meïran et d'un autre Jaïrtan qui se sont immobilisés de chaque côté de la porte.

Les yeux étroits et luisants de Larkmy se sont égarés un court instant sur Hepril avant de se poser sur moi.

« Nous atterrirons sur Kalaan dès que les robots auront terminé leur travail. » Toujours la même voix essoufflée, sifflante, comme s'il souffrait d'emphysème. « Demain, je pense. L'intelligence synthane ne détecte pour l'instant aucun signe d'activité dans le système de Jozuh. Normalement, les radars de l'astroport de Ranaa auraient dû nous repérer et les autorités, entrer en contact avec nous. » Il a évacué sa contrariété d'un revers de main. « Nous allons rendre visite à ton shariman. Ta présence le rendra peut-être un peu plus coopératif. »

Il s'est dirigé vers la porte. Nous lui avons emboîté le pas.

« Pas toi, Hepril. »

Larkmy avait prononcé ces mots sans se retourner. Je me suis immobilisée.

« Je ne viens pas si elle ne vient pas. »

Le soupir du vaisseleur s'est achevé en une violente quinte de toux. « Mêler affaires et sentiments n'est jamais une bonne chose, mais qu'il en soit ainsi. »

Nous nous sommes entassés tous les cinq dans l'ascenseur à l'extrémité de la coursive et sommes descendus au niveau moins deux. L'odeur aigre de Larkmy se dissociait de celle, indéfinissable, des Jaïrtans, un mélange de minéral et d'herbe brûlée. Hepril et le vaisseleur évitaient de croiser leurs regards. Les yeux de Meïran et de son acolyte m'épiaient avec la furtivité inquiète des petits animaux du désert.

Le Jaïrtan de faction a ouvert la porte métallique de la cabine du shariman à l'aide d'une antique clé plate. Nous avons découvert le religieux prostré sur sa couchette. De la nourriture pourrissait sur plusieurs plateaux qui n'avaient pas été touchés. D'après relents d'urine s'échappaient de la porte entrouverte de la salle de bains.

Percevant le brouhaha dans la petite pièce, le shariman a relevé la tête. Cheveux et barbe collés par la transpiration et la crasse, joues creusées, cernes bleuâtres, vêtements chiffonnés, calot noir gisant sur le plancher. Des lueurs ont enflammé ses yeux lorsque je suis entrée dans son champ de vision. Il a tenté de se relever, mais, affaibli par les privations, il a dû se rallonger sur la couchette.

« Nous arrivons demain à Kalaan, a déclaré Larkmy. Nous avons un besoin urgent de vos connaissances. »

— Je n'ai pas l'intention de les partager avec un homme de votre espèce », a répliqué le shariman d'une voix sourde.

Le vaisseleur m'a désignée d'un geste de la main.

« Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour elle. Prendrez-vous le risque de condamner votre mission à l'échec pour d'obscures raisons religieuses ? »

— Ne renversez pas les rôles : ce sont vos raisons qui sont obscures, pas les miennes. »

Je me suis approchée du shariman et agenouillée pour mettre mon visage à hauteur du sien. « Qui est mon promis ? »

— Il n'est pas quelqu'un d'ordinaire. » La voix du religieux n'était plus qu'un souffle rauque, une flamme sur le point de s'éteindre. Il s'est redressé sur un coude pour lancer à Larkmy un regard chargé de mépris. « Vous ne tirerez aucun argent de lui. »

Un sourire a affleuré sur les lèvres brunes du vaisseleur. « Ce n'est

pas à vous d'en décider. Tous les hommes sont corruptibles.

— Qui vous dit qu'il s'agit d'un être humain ?

— Nous en avons déjà parlé : j'explore l'espace depuis très longtemps, et je n'ai jamais vu de dieu ni de créature extraordinaire. N'essayez pas de m'embarlificoter dans vos croyances. »

Le shariman est demeuré silencieux quelques instants, les paupières mi-closes, comme figé dans une extase muette. « Elhanda se réveillera d'entre les morts pour venir chercher sa promesse et l'emmener avec lui en son royaume. »

Larkmy s'est tourné vers moi. « Qui est Elhanda ? »

Je me souvenais seulement que ce nom apparaissait de temps à autre dans les mythologies salahamites, une divinité à la réputation féroce qui avait d'abord combattu Sahourah avant de se retirer dans le pays des morts. J'ai rivé mon regard à celui du shariman. « Si Elhanda est un dieu, pourquoi se compromettrait-il avec une mortelle comme moi ?

— Tu n'es pas une mortelle ordinaire. » Une violente quinte de toux a secoué le religieux. « Tu es celle qu'il attend depuis la nuit des temps.

— Comment pourrait-il m'attendre puisqu'il ne m'a jamais vue ?

— Tu te trompes, Eloya : il t'a choisie lorsqu'il t'a vue.

— Impossible. Je n'ai jamais quitté Salaham depuis ma naissance.

— Il est certains mystères que les esprits humains ne sont pas aptes à comprendre. Le paramalite des montagnes de Varjam t'a reconnue, et jamais les paramalites ne se trompent. »

Je me suis souvenue des réactions de l'homme à la langue coupée, de sa soudaine excitation, de ses cris étouffés. Avait-il eu vraiment connaissance de mon destin simplement en me voyant ?

« C'est sur la parole d'un seul homme que vous avez entrepris ce voyage ? s'est étonné Larkmy.

— Les paramalites sont des diseurs de vérité, ai-je précisé. Chez nous, leur parole est sacrée.

— Leur ordre a été créé pour reconnaître la promesse d'Elhanda, a renchéri le shariman. Chaque communauté salahamite dispose de son propre paramalite. »

Larkmy a secoué la tête d'un air excédé. « Vous me faites l'effet d'une belle bande de cinglés.

— Nous ne vous avons pas obligé à nous accompagner », a craché le shariman.

Le vaisseleur lui a décoché un regard lourd de menaces. « Nous atterrirons demain comme convenu. J'espère pour vous que nous ne nous poserons pas sur un caillou mort. »

J'ai lancé un bref coup d'œil par-dessus mon épaule et deviné

qu'Hepril, qui se tenait en retrait, la tête légèrement penchée, avait entrepris de sonder les esprits.

« Que devrai-je faire ? ai-je demandé.

— Les envoyés de ton promis nous accueilleront, a répondu le shariman.

— Comment nous reconnaîtront-ils ?

— Nous prononcerons les mots qu'ils attendent.

— Quels mots ? » a grogné Larkmy.

Le religieux lui a retourné un sourire empreint de supériorité. « Ceux que les sharimans se sont transmis de génération en génération depuis la nuit des temps.

— Je suppose que n'importe qui peut les dire. »

Le sourire du shariman s'est élargi, dévoilant des dents désormais déchaussées et cerclées de noir. « Nous apprenons à les prononcer en secret depuis l'enfance. Comment le pourriez-vous en quelques minutes ? Vous ne réussiriez qu'à déchaîner la colère d'Elhanda. De même qu'aucun regard ne doit souiller la parole, les mots ne seront proférés qu'à une seule reprise.

— Des dogmes, tout ça, a maugréé Larkmy. Seulement destinés à justifier votre autorité, votre ordre.

— Ce que vous pensez n'a aucune importance. Je vous affirme et vous répète que je suis le seul à pouvoir mener le rituel à bien.

— Eh bien, nous vous demandons simplement de le conduire comme vous l'avez appris. »

Le shariman a réfléchi quelques instants, la tête penchée sur le côté. « J'accepte. À condition que vous me promettiez de ne pas intervenir. »

Des lueurs ont scintillé dans les yeux renfoncés de Larkmy. « Du moment que nous pouvons y assister... » Le vaisseleur s'est dirigé d'une allure dandinante vers la sortie de la cabine. « Vous devriez vous laver et vous restaurer avant de vous présenter devant votre prétendu dieu. Je vais voir où en sont les opérations de maintenance. Que tout le monde se prépare à l'atterrissage. »

Il a attendu pour sortir qu'Hepril et moi soyons passées dans la coursive.

« Ton shariman n'a pas l'intention d'accomplir le rituel en présence de Larkmy. »

Assise sur le bord du lit, Hepril peignait avec délicatesse ses interminables cheveux. Elle avait d'abord pris une douche et, comme à son habitude, était ressortie nue et ruisselante de la salle de bains. La lumière de Jozuh paraît sa peau brune de perles bleutées.

« Il prévoit de venir te chercher pour que vous faussiez compagnie

à Larkmy après l'atterrissage.

— Tu as sondé ses pensées ? »

Elle a grimacé lorsque les dents bombées de son peigne se sont fichées dans ses cheveux emmêlés.

« Son esprit n'a aucune protection. Je sais également que Larkmy n'est pas dupe. Deux ou trois de ses Jaïrtans escorteront le shariman en permanence. Mais je ne comprends pas le sens du rituel : ton shariman prétend que vous vous êtes déjà vus, toi et ce dieu...

— Elhanda.

— Vous n'avez donc pas besoin de rituel, pas besoin d'un intermédiaire pour vous reconnaître. »

L'image de l'être à l'allure d'ange dans son palais de givre s'est imposée à mon esprit. Dans quel temps l'avais-je rencontré ? À quelle époque s'était produite la destruction en chaîne des vaisseaux dans l'atmosphère de la planète prisonnière de la glace ?

« Tu as entendu parler d'une guerre ancienne dans le système de Jozuh ? »

Hepril a levé sur moi un regard étonné. « J'ai consulté l'ISB pour piocher quelques informations sur Kalaan : il y a bien eu une guerre dans le coin. Une guerre meurtrière, très ancienne. Comme elle remonte à plus de deux mille ans conglomérer, au temps des premières vagues intensives de colonisation, je pensais qu'elle était oubliée, qu'elle n'avait aucune importance. Comment es-tu au courant de ça ? »

Chapitre quarante-cinq

*Libre Kalaanite vivant sous la glace,
Un jour les Yeux rouges se fermeront,
Tu pourras alors revivre,
À la surface de ton monde,
À la lumière de Jozuh,
Connaître enfin la joie,
Du souffle du vent sur ton visage.*

*Le Chant des libres Kalaanites,
Planète Kalaan, système de Jozuh*

« **Si vous remettez les pieds là-haut**, vous finirez comme les autres dans une tombe de glace. »

Les yeux de Silem étaient deux éclats de terreur au milieu de son visage blême. Les galeries et la grande excavation où il nous avait entraînés, Leïrel et moi, abritaient d'autres occupants, hommes, femmes, enfants, tous engoncés dans plusieurs couches de vêtements de peau superposés.

« Si nous n'avions pas entendu vos pas résonner à la surface de la glace, vous seriez maintenant figés dans un bloc pour l'éternité. »

Les libres Kalaanites – ainsi se présentaient-ils – avaient foré d'urgence un puits sous nos pieds pour nous soustraire aux Yeux rouges d'Elhanda. Les profondeurs de la glace étaient, selon eux, les seuls endroits où les gardiens du tyran revenu du royaume des morts ne viendraient pas les chercher. Ils vivaient depuis plus d'une trentaine d'années à l'intérieur de l'épais manteau glacé transformé en réseau souterrain. Les plus jeunes n'avaient jamais connu la lumière extérieure, les Yeux rouges détectant les moindres mouvements à la surface et les condamnant à demeurer dans les refuges des galeries. Ils se nourrissaient essentiellement de joutres, des petits animaux à pelage blanc qui creusaient eux-mêmes des passages dans la banquise pour hiberner et se reproduire. Leur viande, grillée sur les minuscules réchauds récupérés à la surface, avait un goût fort et âpre, mais, riche en protéines et en graisse, elle permettait à une population d'environ trois mille individus de survivre dans ces conditions extrêmes. La peau des joutres servait en outre à fabriquer des vêtements, des matelas et des couvertures. Leur odeur musquée empuantissait les galeries et les

cavités appelées chambres et se mêlait à celle, plus sourde, de l'urine et des excréments.

Les libres Kalaanites continuaient d'étendre leur réseau en espérant un jour déboucher sur un endroit ignoré d'Elhanda et de ses intraitables cerbères. Leurs robots fouisseurs étant tombés en panne les uns après les autres, ils utilisaient des outils primitifs, pioches, crochets, pics, pelles, chariots à roues, pour se frayer des chemins dans une glace parfois aussi dure et résistante que la roche, éclairés par des torches équipées de piles dont l'autonomie variait entre trois et quatre siècles.

« Qui est Elhanda ? » a demandé Leïrel.

Une colère teintée de panique a tendu les traits de Silem. « Les uns disent qu'il s'agit d'un démon ou d'un dieu, les autres affirment qu'il appartient à une espèce inconnue, d'autres encore pensent qu'il s'agit d'une forme de vie surgie d'un univers parallèle. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a fait la guerre aux êtres humains il y a vingt siècles conglomérés et qu'on le croyait définitivement disparu. De nouveaux vaisseaux de colonisation ont été lancés à destination de Kalaan, et puis les Yeux rouges sont revenus et ont commencé à décimer la population il y a trente ans de cela.

— Comment savez-vous que vous avez affaire au même adversaire ? »

Une femme aux cheveux de paille et au teint de givre, qui avait jusqu'alors écouté la conversation sans proférer un mot, a pris la parole : « On a retrouvé des récits et des illustrations de l'ancienne guerre dans les ruines de la première Ranaa. Ils parlent tous des soldats aux yeux rouges, de leur effrayante puissance, de cette façon qu'ils ont de congeler leurs prisonniers dans la glace. On a tenté de leur opposer nos armes les plus perfectionnées, nos appareils de combat, nos véhicules blindés, nos ondes à haute densité, ils les ont détruits par leur souffle. » Elle a claqué des doigts. « Comme ça, purement et simplement désintégré.

— Mais celui que vous appelez Elhanda ? ai-je insisté. Vous l'avez vu ?

— Il ne se montre jamais. » La femme a frissonné. « Il vit dans l'ombre, dans le secret. Les récits des anciens annonçaient qu'il reviendrait un jour pour récupérer son bien. Qu'il entrerait dans une colère terrible si les hommes ne le lui rendaient pas.

— Quel bien ? »

La femme a haussé les épaules. « On n'en sait foutre rien.

— N'y a-t-il aucun moyen de le combattre ? »

Silem a secoué la tête d'un air résigné. « On a bien essayé de piéger ses Yeux rouges dans des puits de glace. Ils s'en sont échappés avec

une facilité déconcertante en massacrant chaque fois plus de mille des nôtres. »

Leïrel m'a lancé un coup d'œil. « Ça veut dire que nous sommes condamnés à ne jamais revoir la surface ? »

Silem l'a fixée avec une compassion appuyée. « Sauf si vous ne tenez plus à la vie et que ça ne vous dérange pas de finir congelée. Avec un peu de chance, nous finirons par trouver une solution qui nous permettra de revivre à l'air libre.

— Ça vous arrive souvent de sauver la vie des visiteurs égarés sur votre planète ? »

Silem a hésité quelques secondes. « Vous êtes les premiers depuis une vingtaine d'années. Plus personne ne vient sur Kalaan. Nous allons vous creuser une chambre reliée au réseau. Nous vous montrerons comment vous laver, comment chasser la joutre. En attendant, nous vous fournirons des peaux, deux torches, et vous partagerez nos repas.

— Merci pour votre immense générosité. »

J'ai décelé une pointe de sarcasme dans la voix de Leïrel.

« Rien de plus normal que de s'entraider entre membres de la même espèce », a répondu notre interlocuteur avec un sourire chaleureux.

Il n'a fallu qu'une petite heure à deux jeunes Kalaanites, étonnants de précision et de vitesse, pour creuser une cavité d'environ trois mètres de longueur pour une hauteur de deux. Ils ont évacué les blocs de glace à l'aide d'un chariot dont les roues crantées lui assuraient une adhérence parfaite, puis nous ont remis d'épaisses peaux tannées de joutres blanches qui nous serviraient de matelas et de couvertures.

« Comment trouves-tu notre nouvelle résidence ? » a gloussé Leïrel après le départ des deux hommes.

Elle s'était allongée sur l'une des peaux étalées. Les lueurs des torches révélaient des parois, un sol et un plafond lisses, brillants, parsemés de cicatrices abandonnées par le fer des pioches et des pelles. Des images et sensations de mon enfance me sont revenues à l'esprit, un ciel d'orage, les rafales d'un vent humide ployant les branches des arbres, me fouettant le visage et le cou.

« Je ne suis pas venu ici pour vivre sous la glace.

— Que comptes-tu faire ?

— Sortir d'ici et attendre la femme voilée salahamite. »

Leïrel s'est redressée avec vivacité. La lumière des torches métamorphosait ses yeux noirs en puits d'or fondu. « Tu as entendu comme moi ce qu'ils ont dit : remonter maintenant serait du suicide. »

J'ai désigné la cavité d'un mouvement brusque. Je ne pourrais supporter très longtemps l'oppression presque nauséuse que me procurait cet endroit. J'étais un homme des grands espaces, comme

tous ceux de mon peuple. N'importe quel Erwack aurait préféré la mort à une existence privée d'air et de lumière. « Rester ici serait également pour moi un suicide. Un suicide lent. Douloureux. »

Leïrel a frappé rageusement la paroi de glace du plat de la main. « Tu ne sais pas ce que c'est d'appartenir à un peuple sans terre dont la seule obsession est la survie. À tout prix. En se disant que les jours meilleurs arriveront.

— Je croyais que tu étais une torche. En quête des temps nouveaux. »

Elle a secoué la tête d'un air désespéré. Des larmes pourpres se sont échappées de ses yeux.

« L'éternel conflit entre l'intérêt personnel et le bien commun, a-t-elle marmonné d'une voix sourde. Le sacrifice. Je suis une torche et une femme. Parfois la femme s'oppose à la torche, la torche ordonne à la femme de s'incliner, la femme doute de la légitimité de la torche, résiste, se débat, souffre. » Les larmes roulaient maintenant en abondance sur ses joues. « La femme, Sohinn, est égoïste et aimerait te garder rien que pour elle. Elle rechigne à t'aider dans ta quête. Elle pense que le bonheur est à portée de main dans cette prison de glace. Elle sait, pourtant, qu'il ne s'agit que d'une illusion. Que le bonheur ne dépend que d'elle, d'un accord entre elle et les mouvements de la vie.

— L'Accord, ai-je acquiescé. La résonance. C'est également ce que recherchent les Erwacks. »

Les larmes de Leïrel se sont peu à peu éclaircies. Elle les essuyait régulièrement de la manche de sa combinaison. Elles glissaient sur la matière imperméable et retombaient en flaques sombres sur le sol.

« Ton destin ne passe pas par moi. » Elle s'est efforcée de sourire entre les mèches de sa chevelure qui lui occultaient les joues. « Je dois simplement t'aider à l'accomplir, accepter mon rôle. »

J'ai pris ses mains entre les miennes et les ai pressées avec ferveur. « Tu as déjà fait beaucoup. »

Elle a hésité un moment avant de se rapprocher de moi et de poser la tête sur mon épaule. Je l'ai étreinte avec toute la tendresse dont j'étais capable. Sa chaleur m'a enveloppé au travers des étoffes. J'aurais pu aimer une femme comme elle, construire une vie avec elle.

Nous avons décidé de nous reposer et de nous restaurer dans la chambre creusée par les Kalaanites avant de remonter à la surface. Silem, l'homme qui nous avait accueillis après notre chute dans le puits, est venu nous apporter de la viande grillée de joutre ainsi qu'une boisson ambrée tirée d'un organe que seul possédait le petit animal fouisseur de Kalaan, une poche appelée brasin emplie d'un liquide odorant qui servait à la fois de breuvage et de parfum.

« J'espère que vous vous sentirez bien parmi nous. Comme nous n'avons pas d'énergie à perdre en conflits, nous avons pour habitude de régler les différends en fin de journée. » Silem a laissé à ses paroles le temps de s'imprégner dans nos esprits. « Si vous ressentez la moindre contrariété, le moindre tracas, ne le gardez pas pour vous, venez l'exprimer dans la grande cavité de parole. Nous nous y réunissons tous les soirs.

— Comment différenciez-vous le jour de la nuit ? a demandé Leïrel.

— Même à quinze ou vingt mètres de profondeur, on se rend rapidement compte des changements de lumière. »

Le Kalaanite est resté en notre compagnie le temps de partager avec nous quelques gorgées de brasine. J'ai d'abord trouvé le goût de la boisson surprenant, désagréable, avant de m'habituer à son amertume.

« Elle renforce le système immunitaire, a expliqué Silem. Vous verrez : au bout d'un moment, on ne peut plus s'en passer. Demain, je vous montrerai les sources d'eau chaude où nous pouvons nous baigner et nous laver. Et la salle de santé, qui sert à la fois d'hôpital et de maternité. »

Il a pris congé après avoir jeté un regard insistant, légèrement grivois, à Leïrel.

« Lui aussi aimerait m'enfermer dans son cœur de glace, a-t-elle soupiré après son départ. La terreur générée par les Yeux rouges l'arrange, dans le fond. Il n'était personne à la surface, il est devenu quelqu'un d'important ici. Il n'a pas intérêt à ce que les choses changent. » Une profonde tristesse imprégnait sa voix. « L'éternel conflit entre l'intérêt personnel et le bien commun. »

Nous nous sommes forcés à manger la viande de joutre, écœurante, puis nous nous sommes allongés côte à côte sur les peaux. Leïrel s'est serrée contre moi. Je ne l'ai pas repoussée. Je me suis rapidement endormi dans sa chaleur.

Le dernier coup de pioche a brisé la surface et provoqué une brèche par laquelle s'est engouffré un air sifflant. Deux bonnes heures nous avaient été nécessaires pour forer, depuis notre chambre, un puits d'une largeur d'une soixantaine de centimètres. Nous avions craint que les vibrations ne donnent l'alerte aux Kalaanites, mais, comme d'autres groupes creusaient simultanément dans d'autres parties du réseau, personne n'était venu nous demander pourquoi nous nous frayions un passage vers la surface. J'ai pris appui sur les aspérités des parois pour ne pas glisser. Pendant que je brisais la glace avec la pioche récupérée dans une cavité commune, Leïrel avait

évacué les débris dans la galerie conduisant à notre chambre.

Après avoir agrandi l'orifice, j'ai passé la tête et les épaules pour observer les environs. Une tempête de neige occultait en partie les reliefs autour de moi. Aucun éclat rougeoyant à l'horizon.

Je suis redescendu deux mètres plus bas à l'intérieur du boyau.
« Leïrel, on y est ! »

La voix de la Chaouche a résonné faiblement. « Je monte. »

Elle est arrivée à ma hauteur quelques instants plus tard. Je lui ai tendu la main pour l'aider à sortir du puits. Armés des ondulateurs, aveuglés par les flocons gros comme des poings, nous avons parcouru une centaine de mètres repliés sur nous-mêmes pour échapper à la violence cinglante des bourrasques. Nous avons trouvé un refuge dans un premier bâtiment dont les murs et les piliers en partie détruits renfermaient des corps pétrifiés.

« Le temps est peut-être avec nous, ai-je dit d'une voix forte.

— Comment retrouver l'astroport dans une telle purée ?

— Si nous attendons que la tempête se calme, nous risquons de voir débouler les Yeux rouges. »

Nous nous sommes aventurés hors de notre refuge pour explorer les alentours, mais la violence de l'averse de neige nous a contraints à revenir nous abriter et à guetter la première accalmie.

Celle-ci s'est présentée presque deux heures plus tard, après que le vent de plus en plus violent a chassé les nuages et permis à la lumière de Jozuh de tomber en rayons obliques sur les toits et le manteau neigeux. Les contours de la ville se sont enfin précisés, bleutés, dominés à l'horizon par le sommet en flèche de la grande tour de l'astroport.

« Il nous suffit de la suivre des yeux. »

Je me suis mis en marche en direction de la tour. Leïrel a accéléré le pas pour me rattraper. Nous avons traversé un premier quartier dont les immeubles jaillissaient de la glace comme des épaves plus ou moins penchées. Des tourbillons blancs pourchassés par le vent fusaient entre les façades.

Des mouvements un peu plus loin ; des joutres fouissant dans la couche de neige fraîche, soulevant des gerbes blanches de leurs queues, de leurs pattes, de leurs museaux. Les nuages désertaient le ciel et dévoilaient un bleu aveuglant. Toujours ces corps figés dans les reliefs de glace, toujours ces regards exorbités, ces expressions horribles, ces mains tendues, ces cris muets. Le silence absorbait les sifflements du vent, les craquements de poudreuse sous nos semelles, les couinements suraigus des joutres.

Nous avons débouché sur l'étendue plane qui séparait l'astroport des vestiges de Kalaan.

« Ils arrivent », a hurlé Leïrel.

J'ai suivi du regard la direction qu'elle indiquait et aperçu, dans le lointain, les Yeux rouges qui fonçaient vers nous.

Chapitre quarante-six

*Les dieux se battront pour elle.
Les dieux chanteront pour elle.
Les dieux aimeront pour elle.
Les dieux vivront pour elle.
Les dieux mourront pour elle,
Les dieux riront pour elle.
Les dieux regretteront pour elle,
Les dieux s'affligeront pour elle.
Elle est plus grande que les dieux.*

*Strophe à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Le Craïn s'est posé sur la piste déserte et verglacée. Mon frère Bassat, croisé dans une coursiye, m'avait appris que, les autorités locales étant restées muettes, l'intelligence de bord avait elle-même analysé les paramètres et choisi le lieu de l'atterrissage, à bonne distance du seul autre vaisseau détecté sur l'astroport, un AWR 12. Les conditions de vie sur Kalaan s'approchaient de la norme standard, n'était-ce une température moyenne d'environ -40 °C qui nécessitait le port d'une tenue adaptée.

Mon regard a erré un long moment par le hublot sur la piste immaculée sans réussir à s'accrocher quelque part. Aucun signe d'activité autour du *Craïn*, seulement cette blancheur aveuglante parsemée de reflets bleutés et les voiles de givre soufflés par les rafales.

« Où est passé le comité chargé d'accueillir la promise ? s'est exclamée Hepril. J'ai lu que son climat ne rendait pas cette planète accueillante, mais j'étais loin de me douter qu'elle ressemblait à une tombe géante. »

J'ai entrevu des bâtiments dans le lointain, en partie escamotés par la lumière de l'étoile Jozuh. Les nuages achevaient de se déchirer dans le ciel d'un bleu éclatant. Hepril avait raison : Kalaan évoquait une planète morte, ou figée, comme dans ces contes salahamites où les divinités délaissées se vengeaient de l'ingratitude des hommes en les plongeant dans un sommeil éternel.

« J'espère que Larkmy a prévu des tenues isothermes, a repris la Chaouche. Habillées comme nous sommes, nous ne survivrions que quelques minutes dans un froid pareil. »

J'ai de nouveau éprouvé la sensation d'errer sur une frontière entre deux mondes. Un autre espace-temps en filigrane étendait son ombre sur la réalité présente ; je pouvais passer de l'un à l'autre avec la même facilité que j'aurais franchi un pont jeté entre deux rives. Je ne devais pas me fier à mon premier contact avec Kalaan, m'arrêter à ce que découvraient mes sens. La surface blanche de la piste me rappelait la banquise sur laquelle m'avait expédiée le nod. Je me suis remémoré le récit de la guerre qui, d'après Hepril, avait opposé les populations humaines à une entité inconnue à la puissance phénoménale. Plusieurs centaines de vaisseaux de guerre expédiés par le Conglomerat avaient sombré en quelques minutes. Même si je rencontrais encore des difficultés à en accepter l'idée, il existait un rapport entre cette bataille ancienne et les explosions en chaîne auxquelles j'avais assisté. Un bond de vingt siècles en arrière. Une perspective qui me donnait le vertige. Comment expliquer autrement les paroles du shariman affirmant que mon promis m'avait déjà vue et choisie ?

« Tu rêves, ma reine ? »

La voix d'Hepril m'a ramenée au moment présent. J'ai frissonné, comme si la température du dehors se diffusait à l'intérieur de la cabine.

« Si Larkmy a vraiment prévu de ravitailler ici, je ne sais pas où il va bien pouvoir trouver du carburant, de l'eau et des vivres, a-t-elle poursuivi. J'espère en tout cas que nous ne sommes pas condamnés à rester sur ce tas de glace jusqu'à la fin de... On dirait que ça bouge par là. »

Elle a désigné les formes furtives qui, dans le lointain, se détachaient de la blancheur. J'ai discerné des ombres grises et des éclats flamboyants, j'ai remarqué que les créatures gardaient entre elles un intervalle constant.

« Ces bestioles ne ressemblent à rien, a soufflé Hepril.

— Ils viennent me chercher.

— Qui, ils ?

— Les gardiens de l'être dans son palais de glace. C'est lui, mon promis. »

Hepril m'a dévisagée. « Je croyais que tu ne savais rien de lui ?

— Je le croyais également. Un nod m'a expédiée ici pendant mon voyage. Sur ce monde, mais dans un autre temps. » J'accueillais l'évidence au fur et à mesure que les mots s'écoulaient de ma bouche. « Tu m'as demandé comment j'avais eu connaissance de cette guerre oubliée, j'en ai la réponse maintenant : j'étais sur ce monde lorsque les

vaisseaux ont explosé l'un après l'autre. »

Hepril s'est laissée choir sur le lit, comme incapable de tenir sur ses jambes.

« Comment est-ce possible ?

— Les nouvelles voies ouvrent sur d'autres espaces, mais aussi sur d'autres temps. Mon promis m'a déjà vue sans mon voile comme l'affirmait le shariman, il y a vingt siècles de cela. »

Elle s'est relevée et s'est de nouveau approchée du hublot, ses grands yeux noirs emplis de frayeur. « Ces gardiens, comme tu les appelles, ressemblent à des créatures du diable. »

Ses mots avaient résonné comme une succession de gémissements.

« Ils ne me feront aucun mal. Ils sont seulement chargés de me conduire à leur maître. »

Hepril est demeurée un moment immobile, son regard rivé aux formes sombres lancées à pleine vitesse sur la piste recouverte de neige, puis elle s'est ranimée. « Je ne perçois aucune pensée, aucune activité mentale.

— Il s'agit d'une autre forme de vie, probablement. Nos critères ne s'appliquent pas à eux.

— Et leur maître, l'être dont tu parles ?

— Il avait une forme humaine lorsque je l'ai rencontré. Ou plutôt une forme angélique. Mais je ne sais pas si... »

Des bruits de pas dans la coursive et le carillon de l'écran de contrôle ont mis fin à notre conversation.

Larkmy s'est introduit le premier dans la cabine, suivi du shariman, qui portait un bracelet fin et brillant au poignet gauche, de Meïran et d'un autre Jaïrtan.

« Je n'avais pas tout à fait confiance en lui, a précisé Larkmy en désignant le religieux dont les yeux brillaient de colère. Le port de ce bracelet nous garantit qu'il n'essaiera pas de nous fausser compagnie à la première occasion. Le moindre écart de sa part serait sanctionné par une vive douleur.

— Puisque vous ne tenez pas votre parole, rien ne m'oblige à tenir la mienne, a craché le shariman.

— Je vous ai seulement promis de ne pas intervenir dans le rituel.

— Vous paierez bientôt la note de vos actes. »

Le ton grandiloquent de son interlocuteur a semblé divertir le vaisseleur.

« Je ne crains pas les dieux auxquels je ne crois pas. » Larkmy a contourné le lit et s'est avancé vers l'un des hublots, contraignant Hepril à se serrer contre moi. « Il fut un temps pas si lointain où ton corps ne fuyait pas le mien, a-t-il grommelé sans regarder la Chaouche.

— Les temps changent », a-t-elle répliqué à voix basse.

« Voici le comité d'accueil, je suppose, a-t-il déclaré après avoir observé le tarmac pendant un instant. Ils ne semblent pas appartenir à un règne connu. »

Comme si leur nombre s'était brusquement accru, une multitude de créatures sombres se rapprochaient à grande vitesse du vaisseau. Leurs yeux rouges se déplaçaient dans un parfait synchronisme et donnaient l'impression d'une nuit étoilée et géométrique progressant comme une implacable marée sur la piste blanche.

Une moue a étiré les lèvres brunes de Larkmy. « Je ne suis pas certain que ces... êtres comprennent quoi que ce soit à notre langue. »

Le shariman est venu se placer à son tour devant le hublot. Le vaisseleur a fait un pas de côté pour lui ménager une petite place.

« Elhanda déploiera ses invincibles légions pour accueillir celle que lui rend le temps. » Le visage émacié du shariman arborait une expression extatique. « Ses légions sont un prolongement de lui, une création de son esprit aussi immense que le ciel, aussi puissant que le feu réuni des étoiles.

— Vous savez comment traiter avec ces légions ? »

Le religieux a paru à son tour amusé par la question de Larkmy. « Si vous ne craignez pas les dieux auxquels vous ne croyez pas, vous ne devriez pas avoir peur d'aller à leur rencontre. »

Sa voix s'est brisée tout à coup, il a poussé un cri rauque, a chancelé, est parvenu à rester debout en s'agrippant au rebord du hublot, les traits déformés par la souffrance. J'ai alors aperçu le minuscule boîtier blanc dans la main de Larkmy, qui a décollé la pulpe de son index d'une touche lumineuse insérée dans le matériau.

« Vous auriez tort de vous moquer de moi, a sifflé le vaisseleur. Je n'hésiterai pas à me servir de ce mentai à la moindre incartade, au risque de vous rendre fou si nécessaire. Ce n'est ni votre intérêt ni le mien. »

Le shariman a peu à peu recouvert ses esprits et s'est de nouveau concentré sur les créatures sombres qui occupaient déjà une bonne partie du tarmac.

« Nous ne disposons que d'une dizaine de tenues isothermes, a dit Larkmy. Seuls sortiront la femme voilée, le shariman, sept Jaïrtans et moi. »

Hepril m'a lancé un regard désespéré.

« Hepril viendra avec nous à la place d'un Jaïrtan, ai-je ordonné.

— Pas question ! a objecté Larkmy. Mes hommes ne seront déjà pas suffisants pour affronter ces légions.

— Vous croyez qu'un homme de plus y changera quoi que ce soit ? S'ils décident de nous anéantir, nous ne pourrons leur opposer aucune

résistance.

— Tu m’as l’air bien sûre de toi. »

Les formes sombres progressaient avec une régularité métronomique qui, plus encore que l’éclat étincelant de leurs yeux rouges, accentuait leur aspect menaçant.

« Nos armes sont dérisoires face à leur puissance.

— Comment le sais-tu ?

— Un nod, une bouche spatio-temporelle, m’a déposée sur cette planète pendant notre voyage. »

Deux rides verticales ont barré le front de Larkmy. « Je commence à croire que les Salahamites sont tous des...

— Elle dit la vérité », a coupé Hepril.

Le vaisseleur lui a décoché un regard furibond. « Qu’est-ce que tu en sais ?

— Je sais lire dans les âmes, ne l’oublie pas. Elle est la souveraine des temps nouveaux. » Hepril a désigné les Jaïrtans. « La dame de magie de leurs légendes. Ton appât du gain te rend aveugle et stupide, Larkmy.

— Je pourrais t’écorcher vive pour ces paroles, putain chaouche.

— Je ne suis pas une putain, tu le sais. Je suis une femme de chair et de sang qui se donne à qui elle veut, à qui elle peut. Je me suis donnée à toi pour augmenter mes chances de survie. Tu as été un magnifique amant, et mon corps et mon cœur ont battu un temps pour toi. En souvenir de ce temps, je te le dis : abandonne cette idée grotesque de rançon. Aide-la à franchir la dernière étape, celle qui fera d’elle la nouvelle reine du monde, celle dont l’éclat touchera l’ensemble des êtres humains dispersés dans les étoiles. Aide-la et tu te grandiras, Larkmy, tu seras béni parmi les hommes. »

Le vaisseleur a éclaté de rire. « Toi qui prétends lire dans les âmes, putain chaouche, tu devrais savoir que je me fous totalement d’être béni parmi les hommes. Je me fous totalement des autres humains, je me fous royalement qu’elle soit la reine des temps nouveaux, je me fous du sort que lui réservera son promis, je me fous de vous tous et de vos délires. »

Hepril s’est glissée entre la cloison et moi pour s’avancer vers Larkmy et se planter devant lui. « Te foutras-tu également de ton enfant ? »

La stupeur a arrondi les yeux de son vis-à-vis.

« J’attends un enfant de toi. Je ne voulais pas te le dire, parce que je craignais tes réactions, mais peut-être comprendras-tu que la vie t’a accordé un présent infiniment plus précieux que vingt millions de conglomérats. Même si, chez nous, on ne sépare jamais une femme de son enfant, je suis prête à te donner le mien si tu renonces à ton projet

de rançon.

— Tu n'es pas en train de me jouer un tour à ta façon ?

— Le moment serait mal choisi. » Hepril a pointé l'index sur le hublot. « Nous n'avons aucune chance face à eux, Eloya les a déjà vus en action. La seule façon de repartir un jour de ce monde, c'est de l'aider à accomplir son destin. Si tu ne le comprends pas, nous mourrons tous, eux, toi, moi, l'enfant que je porte, et combien d'autres après nous ? »

Chapitre quarante-sept

Le temps n'est pas ce que l'on croit. Le temps prend toutes les formes, tous les intervalles, toutes les directions. Pour nous, il passe sans jamais dévier de son mouvement et finit par nous dévorer, mais il existe d'autres manières de l'aborder. Ce sont celles-ci qui nous intéressent, les fluctuations quantiques qui permettent à nos vaisseaux d'aller d'un bout à l'autre de la galaxie, le champ de tous les possibles, car elles ouvrent des perspectives vertigineuses. Nous devons en premier lieu nous débarrasser de la notion de fatalité associée au temps. Penser autrement. Plonger l'esprit et les yeux ouverts dans les mythes de certains peuples qui racontent des histoires surprenantes que nous aurions tort de mépriser. Les solutions, j'en suis persuadée, se trouvent devant nous, tellement proches, tellement simples, tellement évidentes, qu'on ne les remarque pas. Le temps n'a pas délivré tous ses mystères, et le rêve scientifique de la compréhension du monde se tient sans doute dans sa fascinante exploration.

Du temps,

Marja Sparich,

Conférence donnée à l'université de LaMar, unité 45,

Planète LaMar, siège du Conglomer

Disposées dans un ordre parfait, séparées par des intervalles égaux, reliées les unes aux autres par de fins cordons sombres, les créatures s'étaient déployées sur la neige autour de nous. Même vus de près, leurs contours restaient flous, comme si elles n'appartenaient pas vraiment à ce monde. Leurs yeux brillaient avec une intensité difficile à soutenir.

« Qu'est-ce qu'elles attendent ? » a soufflé Leïrel, pointant avec nervosité son onduleur sur les créatures des premiers rangs.

J'ai supposé que nos armes seraient dérisoires face à de tels adversaires, qu'il nous fallait les affronter sur un autre plan. Chaque individu étant en tout point identique à ses congénères, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un seul spécimen reproduit en plusieurs centaines d'exemplaires. Ils ne semblaient pas respirer, aucun mouvement n'agitait leurs enveloppes informes, aucun nuage de buée ne se formait devant eux. La formidable énergie concentrée dans leurs yeux – des yeux, vraiment ? – était leur seule manifestation de vie apparente.

« Ce ne sont pas des êtres vivants, ai-je chuchoté. Des illusions, plutôt. Ou des projections. Comme un principe énergétique qui peut changer de forme à volonté. »

Un rayon étincelant s'est tout à coup échappé d'une créature du premier rang et a frappé la neige à nos pieds. Le sol s'est dérobé. Nous avons chuté au fond d'une cavité de trois mètres de largeur et de profondeur. Je me suis aussitôt relevé pour tenter de gravir la paroi, mais un plafond épais se formait déjà au-dessus de moi, me bloquant le passage. J'ai frappé, avec l'énergie du désespoir, la couche translucide de la crosse de l'onduleur. Sans même se fendiller, la glace a continué de gagner en épaisseur, en solidité, comblant rapidement l'espace autour de nous. J'ai eu un spasme de terreur en songeant que j'allais finir mon existence à jamais enseveli dans la glace de cette planète perdue.

J'ai pressé la détente de mon arme. L'onde à haute densité a foré un trou d'une vingtaine de centimètres de diamètre. L'air froid de la surface s'est infiltré par la fente de ma cagoule. J'ai tiré une deuxième fois et creusé un nouvel orifice qui a agrandi le premier. Comprenant mes intentions, Leïrel s'est à son tour servie de son onduleur. La glace continuait d'emplir la cavité, entravait nos mouvements. D'un geste, j'ai indiqué à la Chaouche que nous devions tirer dans la même direction. Seule l'union de nos ondes pouvait nous permettre de gagner la course de vitesse engagée contre la matière translucide. Nous sommes parvenus à forer un tube vertical d'une cinquantaine de centimètres de largeur dans lequel je me suis engouffré.

Gardant l'index enfoncé sur la détente, je me suis hissé millimètre par millimètre jusqu'à ce qu'une dizaine de centimètres me séparent de la surface. L'oxygène commençait à me manquer, un voile sombre me tombait sur les yeux. J'ai refusé de me laisser submerger par la panique et suis parvenu, dans un ultime effort, à dégager mon bras, à transpercer la couche superficielle, à passer la tête, à engager mes épaules, puis à extirper mon bassin et mes jambes. Une fois à l'extérieur, je me suis écroulé sur la neige et j'ai pris une profonde inspiration. Les Yeux rouges avaient disparu. Les tourbillons de givre soulevés par les rafales étaient les seuls mouvements sur la surface plane et blanche.

J'ai croisé le regard désespéré de Leïrel, enfouie sous une couche de glace d'une cinquantaine de centimètres de profondeur. Elle ne pouvait pratiquement plus bouger. J'ai entrepris de la dégager en espérant que le magasin de l'onduleur contenait une réserve d'énergie suffisante. J'ai tracé un cercle assez large autour d'elle pour éviter de la toucher, puis j'ai retiré un premier bloc de glace. L'intensité des ondes diminuait, signe que le magasin n'allait pas tarder à se vider. Une trentaine de centimètres me séparait encore de Leïrel. Elle perdait conscience à en croire l'éclat mourant de ses yeux. Je suis parvenu à découper la dernière couche et à pratiquer un conduit d'air sans la blesser. Il me fallait en permanence arroser d'ondes le puits que je

creusais pour l'empêcher de se reboucher. J'ai glissé la main, l'ai saisie par le haut de sa capuche et, tout en continuant de faire fondre la glace, l'ai tractée de toutes mes forces. Revigorée par l'afflux d'oxygène, elle s'est fauflée par le conduit de la largeur de sa tête. Ses qualités de contorsionniste l'ont aidée à se sortir des mâchoires du piège qui se refermaient sur elle. Mon onduleur a rendu l'âme quelques secondes avant qu'elle ne s'écroule à son tour sur la neige fraîche, essoufflée, exténuée.

« Il ne reste plus une trace de cette cavité, a-t-elle haleté, les yeux agrandis par la frayeur. À croire qu'elle n'a jamais existé. »

Un scintillement en haut de la tour de contrôle de l'astroport a attiré mon attention. Je me suis demandé quand atterrirait le vaisseau transportant la femme voilée salahamite. Les paroles de la Kalaanite aux cheveux de paille me sont revenues en mémoire :

Il reviendra un jour chercher son bien...

Un rideau s'est déchiré au plus profond de moi : les membres de son peuple avaient escorté la femme voilée pour la remettre à l'être mystérieux et destructeur que les libres Kalaanites appelaient Elhanda.

« Il est venu pour elle. »

Leïrel s'est relevée et a épousseté le givre sur sa combinaison.
« Elle ?

— La femme voilée. » Plus l'ombre d'un doute dans mon esprit.
« Kalaan est le lieu de leur rencontre. »

Le regard de Leïrel avait recouvré son éclat habituel. « L'être qui règne sur les étoiles la couronnera reine, a-t-elle fredonné.

— Pourquoi aurait-il besoin d'une femme ?

— Parce que, selon les légendes chaouches, il a été subjugué par sa beauté, raison pour laquelle il interdit qu'un autre la souille par son regard.

— Où l'aurait-il contemplée ? Elle n'a jamais quitté Salaham avant d'entreprendre ce voyage.

— Nous avons du temps une vision linéaire : la flèche se déplace toujours dans la même direction pour nous, mais il existe sans doute d'autres façons de l'aborder. »

Je me suis remémoré ma rencontre furtive avec la femme voilée sur le palier du *Spergus* : les déplacements dans l'espace et le temps n'avaient aucun secret pour elle.

« Je n'ai pas l'intention de la laisser à quelqu'un d'autre. »

Ces mots s'étaient envolés de ma bouche comme une pensée égarée.

« En ce cas, tu devras affronter Elhanda. » Des éclats de colère et de détresse dans la voix de Leïrel. « L'efficacité de ses serviteurs te donne un aperçu de sa puissance. Tu ne comptes tout de même pas le défier

avec un simple onduleur – pratiquement vide, de surcroît ?

— Il a un point faible comme tous les êtres vivants. Nous devons d’abord le localiser. »

J’ai décollé du sol tout à coup, franchi une distance de plusieurs kilomètres à la vitesse de la pensée dans la direction opposée à celle de Jozuh levant, flotté au-dessus d’une bouche sombre béant au milieu d’une sorte de cour intérieure. Je m’y suis engouffré, j’ai survolé une rampe en pente douce et surmontée d’un plafond de glace criblé de corps en suspension, j’ai aperçu des éclats rougeoyants dans le lointain, je me suis rapproché d’un large socle cylindrique sur lequel se dressait un trône de glace.

Un être y était assis. Chevelure blonde et bouclée, yeux clairs, traits à la finesse irréaliste, presque enfantins, longue et ample tunique blanche descendant jusqu’aux pieds du trône. De lui émanait une impression de douceur qui contrastait avec sa stature et avec l’énergie phénoménale concentrée dans les yeux des gardiens qui veillaient, immobiles, autour du socle.

J’ai eu peur de ne pas revenir de ma précognition, plus intense que d’habitude. Le regard de l’être aux cheveux blonds s’est levé sur moi. J’avais beau n’être qu’une projection mentale, un principe énergétique invisible, je me suis senti observé, scruté, jaugé comme un adversaire avant un affrontement. Les traits de l’être se sont modifiés. Une face difforme, rugueuse, monstrueuse, a supplanté son visage enfantin, ses yeux ont perdu toute douceur et sont devenus aussi rouges et flamboyants que ceux des gardiens. Mon saisissement a instantanément mis fin à la précognition. Je me suis retrouvé sur l’étendue glacée près de Leïrel avec une douleur lancinante à la poitrine et au crâne. Les formes et les couleurs tourbillonnaient autour de moi. J’ai eu besoin d’un long moment pour rassembler mes pensées, recouvrer ma coordination entre mon cerveau et mon corps.

La voix de Leïrel m’a permis de remettre un pied dans la réalité.
« Sohinn ?

— Une précognition. » Ma voix semblait provenir d’un lointain espace, d’une partie extérieure de moi-même. « Je crois que j’ai rencontré Elhanda. »

Nous avons marché jusqu’à l’épuisement dans la tempête qui s’était levée juste après que nous avons laissé derrière nous la ville de Ranaa en partie engloutie. Encore mal remis de ma précognition, je n’avais aucune idée de la distance que j’avais parcourue par la pensée. Les flocons gros comme des poings noyaient les environs dans leur désolation silencieuse et blanche. Nous nous enfoncions dans la couche de neige qui s’épaississait rapidement. Il nous semblait parfois

discerner des mouvements dans le lointain, mais aucune lueur flamboyante, aucune trace des Yeux rouges.

« Nous ne tiendrons pas longtemps sans vivres, a lancé Leïrel. Tu n'es sûr ni de la direction ni de la distance.

— Tu peux rentrer au vaisseau si tu veux, je continue. »

Elle a marmotté quelques mots dans une langue gutturale avant de se renfrogner et de se remettre en marche. Les flocons ont diminué d'intensité. Des trouées de ciel bleu se sont formées et agrandies entre les nuages déchirés.

Des reliefs se sont profilés dans le lointain. Croyant d'abord à une saillie naturelle, je me suis rapidement aperçu qu'il s'agissait d'une construction. La symétrie des excroissances effilées qui se détachaient du sommet évoquait les toits et les tours de l'un de ces imposants châteaux de style néobaroque édifiés par les premières vagues de colons de la civilisation erwack. Des reflets pourpres soulignaient les arêtes, les angles, les encorbellements, et teintaient les surfaces verticales lisses.

Il nous a fallu une heure pour arriver devant la gigantesque bâtisse entièrement constituée de glace. Les derniers nuages désertaient le ciel. Les rayons de Jozuh vêtaient la neige d'un bleu lumineux et changeant. La construction nous a frappés par sa complexité et son élégance. La transparence du matériau soulignait la fragilité apparente de l'ensemble, semblable à un monumental ouvrage de dentelle. Nous avons également entrevu des formes sombres dans le mur d'enceinte. Des corps humains, comme nous l'avons constaté en nous approchant.

« Depuis combien de temps sont-ils là-dedans ? a soupiré Leïrel.

— Depuis le retour d'Elhanda, sans doute. Les libres Kalaanites disent qu'ils résistent depuis une trentaine d'années.

— Pourquoi les fige-t-il dans la glace ? Il pourrait se contenter de les réduire en cendres.

— Une façon d'avertir ses éventuels adversaires, je suppose. »

Nous nous sommes avancés jusqu'à l'entrée principale de la construction. Un escalier de glace nous a menés à l'intérieur d'une immense pièce baignée de lumière pourpre, étayée par des piliers transparents qui renfermaient d'autres corps, des hommes aux yeux exorbités, aux bouches entrouvertes, aux mains tendues, enveloppés pour certains de nuages de sang pétrifié.

« Elhanda n'est qu'un monstre », a sifflé Leïrel.

Le sol de la deuxième pièce contenait également des corps en suspension, pas seulement d'hommes, mais de femmes et d'enfants dont les membres écartés ou brisés dessinaient d'étranges figures. Nous avons franchi plusieurs pièces en enfilade, toutes tapissées de captifs humains, avant d'arriver dans une gigantesque cour intérieure

au milieu de laquelle s'ouvrait une bouche d'une centaine de mètres de diamètre.

J'ai reconnu la rampe de glace en pente douce qui s'enfonçait dans l'obscurité du sous-sol.

« L'ouverture que j'ai vue lors de ma précognition, ai-je soufflé. C'est là que se trouve Elhanda.

— Tu es vraiment certain de vouloir l'affronter ?

— C'est l'Accord. Mon destin. »

Leïrel a désigné les bâtiments autour de la cour. « Ses gardiens ont failli nous ensevelir tout à l'heure. Il ne fera preuve d'aucune clémence. »

Je l'ai prise par les épaules et j'ai plongé tout entier dans ses yeux noirs.

« Les Erwacks ne vivent que pour le moment où ils entrent en résonance avec le destin. Si la mort est le prix à payer, nous l'acceptons. Qui voudrait d'une vie en désaccord ?

— La définition de l'Accord n'est pas la même pour tout le monde.

— À chacun de trouver son propre accord, sa propre résonance. Je sais, au plus profond de moi, que je dois me présenter devant Elhanda.

— Je croyais que tu avais accompli tout ce voyage seulement pour retrouver la femme voilée salahamite. Pourquoi ne vas-tu pas tranquillement l'attendre à l'astroport pour repartir avec elle ?

— Elhanda et elle sont liés dans l'espace et le temps. N'est-elle pas la nouvelle souveraine du monde ? Celle que ton peuple attend ?

— Tu n'as même plus d'arme.

— Nos armes ne seraient pas d'une très grande utilité. »

Je l'ai lâchée et me suis engagé sur la rampe. Elle m'a emboîté le pas.

Nous sommes parvenus, en bas de la descente, dans une salle souterraine d'une quarantaine de mètres de hauteur baignée d'une clarté pourpre. Des faisceaux scintillants tombaient par endroits du plafond de glace. Plus loin dans la pénombre flamboyaient une multitude de lueurs écarlates.

Comme des braises attisées par le vent.

Chapitre quarante-huit

*Le dieu la contempera à travers le temps et l'adorera,
Il l'attendra le temps de son long sommeil,
Puis elle se présentera devant lui,
Franchissant le temps, ouvrant de nouvelles portes,
Il la reconnaîtra, vierge de tout regard,
Intacte dans sa beauté,
Aussi pure que la glace,
Il vêtira l'apparence d'homme pour lui plaire,
Elle lui prendra un temps sa puissance,
Il se retirera alors, pour la contempler éternellement.*

*Strophe à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer*

Le sas a coulissé, un air glacé s'est engouffré dans le vaisseau.

Bien que protégée par la tenue isotherme sous mon paral, j'ai ressenti la morsure féroce du froid. La petite délégation a patienté une bonne dizaine de minutes avant de s'engager sur la passerelle souple. Deux Jaïrtans marchaient en tête, suivis de Larkmy, du shariman, de moi, d'Hepril, de trois autres Jaïrtans et de Meïran. J'avais salué une dernière fois Bassat avant de partir. Les yeux de mon jeune frère s'étaient emplis de larmes. Le vaisseleur et ses hommes s'étaient équipés d'onduleurs aux canons longs.

En contrebas, disposées sur la neige recouvrant le tarmac, les créatures aux yeux rouges attendaient sans esquisser le moindre mouvement.

« Combien sont-elles ? » Une frayeur irrépressible dans le murmure d'Hepril.

Plusieurs milliers sans doute. Elles ressemblaient à des machines rangées sur un parking, semblables en tout point à celles que j'avais rencontrées lors de mon précédent passage : formes indécises, enrobées d'une substance ténébreuse, reliées entre elles par des cordons sombres. Les lignes horizontales et verticales de leurs yeux rouges dessinaient un quadrillage à la symétrie parfaite.

En bas de la passerelle, Larkmy, enfoncé dans la neige jusqu'aux mollets, s'est tourné vers le shariman.

« Et maintenant ? »

Le religieux s'est avancé d'un pas résolu vers les créatures, s'est immobilisé cinq ou six mètres face au premier rang, a écarté les bras et prononcé une suite de sons graves et puissants qui ont vibré un long moment dans le ciel lumineux de Kalaan. Les créatures n'ont pas réagi.

« Pas sûr que ce soit la bonne formule, a grommelé Larkmy.

— C'est celle que mes maîtres m'ont apprise en tout cas », a rétorqué le shariman.

Il a recommencé avec davantage de force. Les sons se sont envolés et ont résonné comme des roulements de tonnerre dans le silence. J'ai croisé le regard inquiet d'Hepril, seule partie d'elle encore visible par l'étroite fente oculaire de sa combinaison isotherme. Je me suis rappelé mon premier séjour sur Kalaan, les souffles glacés sur mon visage, le froid montant le long de mes jambes et m'engourdisant peu à peu tout le corps.

« Je ne détecte toujours pas d'activité mentale », a chuchoté la Chaouche.

Le shariman a prononcé une troisième fois la suite de sons. Des mouvements enfin dans les rangs des créatures, si soudains, si rapides que l'œil ne pouvait pas les suivre. Lorsqu'elles se sont de nouveau figées, leur nombre avait considérablement diminué. De plusieurs milliers, elles étaient passées à quelques dizaines. La plupart d'entre elles s'étaient purement et simplement escamotées sans laisser aucune trace.

« Où sont-elles passées ? » La question d'Hepril est demeurée sans réponse.

« Pouvez-vous m'expliquer ce que ça signifie ? a demandé Larkmy au shariman.

— Elhanda et ses serviteurs gardent quelques-uns de leurs mystères, a répondu le religieux d'une voix solennelle.

— Vous êtes censé effectuer le rituel qui, justement, abolit le mystère.

— J'ai prononcé les mots tels qu'ils devaient l'être.

— On dirait qu'ils bougent », a crié Meïran.

Même si elles n'effectuaient aucun mouvement apparent, les créatures des premiers rangs se rapprochaient de notre petit groupe au pied de la passerelle. Volant au-dessus de la neige, elles progressaient en conservant entre elles des intervalles constants.

Meïran et trois autres Jaïrtans se sont déployés quelques pas devant le groupe et ont épaulé leurs onduleurs. Deux rayons fulgurants ont jailli du carré des créatures, frappé le sol devant les quatre hommes et creusé une cavité qui les a engloutis.

« Qu'est-ce que vous attendez pour tirer, vous autres ? a rugi

Larkmy aux deux Jaïrtans restants.

— Les armes sont dérisoires face à une divinité », s'est exclamé le shariman, extatique.

La glace s'était déjà reformée au-dessus de la cavité où étaient tombés Meïran et ses trois compagnons. J'ai discerné leurs yeux exorbités sous la couche transparente et compris qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux.

L'armée des créatures s'est scindée en deux. La moitié d'entre elles se sont glissées sous la passerelle et nous ont pris à revers.

« Qu'est-ce qu'elles veulent, ces satanées bestioles ? a aboyé Larkmy.

— Moi. »

Je me suis approchée des créatures. J'ai entrevu au passage les formes déjà figées de Meïran et des autres sous la surface de glace. Elles se sont écartées, ouvrant un passage rectiligne dans lequel je me suis engagée, suivie d'Hepril, du shariman, de Larkmy et des deux derniers Jaïrtans, puis elles se sont mises en mouvement en direction des constructions.

Nous avons parcouru une distance de plusieurs kilomètres avant d'atteindre l'entrée du bâtiment principal. Nous n'avons pas croisé, dans le gigantesque hall d'arrivée, d'autres humains que des corps pétrifiés dans les colonnes translucides teintées de la lumière bleue de Jozuh. La glace qui tapissait entièrement l'intérieur de l'astroport renfermait des centaines et des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants à jamais figés.

« Quelle saloperie ! a marmonné Larkmy.

— Curieux, dans la bouche de quelqu'un qui n'a jamais hésité à réduire des milliers de voyageurs en cendres, a grincé Hepril.

— Que pouvais-je faire d'autre ? Les garder et les exhiber comme des trophées ?

— Les laisser vivre. »

Nous avons traversé le bâtiment plongé dans la pénombre, les yeux levés sur les stalactites de glace aux pointes effilées qui pendaient aux plafonds. Les rayons des lampes accrochaient à chaque instant des corps en suspension.

Nous sommes sortis de l'astroport et nous sommes engagés sur une vaste étendue balayée par le vent. Nous avons abandonné sur notre droite une arche arrondie enserrée dans une épaisse gangue de glace. Je me suis aperçue que les reliefs environnants étaient les toits de bâtiments. Une ville s'était autrefois dressée sur cette plainte désolée, Ranaa sans doute. J'ai espéré repérer de signes d'activité, des mouvements, des lumières, des fumées, mais je n'ai discerné rien d'autre que les tourbillons de neige poussés par le vent et les éclats

bleutés de Jozuh sur les miroirs de glace.

Les yeux clairs, presque transparents de l'être nous fixaient, Leïrel et moi, pendant que nous nous avançons vers le trône de glace où il se tenait assis. Bien que son visage ait revêtu l'apparence de la finesse et de la douceur enfantines, il émanait de lui une extraordinaire puissance dont les yeux rouges des gardiens répartis autour de l'estrade n'étaient que les pâles reflets. Une toge blanche le recouvrait du cou aux pieds. Du nuage de ses cheveux blonds s'échappaient par instants des rayons furtifs qui criblaient de lueurs vives la pénombre de l'immense salle souterraine.

Une chaleur intense, presque insupportable, s'est tout à coup déployée dans mon corps et dans mon cerveau. J'ai tenté de m'y opposer, mais la brûlure a persisté, augmentant même. J'ai compris que toute résistance ne servirait à rien, que je devais seulement me laisser conquérir. Un coup d'œil en biais m'a montré que Leïrel, livide, était soumise à la même épreuve que moi. Je me suis efforcé d'oublier qu'à tout moment un rayon pouvait jaillir des Yeux rouges et nous piéger dans la glace. Je me suis concentré sur l'Accord. Chacun de mes souvenirs était un maillon de la chaîne. Mon existence avait eu pour seul but de m'amener à cet instant. Si ma jeunesse turbulente ne m'avait pas poussé à m'enfuir de Tehor, à gagner DerEstap, je n'aurais pas croisé le chemin de la femme voilée salahamite, je ne me serais pas lancé dans la folle aventure qui m'avait conduit dans les entrailles glacées de ce monde oublié. Il me fallait simplement m'ouvrir, expulser mes peurs, m'étendre au-delà de mes limites, accepter l'inacceptable, franchir la dernière étape et résonner avec l'univers. L'accomplissement ultime pour un Erwack.

L'un de nous est en trop.

La voix avait retenti en moi avec une telle clarté qu'il m'a été impossible de la confondre avec l'une de mes pensées. Ma réponse s'est formulée sur le même mode.

Pourquoi ?

Nous sommes deux à l'avoir vue.

Quelle importance ?

Personne ne devait la voir que moi. Elle m'est destinée.

Elle n'a pas toujours été voilée, d'autres l'ont vue avant nous.

Un feu dévorant s'est répandu dans mes veines ; j'ai cru que j'allais me consumer de l'intérieur.

D'autres humains m'ont offensé. Ils l'ont chèrement payé.

De qui parles-tu ? De tous ces gens dans la glace ?

Les hommes ont jadis voulu me chasser de mon territoire. Ils m'ont déclaré la guerre. Je les ai détruits, eux et leur armée, et puis je l'ai vue et

J'ai accepté de me retirer jusqu'à ce qu'elle me soit livrée.

Tu ne peux pas l'avoir vue : elle n'a jamais quitté sa planète natale avant d'entreprendre le voyage.

J'ai perçu l'attention de Leïrel qui, immobile à mes côtés, captait notre conversation.

Je l'ai contemplée lorsque le temps me l'a déposée, il y a de cela vingt de vos siècles.

Les hommes ne sont pas censés voyager dans le temps.

Elle a appris à le faire grâce à une machine que j'ai inspirée à certains esprits de votre espèce qui vivaient ici. Il leur a fallu des années pour la mettre au point. Mais ils y sont parvenus.

Comment communiquais-tu avec eux ?

De la même façon que je communique avec vous. Je me suis régulièrement rendu près d'eux, leur ai transmis mes instructions pendant leur sommeil, puis je me suis retiré et ai attendu que le temps accomplisse son œuvre. Certains se sont arrangés pour confier la machine à celle que j'attendais.

Le Conglomerat était donc au courant de tout ?

Il a envoyé des émissaires pour négocier la trêve. Mais d'autres ont succédé à vos dirigeants et l'ont oublié. Seuls les concepteurs de la machine ont poursuivi leur œuvre à travers les siècles.

Je me suis demandé si Kol Jarey n'avait pas fait partie de ceux-là.

Sans aucun doute. La réponse émanait de Leïrel. Je l'ai entendu parler à deux reprises d'une mystérieuse machine qui changeait le rapport des hommes avec l'espace et le temps. La destination finale de son voyage n'était pas la Triade, mais Kalaan.

Quand je suis revenu pour réclamer mon bien, les hommes qui avaient profité de la trêve pour s'installer sur ce monde se sont opposés à moi. J'ai dû rompre la trêve, les combattre et les exterminer comme vingt siècles plus tôt.

Qui es-tu ?

À nouveau, j'ai senti le feu de la puissance de notre interlocuteur se déployer en moi.

J'habite ce monde depuis des millénaires. Vous m'avez donné le nom d'Elhanda.

Tu n'appartiens à aucun règne connu.

Je suis une forme de vie que vous ignorez, et j'entretiens avec l'énergie des relations dont vous autres humains n'avez pas la moindre idée.

Pourquoi vouloir cette femme à tout prix ?

L'être est resté suspendu un instant, comme si tout se figeait, se glaçait en lui, autour de lui.

Sa beauté est précieuse. Unique.

Comment peux-tu apprécier la beauté d'une humaine ?

Son être me ravit.

Qu'appelles-tu être ?

Ce que je perçois d'elle. Sa résonance.

Leïrel est de nouveau intervenue.

C'est toi qui as inspiré les légendes à ton sujet ?

Il fallait que le peuple destiné à l'accueillir la reconnaisse et la conduise à moi.

Et nous, Chaouches, nous nous sommes emparés de ces mythes.

J'ai donné à ceux que j'ai combattus il y a de cela vingt siècles le nom de Chaouch, le nom qui désigne les hommes.

C'est donc de cette planète que nous avons été chassés ? Voilà la mission que poursuivaient Antwerg et Veranz : exploiter la venue de la nouvelle souveraine du monde pour venger le peuple chaouche et reconquérir leur monde.

Je ne crains ni vos armes ni votre détermination.

J'ai lu dans l'esprit de Leïrel que, selon les mythes chaouches, le dieu destructeur s'humaniserait lors de sa rencontre avec la nouvelle souveraine du monde et deviendrait vulnérable pendant quelques instants.

L'un de nous est en trop. Un seul la contempera.

Pourquoi ?

Les regards humains la souillent. Ternissent sa beauté.

Mais...

Un éclair aveuglant a fusé du trône. Happé par un souffle à la puissance infinie, j'ai eu la sensation d'un déplacement fulgurant, puis au feu intense a succédé un froid saisissant.

J'ai voulu déplier mes jambes et mes bras. Une matière dense, dure, m'en a empêché. Le poignard à la lame de diamant xha de Caldrij, coincé dans ma poche, m'entaillait le flanc. J'étais environné de glace. J'ai entrevu les gardiens aux yeux rouges à quelques mètres de moi et pris conscience que j'étais prisonnier de l'estrade circulaire sous le trône d'Elhanda.

Leïrel avait disparu.

J'ai commencé à suffoquer. Mon esprit s'est échappé de mon corps et a flotté, indécis, au-dessus de l'être au visage d'ange.

Chapitre quarante-neuf

*Pour peu que tu résonnes avec l'Accord,
L'univers envoie les bonnes réponses au moment opportun.*

*Grandeur et devoirs du précogne,
Peuple erwack,
Planète Tehor, système d'Erden du Pzaos*

La monumentale construction de glace n'était pas tout à fait identique à celle que j'avais contemplée vingt siècles plus tôt. Celle-ci semblait encore plus imposante avec ses hauts murs, ses tours effilées et gracieuses, ses dentelles scintillantes et légèrement teintées de pourpre.

« Il faut être dingue pour construire un truc pareil avec des blocs de glace », a craché Larkmy. Il peinait à reprendre son souffle, exténué par notre longue marche dans la neige molle et collante.

« Ou bien maîtriser une technologie avancée, a objecté Hepril.

— C'est l'œuvre d'un dieu », a proclamé le shariman, les larmes aux yeux.

Je me suis demandé pourquoi Elhanda s'était ingénié à reconstruire ce bâtiment à l'image des grands châteaux dont, à l'âge de sept ou huit ans, j'avais admiré de piètres reproductions dans les antiques revues. Était-ce sa façon de montrer aux hommes que sa splendeur surpassait la leur ?

Les créatures aux yeux rouges se sont dirigées vers l'escalier qui menait à l'entrée monumentale. Des taches sombres criblaient l'intérieur des murs transparents, d'autres corps humains, plus ou moins visibles selon l'épaisseur de glace qui les recouvrait. Un tel silence régnait sur les lieux que j'avais le sentiment de profaner un mausolée. Nous avons traversé une succession de pièces en enfilade, toutes vides. De larges piliers soutenaient les plafonds perchés à une hauteur de plus de cinquante mètres d'où tombaient à intervalles réguliers des rayons de lumière pourpre mêlée du bleu de Jozuh.

« Ces corps me font penser à un conte de mon enfance, a dit Hepril dont la voix s'est envolée dans le silence comme un oiseau effrayé. Une histoire de fée qui se venge des habitants d'un village en les condamnant à un sommeil éternel.

— Cette fois, aucun prince ne viendra les réveiller d'un baiser, a gloussé Larkmy.

— Il n'y a pas de quoi s'en réjouir. » Hepril a évacué d'une expiration bruyante l'oppression qui lui serrait la gorge. « Nous risquons de finir comme eux.

— De quoi te plains-tu, ma belle ? Ta beauté sera conservée pour l'éternité.

— Tu ne connaîtras jamais ton enfant.

— Quelle importance ? Je ne l'ai pas désiré. »

J'ai perçu la musique du mensonge dans la voix essoufflée de Larkmy ; la puissance de ses sentiments sapait les remparts d'indifférence dont il se croyait entouré.

Nous avons débouché sur une cour intérieure au centre de laquelle s'ouvrait la bouche que j'avais empruntée lors de mon précédent passage. Les créatures aux yeux rouges se sont engagées sur la rampe en pente douce qui descendait dans les profondeurs du sol.

Larkmy s'est arrêté.

« Qu'est-ce qu'on va foutre là-dessous ?

— C'est là que réside Elhanda », ai-je déclaré.

Le vaisseleur a désigné les constructions environnantes d'un large geste du bras. « À quoi ça lui sert, tout ça ?

— À afficher sa puissance, a affirmé le shariman.

— Sa puissance ? » Larkmy a haussé les épaules. « Je ne vois ici que des blocs de glace taillée. »

Les créatures qui fermaient la marche s'étaient également immobilisées. Les deux Jaïrtans trituraient leurs onduleurs avec nervosité.

« Je l'ai vu détruire des dizaines de vaisseaux de guerre », ai-je ajouté.

Larkmy a balayé mon argument d'un geste du bras. « Un simple rêve, ou une illusion.

— De toute façon, tu n'as pas d'autre choix que de descendre si tu comptes toucher tes vingt millions de conglomerats », a ironisé Hepril. Elle a jeté un coup d'œil inquiet aux créatures. « Nous devrions y aller avant qu'ils ne nous enterrent vivants dans la glace. Leur impatience grandit.

— Je croyais que tu ne captais pas d'activité mentale chez eux.

— Je décèle une forte concentration d'énergie. »

L'éclat de plus en plus flamboyant des Yeux rouges semblait donner raison à la Chaouche.

Je me suis approchée de la bouche et engagée sur la rampe glacée dont j'ai atteint le bas au bout de quelques minutes. Un regard par-

dessus son épaule m'a montré que le shariman, Hepril, Larkmy et les deux Jaïrtans me suivaient à distance. J'ai attendu, pour repartir, qu'ils parviennent à ma hauteur. Je reconnaissais les lieux baignés de pénombre, le haut plafond translucide criblé de corps pétrifiés, les colonnes de lumière pourpre s'écrasant en flaqes rouille sur le sol.

Le socle cylindrique sur lequel reposait le trône d'Elhanda m'est apparu au bout de plusieurs centaines de mètres. Mon cœur s'est accéléré lorsque j'ai discerné la silhouette claire de l'être au visage angélique et aux cheveux blonds.

Vingt siècles nous séparaient de notre première rencontre.

Les gardiens qui avaient escorté la petite délégation s'étaient déjà disposés autour du socle.

Les yeux presque transparents d'Elhanda, immobile, me fixaient avec intensité. Des ondes brûlantes m'ont parcourue, signe qu'il prenait possession de mon corps et de mon esprit. Une vague de déception m'a engloutie : je croyais percevoir la présence de Sohinn, mais il n'était nulle part visible. J'avais toujours espéré au fond de moi qu'il me devancerait sur Kalaan.

Tu es venue.

Mon regard est tombé sur une forme à l'intérieur du socle.

Un homme.

J'ai tressailli. La cagoule baissée sur les épaules laissait paraître un visage aux traits réguliers, des cheveux bruns et ondulés, des yeux en amande grands ouverts et fixes.

Sohinn.

Il se tenait trois ou quatre mètres devant moi, prisonnier de la glace.

Je ne ressentais plus la présence rassurante de mon corps, comme si un infranchissable abîme le séparait de mon esprit. Je flottais au-dessus du trône d'Elhanda, au-dessus des Yeux rouges, au-dessus de la femme voilée, au-dessus des silhouettes qui l'accompagnaient et dont je discernais seulement les yeux par les fentes oculaires des cagoules. Le corps de Leïrel, comme le mien emprisonné dans la glace, reposait sous le trône de l'être au visage d'enfant. Ses cheveux s'étaient échappés de sa cagoule et déployés autour de sa tête comme les rayons d'une étoile noire et suspendue. Sa bouche ouverte semblait proférer un cri éternel, ses yeux noirs exprimaient l'horreur, le désespoir, la colère.

Je captais des pensées qui n'étaient pas les miennes, émises par deux entités différentes.

Pourquoi l'avez-vous enfermé dans la glace ?

Son regard t'avait souillée.

Comment le savez-vous ?

C'était inscrit en lui. Les esprits humains n'ont aucun secret pour moi.

On ne peut pas être souillée par un regard.

Les hommes profanent sans cesse la beauté. Ils voulaient tout saccager lorsqu'ils sont arrivés sur ce monde. Ils prévoyaient d'en modifier les équilibres pour satisfaire leurs besoins.

Les hommes cherchent seulement de nouveaux territoires.

Ils ne respectent pas les règles.

Quelles règles ?

La connaissance des mécanismes fondamentaux.

C'est la raison pour laquelle vous les condamnez à un enfermement éternel dans la glace ?

La glace n'est pas qu'un élément. Elle fait partie des équilibres fondamentaux de ce monde.

Que voulez-vous de moi ?

Elhanda s'est levé et avancé au bord du socle. Il ne semblait pas marcher, mais voler au-dessus du sol, comme ses gardiens. Constitué d'énergie pure, il pouvait prendre n'importe quelle forme. Le souvenir des dragons de DerEstep m'a effleuré : une forme de vie régie par d'autres règles, une autre logique, une autre échelle de temps. Ils semblaient être les fils d'Elhanda, ses légions lointaines, ses éclaireurs. Je discernais les liens d'énergie qui unissaient l'être des profondeurs glacées à ses gardiens aux yeux rouges, des fils imperceptibles à l'œil nu tissant, comme certains arachnides de Tehor, une toile complexe sans cesse changeante.

Te garder près de moi.

Pourquoi ?

Tu m'es devenue indispensable.

Même après vingt siècles ?

Vingt de vos siècles ne sont pour moi qu'un souffle.

Mes yeux s'échouaient sans cesse sur le corps figé de Sohinn. Je ne pouvais me résoudre à la pensée que la vie l'avait déserté. Qu'attendait-il pour briser sa gangue de glace et s'avancer vers moi en souriant ? C'était pour lui que j'avais accompli ce voyage ; lui, mon véritable promis. J'avais entrevu le lien éternel, indéfectible, qui nous unissait dans le bref regard que nous avions échangé sur le tarmac de l'aéroport de DerEstep.

Nous ne sommes pas de la même espèce. En quoi vous suis-je indispensable ?

Tu as ouvert en moi une porte nouvelle que je dois franchir, de nouveaux territoires que je dois explorer.

En quoi suis-je différente des autres femmes ?

Avant toi, je n'avais décelé chez les humains que leur soif inextinguible de conquête.

Vous ne pouvez prétendre connaître tous les hommes.

Ils m'ont jadis combattu avec leurs armes ridicules, ils ont voulu me détruire, me chasser de ce monde dont ils ne connaissent rien. Ils n'ont pas respecté la trêve que je leur imposais. Ils sont revenus s'installer comme si j'avais cessé d'exister.

Qui êtes-vous au juste ?

Je n'ai pas de nom, même si certains d'entre vous m'appellent Elhanda. Je vis ici depuis plusieurs dizaines de vos siècles. Je n'ai ni commencement ni fin. Ou plutôt je suis né avec l'énergie qui anime l'univers et m'éteindrai avec elle.

J'ai désigné le petit groupe derrière moi. Et d'eux ? Que comptez-vous faire ?

Ils ne me sont d'aucune utilité.

Ce sont eux qui m'ont conduite à vous.

Les yeux clairs d'Elhanda se sont promenés quelques instants sur les membres de mon escorte. Quelle raison aurais-je de les épargner ?

Je vous le demande. N'est-ce pas une raison suffisante ?

Je ne veux pas qu'ils te souillent de leur regard lorsque tu te dévoileras devant moi.

Alors laissez-les partir maintenant.

L'apparence d'Elhanda s'est modifiée. Une masse informe, chaotique, noirâtre, s'est substituée au visage d'ange, d'où se sont détachés, comme deux étoiles de forte magnitude, des cercles rouges flamboyants. Je l'ai observé : il présentait sans doute un défaut dans la cuirasse, un point faible, comme tout être vivant. Le froid étant son environnement exclusif, il redoutait probablement le chaud. J'ai regretté de ne pas être aux commandes d'un transatm. Si les ondes à haute densité des générateurs étaient parvenues à détruire la reine de l'essaim des dragons dans le ciel de DerEtap, elles auraient peut-être suffi pour venir à bout de l'être des entrailles de Kalaan.

Elhanda a repris son visage d'ange.

Je ne puis accéder à ta requête. Si je les laisse partir, alors ils reviendront, ils me combattront. Tu seras la seule humaine sur ce monde.

Je leur ferai promettre de ne plus jamais revenir.

Les promesses humaines n'ont aucune valeur.

Des rayons rouges ont jailli des yeux d'Elhanda et frappé les membres du petit groupe répartis à une dizaine de mètres de la femme voilée. Les cinq corps ont instantanément été projetés à l'intérieur du

socle cylindrique qui soutenait le trône. J'ai vu leurs membres et leurs lèvres bouger pendant quelques secondes au ralenti, puis s'immobiliser définitivement près de mon corps.

Je n'ai pas eu la force de pousser le hurlement qui montait du plus profond de mes entrailles.

Ils n'ont pas d'intérêt. Tu les oublieras. Maintenant, montre-toi.

J'ai d'abord résisté, mais la volonté de l'être au visage angélique s'est déployée en moi, et je n'ai eu pas d'autre choix que de retirer mon paral. L'air froid s'est engouffré par la fente oculaire de ma cagoule. Les larmes m'embuaient les yeux. Elhanda est descendu du socle, s'est approché et m'a dominée de toute sa hauteur. Le feu brûlant de son regard m'a rappelé celui, virtuel, lointain, de Galp, comme si l'assistant avait été conçu à son image. La ferveur avec laquelle il me contemplait m'emplissait d'une étrange chaleur.

Retire tes autres voiles.

Je me suis dévêtue de ma cagoule, de mes chaussures et de ma combinaison isotherme. Je ne portais en dessous que mes sous-vêtements. Mes cheveux se sont écoulés en cascades noires sur mes épaules et mon échine.

Sa beauté, l'harmonie de son visage, de son corps, la clarté radieuse qui émanait d'elle m'ont de nouveau émerveillé.

Tu es telle que dans mon souvenir. Nous allons pouvoir...

Un vacarme a brisé le silence. Un orifice d'un diamètre de deux mètres s'est ouvert devant le socle et a craché plusieurs silhouettes couvertes de fourrure blanche.

J'ai reconnu parmi elles Silem, le chef des libres Kalaanites, puis j'ai distingué les visages d'Antwerg et de Veranz.

Chapitre cinquante

La souveraine surgira à n'importe quel moment sur n'importe quel monde pour nous montrer les nouvelles voies. Par elle, les hommes porteront un nouveau regard sur leur univers. Un nouveau regard sur eux-mêmes. Ils jetteront la peur et la haine comme des vêtements trop longtemps portés, ainsi qu'elle retira son voile pour se révéler dans toute sa splendeur, dans toute sa pureté.

Elle vient, la nouvelle instructrice du monde, et le monde revit.

*Strophe à Celle qui vient,
Mythologie chaouche,
Conservatoire central des récits et musiques populaires,
Planète LaMar, siège du Conglomer
(non authentifiée)*

Des hommes vêtus de fourrure blanche ont surgi du sol et se sont déployés autour du socle. Les rayons ont aussitôt jailli des yeux d'Elhanda et des gardiens en direction des intrus, mais ils se sont écrasés sur d'invisibles boucliers en soulevant des gerbes éblouissantes.

Des myriades de brûlures piquaient ma peau. Mes pieds nus pataugeaient dans une flaque d'eau. Le socle commençait à fondre. Elhanda avait perdu son apparence d'ange. Il n'était plus désormais qu'une forme noire et hérissée qui se modifiait en permanence en projetant ses rayons étincelants sur les assaillants. Ses gardiens disparaissaient l'un après l'autre, ou plutôt, il les incorporait à sa masse qui enflait sans cesse et se dressait de toute sa hauteur au-dessus de son trône. Ses rayons de plus en plus puissants atteignaient certaines de leurs cibles, perforant les protections transparentes, frappant les hommes en fourrure blanche, les projetant immédiatement dans la glace.

Antwerp et Veranz, protégés par leurs boucliers, s'approchaient peu à peu d'Elhanda, armés chacun d'un poignard à la lame brillante identique à celui de Caldrij : ils cherchaient à frapper l'entité de près. La glace du socle fondait rapidement sous l'effet de la chaleur.

Un irrésistible courant m'a saisi. Je me suis retrouvé dans un endroit étroit, sombre et glacé : mon corps, il m'a fallu un peu de temps pour m'en rendre compte. Je n'ai pas éprouvé l'hébétude et le

malaise habituels au retour d'une précognition, j'ai eu la sensation de réinvestir une bâtisse délabrée, déserte. Mon corps, pourtant libéré de la glace, gisait, allongé, dans une mare peu profonde. L'eau s'infiltrait dans mes narines, par l'entrebâillement de mes lèvres. Mes nerfs, mes muscles refusaient de m'obéir.

J'ai discerné, entre les hurlements, un murmure au-dessus de moi, un écho lointain se frayant un passage dans une multitude de bruits. J'ai cru reconnaître la voix de ma mère qui m'appelait pour le dîner.

Je suis étendu sur la grève desséchée du fleuve dans lequel j'ai l'habitude de me baigner. Les rayons de l'étoile Pzaos me brûlent la peau. Sensation suffocante d'un danger. Secousses répétées. Le cri monte de mon ventre et jaillit de ma gorge avec une puissance inouïe. Une ombre au-dessus de moi. Les autres enfants prévenus par mon hurlement s'éparpillent dans la poussière. Le grand prédateur se dresse au-dessus des rochers, gueule béante, crocs dégaçés. Me lever, prendre la fuite. Mon corps ne réagit pas. La voix répète mon nom, s'amplifie, occulte les autres bruits. Je m'y agrippe comme à une corde. Elle me tire de mon inertie. La chaleur, la vie circulent de nouveau dans mes veines, une douleur effroyable se déploie dans mes membres. Le pas du grand prédateur ébranle le sol, à moins que ce ne soit le battement de mon cœur.

D'abord ouvrir les yeux. Soulever mes paupières, aussi lourdes que des volets métalliques.

Un visage au-dessus de moi. Une femme. D'une beauté irréelle.

Elle murmure mon nom avec un sourire lumineux. Des mouvements furtifs, confus, autour d'elle, des éclairs étincelants. Un spasme me secoue, des tentacules d'eau froide s'échappent de ma bouche et de mes narines. Un torrent de souvenirs me submerge, les visages, les lieux, les scènes, les mondes s'entremêlent, s'entrechoquent, la reine des dragons dans la baie vitrée du transatm, les traits à la fois tendus et goguenards de La Perche, la gueule béante du prédateur, les yeux doux et caressants de ma mère, les cheveux noirs et le corps brun de Leirel, la bouille malicieuse et anxieuse d'Yph... Je vomis encore de l'eau. À chaque contraction de mon cœur, le sang cogne douloureusement l'extrémité de mes membres.

« Sohinn... »

Les yeux verts et purs de la femme me fixent avec une intensité qui me bouleverse. Je la revois assise près d'un bassin d'eau au milieu de rochers et de buissons desséchés, allongée au milieu de dunes de sable sous un ciel étoilé, enveloppée de la seule splendeur de son âme.

Je tente de me relever. Je n'en ai pas la force. Des corps gisent dans les flaques autour de nous. Des pans entiers de glace se brisent et s'affaissent sur le sol dans un fracas assourdissant, libérant leurs

prisonniers.

« Sohinn... »

La femme se penche sur moi et capture mes lèvres. Je ressens d'abord une douceur ineffable, infinie, puis une traînée de feu se déverse dans ma colonne vertébrale et me ramène au présent.

La femme voilée. Elhanda. L'irruption des libres Kalaanites, d'Antwerg et de Veranz.

Le manche du poignard de Caldrij s'enfonçait dans mon flanc. J'ai posé la main sur la nuque de la femme voilée pour prolonger son baiser. Le feu, son feu, se répandait dans tout mon corps, chassant les dernières poches de froid, d'inertie. J'aurais aimé que le temps se fige, que l'éternité se suspende au contact de ces lèvres, dans la suavité de cette bouche.

Quelques silhouettes humaines cernaient la masse noire sortie d'éclats rouges. Plus aucun gardien autour du socle en partie fondu.

Elle s'est reculée, les yeux à la fois troubles et brillants.

« C'est toi mon promis, Sohinn, a-t-elle murmuré. Pour toi que je me suis dévoilée.

— Je ne sais pas ton nom, ni comment tu connais le mien, mais je sais que c'est toi mon Accord, mon destin.

— Je suis Eloya, fille deuxième de Tahouk et de Gelona. »

Je l'ai embrassée avec fougue avant de me redresser et de l'aider à se relever. Je me suis instinctivement saisi du poignard de Caldrij. Me plaçant devant Eloya, j'ai observé Elhanda qui, une vingtaine de mètres plus loin, s'efforçait d'éliminer les humains qui s'approchaient de lui, protégés par les invisibles boucliers sur lesquels s'écrasaient ses ondes. J'ai cherché le point faible, le défaut de la cuirasse. Je me suis remémoré la reine de dragons, la minuscule ouverture éclairée sous la gigantesque masse, j'ai établi le lien avec les cercles rougeoyants qui parsemaient la forme sombre et floue d'Elhanda. Les paroles de Caldrij me sont revenues en mémoire : *Cette lame est prévue pour un adversaire beaucoup plus coriace que toi*. Je devais plonger le poignard du garde du corps de Kol Jarey dans l'un de ces points lumineux. Crever la membrane. La matière de la lame, le diamant xha, l'une des structures les plus dures existant sur les mondes de matière, était sans doute la seule capable de résister à la charge énergétique enfermée dans l'enveloppe d'Elhanda.

Je me suis tourné vers Eloya. « Éloigne-toi, je dois l'affronter. »

Elle a hoché la tête, m'a encouragé d'un sourire et pressé les mains avec ferveur.

« Fais attention à toi. Je ne veux pas te perdre juste après t'avoir retrouvé.

— Comment pourrais-tu me perdre après m'avoir ramené à la

vie ? »

Je me suis immergé tout entier dans le vert limpide de ses yeux avant de m'éloigner d'elle.

La masse sombre d'Elhanda grandissait sans cesse, comme s'il se gonflait d'énergie. Le manche du poignard de Caldrij vibrait dans ma paume. Parvenu à quelques pas de l'entité, mon esprit s'est échappé de mon corps. Un rayon a jailli de la masse sombre et m'a pris pour cible. Malgré sa vitesse fulgurante, je suis parvenu à l'esquiver d'un pas de côté. La précognition m'avait permis de garder un temps d'avance. Je suis revenu dans mon corps. J'ai ignoré la douleur à mon plexus pour continuer d'avancer. Elhanda a tenté de me frapper à trois reprises. J'ai évité ses rayons d'un bond. Je me tenais désormais dans l'intervalle, dans le non-temps.

La masse noire s'est élevée jusqu'au plafond étoilé, fendillé, de la salle souterraine. Des colonnes de lumière bleue tombaient des trouées.

Une chaleur intense m'enveloppait. Des pensées résonnaient à l'intérieur de moi.

Je vous vaincrai comme je vous ai vaincus autrefois. Comme j'ai détruit vos misérables flottes aériennes.

Je me suis approché de l'enveloppe d'Elhanda. Vaporeuse, sans réelle consistance, elle dégageait une chaleur éprouvante. Il me fallait, pour accéder à l'un des points rougeoyants, m'introduire à l'intérieur de la masse sombre. J'ai eu l'impression de pénétrer dans une nuit enflammée et agitée par une tempête de pensées. J'ai pris une profonde inspiration et serré les dents pour ne pas lâcher le manche du poignard chauffé à blanc. Des milliers d'images m'ont assailli, des visages, des corps, une multitude d'humains pourchassés par les gardiens aux yeux rouges, des déflagrations en chaîne dans le ciel nocturne, une banquise immaculée, des morceaux de glace qui s'élèvent et s'ajustent les uns aux autres pour former des bâtiments, des hommes vêtus des uniformes du Conglomer...

La mémoire d'Elhanda.

J'ai étudié votre système de pensée et revêtu votre forme pour échanger avec vous, mais vous n'avez pas respecté ma trêve. Chaque être humain qui foulera le sol de ce monde sera impitoyablement éliminé, chaque appareil qui traversera son ciel sera systématiquement détruit.

La chaleur brûlait ma tête découverte et semait des picotements sous ma combinaison isotherme. Je me suis agrippé au visage d'Eloya, au souvenir des lèvres d'Eloya, pour ne pas rebrousser chemin et continuer d'avancer. Un œil pourpre a surgi de l'obscurité et fondu sur moi. Je l'ai esquivé et j'ai tenté dans le même mouvement de le

frapper de la pointe de la lame. Sous l'effet d'un souffle incendiaire, je me suis retourné juste à temps pour plonger vers l'avant. Le rayon m'a seulement frôlé. Je continuais de devancer les intentions d'Elhanda. Mon esprit et mon corps n'étaient plus séparés.

L'Accord. La résonance.

J'ai avisé un éclat rouge devant moi, me suis rétabli et j'ai levé le bras pour frapper.

Si tu continues, je la tue.

J'ai suspendu mon geste. La chaleur du poignard m'a transpercé la main et arraché des lambeaux de chair. Chaque parcelle de mon corps n'était plus qu'une brûlure à vif. Le visage d'Eloya occupait tout mon esprit. L'œil rouge se tenait tout près de moi, se dilatant démesurément comme un cœur devenu fou.

La beauté d'Eloya. L'amour d'Eloya.

J'ai crevé l'œil rouge de toutes mes forces. La lame a rencontré une forte résistance avant de s'enfoncer dans une substance à la fois souple et compacte. Une première secousse a ébranlé la masse noire.

Si tu continues, je la tue...

L'Accord.

Je la tue...

J'ai continué d'enfoncer la lame dans l'œil rouge. J'ai ressenti une formidable décharge d'énergie, comme si chacun de mes nerfs se transformait en un câble à haute tension. Le diamant xha de la lame me protégeait, m'isolait. Sans elle, je n'aurais pas supporté la puissance colossale d'Elhanda.

... je... la... tue...

Des formes me sont apparues. L'ange aux cheveux blonds. Un vieillard à la barbe blanche. Un homme nu et hâlé au corps parfait. Une femme à la peau parcheminée. Un enfant à la bouille ronde et pleine. Les différentes apparences d'Elhanda. J'ai failli relâcher la pression lorsque le visage d'Eloya leur a succédé, déformé par la souffrance. Je devais maintenant voler à son secours. À quoi m'aurait servi ce combat si elle n'y survivait pas ? Les traits d'Eloya se sont estompés, pas longtemps, mais suffisamment pour que je comprenne qu'Elhanda jouait avec mes sentiments et mes peurs pour me contraindre à battre en retraite.

J'ai poussé un hurlement, je me suis efforcé d'oublier la douleur atroce qui s'emparait de moi, et j'ai plongé la lame de diamant xha de plus en plus profondément. Les frontières se sont estompées entre Elhanda et moi. J'ai sombré dans une souffrance inconcevable qui n'était pas la mienne, dans une lente et terrible agonie à l'issue de laquelle le même sort nous attendait, ma victime et moi.

Des craquements, des cris ont retenti. Je ne maîtrisais plus le

poignard. Le métal du manche me coulait entre les mains. J'ai résisté encore un peu avant d'être emporté par la douleur et de perdre connaissance.

Un flot de clarté tombait du plafond éventré. L'eau ruisselait des parois, s'écoulait de divers orifices, grossissait les flaques qui se formaient un peu partout autour des nombreux cadavres. J'ai aperçu le corps et le visage d'Eloya accroupie à mes côtés. Son regard inquiet m'a alarmé. La masse sombre et les yeux rouges d'Elhanda avaient pourtant disparu. J'ai examiné la main qui avait tenu le poignard : elle ne portait aucune blessure, aucune brûlure apparente.

J'ai distingué deux silhouettes quelques mètres plus loin.

Antwerg et Veranz, armés d'onduleurs.

« Excellent boulot, pilote, a déclaré Antwerg. Nous avons un vieux compte à régler avec ce monstre. Nous reprenons notre terre. Nous n'avons pas d'autre choix que de vous éliminer. Hors de question de laisser le stupide culte de la souveraine des temps nouveaux s'implanter sur Kalaan. Le Pharnaouch refera de ce monde notre éden. » Les yeux noirs d'Antwerg se sont attardés un instant sur Eloya. « Dommage de supprimer une telle beauté. Nous n'avons plus besoin d'elle, plus besoin de personne. Nous sommes maîtres de notre destin. Vingt siècles pour en arriver là. »

Mon affrontement avec Elhanda ne se traduisait plus que par de légers frémissements et une fatigue intense. Le poignard de Caldrij reposait près de mon bras dans la glace ramollie.

Antwerg a pointé sur Eloya son onduleur, dont le canon a accroché un éclat de lumière. Elle s'est penchée sur moi pour me glisser au creux de l'oreille : « Tiens-toi prêt. »

Je me suis perdu tout entier dans son regard. J'y lisais à la fois un immense amour et une confiance absolue, puis j'ai entrevu, au-dessus d'elle, une fissure sombre qui semblait descendre sur nous.

« Prends mes mains », a-t-elle ajouté.

Le nod nous a avalés avant qu'Antwerg ne presse la détente de son onduleur. Nous avons eu le temps de voir, avant d'être emportés dans un autre espace-temps, le couvercle de glace s'écrouler sur les deux Chaouches dans un vacarme assourdissant.

« Je suis triste pour Hepril. Je l'aimais comme une sœur. Elle attendait un enfant. »

Sohinn caressait avec une infinie délicatesse ma peau perlée de gouttes de sueur. Le nod nous avait déposés dans un endroit au climat agréable. Des rayons étincelants transperçaient une voûte translucide aux reflets irisés. La lumière de la naine jaune qui trônait sur un ciel

d'un bleu soutenu se glissait par une rosace naturelle et tapissait de poudre d'or le sol souple de notre abri.

Nous n'avions pas encore pris le temps d'explorer les environs. Nous goûtions la joie indescriptible d'être ensemble sans savoir à quel moment le temps viendrait nous reprendre.

« Elle a peut-être survécu. C'était quoi qu'il en soit son destin. Son Accord. Comme c'était le destin de Leïrel. Des membres de ta famille. De tous les autres. »

J'ai posé la tête sur l'épaule de Sohinn. « Pourquoi les torches chaouches affirmaient-elles que j'étais la nouvelle instructrice du monde ?

— Tu as ouvert de nouvelles portes. Des portes qui changent radicalement notre rapport à l'espace et au temps. Tu dois offrir tes connaissances aux autres hommes.

— Je ne suis pas sûre d'en être capable.

— Commence par moi. »

Il a éclaté de rire avant de relever mon menton et d'étouffer mes protestations d'un baiser. En moi, à travers moi, l'univers a chanté.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne par
BLACKPRINT CPI
le 3 août 2015.

Dépôt légal août 2015
EAN 9782290024041
L21EDDN000264N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion